UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Paris. — Typ. Alcan-Lévy, boul. de Clichy, 62.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel

DE DOCUMENTS POUR SERVIR A LA SCIENCE POSITIVE
DES LANGUES, A L'ETHNOLOGIE,
A LA MYTHOLOGIE ET A L'HISTOIRE

TOME PREMIER

Ier Fascicule — Juillet 1867.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
30465

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

AVANT-PROPOS

Personne n'ignore que, jusqu'au dix-neuvième siècle, la linguistique a subi le sort des autres sciences naturelles : née comme elles de concepts *a priori* et non de l'observation des faits, elle se résumait en un monde d'ingénieuses conjectures et d'étymologies hasardées.

On sait comment, à l'aide du parallèle scientifique du sanskrit et du zend avec le grec et le latin, le gothique et le tudesque, le lithuanien et l'esclavon, M. Bopp fonda, il y a cinquante ans, la linguistique indo-européenne.

On sait aussi comment cette méthode historico-comparative, appliquée ensuite aux langues syro-arabes dites sémitiques, puis aux idiomes finno-tatares, etc., etc., créa des branches nouvelles et *spéciales* sur l'arbre de la science des

langues, pour produire enfin la première esquisse d'une linguistique *générale*.

Bien que, dans les premières années de notre publication, la plupart de nos articles doivent avoir pour objet l'un ou l'autre rameau de la linguistique indo-européenne, nous ne négligerons pourtant aucun autre organisme syllabique de la pensée dès que la morphologie de ses organes ou la contexture de ses appareils pourra jeter quelque lumière sur la structure et les transformations des langues de l'Europe et de l'Inde.

En dehors des études originales, la *Revue* publiera des résumés de tous les travaux importants relatifs à la linguistique et à la philologie comparée; car, pour être une œuvre d'actualité, elle veut être à la fois une œuvre de progrès et de propagande, sans autre préoccupation qu'un amour exclusif de la vérité.

Il importe même que, durant toute cette période des premiers développements de la science nouvelle, la *Revue* soit encore une œuvre d'initiation. C'est ainsi que l'avenir de la philologie indo-européenne nous impose le devoir de multiplier les sanskritistes par la séduction des études lexiologiques et grammaticales faites sur des textes choi-

sis, soit dans les Védas, soit dans les grandes épopées indiennes.

Enfin, nous n'oublierons jamais quel vif intérêt s'attache aux conclusions historiques et philosophiques des deux sciences auxquelles nous consacrons ce recueil.

LA SCIENCE POSITIVE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

SON PRÉSENT, SON AVENIR

Pour tout penseur habitué à tenir compte de l'influence des grandes découvertes scientifiques sur le progrès des idées, il n'est peut-être pas d'étude plus attachante que celle du mouvement imprimé aux branches les plus élevées du savoir humain par les développements actuels de la science des langues.

Et pourtant, elles ne sont nées que d'hier, cette linguistique positive et cette philologie comparée qui, à elles deux, viennent de transformer l'histoire !

On avait bien, durant de longs siècles, philosophé sur les langues et le langage; mais ici, comme dans les autres sciences naturelles, on voulait toujours partir de concepts *a priori*, jamais de l'observation comparative des faits.

Il y a cinquante ans que parut à Francfort-sur-le-Mein l'ouvrage où, pour la première fois, fut appliquée la méthode qui élève à la dignité de science positive la connaissance des organismes syllabiques de la pensée. Ce livre de M. Franz Bopp est intitulé : *Du système de conjugaison de la langue sanskrite, comparé avec celui*

des langues grecque, latine, persane et germanique. Il fut le prodrome d'une œuvre plus vaste et qui acheva de faire de tous les linguistes contemporains autant de disciples enthousiastes du célèbre professeur. Entrant résolûment dans les voies que Jacques Grimm avait ouvertes à la constatation des lois qui régissent les variations phoniques, M. Bopp publia, de 1833 à 1837, sa *Grammaire comparative du sanskrit, du zend, du grec, du latin, du lithuanien, de l'esclavon, du gothique et du tudesque* (ancien-haut-allemand).

Avant l'apparition de ces ouvrages, on connaissait déjà l'affinité de la langue sacrée des Brahmanes avec le zend, le grec, le latin, le gothique et les autres langues que l'on appela successivement indo-germaniques et indo-européennes. Après un examen comparatif de leurs idiomes, le P. Cœurdoux, en 1767, avait conclu à la parenté originaire des Hindous, des Grecs et des Latins. En parlant des variétés d'une même langue commune à ces trois peuples, William Jones avait dit en 1786 : « Aucun philologue, après avoir examiné ces trois idiomes, ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'ils sont dérivés de quelque source commune qui peut-être n'existe plus. » En 1798 et 1802, Jean-Philippe Wesdin, en religion Fra Paolino da San Bartolomeo, avait publié deux traités sur l'affinité du sanskrit, du zend, du germanique et du latin. Enfin, l'Europe lettrée avait lu, en 1808, le livre de Frédéric Schlegel *Sur la langue et la sagesse des Hindous*, œuvre remarquable que domine cette grande et féconde idée de l'unité originaire des langues de l'Europe et de l'Inde.

Démontrer l'identité primitive des langues indo-européennes n'était donc pas le but de M. Bopp. Il partait au contraire du fait évident de leur unité radicale

pour arriver, à force de rapprochements et d'inductions, à la découverte des lois qui présidèrent au devenir de chacun des idiomes congénères. Le premier, il comprit que chaque langue est un tout vivant, doué d'un développement continu, et dont chaque mode d'être successif est inexplicable sans la connaissance des phases ou des états antérieurs traversés déjà par le même organisme.

Bientôt la linguistique indo-eurepéenne prêta la rigueur de ses procédés historico-comparatifs à l'étude des langues dites sémitiques, et nous assistâmes à la naissance d'une phonologie et d'une lexiologie syro-arabe avec l'hébreu pour clef de voûte, j'allais dire pour sanskrit.

En 1836, et mieux encore en 1849, les travaux de M. Schott fondèrent la linguistique finno-tartare.

Je m'arrête car ce n'est pas ici le lieu d'esquisser l'histoire de chaque linguistique spéciale, ni de montrer comment elle concourt, pour sa part, à la formation de la science des langues ou de la linguistique générale. Je me hâte donc de rentrer dans le sujet déjà trop vaste de cet article.

Ce qui frappe tout d'abord, dans la linguistique indo-européenne, c'est l'état d'admirable conservation où nous est parvenu le sanskrit, celui des épopées comme celui des Védas. Son frère de l'ancienne Bactriane, le zend, le suit de très près sous ce rapport. Le grec vient ensuite, surtout par son dialecte éolien. Le latin, lui, semble tenir le milieu entre le grec et le gaëlique. Aux derniers confins des langues celtiques et sur les limites du germanisme, se trouve placé le kymrique (gallois et bas-breton). Voici maintenant les langues germaniques ou teuto-scandinaves, confinant elles-

mêmes, par plus d'un côté, aux idiomes lithuano-slavons, si rapprochés à leur tour du sanskrit par la richesse et la pureté de leurs formes.

Toutes ces langues ont perdu çà et là quelque chose de leur intégrité organique primordiale ; mais ces altérations sont loin d'atteindre toujours le même vocable de la même manière dans chaque élément du vaste parallèle. Ici c'est le sanskrit qui, ayant le moins souffert des exigences d'une prononciation facile et rapide, est resté le plus complet ; là c'est le latin, le gothique ou le lithuanien qui prouve que le sanskrit lui-même, d'habitude si bien conservé, a, dans telle ou telle forme, perdu l'un ou l'autre de leurs éléments essentiels.

Lorsque, possédant bien les lois des variations phoniques qui régissent le *devenir* de chaque langue sœur, on avance d'un pas ferme dans ce vaste système de comparaison, on se trouve forcément conduit à un ensemble de formes organiques premières et communes constituant le fonds commun du parler des tribus aryennes avant leur séparation pour la colonisation de l'Inde et de l'Europe.

Par leur contrôle mutuel, et en se complétant ainsi l'une par l'autre, les langues sœurs permettent à la science de reconstituer la langue mère dont elle ne sont que des modes variés de *devenir*.

A ce parler primordial de notre race indo-européenne les Allemands donnent d'ordinaire le nom de langue indo-germanique primitive (*indo-germanische Ursprache*), Pour plus de concision, et peut-être aussi pour plus de justesse, nous l'appellerons la plupart du temps *aryen primitif* ou *aryaque* tout court. Le nom de *ârya*, vénérable, excellent, noble, a très probablement représenté les diverses tribus de la race indo-européenne avant toute séparation. Les Védas, les Lois de Manou, toute la

tradition brahmanique nous montrent la dénomination d'ârya comme la plus ancienne appellation de la race conquérante de l'Inde entière. Sa forme corrélative en Zend est airya, respectable, vénérable, et cette épithète y est donnée aussi bien au pays (Αρια) qu'au peuple (Αριοι).

Le dérivé *airyana* nous est surtout connu par sa forme moderne *Iran*, pour *Éran*, et par sa forme grecque Αριανα. Mais, en dehors des Aryo-Hindous et des Aryo-Persans, nous avons encore les Aryo-Celtes ; car, comme l'a fort bien montré M. Adolphe Pictet, les *Eri* de l'Espagne, les *Ir*-landais, ou les habitants de la verte *Erin* ou *Eirin*, portent encore, sous une forme qu'explique leur phonologie spéciale, le vieux nom d'*ârya* venu du berceau commun. Il n'en faut certes pas davantage pour justifier une appellation que motiveraient d'ailleurs suffisamment les convenances du discours.

Que l'idée de cette langue aryaque se retrouve au fond de tous les travaux non-seulement de M. Bopp, mais encore de ses premiers disciples, cela est incontestable. Ce qui n'est pas moins sûr, c'est que, par suite d'un vice habituel de méthode, ces grands maîtres de la linguistique indo-européenne ont induit l'Europe entière en erreur. Qui de nous n'a entendu répéter « le grec vient du » sanskrit ; le sanskrit est la langue mère des langues » indo-européennes ; nos langues viennent de l'Inde, etc.?» A force d'être répétées sans contradiction, ces grosses balourdises passèrent bientôt pour d'augustes vérités. On vit, par exemple, en 1852, un érudit fort distingué, traduisant en français le livre de M. Auguste Schleicher sur *Les langues de l'Europe* (Bonn, 1850), trouver moyen de glisser dans sa traduction l'erreur qu'il avait dans la tête, la mettant ainsi sur le compte de l'auteur qui n'en pouvait mais. M. H. Ewerbeck (p. 310) traduit ainsi les

lignes 12-19 de la page 237 de *Die Sprachen Europas* : « La branche indo-germanique qui porte le nom des Celtes a évidemment la première entrepris le long voyage » depuis les montagnes Himalaya. Sa langue aussi s'est » éloignée, plus que celle des autres branches, de la grandiose langue sanskrite, de cette *mère commune*, de ce » prototype qui se reflète plus ou moins dans l'organisme de *chacune de ses filles* (1). »

Que voulez-vous ? cette erreur-là courait les écoles et les salons. Elle se glissa même au Collége de France où le jeune savant chargé du cours de grammaire comparée disait en 1864, dans son discours d'ouverture (lignes 15-19 de la page 17, édition Germer-Baillère) : « La langue indo-européenne *primitive*, autant que nous en pouvons juger par le monument le plus ancien qui nous en est resté, c'est-à-dire par les Védas, n'est pas, comme on pourrait être tenté de le croire, une langue pauvre et grossière. » Or les Védas sont écrits en sanskrit, en vieux sanskrit sans doute, mais enfin c'est toujours du sanskrit. Et, dans ce sanskrit védique, il y a une foule d'aphérèses et d'altérations syllabiques dont n'eut jamais à souffrir son frère et non son fils du Latium. Un seul exemple : La science rétablissant, à l'aide du parallèle général des langues sœurs et des lois de variation pho-

(1) A côté de la traduction, voici l'original : « Als westlicher Vorposten der Indogermanen hat sich das Celtische muthmasslich am ersten von dem gemeinsamen indo-germanischen Muttervolke losgetrennt und seine weite Wanderung angetreten. Daher hat auch diese Sprache unter allen am meisten eigenthuemliche Wege eingeschlagen waehrend wir bisher nur bei einzelnen Gliedern dieser und jener Familie einer vom gemeinsamen Typus mehr oder minder abweichenden Form begegneten. »

nique qui les régissent, le singulier et le pluriel du présent de l'indicatif du verbe AS, être, nous donne :

Aryaque.	Sanskrit.
ASmi, je suis,	asmi.
ASsi, tu es,	asi.
ASti, il est,	asti.
ASmasi, nous sommes,	smas.
ASTasi, vous êtes,	stha.
ASanti, ils sont,	santi.

Or, devant la forme organique ou aryaque ASTasi, vous êtes (ESTes), lequel est le plus complet, le mieux conservé du sanskrit Stha ou du latin ESTis? Et comment, je vous prie, l'incomplet, l'inorganique *stha*, pour *astasi*, aurait-il pu donner ce qu'il n'avait pas, c'est-à-dire les éléments organiques du latin *estis*? Ceci, bien entendu, n'empêche pas le sanskrit de jeter à lui seul beaucoup plus de lumière sur ses frères qu'il n'en reçoit d'eux tous réunis.

Au demeurant, je me fais un plaisir et un devoir de constater que, dans le premier volume de son excellente traduction de la *Grammaire comparée*, de M. Bopp (Introduction, p. xliii), M. Bréal, citant des paroles écrites en 1820 par l'illustre linguiste dans les Annales de littérature orientale, les accompagne de commentaires qui équivalent à un retrait de l'opinion professée par le traducteur au Collége de France en 1864. Voici ces paroles : « Je ne crois pas, dit M. Bopp, qu'il faille considérer comme issus du sanskrit le grec, le latin et les autres langues de l'Europe..... Je suis plutôt porté à regarder tous ces idiomes sans exception comme les modifications graduelles d'une seule et même langue primitive. Le sanskrit s'en est tenu plus près que les dialectes congénères...

Mais il y a des exemples de formes grammaticales perdues en sanskrit et qui se sont conservées en grec et en latin. »

Voilà qui est fort bien dit et, si j'avais connu en 1848 ces lignes quelque peu cachées de l'illustre professeur berlinois, je n'aurais certes pas alors attaché tant d'importance à la déclaration suivante : « On comprend assez par ce que nous venons de dire que, pour nous, le sanskrit n'est, pas plus que le Zend, etc., *la langue mère des autres langues* de l'Inde et de l'Europe. Seulement ces langues sanskrite, grecque, latine, esclavonne, gothique, etc., sont autant de sœurs plus ou moins savamment développées, plus ou moins intégralement conservées, issues les unes et les autres d'une mère commune qui ne vit plus que dans ses filles, et dont la science seule peut nous retracer le portrait (1). »

Si j'ai tant insisté, si j'insiste encore sur la réalité aujourd'hui incontestable du fait paléontologique d'une langue aryaque, c'est que la reconstruction aussi complète que possible du parler des Aryas primitifs doit être le but immédiat de la science positive des langues indo-européennes.

Mais quel sera donc le but réel ou définitif du rétablissement scientifique des formes orales composant la langue commune des tribus aryennes, avant toute séparation ? Ce sera l'anatomie physiologique de cette langue et, par suite, l'histoire naturelle de ses développements successifs. Exécutée sur un organisme sain, cette dissection ne courra pas le risque de prendre pour un organe simple l'ankylose née de la contraction de deux membres différents. Elle ne confondra pas une monstruo-

(1) H. Chavée, *Lexiologie indo-européenne*, p. 40.

sité avec une forme normale, un accident avec la règle.

Elle ne demandera pas les lois de la santé à un organisme malade plus ou moins mutilé. Elle pourra, sans crainte de se tromper, retrouver et isoler les organes divers absorbés dans les formes supérieures d'un appareil plus ou moins complexe. Elle verra comment ces organes monosyllabiques, — verbes simples ou pronoms simples (1), — ont pu suffire à la race aryenne dans la première période de son développement intellectuel.

Succédant alors aux investigations analytiques, le travail de synthèse ou de réorganisation partira de ce monosyllabisme primitif, accusé partout dans l'aryaque comme un moment de sa vie première, pour refaire en quelque sorte toutes les combinaisons successives de ces monosyllabes verbaux et pronominaux, soumis dès lors aux lois bien connues de la dérivation et de la composition.

En somme, reconstruire l'aryaque pour rendre possible la physiologie et la pathologie des langues de notre race, tel est l'objet de la liguistique indo-européenne.

Déjà, dans cette science de la vie et des maladies de la parole aryenne, il est une foule de données certaines du plus haut intérêt. Je voudrais les résumer ici. Pour plus de concision ou, ce qui est la même chose, pour plus de clarté, je demande la permission de remplacer la méthode inventive des chercheurs par la méthode didactique qui, voyant de haut les résultats obtenus et les applications heureuses et fécondes des lois déjà découvertes, les coor-

(1) Les cris ou interjections constituent un langage à part, inférieur et peut-être antérieur au langage analytique, né du perpétuel contraste des idées de substance et d'action.

donne et les soumet à une pensée qui en domine l'ensemble.

Ce sera donc dans l'unité de l'aryaque et de sa physiologie que nous étudierons les principaux faits relatifs :

1° A la phonologie et à la morphologie des syllabes;

2° A la lexiologie, c'est-à-dire à la formation et aux développements des vocables ;

3° A la phraséologie, c'est-à-dire à la syntaxe et à la grammaire qui n'en est que l'instrument.

I

PHONOLOGIE ET MORPHOLOGIE.

La phonologie est la connaissance des sons et des bruits de la parole considérés en eux-mêmes et dans leurs variations.

Qu'elle soit faite d'un ou de plusieurs sons, accompagnée ou non d'un ou de plusieurs bruits, la syllabe, abstraction faite de toute signification, est l'objet de la morphologie. La morphologie tue donc cet être vivant qu'on appelle mot, pour n'étudier que son corps syllabique sous le rapport de sa forme (μορφη) et de la disposition des éléments phonétiques absorbés par cette forme alors qu'elle est complexe (SA, SAR, SARP), au lieu d'être constituée par une voyelle simple (A, I, U).

Nés des proportions variables du tube vocal et des divers moulages exécutés par le pharynx, la bouche et les fosses nasales, les sons du langage peuvent être considérés comme les couleurs de la voix, ce produit du larynx indifférent par soi aux modulations que lui imprime

la parole humaine A, I, U (prononcez toujours *ou*), ê, é, o, etc. Le nom de voyelles (*vocales* de *vox*, voix) leur convient parfaitement.

Explosions, souffles, mugissements ou roulements produits à l'aide de l'air expulsé des poumons, les bruits de la parole ont une existence propre et constituent par eux-mêmes autant de fonctions physiologiques distinctes. Soufflez longuement F, S ou CH, bourdonnez durant quelques secondes et d'un seul trait V, Z ou J : tant que durera le bruit, sifflement ou bourdonnement, il vous sera de toute impossibilité de prononcer aucun son, aucune voyelle. Fort mal définis d'ailleurs par nos grammaires, ces bruits fonctionnels de l'appareil oral ont reçu le nom de *consonnes*.

1. — Voyelles.

Pour peindre aux yeux les sons des langues indo-européennes, il est indispensable de partir du connu, c'est-à-dire des voyelles françaises et de leurs représentations graphiques. Or, nous savons tous que notre langue possède vingt voyelles. Ce que tous ne savent peut-être pas aussi bien, c'est le classement naturel de ces couleurs de la voix. On y distingue :

1° Sept paires de voyelles contrastées ou bi-sexuelles, soumises qu'elles sont à la loi de polarité. Le pôle *femelle* ou mineur est faible, doux, long et chantant; le pôle mâle ou majeur est fort, rude, sec et bref. En faisant suivre, pour chaque couple, le pôle doux et chantant du pôle rude et sèchement articulé, nous aurons :

1. La paire *â-a* (âme, dame),
2. La paire *î-i* (île, il),

3. La paire *oû-ou* (roue, roux),
4. La paire *ê-è* (tête, tes),
5. La paire ô-o (côte, cotte),
6. La paire œû-e (sœur, seul),
7. La paire û-u (flûte, flux).

Vous reconnaîtrez aisément le procédé physiologique de production de ces voyelles en les prolongeant chacune durant quelques secondes. En émettant, par exemple, devant un miroir, le son *â* prolongé, vous n'observerez pas seulement l'ouverture la plus grande de la bouche, l'immobilité de la langue et des lèvres ; vous remarquerez bientôt que cette voyelle, moulée par le pharynx ou gosier, parcourt librement le reste de la trompe vocale. En comparant coup sur coup le pôle majeur (*a* bref et sec) avec le pôle mineur (â long et chantant), en répétant cette comparaison pour les six autres paires, il vous sera toujours facile de sentir où la force et le bruit l'emportent sur la grâce et le son pur.

2° Après les quatorze voyelles contrastées, les deux voyelles neutres, *é* et *eu* ;

3° Et, enfin, les quatre voyelles nasales : *an*, *in*, *on*, *un*.

De ces vingt voyelles, l'aryaque en avait six. Il possédait seulement :

1° La paire gutturale *â-a* ,
2° La paire palatale *î-i*,
3° La paire labiale *û-u* (1).

Mais il avait en outre la voyelle de la force par excellence, une voyelle que garde le sanskrit, mais que nous n'avons plus en Europe, la voyelle ṚṚ, née de l'union de la voix indifférente ou laryngienne, avec les vibrations précipi-

(1) Prononcez toujours *ou* quand il ne s'agit pas du français.

tées et indéfiniment *prolongeables* de la langue. Assez souvent ce Ṛ se change, soit en A, soit en U, même sur le terrain de la langue mère; et c'est ainsi que BHṚG, fléchir, rompre, devient BHAG et BHUG. Mais le plus souvent, au lieu de s'affaiblir ainsi, le Ṛ se remforce en R demi-consonne dans les groupes RA, RI, RU (*rou*), AR, IR, UR. Vous trouverez, par exemple, à côté de ṚDH, s'étendre fortement, croître, s'élever non-seulement ARDH et URDH, mais encore RUDH, avec la même origine et la même signication.

A son tour, la demi-consonne R s'affaiblit parfois en Ṛ vocal.

Aux sept voyelles que nous venons de voir l'aryaque ajoute quatre diphthongues, ou voyelles doubles : *ai* et *âi*, *au* et *âu* (proncez partout les deux voyelles composantes : *aï*, *aou*, etc).

La diphthongue *ai* est d'ordinaire un renforcement de *i*, comme dans la prononciation de l'*i* anglais terminant une syllabe ou la constituant à lui seul, tandis que *âi* est souvent une pure augmentation de *ai*, équivalant à *a+ai*. Du monosyllabe verbal I, aller, par exemple, l'aryaque fait *ai-mi*, je vais.

La diphthongue *au* (prononcez toujours *aou* avec un *a* très rapide) est à *u* (*ou*), comme *ai* (*aï*) est à *i* : c'est un renforcement de cet *u* par l'appoggiature vocale *a*.

Ici encore l'augmentation de durée amène le chant de la voyelle et par conséquent le changement de pôle : $a + au = âu$, comme $a + a = â$, comme $a + â = â$. Ainsi le verbe BHUG, fléchir, rompre, fera, par renforcement de *u* en *au*, *bhaug-â-mi*, je fléchis (première pers. sing. du prés. de l'indicatif), tandis qu'il offrira, au parfait, une augmentation de cet *au* dans *bu-bhâug-ma*, j'ai fléchi.

Dans la combinaison des syllabes, les voyelles *i* et *u*, placées devant une autre voyelle, ne sauraient faire hiatus : elles adoucissent le passage en se dédoublant en quelque sorte et en donnant ainsi naissance, *i* à un *y* furtif (IA, par exemple, se prononçant I-YA), *u* à *w* furtif (UA équivalent à U — WA). Ainsi SU, arroser, féconder, engendrer, uni à -T, suffixe du participe présent actif, à l'aide de l'*a* de la conjugaison vocale, donna la forme aryaque *su-a-t*, le fécondant, le générateur (le ciel lumineux), devenu successivement *su-a-s* et *su-a-r*. Parfois ce *w* (prononcez toujours ce w aryaque à la manière du *w* anglais), au lieu de se cacher pour ainsi dire, s'installe franchement dans l'articulation et donne, par exemple, *suw-a-ti* pour *su-a-ti*, il lance il jette, de SU ; *duv-as* pour *du-as*, devoir religieux, de DU, serrer, lier.

Très souvent la voyelle extrême tout entière se change en *y* ou en *w* devant une autre voyelle : de là *ya* pour *ia*, *yu* pour *iu*, *wa* pour *ua*. Vous trouverez ainsi *swar* pour *suar*, *tvam* pour *tuam*, etc. Cette métamorphose de la voyelle extrême du palais en la demi-consonne *y* et de la voyelle extrême des lèvres en la demi-consonne *w* a lieu coup sur coup après le renforcement de *i* en *ou* et de *u* en *au* lorsqu'une autre voyelle suit ces diphthongues. Le groupe *ai* + *a* devient *aya*, comme le groupe *au* + *a* devient *awa* : je citerai seulement *pray-a-ti*, il réjouit, il rend gai, de PRI, contenter, satisfaire, réjouir, aimer, se renforçant en *prai*; *saw-a-ti*, il féconde, il procrée, de SU, arroser, féconder, engendrer, devenant d'abord *sau* par le renforcement, puis *saw* devant *a-ti*.

Telles sont les grandes lignes du tableau des voyelles aryaques.

Et maintenant, que sont devenues, à travers les temps et les lieux, les sept voyelles et les quatre diphthongues

de la langue aryenne primordiale ? Que devinrent-elles dans le sanskrit ? Comment se modifièrent-elles dans leur passage au zend ? Quelles variations ont-elles subies en se faisant latines, grecques, gothiques, etc., etc. ?

Grâce aux recherches phonologiques de Jacques Grimm sur le terrain des langues germaniques (1) et de M. Pott, sur le domaine des langues indo-européennes (2), recherches poursuivies et contrôlées par les études de MM. Bopp, Benfey (3), Ebel, Ahrens, Léo Meyer, Curtius, Kuhn, Diefenbach, Spiegel, Pictet, Ascoli (4) et d'autres encore; grâce, dis-je, à tous ces travaux si bien résumés et parfois si heureusement complétés par M. Schleicher (5), la science peut aujourd'hui répondre à cette importante question de l'histoire naturelle du langage dans la race supérieure de l'humanité.

Elle prouve, entre autres choses, que, si le sanskrit a bien conservé les sept voyelles aryaques et les deux diphthongues allongées (*âi* et *âu*), il a changé la diph-

(1) *Deutsche Grammatik*, 4 parties, 1819-1837. La 3e édition est de 1840.

(2) *Etymologische Forschungen*, etc., 1833 et 1836. La première partie de la 2e édition parut en 1859.

(3) *Griechisches Wurzellexikon*, 1839 et 1842. — *Kurze Sanskrit-Grammatik*, 1855. Voir aussi, outre sa grande grammaire sanskrite, le glossaire de son édition du Sâma-Véda, sa revue trimestrielle intitulée *Orient und Occident*, etc.

(4) C'est dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, etc., de M. Kuhn, 1851-1867, c'est dans les *Beitraege zur vergleichenden Sprachforschung*, etc., de MM. Kuhn et Schleicher, 1856-1867, qu'on peut le plus aisément suivre les évolutions successives de la phonologie indo-européenne.

(5) *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 1861-1862. Une seconde édition de cet ouvrage a paru en 1866.

thongue *ai* en *ê* et la diphthongue *au* en *ô*, mieux représentées en zend par *aê* et *ao*, en grec par ει, (αι) et ευ (αυ), etc. Elle montre que, dans les autres langues du système, la voyelle *a* s'est tantôt rapprochée de *i* en devenant *e*, comme elle s'est souvent rapprochée de *u* en devenant *o* : de là, en grec et en latin, par exemple, α, ε, *o*, *a*, *e*, *o* pour représenter le seul *a* du vocalisme aryaque. Souvent même cet *a*, de la langue mère, s'obscurcit en υ, *u* ou s'affaiblit en ι, *i*. Ainsi l'aryaque GAN-AS, genre, race, en sanskrit *jan-as*, devient en grec γεν-ος, et en latin *gen-us* ; NAWA-S, NAWA-m, neuf, nouveau, devient en grec νεϝο-ς, νεϝο-ν, et en latin *novu-s*, *novu-m* ; mais les deux *a* se conservent dans le sanskrit *nav-as*, *nava-m*. Le génitif PAD-as, du pied, sanskrit *pad-as*, se fait ποδ-ος en grec et *ped-is* en latin.

Mais j'ai hâte de rentrer dans les proportions de mon esquisse générale de la science positive des langues indo-européenne.

2. — Consonnes.

La consonne est une fonction physiologique par laquelle l'homme, dans un but de signification directe ou indirecte, arrête au passage l'air expulsé des poumons pour lui imprimer, à l'aide des organes du pharynx, de la bouche et des fosses nasales, un bruit caractéristique de *soufflement*, d'explosion, de mugissement ou de vibration.

Afin de mieux préciser les limites du système consonnantique de l'aryaque , jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble des consonnes françaises.

Nous possédons trois paires de soufflantes, composées chacune d'une sifflante (pôle fort ou majeur, élément

mâle) et d'une bourdonnante (pôle faible ou mineur, élément féminin).

La paire des soufflantes labiales a pour bourdonnante V et pour sifflante F (1).

La paire des soufflantes dentales a pour faible ou bourdonnante Z et pour forte ou sifflante S.

Dans la paire des soufflantes palatales, J (ou G devant *e* et *i*) est le bourdonnement doux et faible; CH est le sifflement âpre et fort. Nos six soufflantes sont donc :

Paire labiale V—F,

Paire dentale Z—S,

Paire palatale J—CH.

Nous avons de même six consonnes explosives formant trois paires nouvelles où le pôle mineur s'accompagne d'un doux murmure vocal (B, D, G*ue*), tandis que le pôle mâle est dur et complètement muet (P, T, K). Ces trois paires de bruits instantanés se distribuent ainsi :

Paire labiale B—P,

Paire dentale D—T,

Paire palatale G (g dur)—K.

Ici finit le système d'opposition polaire, car nos trois nasales M, N et GN (diGNe, seiGNeur), et nos deux vibrantes R et L sont, comme partout, forcément neutres et en dehors de tout contraste sexuel.

Tel est le tableau systématique de nos dix-sept consonnes.

Nous en avons bien deux autres, mais elles ne sont pas officiellement reconnues. Cette pensée, un peu outrecuidante en apparence, demande une explication. Prononcez *toi*, *moi*, *roi*, *loi*, et, outre le bruit de la consonne

(1) Prolongez durant quelques secondes l'émission du bourdonnement et du sifflement contrastés.

et le son de la voyelle (= A), vous entendrez un bel et bon *w* anglais, la demi-consonne fille de u (*ou*) dont nous parlions plus haut. Soyez attentif et vous sentirez que, pour représenter exactement ce que vous articulez, il faudrait écrire *twa*, *mwa*, *rwa*, *lwa*. Impossible de nier l'existence, dans notre langue, de la consonne liquide labiale ou demi-consonne des lèvres.

Ce n'est pas tout. Après avoir reconnu la demi-consonne du palais, Y, dans *yeux*, prononcez *liard*, *tien*, *pion* et vous remarquerez que, dans les pseudo-diphthongues *ia*, *ien*, *ion*, le son *i* disparaît entièrement, remplacé qu'il est par la sifflante *y*. Comme le signe I chez les Romains, notre caractère graphique *y* représente tantôt le son *i* (*y pensez-vous*?), tantôt le bruit *y* devant une voyelle (*les yeux*).

Eh bien, si à ce *w*(*a*) et à ce *y* (*a*) vous ajoutez la sifflante dentale *s*, vous aurez les trois seules sibilantes de l'aryaque, lequel ne connut jamais ni *v*, ni f, ni *j*, ni *ch*, ni *z*.

En revanche, il a non-seulement nos six explosives (B-P, D-T, G — K), il possède encore trois consonnes aspirées tenant le milieu de l'axe entre B et P, entre D et T, entre G et K, je veux parler de BH, DH et GH.

A ces douze consonnes ajoutez encore la naso-labiale M, la naso-dentale N, la vibrante R et vous aurez les quinze consonnes de la langue aryaque.

C'est encore à la phonologie indo-européenne qu'il appartient de nous apprendre ce que ces consonnes du parler commun sont devenues dans la succession des âges chez les Hindous, chez les Perses, chez les Hellènes, chez les Latins et les chez autres Italiotes, chez les Gaëls et chez les Kimris, etc., etc.

Pour donner à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas

linguistes de profession une idée de la différence des lois qui régissent le devenir des consonnes dans les diverses familles de langues aryennes, il est bon, ce me semble, de résumer ici quelques articles du code phonologique aryo-latin et de les comparer aux lois fondamentales de la phonologie aryo-germanique. Que deviennent, par exemple, dans ces deux parlers européens, les trois explosives fortes de l'aryaque ?

Dans le latin, elles restent telles quelles, admirablement conservées : P = p (1), T = t, K = *k*, *c*, *q*.

Et que deviennent-elles dans le germanique commun (2) dont le gothique est bien le plus fidèle représentant ? Là, leur explosion brusque, leur fonction d'un instant est remplacée par un sifflement *prolongeable* exécuté par les mêmes organes qui, dans les trois positions (lèvres, dents, palais), devaient produire la détonation : P se siffle en *f* ; T en *th* (*th* dur anglais) ; K en *h* fortement articulé.

Ainsi l'aryaque PATIS, maître, sansk. *patis*, devient *faths* en gothique et *potis* en latin, où l'on trouve aussi *compos*, *com-pot-is*, *im-pos*, *im-pot-is*, *pot-eram* (j'étais maître de, je pouvais).

Ainsi l'aryaque PATAR, père, sansk. *pitar*, subit deux sifflements et devient *fathar* en germanique commun, angl. *father*, goth. fadar (3) ; mais il se soutient ferme dans le latin *pater*.

(1) Les lettres majuscules représentent ici les consonnes aryaques.

(2) M. Schleicher l'appelle « Deutsche Grundsprache. »

(3) Bien que le gothique soit la forme la plus ancienne et la mieux conservée du parler germanique, il ne faudrait pas, comme on l'a fait trop longtemps en Allemagne, le considérer comme le père de l'ancien-haut-allemand, du Saxon, etc.

Ainsi PAKU, bête de somme, sansk. *paçus* (masc.) devient en gothique *faihu* (neutre), allem. *vieh ;* tandis que le latin garde les deux explosives originelles dans *pecus*.

Ainsi encore TU, tu, toi, sansk. *tv*-am, siffle son T (toujours avec la pointe de la langue sous l'arcade dentaire supérieure) dans le gothique *thu*, angl. *thou* ; mais il se garde pur de toute atteinte dans le latin *tu*.

Ce que je recommande sourtout au lecteur français placé devant cette équation : le germanique *h* = K aryaque, c'est d'oublier ce signe d'hiatus qu'on appelle notre *h* aspirée, et de produire avec énergie la rude sifflante du fond de la bouche en forçant la colonne d'air, violemment expulsée des poumons, à traverser, en la râclant, la mince ouverture pratiquée entre la base de la langue et le voile du palais. Après cette préparation, qu'il prononce *hairto*, angl. *heart* et *cor*(*d*), *cor*, *cordis*, cœur ; *hvata*, angl. *what* pour *hwat*, et *quod*, quoi, quel; *haurn*, angl. *horn*, et *cornu*, corne ; *taihun* et *decem*, dix ; *veihs* et *vicus*, demeure, village ; *svaihra* et *socer*, beau-père.

On le voit, on le sent, le *f*, le *th*, le *h* du germanisme remplaçant les P, T, K de l'aryaque; c'est le coup d'archet râcleur de la colonne d'air substitué au *pizzicato* des anciennes *ténues* explosives.

Dans un article spécial qu'on trouvera plus loin, nos lecteurs remarqueront comment ce système de renforcement est appliqué à B, D, G devenant P, T, K et à BH, DH, GH devenant B, D, G.

Par cela même qu'elle est l'instrument de toute comparaison scientifique entre les vocables, la phonologie est peut-être la branche la plus avancée de la linguistique comparative indo-européenne. Et pourtant le code des lois positives des variations phoniques présente encore

çà et là quelques lacunes. Ainsi la loi de polarité ou d'échange par appel du son contrasté (F remplaçant V, Z prenant la place de S, etc.), loi d'une application de tous les instants dans les idiomes germaniques, n'a pas même été soupçonnée par les Allemands. Ainsi encore la loi du passage de Y (J allemand) initial à G (pron. *gue*) devant les voyelles, dans un grand nombre de mots germaniques (YABH devenant *gab*, *geb* et *gib* ; YUT devenant *guth* et *goth* ; YAS devenant *gas*, *ges* et *gos*, etc.). C'est à combler ces lacunes que la *Revue* mettra d'abord tous ses soins.

Mais ce qui restera longtemps encore un vaste et intéressant sujet d'étude pour la phonologie indo-européenne, c'est la recherche des causes physiologiques et psychologiques dont les lois de variation phonique ne sont que les modes d'action déterminés et constants.

Nous avons vu plus haut ce qu'il faut entendre par *morphologie*. Cette branche curieuse de l'anatomie du langage rend surtout de grands services lorsqu'on se propose de comparer entre eux les monosyllabes premiers ou irréductibles de chaque système de langues. Le corps du mot sémitique, par exemple, ne naît pas et ne se développe pas de la même manière que le corps du vocable aryaque, et la forme chinoise, pour prendre un autre exemple, diffère autant de la forme syro-arabe que de la forme indo-européenne. Dès l'année 1855, dans *Moïse et les langues*, j'essayai de montrer de quelle haute valeur scientifique peut être la morphologie comparative; et c'est avec une véritable satisfaction que je vis, quelques années plus tard, M. Schleicher s'emparer de la question morphologique et la traiter avec sa vigueur habituelle. Au point de vue anthropologique, rien ne saurait offrir un plus vif intérêt que l'écho constant et carac-

téristique d'un mode particulier de sentir, reflété dans une forme propre à telle ou à telle variété primitive de notre espèce.

II

LEXIOLOGIE

La lexiologie est la science des mots considérés en dehors des modifications accidentelles qu'ils peuvent supporter dans le discours.

Elle étudie d'abord les lois qui ont présidé à la formation et au devenir des vocables.

Elle classe ensuite sous chaque mot simple, et dans l'ordre de leurs engendrements successifs, tous les produits de ce mot racine.

Enfin, tenant compte des analogies de sens et des analogies de son, elle groupe les familles de vocables en tribus, en ordres et en classes, sériation naturelle dont le but suprême n'est rien moins que la création de l'ordre dans l'esprit de chaque race.

La lexiologie indo-européenne est, jusqu'ici, celle qui a le mieux rempli ces trois conditions de la méthode intégrale en matière de sciences naturelles. Elle a surtout beaucoup fait pour la connaissance des lois de la dérivation et de la composition des mots aryaques. C'est même à la possession des plus importantes de ces lois qu'elle a dû la démonstration du monosyllabisme des verbes premiers et des pronoms simples, les deux seules espèces de mots du parler indo-européen primordial.

Oui, en dehors des cris interjectifs constituant une

sorte de langage à part (1), la langue aryaque n'offre, en dernière analyse, que des monosyllabes-verbes et des monosyllabes pronominaux.

J'appelle *monosyllabe-verbe* ou *verbe simple* toute syllabe qui rappelle une action par une imitation orale, soit du bruit qui trahit cette action, soit de l'effort qui la produit.

Mais qu'est-ce qu'une action? J'entends par *action* un mouvement perçu par les sens et conçu dans sa cause par par l'esprit. Point de langage sans l'esprit métaphysique, et l'homme ne parle que parce qu'il voit quelque chose à travers le voile transparent des phénomènes.

La syllabe indicative comme TA, SA, ce, ceci, lui; I, A, celui-ci, celui-là, est un geste oral démonstratif de l'être individuel. C'est le *pronom simple*. Le geste visible de la main, de la tête et des yeux semble avoir dû être son accompagnement naturel, inséparable, surtout chez les premiers hommes. C'est de ces indications syllabiques de l'individu, conçu dans la notion générale de substance, que sont sortis les articles, les prépositions, les adverbes et les conjonctions.

Par son union avec les syllabes pronominales, le verbe

(1) Écho des émotions profondes de l'âme, l'interjection traduit l'affection du moment, de la minute, plus fidèlement que toutes les descriptions ne pourraient le faire. Par son intonation propre, par ses modulations (elle en a souvent), mais surtout par son timbre, chaque voix interjective *vraie* envahit subitement l'âme de l'auditeur pour la mettre à l'unisson de souffrance ou de joie, d'horreur ou d'admiration. Les mille nuances du timbre vocal propres aux divers états passionnels du cœur humain ne sauraient être figurées aux yeux, et l'écriture nous livre les formes interjectives dépouillées de ce qui en fait l'irrésistible puissance.

engendre, outre le verbe conjugué, trois autres parties du discours : le participe, l'adjectif et le nom.

Qu'un pronom simple se développe par l'addition d'un autre pronom simple ou qu'un monosyllabe verbal se développe par l'addition d'un monosyllabe pronominal, c'est toujours l'application de la loi d'individualisation progressive, c'est-à-dire de la loi générale du développement de tous les organismes. Ainsi le nom est en germe dans le verbe monosyllabique, il y est contenu, et la race chinoise, par exemple, ne l'en a jamais extrait que par la seule pensée.. Et, en effet, toute opération d'analyse transcendentale à part, l'idée *couler* entraîne avec soi l'idée d'une substance liquide ou coulante. Voilà pourquoi, selon la place qu'il lui donne dans la phrase, l'habitant de l'Empire du Milieu représente, par le même monosyllabe, tantôt le fleuve, tantôt l'action de couler. L'Aryen, lui, bien qu'il ait gardé quelques noms à la chinoise (monosyllabes verbaux à deux fonctions), a créé le nom par l'absorption, dans une forme nouvelle et supérieure, d'un pronom (TA, SA, A, I, NA, KA, etc.) représentatif de l'être individuel et d'un verbe rappelant l'action caractéristique faite ou subie par cet être. De là trois éléments dans le substantif aussi bien que dans ses frères le participe et l'adjectif : 1° un verbe, 2° un pronom, 3° un signe du rapport que le pronom soutient avec le verbe.

Ce n'est pas le lieu de dire en quelles graves erreurs est tombée l'école allemande de linguistique pour n'avoir pas aperçu cette loi fondamentale de la dérivation. Nous ferons plus tard l'étude critique de la *Wortbildung* d'après les maîtres d'outre-Rhin. Pour le moment, je tiens à montrer comment est rendu sensible dans la forme extérieure du mot le rapport d'objectivité et de subjectivité

que l'esprit perçoit entre le verbe et le pronom, c'est-à-dire entre l'action et l'être individuel qui reçoit ou exécute cette action.

Si cet être est l'objet de l'action, s'il est inactif devant elle; s'il la reçoit, en un mot, le pronom, signe de l'être, reste tel quel dans sa terminaison et le nom passif est créé. Ainsi de DA, donner, sanskr. *dâ*, et des pronoms démonstratifs TA et NA, l'aryaque fait aussi bien DAta, le donné, ce qui est donné, donné (lat. DAtus, *data*, *datum*), que DAna, le donné, la chose donnée, le don (Donum, sanskr. *dânam*).

Mais s'il veut indiquer le rapport de subjectivité de TA, celui-ci, devant DA, donner, du pronom par rapport au verbe, de l'être par rapport à l'action, il modifie ce même TA (ou SA, ou NA, ou KA, ou quelque autre pronom), soit en retranchant la voyelle finale, comme dans DAt, le donnant (TA faisant le DA), lat. *dant-*, soit en convertissant la voyelle moyenne du pronom en une voyelle extrême, I, U, comme dans DAsi, gr. δοσις, l'action de donner, soit, enfin, en lui attachant un R la plus vivante de toutes les consonnes, comme dans DAtar, sanskr. *datṛ*, lat. *dator*, gr. δοτηρ. De là, dans le système indo-européen, les séries contrastées de terminaisons objectives et de terminaisons subjectives (actives); le latin, pour son compte, reproduit les premières dans—*tus*,—*ta*, —*tum*;—*sus*,—*sa*,—*sum*;—*nus*,—*na*,—*num*, etc., tandis qu'il a conservé les dernières dans—*tor*,—*trix*, —*sor*,—*ter* et —*turus*,—*tura*,—*turum*,—*t*,—*nt*,—*n*, etc.

Ces terminaisons à base pronominale n'excluent pas certaines terminaisons à base verbale, terminaisons *diminutives* provenant d'un verbe au sens de *luire*, *paraître*, *ressembler* (BHA, sanskr. *bhâ*, luire, paraître; DṚK, sanskr, *dṛç*, luire, se montrer); terminaisons *intensitives*

nées d'un verbe au sens de *produire*, *créer*, ou de *poser*, *constituer*, *faire* (GA, sanskr. *gâ* et *jan*, produire, engendrer; DA ou DHA, sanskr. *dhâ*, poser, constituer, établir, angl. *to do*), etc., etc., terminaisons dont les formes latines les plus obvies sont—*licus*,—*lix*,—*lis*,—*bus*,—*bilis*,—*ficus*,—*genus*,—*gnus*.

Or, toutes ces désinences significatives, à base pronominale ou à base verbale, peuvent s'enter l'une sur l'autre et amener les différents degrés de dérivation. Ainsi. sur le terrain de la langue latine, le nom aryaque DANA. la chose donnée, sanskr. *dânam*, *DOnu-m* (*m* étant ici le signe du neutre) le DON, s'adjoint la terminaison objective (passive)—*tus*,—*ta*,—*tum*, à base de pronom démonstratif TA, pour former le dérivé du second degré DONATU-S (*s* étant ici le signe du nominatif masculin singulier), celui à qui l'on fait don, le gratifié, d'où le dérivé de troisième degré *dona-ti-on*, l'action de faire un gratifié ou un *donatum*.

Ce qu'on appelle *conjugaison*, *verbe conjugué* n'est encore qu'une manière de dérivation. Ainsi l'aryaque PA, garder, sustenter, nourrir, uni au pronom de la première personne, MA, moi, a donné PAMI, sanskr. *pâmi*, je garde, et PAMASI, sanskr. *pâmas*, nous gardons. Le même verbe PA dans sa *conjugaison* avec le pronom de la troisième personne TA, celui-ci, ceci, il, a donné PATI, il garde, sanskr. *pâti*, et PANTI, ils gardent, sanskr. *pânti*. Des syllabes accessoires, certaines variations des pronoms-désinences et de la voyelle radicale, sont chargées de représenter les différences de nombre, de mode et de temps.

Dans la langue aryaque, les dérivés dissyllabiques, ou de premier degré, sont de beaucoup les plus répandus. Viennent ensuite les dérivés trisyllabiques ou de second degré. Rares sont les tétrasyllabes.

Ainsi que nous le disions plus haut, ce procédé d'individualisation progressive (j'allais dire *resserrement* gradué d'une idée première) fut également appliqué aux racines pronominales, aux monosyllabes-pronoms. Les pronoms personnels MA, moi, TU, toi, etc., eurent leurs formes dérivées ; mais les dérivations pronominales les plus importantes ont pour sources les pronoms indicatifs TA ou SA, I ou A, YA (relatif) et KA (tantôt interrogatif, tantôt indéfini).

En déclinant TA, dont SA n'est que le substitut, l'aryaque et le sanskrit prononcent à l'accusatif *tam* pour le masculin, *tâm* pour le féminin et *tat* ou *tad* pour le neutre, trois formes représentées en grec par τον, την, το (τ), et en latin par—*tum*,-*tam*,-*tud*. Le nominatif, en sanskrit est *sas* (*sah*) ou *sa*, fém. *sâ*, neut. *tad* ou *tat* ; gr. ὁ (*ho*) pour σο (avec *h* pour *s* comme souvent), fem. ἡ ou ἁ (*hê* ou *hâ*), neut. το pour τοτ . Le zend a *hô* pour *sô* avec *h* pour *s* comme le grec. Le gothique dit *sa*, le lithuanien *tas*, et l'ancien slavon *tû*. Le dérivé SYA, celle-ci, elle, est reproduit par le sanskrit *syâ*, par l'allemand *sie*, par l'anglais *she*, etc.

Ce pronom, comme plusieurs autres, perdit çà et là devant les noms une de ses deux significations natives, — qui sont la démonstration de la substance et de la position d'icelle, — pour ne plus signifier que cette dernière, c'est-à-dire la place occupée par l'objet dont il s'agit. Ce dérivé par soustraction reçoit le nom *d'article*. L'article n'est donc qu'un demi-pronom, un pronom dépossédé de la moitié de sa valeur logique, une individualisation de son idée première, enfin. Le latin, le vrai latin, le latin des beaux siècles ne vit pas s'opérer en son organisme cet étrange dédoublement du pronom : il n'eut pas ce monstrueux parasite si familier aux Grecs. Mais

toutes les formes du latin vieillissant et se gâtant, c'est-à-dire l'espagnol, l'italien, le portugais, le français, le provençal et les autres patois romans se taillèrent un article dans l'étoffe du pronom dérivé *ille*, *illa*, *illum*, *illam*, *illi*, *illæ*, *illos*, *illas* et de là leur *il* et leur *el*, leur *lo* ou *la* et leur *le*, leur *li* ou *gli* et leur *los*, leur *le* et leur *las*, etc. Diminutif de *Inus*, le représentant perdu du pronom Anas, cfr. skr. *êna*, celui-là, *ille* est pour *inle* contracté de *inule*, comme *ullus*, quelqu'un, est pour *unlus*, contracté de *unulus*, diminutif de *unus*, un, quelqu'un.

Dans les langues germaniques, c'est Tya, sansk. *tyam*, *tyâm*, *tyad* (accusatifs), dérivé de TA, qui a donné l'article *thie(s)*, *thët*, angl. *the*, bas-allem. *de*, allem. *der*, *die*, *das*, le, la, le.

La langue aryaque possède deux pronoms déterminatifs riches tous deux en dérivés : I que tous les lecteurs reconnaîtront dans le latin *Is*, *Ea* pour *Æa*, autrefois *AIa*, *Id* et A dont le neutre Ad ou At, devenant préfixe et préposition, marque un point déterminé dans l'espace ou parfois la tendance vers ce point. Toutes les prépositions aryaques sont ainsi des demi-pronoms, des formes pronominales individualisées et abstraites marquant un lieu (il n'est pas question de substance ou d'individu), une position relative dans l'espace et, par suite, une direction particulière du mouvement inhérent à l'idée verbale ou à l'idée d'action. N'oublions point que c'est ce même pronom simple A qui a donné le pronom dérivé Ana, celui-là, avec son comparatif Anya, sanskr. *anyas*, lat. *alius* pour *anius*, etc.

L'interrogatif indo-européen est KA, KI, KU et, avec renforcement par le W intercalaire, KWA ou KWI, lat. *quis*, *quæ*, *quid*, notre *qui*, *quoi* ; sanskr. *kas*, *kâ*, *kim*,

accus., *kam*, *kâm*, *kim*. Les langues germaniques, sifflant le K en H selon leur vieille habitude (elles sifflent bien le T en TH et le P en F), ont fait de ce pronom commun KWAs et KWAd, qui et quoi, *hwas, hwes*, *hwer* et *hwat*. Malheureusement pour l'intégrité organique des mots d'outre-Rhin, le *h* tomba toujours devant *l*, *n*, *r* et *w*, si bien que nos Allemands d'aujourd'hui prononcent et écrivent *wer*, qui ; *was*, quoi ; *wo*, où ; *warum*, pourquoi, etc., au lieu des anciens *hwer* (pour *hwes=hwas*), *hwas*, *hwo*, *hwarumbi*, etc., de leurs pères. L'Anglais a été plus heureux, car il a conservé le *h=k* organique ; mais il écrit *wh* pour *hw*. Cette faute d'orthographe, généralement acceptée depuis longtemps, n'a jamais eu la moindre influence sur la prononciation correcte du pronom : nos voisins d'outre-mer écrivent *what*, quoi, mais ils prononcent *hwat* (*houot*) en dépit du *lapsus calami*. Il y a plus de correction chez les Slaves.

Au nominatif, les Russes et les Polonais ajoutent le démonstratif TA à l'interrogatif KA dans leur *kto*, qui, *czto*, quoi. Les premiers disent encore *koi*, *koia*, *koe*, quel, quelle ? Les Lithuaniens, comme toujours, sont plus purs c'est-à-dire plus primitifs, car ils disent *kas*, *ka*.

En grec, l'interrogatif KA est représenté par κο, mais seulement dans des dérivés, encore ce κο se change-t-il souvent en πο (l'explosive forte des lèvres, π, remplaçant l'explosive forte du palais, κ) comme dans κως et πως, κοτε et ποτε, κοτερος et ποτεροσ. Kl est représentée dans la même langue par τι pour κι dans τις, τι, cfr. πενΤε et πεμΠε pour l'organique πεγΚε.

Le pronom relatif ou conjonctif de la langue aryenne primordiale fut YA, *yas*, *yâ*, *yat*, — gr., ὁς,,ἡ,, ὁ (*y* remplacé par *h*, comme fréquemment), — slav., *je*, — goth., *ja*, dans des adverbes conjonctifs. D'après un procédé

logique dont j'ai expliqué ailleurs l'origine (*Leziologie indo-européenne,* p. 58-59), les Romains ont remplacé YA, lequel, par une variété du pronom interrogatif *qui*, *quæ*, *quod*. De leur côté, les langues germaniques substituent au YA conjonctif, tantôt un dérivé du démonstratif TA ; allem. *der*, *die*, *das;* angl. *that*, etc., tantôt un dérivé de l'interrogatif KA ou KWA, allem. (*h*)*welcher*, *welche*, *welches;* angl. *which* pour *hwich* remplacé au masculin et au féminin par le simple *who*, *whom*, pour *hwo* (*kwo*=*kwa*) et *hwom* (*kwom*=*kwam*, lat. *quem*).

MA, moi, — Tu, toi, — SWA, soi, même, — TA ou SA, celui-ci, ceci, I ou A, lui, — KA ou KI, qui? quoi? — YA, lequel, — tels sont les pronoms simples par excellence du parler aryaque ou indo-européen primordial. Ces neuf ou dix monosyllabes constituent la base incommutable, inaliénable, invariable du système pronominal des langues de l'Inde et de l'Europe, et ce système pronominal embrasse, outre les adjectifs possessifs, les adverbes de lieu et de temps, les conjonctions et les prépositions, c'est-à-dire tous les mots qui, peignant des rapports stables, constituent les os et les ligaments d'un organisme spécial de la parole. Cela est si vrai que vous ne sauriez enlever du langage indo-européen primordial (aryaque) un seul des pronoms essentiels sans en arracher à la fois une foule d'organes, pronoms dérivés, articles, prépositions, adverbes et conjonctions contenus d'abord en germe dans chacun de ces mots simples et progressivement développés en diverses séries de vocables nouveaux à l'aide du procédé d'individualisation successive (dérivation). Car tout se tient dans cet ensemble harmonique et vivant qu'on nomme une langue. Seulement, tous les organes n'y sont pas aussi nécessaires à la conservation de la vie. C'est ainsi que vous

pourriez retrancher de l'organisme aryaque cent verbes et trois mille noms sans nuire à sa constitution le moins du monde.

A part ses découvertes en histoire naturelle des préfixes (prépositions adhérentes au verbe), la linguistique comparative a ajouté peu de chose aux notions fort exactes que l'on possédait déjà sur la composition. Tout le monde sait depuis longtemps que, si la dérivation traduit les diverses formes d'une même idée au moyen de désinences caractéristiques, la composition s'attaque au fond même de l'idée et la transfigure parfois du tout au tout. Voyez ce que deviennent *ire*, aller, dans AD*ire* et AB*ire; cedere*, marcher, dans PRO*cedere* et RE*cedere*, etc.

Nous devons à la science moderne l'explication de l'origine des particules privatives qui, en composition, jouent un rôle de tous les instants. Ce qu'on appelle A privatif en grec et en sanskrit, aryaque et sanskr. *ana* ou *anâ*, gr. ανα ou ανη, — ar. et sanskr. *an*, gr. αν, lat. *in*, allem. *un*, angl. *un*, etc., — ne sont que des dérivés adverbiaux du pronom ANA que nous avons vu plus haut (p. 28) avec le sens de celui-là, l'autre, celui qui est plus loin et, par suite, celui qui est absent. Digne de remarque est aussi l'histoire des deux préfixes qualificatifs WASU, sanskr. *su*, gr. ϝευ, ευ, richement, fortement, bien, et DUS, sanskr. *dus*, gr. δυς, péniblement, désagréablement, mal. Quant à la composition des noms, nous renverrons le lecteur à l'excellent ouvrage publié il y a six ans par M. Ferdinand Justi (1).

On le voit par cette trop rapide esquisse, la physiologie des mots indo-européens étudiés dans l'unité de

(1) *Ueber die Zusammensetzung der Nomina in den Indogermanischen Sprachen*. Goettingen. Dieterisch. 1861, 1 vol. in-8°.

l'aryaque, n'est plus seulement une science en voie de formation. Il a suffi de cinquante ans à la méthode historico-comparative pour en tracer toutes les grandes lignes. Mais beaucoup moins avancée est la reconstitution des familles naturelles des vocables et la classification physiologique de leurs racines ou chefs de famille. La cause en est, si je ne me trompe, dans l'absence complète, chez les fondateurs de la science nouvelle, de toute idéologie positive. Préoccupés surtout de l'organisme du mot et des lois phoniques qui régissent ses transformations, ils ont négligé les lois qui président au devenir des idées ou des images incarnées dans ces corps syllabiques. Ils n'ont pas créé l'histoire de la pensée en tant qu'elle constitue le fond substantiel du langage. Et pourtant, — nous le démontrerons, — en partant de l'observation attentive des faits, cette idéologie positive nous apparaît dans des lois non moins sûres que toutes les autres lois naturelles. Le mot étant à la fois corps et âme, syllabe et idée, on verra comment une classification scientifique de tous les monosyllabes-verbes devient non-seulement possible, mais encore relativement facile et riche en rapprochements lumineux.

III

GRAMMAIRE ET SYNTAXE

Les mots, reconstitués à l'état de *thèmes* par la lexiologie, peuvent remplir dans la phrase des fonctions diverses. Ainsi, tel nom considéré par rapport à tel verbe, peut être successivement sujet (nominatif), objet (accusatif), but (datif), moyen (instrumental), point de départ (ablatif), etc., de l'action représentée par ce même verbe. De son côté, le verbe peut soutenir un cer-

tain nombre d'idées accessoires de temps, de mode, de voix, de personne et de nombre. Tout le monde connaît le double système de flexions (déclinaison et conjugaison) chargé de représenter ces deux ordres de modifications transitoires. Tout le monde sait aussi de quel profond mystère a été enveloppée durant tant de siècles l'origine de ces désinences significatives qui parfois embrassent dans leur unité complexe de si nombreux rapports.

Eh bien ! grâce au parallèle de toutes les déclinaisons et de toutes les conjugaisons indo-européennes, la science est parvenue à reconstituer l'immense majorité des formes organiques premières de chaque cas dans chacun des trois nombres (singulier, duel, pluriel) et dans chacun des trois genres, de chaque terminaison verbale caractéristique dans les divers modes des temps principaux et des temps secondaires.

Elle serait bien longue la liste de tous les travaux fragmentaires qui ont amené de proche en proche la vaste synthèse dont le *Compendium* de M. Schleicher est aujourd'hui l'expression la plus complète et la plus claire. Ne leur déplaise, cette dernière qualité est surtout bonne à louer lorsqu'on parle des écrivains de la docte Allemagne, fussent-ils des meilleurs.

Ce vaste classement de terminaisons organiques est dominé par une seule loi, qui pourrait, ce me semble, être formulée ainsi :

Toute désinence appartenant, soit à la déclinaison, soit à la conjugaison aryaque, est constituée par un ou plusieurs mots ayant vécu d'une vie propre avant de devenir l'organe ou les organes d'une fonction grammaticale quelconque.

Toujours l'absorption de deux ou plusieurs formes re-

lativement simples, par une forme supérieure ou plus complexe qui les embrasse dans son unité. On le voit, c'est comme dans la dérivation, comme dans la formation de tous les organismes, l'éternelle règle de l'individualisation progressive. Ici, comme chez les plantes, comme chez les animaux, l'unité croît avec la complexité, et le vocable est d'autant plus un que sa forme intellectuelle créatrice s'est soumis un plus grand nombre d'éléments lexiques divers.

Ce serait ici le lieu d'indiquer quelques-unes des plus intéressantes découvertes de la linguistique indo-européenne sur le domaine des flexions grammaticales, et je le ferais volontiers, si le lecteur ne devait trouver plus loin, dans ce même numéro de la *Revue*, un premier article de M. de Caix de Saint-Aymour sur l'histoire naturelle de la déclinaison.

Quelque parfaite que soit la grammaire d'une langue, elle n'est et ne saurait être que la très humble servante de la syntaxe. L'arrangement des mots dans la proposition et l'arrangement des propositions elles-mêmes dans l'unité de la phrase qui contient plusieurs jugements exprimés présenteront toujours le plus vif intérêt, surtout lorsqu'on étudiera l'influence que les formes habituelles de la phrase peuvent exercer sur l'activité de la pensée. Il y aura là bien des esclavages traditionnels à signaler, même sans sortir des variétés de la syntaxe indo-européenne. Mais cette vaste syntaxe comparative des idiomes aryens aux différentes époques de leur vie, soit commune, soit individuelle, est encore un de ces monuments que l'avenir érigera. S'il me fallait donner ici un modèle du travail à exécuter dans chaque chantier spécial pour la préparation des matériaux à fournir à l'architecte d'un tel monument, je citerais la syntaxe comparée

des langues romanes par Frédéric Diez. En parcourant les 465 pages de ce volume (1), où le goût de l'artiste s'unit si bien à la scrupuleuse exactitude de l'érudit et aux aperceptions synthétiques du vrai savant, on se sent tout pénétré de l'esprit novo-latin, on sent, on comprend et on aime toutes ces formes si originales et si pittoresques de ce que j'appellerai le style commun des nations romanes. Puis, comme toutes les nuances qui séparent, par exemple, la syntaxe espagnole de la syntaxe italienne ou de la syntaxe française sont heureusement accusées par l'habile rapprochement de textes empruntés aux meilleures sources, toujours indiquées d'ailleurs ! Et maintenant, supposez un travail analogue exécuté avec le même talent pour les langues germaniques, pour les les langues slavonnes, etc., etc., et, — croyez-en la loi divine du progrès, — le Bopp de la syntaxe indo-européenne comparée ne se fera pas longtemps attendre.

Je m'arrête, car j'ai dit l'état présent de la science positive des langues indo-européennes sans négliger l'indication des perfectionnements ou des compléments qu'il est permis d'espérer dans un avenir plus ou moins rapproché. Si, dès aujourd'hui, j'avais voulu montrer ce que projettera de lumière féconde sur l'étude du génie aryaque le parallèle de la parole sémitique et du parler tatare ou du parler chinois, on m'eût peut-être accusé de dépasser de beaucoup les limites d'un article d'initiation fait pour ouvrir le premier fascicule d'un recueil spécial. Aussi bien ai-je préféré ne pas sortir de l'ensemble de la phonologie, de la lexiologie et de la grammaire des langues de l'Europe et de l'Inde.

H. Chavée.

(1) C'est le tome III de la *Grammaire des langues romanes.*

DE L'ARYAQUE AU FRANÇAIS

L'ÉTUDE ET L'ENSEIGNEMENT

DE LA LANGUE FRANÇAISE

d'après

LA MÉTHODE HISTORICO-COMPARATIVE

Assurément il y a lieu de s'étonner que l'étude de notre langue nationale n'occupe pas à l'heure actuelle, dans l'enseignement universitaire, le rang auquel elle a droit sous tous les rapports. M. Baudry, si compétent en ces sortes de questions, a protesté énergiquement contre cette inqualifiable dédain pour une étude qui nous touche de si près : « Est-il croyable, dit le savant philologue, que dans toute la durée des classes il n'y ait pas, sauf la bonne volonté accidentelle du professeur, une heure destinée à exposer le passage du latin au français ? (1) » Et pourtant il n'y aurait là qu'un premier pas de fait : l'origine vraie du français, ce n'est pas à l'idiome latin qu'il la faut demander, c'est au type commun indo-européen, c'est à la langue aryaque. — La linguistique n'est plus aujourd'hui un art fantaisiste et personnel de rapprochements étymologiques : au milieu des sciences naturelles elle a sa place indiscutée, — elle reconnaît des lois ri-

(1) *Revue de l'instruct. publ.*, 1er mars 1866.

goureuses, une évolution nécessaire, un progrès constant, — pourquoi donc la traiter autrement que ces sciences dont on ne peut la séparer, ni quant aux éléments qu'elle emploie, ni quant au but qu'elle atteint?.. L'anatomie du corps, la science du langage humain partent d'une même donnée, vont de pair et tendent à la même fin : la connaissance de nous-mêmes. Gardons-nous de dédoubler l'homme ; la nature ignore ces parties multiples, elle est une et la méthode est une pour la pénétrer. Que dirait-on du naturaliste expliquant l'usage des muscles avant d'avoir fait connaître la constitution anatomique, — ou encore abordant l'étude de la circulation sans avoir envisagé, quant à leur mode d'être, les différents vaisseaux ?

C'est qu'en effet l'état typique n'est que l'organe sain dont le devenir, dans ses évolutions diverses ne présentera que la fonction.—En linguistique comme en physiologie, allons droit à l'organe. Si cet organe est attaqué, reconstruisons-le dans son intégrité, dans ses parties primaires, et alors que ce tout sera bien un, bien typique, examinons le jeu de l'appareil, étudions-en le mode d'activité.

C'est ainsi seulement qu'il sera possible d'atteindre une coordination finale, soit de biologie dynamique, si l'on s'adresse à la physiologie proprement dite, soit de formation historique, si l'on s'adresse à la science du langage. — En un mot, dans toute science naturelle, point de connaissance de *résultats* sans l'intelligence de l'activité des organes ; point de conception positive de l'activité organique sans la science de la constitution de l'organe lui-même.

Quoi qu'il en soit, c'est déjà un pas énorme, reconnaissons-le bien, que l'étude d'après les données latines, des

langues romanes, du français particulièrement en ce qui nous concerne.

On sait que la restitution d'une logique grammaticale a renversé cette singulière opinion, généralement répandue il n'y a pas si longtemps encore, que les langues novo-latines, grossier amas d'incorrections, n'étaient au fond que du latin parlé par des barbares. Est-ce à dire, et sans restriction, que l'analytisme du français, de l'italien, du valaque, etc., soit la conséquence immédiate et nécessaire du synthétisme latin ?.... En aucune façon. On ne peut admettre qu'à la dissolution de l'empire romain, le latin se soit fatalement développé en ces formes étymologiques et grammaticales qu'on appelle les langues romanes : en un mot, s'il n'y a pas eu corruption brutale, il n'y a pas eu non plus calme et simple évolution. L'évolution étant donnée dans ses lois fixes (contraction, chuintement, assimilation, principes de progression phonétique, etc.), arrivent les accidents. Mais, au bout du compte, les rameaux vivent de la même sève et les greffes de l'étranger n'ont sur eux qu'une influence secondaire. L'organisme a parcouru la carrière que son essence propre, que ses qualités premières, que sa constitution, pour tout dire, lui assignaient. Et telle est l'éternelle et inévitable chaîne par laquelle toutes choses sont liées dans le plus intime rapport, que la langue a répété sur son domaine l'œuvre historique, ou que plutôt l'évolution linguistique a concouru parallèlement à l'évolution des faits, d'après les mêmes lois et dans les mêmes proportions. A l'appui de mon dire, je rappellerai simplement notre législation actuelle, face nouvelle du droit romain, portant çà et là les traces des perturbations introduites par les prétendus barbares. Etant offert le champ de recherches, étant fixées les lois du devenir,

reconnaître la part de la corruption, c'est-à-dire de l'influence étrangère, telle n'est pas une des moins délicates opérations confiées aux soins de l'historien analyste.

Le savant et profond philosophe à qui nous devons la remarquable *Histoire de la langue française* (1), a longuement insisté sur ce point. Il est besoin d'une force réelle pour ne pas se laisser entraîner à reproduire, à chaque instant, quelques passages de ces fortes études, si serrées d'analyse, si pénétrantes dans les déductions.

Quelle netteté, par exemple, dans le tableau que nous présente M. Littré, de la priorité linguistique de la langue d'oïl et de la langue d'oc sur leurs congénères *novo-latines*! — Ce mot de *priorité* demande à être bien compris. Il ne donne nullement à entendre, remarquons-le avec soin, que l'on ait parlé français ou provençal avant de parler espagnol ou italien, mais bien que la langue d'oc et la langue d'oïl sont plus proches du latin (2), leur tronc originel, que les deux dialectes espagnol et italien. L'Italie resta muette pendant ces périodes, si riches dans les Gaules, du xe, du xie, du xiie siècle, et de la meilleure part du xiiie. Il ne saurait être question d'une vieille langue italienne dans le sens où l'on dit « le vieux français ». Et quels sont les premiers *parleurs* de cette belle langue italienne, apparaissant tout à coup, éclatant pour ainsi dire, à ce même âge où le vieux français fait place aux premiers essais de français moderne? C'est Brunetto Latini qui, en 1266, vient chercher, au sein même de notre pays, les précieux trésors de la littérature française; c'est Dante, son élève, qui soutient à Paris, en 1304, une de ces thèses fameuses, à la Pic de la Mirandole, contre

(1) Paris, 1863, 2 vol.
(2) Communément parlé, bien entendu.

quatorze adversaires. Dante aussi restera imbu de nos vieux maîtres et l'on dressera la liste de ses gallicismes. Avide de richesses encore inconnues, l'Italie analyse, traduit, commente nos vieux modèles, et, comme le dit Génin, pendant plus de trois cents ans, les chroniques françaises mettent en fermentation le génie italien. Au XVIe siècle, c'est encore à nos vieux poètes de la première France littéraire que l'Arioste, ne trouvant pas dans sa patrie d'époque poétique contemporaine à celle des trouvères et des troubadours, demande ce que là seulement il peut rencontrer. Non content d'admirer, il veut faire partager son admiration et traduit les chefs-d'œuvre de nos pères, ces monuments que la France bientôt méconnaîtra honteusement, et que le goût si vanté du XVIIe siècle regardera comme les produits d'une barbarie grossière.

Ainsi l'italien, l'espagnol, au moment qu'ils apparaissent, sont presque ce qu'ils se trouvent encore aujourd'hui, aux yeux du grammairien. Ces deux branches romanes, dans leurs productions, laissent à nos études un vide de quatre ou cinq cents ans. Rien de semblable dans les Gaules, mais bien deux langues d'une prodigieuse fécondité littéraire, deux langues intermédiaires par leur forme, sans doute, mais soumises, comme tout ce qui a vécu, comme tout ce qui vivra, aux lois les plus constantes.

Si nous nous adressons à l'une de ces tiges heureuses, nous apercevons bientôt que la grande et distinctive caractéristique des trois états d'évolution, latin, langue d'oïl, français actuel, par exemple, est la *déclinaison*. Le latin a jusqu'à sept cas, la langue d'oïl en a deux, le français moderne est dénué de suffixes casuels. On voit dès lors quel est cet état intermédiaire que ne possèdent

ni l'italien ni l'espagnol. L'italien, par exemple, a sept cas ou point de cas : sept si vous le considérez dans sa forme improprement dite typique, à savoir le latin, point de cas dans sa forme spécialement dite italienne. En un mot, dans les langues romanes, le premier état est tout synthétique ; le second, état intermédiaire et qui n'appartient littérairement parlant qu'à la France, est moitié synthétique, moitié analytique ; le dernier est complètement analytique.

La manifestation de cette synthèse c'est la flexion par suffixe, le *cas* : l'absence de cette analyse c'est le non-usage de l'article; voilà pour le premier état. L'apparence de synthèse, jointe à l'apparence d'analyse, consiste dans la présence simultanée de l'article et de deux cas; voilà pour l'état intermédiaire. La manifestation d'analyse, c'est l'article indispensable ; l'absence de synthèse, c'est le cas perdu ; voilà pour le dernier état, affecté à l'heure qu'il est par les langues novo-latines.

M. Littré consacre une section toute spéciale de son ouvrage à démontrer la régularité de la langue d'oïl dans l'emploi de ses deux cas. Les exceptions en effet n'existent pas : du moment que la règle vous paraît infirmée, et cela ne se présente qu'à une époque voisine de la renaissance, tenez pour certain que la langue d'oïl fait place au français moderne. Il y a naturellement quelques années d'hésitation, le cas apparaît puis disparaît, revient puis cède encore ; mais ce n'est là qu'un état passager et la crise ne saurait persister. Il en est ainsi de tout organisme : nul ne se pourrait perpétuer dans une passe critique, il succombe ou franchit. Or, au xve siècle, le français n'hésitait plus; il était bien fixé ; la flexion casuelle avait disparu. Mais hélas ! le plus redoutable des malheurs frappa, à cette époque, notre pauvre langue, je

veux dire l'invasion d'une formation nouvelle et prétendue savante.

Quant au principe non plus syntactique, mais lexique de la théorie de l'accentuation, M. Littré le développe également de la façon la plus précise. La simplicité du système d'accentuation en français, laisse croire à une foule de personnes que notre langue est privée d'accent. Ce qui produit cette erreur est le fait constant et immanquable du sacrifice de toute syllabe suivant la syllabe accentuée : l'italien, pour sa part, conserve soigneusement la syllabe ou les syllabes de la fin, tout au plus avec assourdissement, et c'est précisément cette obligation de prononcer une ou plusieurs syllabes inertes après une syllabe accentuée, qui le fait en quelque sorte chanter sur la syllabe mise en relief. Trop heureux quand, pour faire ressortir davantage l'accentuation, il ne se laisse pas entraîner à ces queues muettes comme nous en trouvons dans *pàrlin-o*, *dìcon-o*, *nàrran-o*. — J'appellerai, à ce sujet, l'attention du lecteur sur une excellente étude de M. G. Pâris touchant le « rôle de l'accent latin dans la langue française » (1). Dans un travail plus récent (2), le même auteur insiste sur le rôle qu'a joué l'accent dans la versification latine du moyen âge : l'accent est au procédé rhythmique ce que la quantité est au système métrique. La poésie rhythmique, basée sur l'accentuation, a de tout temps, d'après M. Pâris, existé dans la langue latine vulgaire.

En ce qui concerne les règles d'évolution phonique, proprement dite, je ne saurais assez recommander aux personnes curieuses de renseignements positifs le remar-

(1) Paris, 1862.
(2) 1866.

quable ouvrage de M. Diez (1) ; le premier volume en particulier est un trésor de documents.

C'est un titre assurément pour tout romaniste que de se ranger à l'école du savant professeur. Parmi les philologues qui se sont directement inspirés de son œuvre, il est juste de placer au premier rang M. Scheler dont le *Dictionnaire d'étymologie française* (2), dans un espace relativement restreint, met à la portée de tous ceux qui ont reçu quelque éducation littéraire les résultats dispersés dans des publications éparses et peu répandues. Le tact de M. Scheler dans l'analyse est d'autant plus estimable que l'auteur s'interdit rigoureusement les longs développements ; mais dans ce rapide examen, les formes doubles (pâtre, pasteur), les rapprochements nécessaires (*sache* de *sapiam*, *ache* de *apium*, *proche* de *propius*), tout ce qui demande en un mot quelque éclaircissement, est relevé avec un scrupule digne de tous éloges.

Où commence le dictionnaire de M. Scheler, là prend fin le *Glossaire étymologique* formant le 3e vol. de la *Grammaire de la langue d'oïl* (3), de M. Burguy. Je n'ajouterai rien, au sujet de cette grammaire, à la critique si scrupuleuse qu'en a donnée M. Littré dans son *Histoire de la langue française* : connaissance profonde des formes dialectales, abondance d'exemples fournis, netteté dans l'exposition, précision dans la controverse, telles sont les qualités, à coup sûr bien précieuses, qui recommandent d'elles-mêmes chaleureusement l'œuvre de M. Burguy. La seule réserve qui nous paraisse devoir

(1) Grammatik der romanischen Sprachen, 3 vol. Bonn, 1856-60. — Et comme complément : Etymologisches Wœrterbuch der rom. Spr. ; 2 vol. Bonn, 1861-62.

(2) Bruxelles, 1862.

(3) Berlin, 1853-56.

être sérieusement introduite, est amenée par les quelques lignes du tome I, p. 65, où l'auteur ne nous semble pas avoir saisi l'origine de l'*s* du nomin. sing. et de l'accus. plur. des mots provenant de noms masculins latins de la déclinaison générique.

Quant à ce vaste monument qu'érige aujourd'hui M. Littré, c'est presque un remords pour nous que de lui accorder ici un simple memento. Mais cette œuvre capitale mérite bien à elle seule une étude complète. Pour l'instant, bornons-nous à rappeler qu'au jour où la dernière feuille du *Dictionnaire de la langue française* (1) aura été livrée au public, nous posséderons enfin le monument tant de fois promis, si longtemps attendu.

On voit que les ouvrages didactiques, scientifiquement conçus, sont loin de faire défaut sur le terrain qui nous occupe ; même abondance, mêmes ressources, en ce qui concerne la publication des textes.

Et ici c'est simple justice que de remercier la Société de l'École des Chartes de sa publication si importante aujourd'hui et qui a jeté tant de lumière sur l'étude du moyen âge. Il y aurait, à l'heure qu'il est, un long catalogue à dresser des éditions de nos classiques des XIIe et XIIIe siècles. M. Guessard, le savant professeur, MM. F. Michel, P. Pâris, Jonckbloet (2), Maetzner, Mahn, un grand nombre enfin d'érudits français et étrangers, ont livré à l'impression une foule de manuscrits précieux. Mentionnons enfin la vieille publication des bénédictins (3) si consciencusement poursuivie.

Malheureusement cette foule de textes, soigneusement édités d'après la lettre même des manuscrits, ne présen-

(1) Prem. livr., 1863.
(2) Guillaume d'Orange ; La Haye.
(3) Histoire littéraire de la France.

tent, dans leur nombre, aucun morceau de longue haleine sainement orthographié, d'après des principes grammaticaux fixes et constants. Est-ce vraiment bien respecter l'œuvre du poète ou de l'historien que sacrifier ainsi la correction de la langue écrite aux bévues d'ignorants copistes ?.... Nous ne le pensons pas, et notre vœu le plus vif est, qu'à l'aide des excellentes données grammaticales que nous possédons, les textes en question soient enfin restitués à la pureté complète dont ils sont dignes au plus haut point. Ce qui se pratique tous les jours pour les classiques grecs et latins est-il donc hors de mise du moment qu'il s'agit de nos gloires littéraires directes ?

Pour en revenir à la linguistique proprement dite, on sait que les langues romanes ne procèdent pas directement du latin de Cicéron et de Virgile : M. Hugo Schuchardt a publié ces temps derniers un travail fort intéressant sur le vocalisme du latin vulgaire (1).

Quant au glossaire de du Cange, est-il besoin de rappeler ce qu'il contient de renseignemets sur la basse latinité ?

On le comprend, étudier le français d'après la méthode historico-comparative, c'est, par le seul et même fait, prendre connaissance de l'ensemble des langues novolatines. Pour bien se rendre compte de ce que j'avance ici, il n'y a qu'à ouvrir, à peu près au hasard, le premier volume de la grammaire de M. Diez ; que de formes de l'un des rameaux linguistiques romans ne s'expliquent scientifiquement qu'au moyen de leurs congénères ! De la sorte, sans difficulté, et comme premier résultat, de la connaissance raisonnée du français naît l'intelligence

(1) Leipzig, 1866.

du provençal, de l'italien, de l'espagnol, du portugais et d'une bonne part de la langue roumaine. Voilà qui ne nous semble pas tant à dédaigner.

Pourtant, l'introduction dans les études scolaires de ce premier pas si simple, si aisé, serait loin de donner satisfaction parfaite au besoin irrésistible du progrès. Non, l'on ne s'arrêtera pas à ce premier degré. Un jour viendra, espérons qu'il ne se fera pas trop attendre, où l'on fera plus et mieux que demander à la fonction l'exposition de son mécanisme : on lui en demandera raison; c'est à l'organe que l'on s'adressera, non pas indirectement, mais du premier coup et avant tout autre examen. — Il existe en Allemagne et sur la langue allemande par elle-même, un remarquable exemple de cette marche naturelle. Pensez-vous que M. Schleicher, dans son excellent ouvrage *Die deutsche Sprache* (1), ait commencé par traiter l'allemand moderne, le haut allemand ?.. Il n'en est rien. Tel est le dernier mot de son livre, le premier appartenant logiquement à l'examen de la constitution de la souche commune typique. La langue d'Ulfilas, représentant à peu près pur de l'état d'unité germanique, est l'objet de la seconde étude ; enfin et successivement se déroulent la période tudesque (vieux-haut-allemand), la période du moyen-haut-allemand, la période actuelle. Le savant professeur s'est bien gardé de se tourner vers la fonction à l'un quelconque de ses degrés : étudier l'allemand moderne en l'expliquant par l'allemand du XIIIe siècle ou l'allemand de Charlemagne, indique une curiosité infiniment louable, mais n'aboutissant en fin de compte à aucune interprétation scientifique. Or le français ne prend pas plus sa *source* dans le latin, que l'alle-

(1) Stuttgart, 1860.

mand actuel ne trouve la sienne dans le tudesque. Le français est à coup sûr le latin parlé du Rhin aux Pyrénées au XIXe siècle, mais le latin est-il autre chose à son tour que l'aryaque fonctionnant dans un de ses rameaux? Je citais tout à l'heure le travail de M. Schleicher sur la langue allemande; n'avais-je pas également sous la main celui de M. Chavée sur le wallon, publié trois ans avant celui du linguiste allemand? (1) On sait que la langue wallonne, si remarquablement étudiée par M. Ch. Grandgagnage (2), ne fut, dès ses premiers temps, qu'un dialecte congénère du normand, du picard, du bourguignon, fort proche d'ailleurs de la seconde de ces formes. Les événements historiques l'éloignèrent dans la suite des temps jusqu'à une certaine limite de ses trois frères, si bien qu'il ne peut aujourd'hui être considéré, à l'exemple du picard, du bourguignon, du normand, comme un patois de la langue française. L'auteur de *Français et wallon* a traité cet idiome ou, pour mieux dire, un de ses deux rameaux, le namurois, en tant que simple tige de la grande unité aryaque : c'est le procédé auquel nous applaudissions tout à l'heure dans *Die deutsche Sprache*, le seul logique, le seul scientifique, le seul fécond en résultats.

Cet état typique de la langue restituée dans sa morphologie intacte, adressons-nous à lui, allons droit à la condition organique pour avoir raison du devenir. Lorsqu'on y pense un peu sérieusement, cette marche est tellement simple, tellement élémentaire qu'il peut sembler oiseux, sinon naïf, d'en préconiser l'emploi. Mais combien de personnes, j'entends parmi les lettrés, igno-

(1) Français et wallon; Paris, 1857.
(2) Dictionn. étym. de la langue wallonne.

rent encore la restitution de cette langue positive, commune aux diverses branches de notre race ! — J'espère qu'on ne me rangera pas au nombre de ces étranges fantaisistes qui vont demander à la langue sanskrite l'explication des vocables romans. En premier lieu, cette souche linguistique dont nous parlons n'est pas plus le sanskrit que le lithuanien ou le vieux baktrien. Et ici je n'insiste pas. En second lieu, je prie le lecteur de bien remarquer que je ne m'adresse pas directement au vocable aryaque lorsqu'il s'agit d'éclaircir un mot appartenant à une langue de troisième ou quatrième degré. Un exemple ici me paraît nécessaire.

Supposons, tout gratuitement, que de PATTARAM à *pasteur* il existe 7, 8, 9 degrés successifs... j'aurai tour à tour à parcourir ces divers échelons, par la voie du latin, et ce ne sera pas de prime abord et guidé par le semblant du sens que je rapprocherai immédiatement *pasteur* de la racine PAT, nourrir (gr. πατέομαι, je me nourris), secondaire d'un *pâ*, garder, sustenter, racine véritable. — Tour à tour, quand je me serai dûment renseigné sur la portée active du dérivé PAT-TAR, celui qui nourrit (cfr. *dâ-tar*, celui qui donne, *gan-tar*, celui qui engendre), à l'accusatif PAT-TAR-AM, devenant *pattorem*, puis, d'après les lois de dissimilation (1), *pastorem*, puis *pastor*, j'arriverai enfin à *pasteur*, et je me dirai : *pasteur* est l'accusatif d'un thème dérivé au premier degré, au sens de *celui qui nourrit*.

(1) A savoir le changement de *d* et *t* en *s* devant *t*, exemple : *equester* pour *equet-ter*, cfr. *equit-are*, *equit-em*, ou encore *claustrum* pour *claud-trum*, cfr. *claud-ere*. Ajoutons qu'en certains cas, ce *st*, résultant de ladite rencontre consonantique, donne à son tour, par assimilation cette fois, un simple *s* ; exemple : *ludtum*, *lustum*, *lusum*, ou encore *uttus*, *ustus*, *usus*.

Autre exemple. Quelle conception scientifique tiré-je de la connaissance que *dicere* est logiquement notre *dire*? Ne dois-je pas être tenu de reconnaître dans le *dicere* la forme typique DAIKASAI? La racine DIK, montrer, *indiquer*, (sansk. *diçâmi*; je monte, gr. δείκνυμι, je montre; go. *teiha*, j'annonce), se gune, DAIK, en s'unissant au suffixe neutre — AS, de là le nom neutre DAIKAS, la montre, le montrer (1). Au datif nous avons DAIKASAI, très régulier (2), dont la traduction rigoureuse sur le domaine latin, avec *dic* pour *deic* (3), *r* pour *s* (4) et *e* pour *ei*, est *dicere*. Quant à cette fonction d'un datif comme infinitif, ce n'est pas ici le lieu d'en rendre raison; j'en fournirai seulement deux ou trois exemples tirés de la langue vêdique :

Ud..... mumugdhi..... pâçam.. . jîvasê,

Détache..... le lien..... pour vivre, c'est-à-dire pour nous donner la vie.

(En passant je ferai remarquer que *jîvasê* répond exactement à *vivere*.)

Avasṛjah sartavê sapta sindhûn;

Tu émis, pour couler, les sept fleuves.

Sartavê est le datif du nom neutre *sartum* représentant exact du latin *saltum*, sauter, jaillir, s'élancer; le supin actif n'est en effet qu'un nom neutre à l'accusatif, et telle est l'explication de cette règle grammaticale qui

(1) Cfr., de la racine KRU, entendre, gunée; KRAV-AS, l'entendre, sk. *çravas*, gr. κλέϝος.

(2) Cfr. MANASAI dat. de MANAS, esprit, sk. *manasê*, ou encore KRAVASAI, sk. *çravasê*.

(3) Cfr. *vîcus* = *veicus*, = gr. ϝοῖκος = sk. *vêças*, ou encore *divus* = *deivus* = sk. *dêvas*.

(4) Cfr. le génit. *generis* pour *genesis* = γένους pour γένεος, γένεσος = sk. *janasas*.

veut au supin en *um* tout verbe précédé d'un verbe au sens d'aller, venir. En mettant ce nom neutre au datif, le sanskrit possède son infinitif *sartavê*. (Le grec nous montre cette racine SAR, s'élancer, dans ἅλσις pour σαλσις, saut.

ćakara... pantham anv-êtavê;

Il fit une route à parcourir.

Etavê est le datif du neutre *êtum*, formé de la racine I, aller, gunée en AI : le supin latin *itum* est son correspondant.

Je m'arrête pour ne pas être entraîné malgré moi dans des considérations sans fin. J'ai pris tout à l'heure avec *pasteur* et *dire* les deux premiers exemples qui me sont tombés sous la main : j'aurais pu opérer de la sorte sur le premier mot venu. On voit aisément qu'en remontant d'une part à la racine, au suffixe ou aux suffixes, de l'autre, — tout en tenant compte des lois phonétiques et en s'édifiant sur le sens radical et la signification dérivative, — on arrive, par la filière historico-comparative, à l'interprétation rigoureuse de la portée d'un vocable de tige toute secondaire.

Peut-on douter maintenant qu'avec les nombreux documents, les puissants moyens d'analyse et de comparaison qui se trouvent à la disposition de tous, l'étude de la langue nationale n'obtienne, au sein des écoles et dans un proche avenir, la place à laquelle elle a droit si légitimement ?

ABEL HOVELACQUE.

SUR LA

DÉCLINAISON INDO-EUROPÉENNE

ET SUR LA

DÉCLINAISON DES LANGUES CLASSIQUES EN PARTICULIER

La déclinaison de la plupart des grammaires aujourd'hui classiques, fondée uniquement sur la routine et sur un système mnémonique inintelligent, ne nous occupera pas ici ; nous la considérerons comme non avenue, et nous étudierons les désinences indo-européennes au flambeau de la linguistique comparative, sans nous inquiéter de l'honnête Lhomond et de ceux qui ont cru bon de suivre son exemple.

I. On retrouve, dans la déclinaison indo-européenne, les mêmes éléments qui concourent à la formation de tous les vocables des idiomes de cette famille, c'est-à-dire des *pronoms* et des *verbes*.

Les pronoms communs ou aryaques qui forment les désinences nominales dans les langues indo-européennes sont les suivants :

Nominatif : SA,
Accusatif : MA,
Instrumental sing. : A,
Ablatif sing. : TA,

Génitif : SA, SYA,
Locatif singulier : I,
Locatif pluriel : SA,
Datif sing. : A+I.

Comme on le voit, il n'y a en résumé dans toutes ces formes que cinq pronoms différents : SA, TA, MA, A et I.

Nous serions entraînés trop loin si nous voulions faire l'histoire de ces pronoms ; nous avons d'ailleurs essayé ce travail dans un autre ouvrage (1) dont nous nous contenterons de résumer ici les conclusions. Les formes pronominales destinées en aryaque à démontrer le point dans l'espace, et par analogie dans le temps, sont en perpétuelle opposition les unes avec les autres ; ainsi, tandis que TA et SA sont les indicateurs du point le plus *rapproché*, leurs correspondants MA et NA sont les indicateurs du point le plus *éloigné ;* nous verrons tout à l'heure quel rôle important joue cette opposition dans la formation du nominatif et de l'accusatif.

Ce n'est pas tout : les pronoms *démonstratifs* TA et SA, MA et NA *montrant* un point quelconque, les pronoms *déterminatifs* A et I servent à *déterminer* d'une manière plus précise le point de l'espace TA ou de l'espace MA occupé par l'objet. A et I sont donc secondaires à TA, SA et à MA, NA.

Ceci dit, nous revenons à la déclinaison. Nous avons vu tout à l'heure que certains cas étaient formés par des verbes, ou plutôt par un seul verbe. Ces cas sont l'*instrumental*, le *datif* et l'*ablatif du pluriel*, et le suffixe verbal qui sert à les former est BHI. Ce BHI signifie *autour*, *en apparence*, *a peu près*, *aux environs*, *à la*

(1) *La Langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne ;* Paris, 1867 (Hachette) ; p. 100, 101, 113, etc.

manière de, *à la façon de*, et il est issu d'un verbe aryaque BHA, *briller*, *luire*, *paraître*, qui a servi à former un grand nombre de verbes diminutifs, et que l'on retrouve dans le sk. *bhâti*, *il resplendit*, *il brille*, *il paraît*, dans le grec ΦΑΩ, *briller*, *luire*, *paraître*, dans le latin FAX, FACIS, *lumière*, etc, etc.

Nous verrons plus loin, à l'étude particulière que nous ferons de chacun de ces cas, comment ce suffixe verbal BHI, avec les sens que nous lui connaissons dès maintenant, a pu contribuer à la formation de l'*instrumental*, du *datif* et de l'*ablatif pluriels*.

II. Les grammairiens qui ont osé essayer une méthode synthétique, et parmi lesquels nous citerons avec honneur MM. Eichhoff (1) et Dutrey (2), ont adopté un système de classification des désinences qui, outre qu'il a l'avantage d'être parfaitement scientifique, présente un intérêt pratique des plus sérieux.

Ce système, qui repose sur l'étude comparée de la dérivation indo-européenne, reconnaît deux déclinaisons nominales : une déclinaison *simple* et une déclinaison *générique ;* mais comme les formes de ces deux déclinaisons, les seules que l'on devrait trouver dans les grammaires classiques, sont les mêmes prises séparément, nous allons étudier ces formes les unes après les autres, nous réservant de donner ensuite un aperçu général de la déclinaison, et de compléter cet aperçu par des tableaux qui devront graver dans l'esprit du lecteur les désinences indo-européennes.

Nous commencerons donc par étudier les *cas*.

En dehors du vocatif, dont nous parlerons tout à

(1) *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde.* Impr. Roy. Paris, 1836, in-4°, p. 394 et 509.

(2) *Grammaire latine*, Paris.

l'heure, et qui proprement n'est pas un cas, la déclinaison indo-européenne reconnaît deux classes de désinences :

1° Les cas *directs à opposition.*

2° Les cas *indirects à circonstances.*

1. Opposés l'un à l'autre comme l'*effet* à la *cause*, comme le *sujet agissant* à l'*objet sur lequel il agit*, comme l'*actif* au *passif* (1), le NOMINATIF et l'ACCUSATIF (2) sont les seuls cas *directs* : tous les autres sont obliques ou indirects

2. Ces cas *indirects* rendent toutes les *circonstances* de l'action ; mais ces circonstances sont de trois espèces, ce qui nous conduit à une triple subdivision :

a. — Le *moyen d'action du sujet sur l'objet* se rend par l'INSTRUMENTAL.

b. — Le double *point de départ du sujet vers l'objet* se confond avec l'ABLATIF et le GÉNITIF.

c. — Enfin le DATIF et le LOCATIF expriment le double but ou *point d'arrivée de l'idée, soit au lieu seul où elle tend* (locatif), *soit auprès de quelqu'un de déterminé dans ce lieu même* (datif).

Comme on le voit, il n'y a rien autre chose dans tous ces cas qu'une action du sujet sur l'objet, action directe dans les cas directs à opposition, indirecte dans les cas indirects à circonstances.

Mais le sujet ou l'objet peuvent être un, deux ou plusieurs ; ce qui nous donne ce que les grammairiens

(1) Les grammairiens hindous désignaient le nominatif par *kartr* = factor, et l'accusatif par *karma* = factum.

(2) Diogène Laerce (VII, 1, 47), place l'accusatif parmi les cas *indirects* ou *obliques* (πλάγιαι) ; cette opinion se trouve assez implicitement mise à néant dans le courant de notre étude pour que nous n'ayons besoin de la réfuter ici.

appellent *les nombres*. Il faut encore en dire un mot avant de passer à l'étude des cas.

« Le nombre, dit M. Bopp (1), n'est pas exprimé en sanskrit et dans les langues indo-européennes par des affixes spéciaux indiquant le singulier, le duel ou le pluriel, mais par une modification de la flexion casuelle, de sorte que *le même suffixe, qui indique le cas, désigne en même temps le nombre; ainsi bhyam, bhyâm* et *bhyas* sont des syllabes de même famille qui servent à marquer, entre autres rapports, le datif : la première de ces flexions est employée au singulier (dans la déclinaison du pronom de la 2e personne seulement), la deuxième au duel, la troisième au pluriel. »

Malgré notre vénération pour la science du fondateur de la linguistique comparée, il nous est impossible de ne ne pas le trouver ici en contradiction avec les faits. M. Schleicher dit du reste dans la dernière édition de son compendium (p. 300) :

« Dans l'indo-germanique, la racine comporte deux adjonctions (quant à la déclinaison) : 1° l'élément du cas ; 2° le signe du pluriel. »

Le *singulier* ne contient évidemment que le premier de ces éléments. En effet, le langage n'a pas de signe particulier pour rendre le singulier, en tant que nombre. — Le singulier, — qui n'est à proprement parler qu'un nombre négatif, et dont l'existence est essentiellement relative à celle du pluriel, représente seulement une unité, et cette unité se retrouve toujours dans le pronom qui forme, comme nous le verrons tout à l'heure, la désinence nominale.

Il n'en est pas de même pour le *pluriel*. C'est bien là

(1) *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. par M. Bréal, Paris, 1866; T. I, p. 273.

un nombre; aussi est-il rendu par une unité ajoutée à l'unité du singulier.—Le signe commun du pluriel indo-européen est S, reste du pronom SA, que l'on ajoute au thème singulier. SA exprimant un objet, une individualité, une personnalité, une unité, en un mot, on l'ajoute au thème singulier qui contient déjà une personne, une unité, et l'on a ainsi : SA + SA = un + un = *deux*, c'est-à-dire le *pluriel*.

L'exemple choisi par M. Bopp, et que nous citions tout à l'heure, nous donne du reste raison contre lui-même. En effet, ce qui constitue le datif est *bhi* ou peut-être *bhya*, si l'on veut joindre au suffixe BHI l'A de liaison ; si l'on trouve (seulement dans tuBHYam) le singulier BHY-A-M, cet *m* final n'est autre chose, comme nous le verrons plus tard, que le signe du neutre, les pronoms personnels étant, de leur nature, indifférents au genre. Nous verrons tout à l'heure le duel ; quant au pluriel BHY-A-S, qui nous intéresse ici plus particulièrement, on y retrouve parfaitement conservée cette S = SA, dont nous avons parlé plus haut, et qui constitue le signe habituel et parfaitement distinct du pluriel. Si BHYam, BHYâm et BHYas sont, comme le dit M. Bopp, de la même famille, c'est en tant que contenant tous le BHI ou BHYA, signe du datif, les autres éléments de ces suffixes servant à modifier leur genre ou leur nombre.

Nous arrivons maintenant au *duel*.

Primitivement, cette forme du langage s'employait seulement pour indiquer un composé copulatif formé de deux sujets ou de deux objets, et correspondait tout particulièrement à l'idée de couple ou de l'opposition des deux sexes : *pitarâ-matarâu*, le père et la mère ; *dyavâ-pṛthavyâu*, le ciel et la terre ; *naktûsâu*, la nuit et les au-

rores; *ramâravanâu*, Râma et Ravana, etc. Ce n'était donc qu'une sorte de pluriel limité.

Cette forme—AU, que nous voyons ici, est celle du nominatif et de l'accusatif du duel; elle est contractée pour *âs* (cft. Schleicher, *comp.* p. 537) et cet *âs* est lui-même un débris du pluriel SAS; à côté de la forme — *âu*, on trouve également une forme — *â* = *as*.

Le génitif et le locatif du duel ont conservé en sanskrit l'*s*, signe de pluralité, dans les thèmes inaltérés (*vâćos*), et dans les thêmes en *n*(*açman-ôs*), en - *ant* (*bharat-ôs*), etc., tandis que dans d'autres thèmes, *os* (=*ô* un primitif *aus*) s'est contracté en *o* (*manas*—*ô*). C'est ce qui a eu lieu partout dans le zend, où on trouve à côté des *o*, une forme — *âo* = *aus*.

Le datif, l'ablatif et l'instrumental duels, sont semblables organiquement au datif et à l'ablatif pluriel BHYam*s*; mais partout cet *s* est tombé, et il n'est resté que BHYam en sansk., BYA, en zend, etc.

Si nous nous sommes étendu autant sur le duel, c'est pour bien établir, dès à présent, que ce n'est qu'un pluriel restreint, — sans préjudice de ce que nous aurons à en dire plus tard dans l'étude particulière que nous devons faire de chacun des cas.

Cette sorte de double emploi du duel avec le pluriel fit que le latin, trop pratique pour garder ce luxe de nuances grammaticales, l'a seulement conservé dans deux formes où l'on comprend logiquement son existence : *duo* (ombro — samnite : *dus*), et *ambo*.

Le pâli a agi absolument de la même manière que le latin, et il a seulement conservé deux duels : *ubhaû* = *ambo*, et *dwaû* = duo.

Seul, parmi les langues germaniques, le gothique a conservé le duel, et encore dans les verbes seulement.

Quant au grec, nous n'avons pas besoin de dire qu'il a conservé le duel, et nous verrons plus tard dans quelle proportion.

Nous allons maintenant étudier séparément chacun des cas, en commençant par les cas directs à opposition ; mais auparavant nous devons dire quelques mots du vocatif qui a une position tout à fait isolée et particulière dans le système des désinences indo-européennes.

III. Le *vocatif* étant, comme son nom l'indique (*vocare*, appeler), le cas d'appel, d'invocation doit être aussi bref que possible, et cette brièveté n'a pas d'expression plus parfaite que le thème sans aucune désinence.

On trouve dans les langues indo-européennes un grand nombre d'exemples de cet emploi du thème intact ou ayant perdu sa voyelle terminale.

En sanskrit, le vocatif ne reproduit la désinence du nominatif que dans les thèmes monosyllabiques terminés par une voyelle : *bhî-s*, peur ; *gaû-s*, vache ; *naû-s*, navire, et dans les thèmes en *as* : *manas*. Dans les autres cas, il se contente du radical ou du thème simple : *vâk*, *mâtar*, *marut*, *datta*, etc.

En grec, nous trouvons le nominatif dans des mots tels que πούς, etc., et dans tous les vocables dont le nominatif est terminé par une lettre double (sauf ἄνα et ἄναξ) et le thème dans des mots tels que ῥῆτορ, πόλι, etc. ; et ce thème lui-même est affaibli dans παῖ pour παῖδ, dans ἵππε pour ἵππο, etc., etc.

Il faut bien remarquer que cet *e* n'est pas une désinence casuelle, mais seulement un affaiblissement du thème, lui donnant une forme plus interjective encore ; et M. Bopp a raison de faire remarquer dans sa *Grammaire comparée* (§ 205) que la langue vient toujours insister sur le mot qui sert à appeler, soit qu'elle allonge

la voyelle finale, comme nous en verrons des exemples tout à l'heure, soit, ce qui est plus général, qu'elle l'abrège, comme nous le remarquons ici.

Du reste, nous retrouvons cet *e* dans le lithuanien (*Déwe*), dans le borussien (*Deiwe*), et en particulier dans le latin (*Domine* pour l'aryaque DAMANA, *eque*, pour AKVA, etc). Dans cette dernière langue, les vocatifs des deux noms communs *filius* et *genius*, et ceux de tous les noms propres en *ius* (excepté ceux qui sont adjectifs et ceux qui viennent du grec) appartiennent aussi à cette classe : *filie*, *horatie;* seulement, *ie* n'est contracté ici en *î* : *filî*; *Horati*. C'est donc à tort que les grammaires latines font du vocatif de ces mots une forme exceptionnelle. L'ombrien a conservé *ie : Fisorie*, *Sancie*, etc. Dans les autres exemples de la grammaire latine, nous trouvons, tantôt le thème simple : *rosa*, *puer*, *soror*, *cornu*; tantôt le nominatif : *manus* et *dies*, ce qui a toujours lieu dans les noms neutres; et, d'après une remarque de Buttmann (*Grammaire grecque développée*, p. 180), on peut dire en général que les mots qui ont rarement occasion d'être employés au vocatif, comme le sont les noms neutres, prennent, en ce cas, la forme du nominatif.

De même, au pluriel, le vocatif des langues indo-européennes est semblable au nominatif.

Nous avons placé tout à l'heure *rosa* parmi les vocatifs qui reproduisent purement et simplement le thème. Nous sommes ici en contradiction avec M. Bopp, qui, dans le § 205 de sa *Grammaire comparée*, dit que le latin prend toujours pour le vocatif la forme du nominatif, « à l'exception des masculins de la 2e déclinaison. » Nous maintenons notre affimation, que le vocatif *rosa* n'est autre chose que le thème. En effet, s'il est semblable au nominatif, c'est que ce dernier cas est devenu bref par une

altération que nous verrons plus loin, tandis qu'organiquement il devait être long; quant au *puer*, c'est tout simplement le thème privé de sa voyelle terminale (PUTARA). M. Bopp aurait donc dû modifier ainsi sa phrase : « à l'exception du masculin et du féminin de la déclinaison générique. »

Les thèmes masculins et féminins en *i* et en *u* prennent le guna en sanskrit (*avê*, *sûnô*); en lithuanien (*akë*, *sûnaû*), et en zend on trouve *paitê* et *paçô* à côté de formes *paiti* et *paçu* qui reproduisent le thème du nominatif (*paiti-s*, *paçu-s*).

Cas directs.

V. Nominatif singulier. — Le *Nominatif singulier* se forme, dans tout le système indo-européen, par l'addition au thème d'un S, représentant le suffixe pronominal SA (Bopp. *Gramm. comparée*, § 134. — Schleicher, *Compendium*, p. 526); ce suffixe SA figure l'indication de l'être qui constitue le sujet, le *nominatif;* et cela parce qu'il rappelle immédiatement à l'intelligence l'être ou l'individualité dont s'occupe d'abord l'esprit dans la constitution de la phrase pensée. Or, ce premier objet de la pensée étant opposé au second objet dont se préoccupe l'esprit, second objet que nos grammaires appellent régime du verbe, la perpétuelle opposition de SA représentant *ce* qui est *proche* ou *premier* avec MA, montrant *ce* qui est *à distance, au delà*, *éloigné*, devait amener la création des deux cas directs avec le caractère d'opposition pronominale qui en fait l'essence logique.

En sanskrit, l'*s* tombe au nominatif de certains noms tels que *vâk* pour *vaks*, *bharan* pour *bharants*, etc.; mais

il est conservé dans un grand nombre de formes telles que *açvas*, *naûs*, etc.

En grec, il est partout conservé, sauf dans les noms actifs comme πατὴρ pour πατερ-ς, etc. Pour plus d'explication, nous renverrons au *Compendium* de Schleicher, p. 526 et 509.

En latin, nous retrouvons cet *s* désinentiel du nominatif conservé intact dans des mots tels que *dominu-s*, *avi-s*, *manu-s* et *dies*.

Mais d'autres fois, il est contracté; ainsi *puer* est pour *pueru-s*, comme on a *liber* à côté de *liberu-s* et *vesper* à côté de *vesperu-s* (1). De même *soror* est pour *sosor* = *sosor-s* = *svosor-s* = (sansk.) *svasṛ*.

C'est ici le lieu de parler de la déclinaison générique qui, à part ce cas du nominatif dont nous nous occupons en ce moment, ne se distingue pas de la déclinaison simple.

Cette déclinaison est appelée générique, parce qu'elle a des terminaisons spéciales pour chacun des trois genres

(1) Cette contraction qui supprime la désinence du nominatif des noms masculins appartenant à la déclinaison générique, a lieu seulement dans les mots dont le *r* est précédé d'un *i* bref (*vir*, *levir*, etc.), ou d'un *e* bref (*puer*, *socer*, *alter*, etc.), et encore trouve-t-on quelques mots comme *merus*, *ferus*, etc. Mais quand le *r* du thème est précédé d'un *a*, d'un *u* ou d'un *o*, ainsi que d'un *ê* ou d'un *î*, la terminaison se conserve : *carus*, *purus*, *carnivorus*, *vêrus*, *vîrus*, etc. Comparez au latin le gothique, où les thèmes en *ra* et en *ri* perdent l'*s* désinentiel quand le *r* est précédé d'une voyelle, tandis qu'ils le gardent quand cet *r* est précédé d'une consonne : *vair*, homme; *anthar*, l'autre; *akr-s*, champ, etc. (Bopp, *op. cit.*, § 135, rem. I). En lat. *vir*, *alter*, *ager*, etc. En règle générale, on peut dire que, quand le *r* trouve un point d'appui suffisant dans la voyelle qui le précède, il se conserve admirablement dans presque tous les idiomes indo-européens. Cf,, à ce sujet, Bopp, *op. cit.*, § 145.

masculin, *féminin* et *neutre;* nous devons donc d'abord dire un mot des *genres*.

Le *masculin* est, selon les grammaires classiques, le genre le plus noble; disons seulement, pour être moins absolu, que le masculin est le genre qui exprime la plus grande somme de force, de vigueur. Aussi ce genre est-il rendu par la sifflante S, reste de SA, substitut de TA, démonstratif le plus énergique.

Le *féminin,* le plus gracieux des genres, et cela, sans conteste, est rendu en sanskrit, et en général dans le système indo-européen, par une voyelle longue, douce, moelleuse, voluptueuse même, si l'on veut y mettre quelque attention. On sait que Manou avait fait une loi de donner aux femmes des noms terminés par des voyelles longues : « Que le nom de la femme, dit-il, soit facile à prononcer, doux, clair, agréable, propice; qu'il se termine par des voyelles longues, et ressemble à des paroles de bénédiction. » Manou, II, 33. Trad. de Loiseleur-Delongchamps. Paris, 1838.

Il nous reste à parler du *neutre*, c'est-à-dire, selon le mot même (neuter = *ni l'un ni l'autre*), de ce genre secondaire, bâtard, qui n'est ni le masculin, ni le féminin, et que les grammairiens indiens appellent *klîva*, c'est-à-dire *eunuque*. Le neutre se forme par l'addition au thème d'un M, reste du pronom MA, démonstratif des objets éloignés; on voit que c'est tout l'opposé du masculin, qui se forme par SA.

En sanskrit, le neutre n'a pas, pour se distinguer du masculin, de thèmes différents; il se contente seulement d'abréger la forme désinentielle aux cas les plus marquants.

Chez les Grecs, le M caractéristique de l'accusatif et neutre permute avec le N, la nasale des dents comme M

est la nasale des lèvres. — Dans tout le système indo-européen, le nominatif des neutres est identique à leur accusatif.

En latin, les trois types des noms appartenant à la déclinaison générique seront donc : -S, -A, -M ; donnons un exemple et citons *bonu*-S, *bon*(*a*)-A, *bonu*-M (1) ; remplaçons maintenant *bonu*-S par *dominu*-S, *bon*(*a*)-A par *ros*(*a*)-A, et *bonu*-M par *templu*-M, et nous comprendrons toute la formation des deux premières déclinaisons données par les grammaires latines ordinaires.

Pour *dominu*-S (thème : **damana**), nous n'avons aucune observation à faire.

Il en est de même pour *templu*-M (thème latin *tempulo*, diminutif de *tempus*) (2).

Quant au féminin *ros*(*a*)-*A*, c'est autre chose ; il nous faut d'abord dire que le premier *a* appartient au thème ; comment se fait-il alors que le *rosa* latin soit bref ? Il y

(1) Nous ferons observer que tous les noms adjectifs que Lhomond appelle *de la première classe* sont des noms à déclinaison générique ; seulement *niger* a perdu sa désinence comme *puer*. Quant à la *deuxième classe* d'adjectifs, *prudens* n'est qu'un participe présent (cf. p. 143), *fortis* suit le sort d'*avis* (III), et *celeber* pour *celebris* que l'on trouve quelquefois, ainsi que *terrestris*, *alacris*, *salubris*, *silvestris*, *pedestris*, *celeris*, etc., n'est aussi rien autre chose qu'un nom adjectif de la troisième déclinaison.

(2) Tout le monde sait que l'ouverture quadrangulaire pratiquée dans le toit des édifices religieux, et par laquelle on recevait à la fois la *lumière* et la *chaleur* du jour (en sansk. *tapas*, en latin *tempus*), reçut son nom du diminutif *tempulum* contracté en *templum*. Le passage d'un nom représentant cette sorte de fenêtre, à travers laquelle s'observait le vol des oiseaux, à la dénomination de l'édifice tout entier, est une de ces figures de nom trop connue de nos lecteurs pour que nous y insistions ici.

a dans le mot un A long, marque du féminin, qui devrait déjà, et rien que pour cela, être resté long en latin ; mais supposons que cet A, signe du féminin, fût bref, comme *rosa* contient dans sa finale deux *a*, l'un formatif du thème, l'autre de la désinence, il devrait de toute manière être long d'après une loi de renforcement de la voyelle par elle-même que l'on appelle un *vriddhi*. Comment se fait-il donc que *rosa* soit bref ? Hélas ! il y a là une raison de clarté d'expression qui, tout en étant louable dans son but, est déplorable quant à ses effets. L'ablatif *rosa*, long par soi et par la chute du D, comme nous le verrons plus loin, a forcé les Romains à faire leur nominatif bref, bien qu'il dût rester long pour des raisons positives et péremptoires. Pour la clarté de la langue, le nominatif ou l'ablatif devait devenir bref, pourquoi le nominatif a-t-il cédé plutôt que l'ablatif ? La philologie comparée ne peut répondre que par une hypothèse, mais cette hypothèse est assez vraisemblable pour que nous osions la mentionner ici. En effet, l'ablatif *rosa* contient trois *a* (*rosa*+*a*+*ad*) : l'*a* bref du thème, l'*a* long caractéristique du féminin, et l'*ad* de la terminaison de l'ablatif devenu *a* long par la chute du *d*, tandis que le nominatif n'a que l'*a* du thème et l'*a* du féminin. On conçoit dès lors pourquoi c'est le nominatif et non l'ablatif qui est devenu bref dans *rosa*, pour la clarté de la prosodie.

Nous n'en avons pas encore fini complètement avec le nominatif singulier dans la langue latine. Ainsi, par exemple, il nous faut dire que dans les thèmes consonantiques terminés par une explosive dentale forte ou faible, T ou D, S s'assimile toujours la consonne précédente ; TS ou DS deviennent alors SS, et il y a confusion des deux SS en un seul : *miles* pour *mile*Ts, *serpens*

pour *serpen*Ts, *dens* pour *den*Ts, *legens* pour *legen*Ts, etc. Ici, nous ferons remarquer que le T final du thème représente la forme active du participe. (Voir la *Langue latine*, etc, p. 143 et aussi p. 96.)

Certains noms neutres de la troisième et de la quatrième déclinaison comme *corpus* (1), *cubile, sal* et *far* (III), et *cornu* (IV), n'ont même pas trace de la désinence en -M=MA. Peut-être, du moins pour quelques-uns d'entre eux, est-ce une simple contraction de l'M; mais nous n'avons pas besoin de discuter ce point. Les noms neutres étant dans une position très inférieure dans le système linguistique indo-européen, on n'a même pas toujours senti la nécessité de leur donner une désinence, et l'on s'est contenté du thème pour les exprimer; c'est ce qui explique tous les nominatifs comme ceux que nous venons de citer, et certains noms, comme *cornu*, etc., auxquels on n'a pas même fait l'honneur de les décliner. — Disons pour finir ce que nous avons à dire du genre neutre, que c'est par un oubli complet des éléments de leur formation que les thèmes adjectifs terminés par une consonne ont conservé en latin l'*s* qu'ils avaient légitimement au nominatif. Nous citerons avec M. Bopp (*op. cit.*, § 152), *capac-s*, *felic-s*, *soler(t)-s*, *aman(t)-s*, etc.

Nous avons omis à dessein de parler des noms qui ont

(1) Il faudrait bien se garder de croire que l'*s* de *corpu-s* est une désinence du nominatif; dans les noms neutres terminés par un *s* (*corpu-s*, *genu-s*, *fœdu-s*, *o-s*, etc.), cette lettre appartient au thème qui, organiquement, est terminé par *r* (=*s*). Il n'en est pas de même des noms masculins terminés par *S* dont le thème est aussi en *R*; dans ces noms, l'*s* représente bien la désinence casuelle qui a absorbé l'*r* (=*s*) du thème; *arbo-s* =*arbos-s*=*arbor-s*; *Cere-s*=*Ceres-s*=*Cerer-s*; *cini-s*=*cinis-s*=*cinir-s*. (Bopp. *op. cit.*, § 147.)

le nominatif en *-e*, en *-es*, en *-as*, en *-ma*, etc. Ces noms sont, pour la plupart, calqués sur le grec : *musice*=μουσική, *cometes* = κομήτης, *Aeneas* = Αἰνέας, *poëma* = ποίημα, etc. D'ailleurs, ils obéissent aux lois générales du nominatif aryaque : ceux qui sont terminés en *-s*, comme *cometes*, *Aeneas*, sont organiques masculins; *poëma* est formé avec le suffixe neutre -MA(T) dont nous avons parlé plus haut ; quant à *musice*=μουσική, il est organiquement long comme tous les noms féminins primitifs.

Nous passons à l'étude du nominatif pluriel.

AMÉDÉE DE CAIX DE SAINT-AYMOUR.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDES VÉDIQUES

INTRODUCTION

Mon but, en écrivant ces études védiques, n'est pas de venir après Rosen et Wilson, après MM. Nève et Benfey, jeter quelque lumière sur certains passages difficiles du livre des hymnes (*Rig-Vêda*, ou plus correctement, *Rg-Vêda*). Non, j'ai voulu faire une œuvre de propagande scientifique ; j'ai voulu essayer de montrer à tous les humanistes comment, à l'aide des procédés historico-comparatifs de la science nouvelle, il leur faudra peu de temps et de labeur pour comprendre le plus ancien livre du monde, dans sa forme originale et vénérable à tant de titres. J'ai voulu, en traduisant et en analysant les principaux chants du premier des Védas, initier les penseurs à la philosophie et à l'histoire religieuse des plus antiques tribus de notre race.

La méthode suivie dans ce travail est la méthode moderne, la seule possible, la seule vraie, la seule certaine pour l'investigation scientifique, la méthode expérimentale appliquée à la linguistique. Avec son aide, la science des langues n'est plus un composé de jeux de mots, d'hypothèses plus ou moins justes et très souvent plus ou moins absurdes.

C'est maintenant une science naturelle armée de lois

fournies par l'observation, contrôlées par l'expérience et qui frappent avec l'implacable rigueur de la vérité. En linguistique, les systèmes préconçus ne sont désormais plus admissibles. Devant les faits de l'histoire du langage dans les diverses races humaines, les conjectures ethnologiques et philosophiques, faites si souvent *à priori*, tombent frappées par l'évidence, poursuivies qu'elles sont jusqu'aux dernières limites de la réalité ; car où les textes manquent, l'histoire naturelle des mots vient continuer son carnage des hypothèses dans ces temps immémoriaux où les premiers hommes de chaque race balbutiaient leurs impressions et leurs sensations, qu'on retrouve aujourd'hui dans la dissection des vocables.

De quel puissant secours est aujourd'hui cette méthode naturelle, cette science positive du langage, dans l'interprétation des textes les plus anciens et partant les plus intéressants ! Les expressions les plus obscures sont éclairées d'un jour nouveau. Le sens exact du mot est précisé d'une façon rigoureuse, l'équivoque ne peut plus exister, et si, dans les langues plus raffinées, un mot se prête à plusieurs interprétations, on se rend compte à présent de la cause de cette diversité, on suit le progrès de la pensée dans le mot lui-même, et l'on arrive à en fixer le vrai sens avec certitude.

Ne croyez pas cependant que ce travail soit un labeur écrasant et terrible. La linguistique n'est pas si effrayante, si ardue qu'on pourrait le croire. Pour la savoir, et s'en servir utilement, il faut surtout et avant tout être dégagé de tout préjugé scientifique; il faut, comme dans toutes les sciences possibles, répudier la méthode *à priori*. Alors, l'esprit libre et sain, on apprend les lois plus simples et moins nombreuses qu'on ne pense de la

philologie comparée ; on les étudie, on les expérimente, on les applique, et l'on est convaincu de la certitude, de l'intérêt et de l'utilité de la science du langage.

Dans ce travail de critique historique et de philologie, il n'y a pas lieu d'insister sur l'excellence de la méthode naturelle dans l'étude des langues classiques et des langues vivantes, mais il est nécessaire de constater les résultats admirables de cette méthode dans les études védiques qui m'occupent particulièrement ici. On sait que les Védas sont écrits en sanskrit; ce qui est moins connu, c'est que le sanskrit védique n'est ni le sanskrit littéraire des Epopées, ni le sanskrit des lois de Manou. L'idiome védique est rempli d'archaïsmes, a des formes plus antiques, plus complètes, a des tournures grammaticales plus nombreuses et qui lui sont propres; il a même des expressions dont le sens est lettre close pour les plus érudits *Pandits* de l'Inde, ou qu'ils comprennent de travers. Or, c'est à la philologie comparée qu'on est redevable de la traduction exacte et certaine de ces mots inconnus ou mal compris.

La philologie comparée est également d'un secours tout puissant dans une science nouvelle et bien intéressante, je veux parler de la *mythologie comparée*. En donnant le sens antiqué et primordial des noms des divinités, elle a donné en même temps l'histoire des mythes à leur naissance, cachée ou obscurcie par les systèmes théologiques des époques plus récentes. L'étude des Védas, surtout du Rig-Véda, a été d'une utilité incomparable pour la mythologie de la race indo-européenne. Avant qu'on le connût, la science des mythes de l'Inde et de l'Europe se débattait entre des symboliques de convention et des traditions de seconde et même de troisième main.

Maintenant quelques mots de critique et d'histoire sur l'ensemble du Rig-Véda.

Ce recueil d'hymnes d'une antiquité des plus reculées, contient les chants des Aryas qui, abandonnant la vallée de l'Oxus et du Yaxartes, traversèrent l'*Hindou-Koh* et vinrent faire paître leurs troupeaux dans la vallée de l'Indus. Ces chants sont de diverses époques et contiennent les impressions d'un peuple entier pendant plusieurs siècles. Par les images dont ils sont pleins, par les détails sur la vie sociale, sur la nature, qui y abondent, on suit l'émigration aryaque depuis une contrée boisée de l'Asie centrale jusqu'à la région gangétique. On assiste aux scènes de la vie pastorale un peu agricole d'une fraction de nos ancêtres. Dans ce monument, le plus antique que nous possédions, on retrouve les pensées, les désirs, les rêves des Aryas, frères des autres Aryas qui colonisèrent l'Europe, on y retrouve surtout les germes des mythes religieux des divers peuples aryens de l'Occident, mythes qui, d'une façon ou d'une autre, influent encore aujourd'hui sur notre civilisation moderne. Mais ce n'est pas ici le lieu, pour l'instant du moins, de rechercher la marche de ces mythes dans les divers rameaux de la race aryaque ou indo-européenne ; je n'ai à m'occuper que du Rig-Véda, dont les hymnes aux divers dieux de la nature remontent en moyenne à vingt mille ans. Cette date peut paraître bien exagérée, surtout eu égard à l'habitude qu'ont prise les indianistes de répéter l'opinion de Colebrooke qui, pour complaire et satisfaire à des préjugés religieux, ne fait remonter les hymnes védiques qu'à 12 ou 1400 ans avant Jésus-Christ; mais un travail chronologique *sérieux* sur l'histoire de l'Inde ne permet pas à cette hypothèse biblique, si j'ose m'exprimer ainsi, de subsister

devant des faits indéniables. On reviendra, du reste, un jour dans cette *Revue*, sur cette question d'une importance considérable à tous les points de vue.

Avec tous leurs détails tirés de la vie pratique, les chants du Rig-Véda sont néanmoins principalement religieux, et s'adressent tous à une ou plusieurs divinités. Mais le panthéon védique n'est point le panthéon brahmanique, dont il est cependant le père. De même que dans les Védas, il n'est point question de castes, de même il n'est pas question de la trinité indienne : *Brahma*, *Vishnou* et *Çiva ;* ces noms ne sont même que peu ou point mentionnés. On y remarque pourtant une espèce de division ternaire en dieux supérieurs, en dieux du milieu et en dieux inférieurs, comme chez les anciens Grecs et les anciens Romains ; de la sorte on peut arriver à avoir une trinité en prenant le dieu principal de chaque division, par exemple *Varouna* pour le dieu du ciel ou supérieur, *Indra* pour le dieu de l'athmosphère ou du milieu, et *Agni* pour le dieu de la terre ou inférieur. La place d'*Agni* et d'*Indra* est marquée d'avanco dans la trinité védique par le grand nombre et l'importance des hymnes qui leur sont adressés, et j'ai choisi *Varouna* pour chef et représentant des dieux célestes à cause de la mention qui est faite de lui plusieurs fois dans le Rig-Véda, comme chef des *Adityas*, ou dieux solaires ; cela contrairement à l'opinion de Wilson qui le remplace par *Sourya*, le soleil, d'après le *Yaska*. Il est à remarquer que ce commentateur dit clairement que ces trois dieux sont adorés sous différents noms, mais n'en restent pas moins trois divinités qui ne sont que les personnifications d'un Dieu unique, l'âme de l'Univers, *mahâ atma*, le *svayambhou* des lois de Manou. Cette idée monothéiste, et mieux panthéiste, existe dans quelques-

unes des hymnes de la dernière époque védique.

Je vais donc prendre les principaux chants adressés aux trois dieux, et, en les analysant et les traduisant, faire une étude complète sur les mythes qu'ils contiennent et sur la langue dans laquelle ils sont écrits; tant dans le travail historico-philosophique, que dans le travail philologique, je me reporterai vers la Grèce et vers Rome comme plus connues des lettrés français. Je dirai le nom de l'auteur de l'hymne, tel que la tradition l'a apporté jusqu'à nos jours, et le rhythme dans lequel il a composé ces vers religieux.

Avant de commencer l'étude du premier hymne du Rig-Véda, je veux conseiller à nos lecteurs qui voudraient connaître rapidement l'époque védique, la lecture des *Études sur le Véda*, de M. Émile Burnouf; c'est un excellent *compendium* des résultats historiques des études védiques, malgré la condescendance de l'auteur envers l'erreur chronologique de Colebrooke.

ṚG-VEDA-SAMHITA

Premier Maṇḍala

Hymne I, à *Agni*, dieu du feu, envisagé comme pontife, composé sur le rhythme *Gâyatrî*, par *Maduc'handa*, fils de *Viçvâmitra*.

1. — *Agnim îḷe purohitam yajñàsya devam ṛtvijam | hotâram ratnadhâtamam.* — (1)

I. Agnim celebro antiquum-pontificem, sacrificii divum ritus-agentem, | invocatorem, thesauris-ditissimum.—

(1) Je donne d'abord le texte védique, strophe par strophe, puis une traduction latine aussi mot à mot que possible, et, à la fin de ce travail, une traduction française.

Analyse philologique et linguistique des mots importants contenus dans cette stance :

Agnim, accusatif singulier de ὁ *agni* (je mets l'article grec pour indiquer le genre du nom sanskrit), le feu d'abord, et le plus souvent le dieu du feu. *Agni*, le même mot que le latin *ignis*, vient d'une racine AG, altérée de BG, briller, brûler.

Iḷe, 1re pers. sing. de l'indicatif présent atmanépadam pour *îḍe*, je chante, je célèbre, j'illustre, d'une racine IDH ou ID, briller, qui a donné le lat. *idus*, le moment du mois où brille la pleine lune, et où l'on célébrait à Rome le dieu de la lumière, Jupiter Lucetius, ou Dies piter. L'identification de l'idée de chant ou de parole avec l'idée de lumière se retrouve dans les dérivés du verbe primitif aryaque BHA, briller, parmi lesquels on rencontre le grec φαω, je brille, à côté de φημι, je parle. Quant au signe *ḷ* au lieu de *ḍ*, c'est un changement asssez fréquent en sanskrit; exemples : *puroḷaṣa* au lieu de *puroḍaṣa*, *çoḷaṣa* au lieu de *çoḍaṣa*, etc.

Purohitam, accus. sing. de ὁ *purohita*, composé de *puras*, autrefois, vieux, avant, que j'aurai à expliquer plus loin, et de *hita* pour *dhita*, participe passé d'un verbe DHA, poser, et qui signifie « préposé (au sacrifice.) » Rosen, en traduisant par *antistitem*, a voulu donner un équivalent linguistique de *purohita*. Wilson, rattachant ce substantif au génitif *yajn'asya*, du sacrifice, qui suit me semble à côté de la véritable interprétation du texte.

Yajn'asya, gén. sing. de ὁ *yajn'a*, le sacrifice, substantif formé avec un participe parfait passif du verbe *yaj*, vénérer, sacrifier.

Devam, acc. sing. de *deva*, divin, lat. *divus*, qui a

aussi le sens de magnifique, resplendissant ; d'un verbe DIW, briller, resplendir.

ṛtvijam, acc. sing. de ó *ṛtvij*, le prêtre, composé de *ṛtu*, marche, ordre, rit, et de *ij* pour AG, conduire. ó *ṛtvij* est donc le directeur de la cérémonie religieuse, le prêtre. Le substantif ó *Rtu* est le même que le lat. *Ritus*, et vient d'un verbe primitif Ṛ aller, mouvoir, par la forme renforcée Ṛт, tandis qu'une autre forme Ṛc transformée en AG a donné *Ajati*, il meut, en latin *Agit* ou en composition — *Igit*.

Hotâram, acc. sing. de ó *hôtṛ*, l'invocateur, de *hu* ou *hve*, chanter, invoquer.

Ratnadhâtamam, acc. sing. d'un composé de *ratna*, perle, trésor, richesse, et du superlatif *dhâtama*, surchargé de, du verbe DHA, tenir, posséder. Il est bon de remarquer qu'ici la forme du superlatif-*ma* est la même que le superlatif latin, — *mus*.

2. — *Agnih pûrvebhir ṛṣibhir îḍyo nûtanair uta | sa devân eha vakṣati* (2).

2. — Agnis a pristinis videntibus canendus recentibusque quoque (canendus), ipse deos ad- huc -vehat.

Analyse, etc.

Pûrvebhir, instrumental pluriel de l'adjectif *pûrva*, mfn. signifiant antérieur dans l'espace et dans le temps, formé à l'aide du suffixe *va* (cfr. *ûrdh-va-s*, en lat. ardvus, *aç-va-s*, eq-vu-s), et de la préposition *para* (grec παρα ; lat. *per;* goth. *fro,-fair;* all. *ver;* angl. *for-;* lithuanien, *par*, *per;* russe, *pro*, *pere*), plus avant, plus loin, au delà, à travers, pour APARA, forme comparative en RA de APA, loin de (grec, απο ; lat. *ab, a;* goth. *af;* all. *ab;* angl. *of;* lith. *ap;* russe, *ab*, *o*). A côté de *parva*, il faut placer son frère *puras*, adv. de lieu et de temps, avant, en avant, que j'ai déjà signalé dans la

précédente strophe dans puro-hita. Le lat. *pristinus*, dont je me suis servi plus haut, appartient également à la famille de PARA pour APARA.

ṛṣibhir, instrumental pluriel de *ṛṣi*, connu en France sous la forme déplorable, comme prononciation, de *Richi!! ṛṣi*, le voyant, le prophète, formé par le verbe *ṛṣ*, de *ṛkṣ*, voir, vient d'un Rc, forme secondaire de R, briller, luire, brûler.

Iḍyo, euphoniquement, pour *îḍyas*, - *yâ* - *yam*, part. pass. fut. du verbe *îḍ*, chanter. cfr. *îḷe* dans la première strophe.

Nûtanair, instrum. plur. de *nûtana*, pour *anûtana*, de ANU, après, d'après, suivant. En grec, ανα. ANU a donné *anava*, postérieur, nouveau ; en grec νεϝος ; en lat. *novus;* en all. *neu;* en russe, *novo*.

Sa, pronom de la 3e personne.

Eha, composé de *â*+*iha* pour *ad*+*idha*.

Vakṣati, 3e pers. sing. subjonctif aoriste du verbe *vah*, conduire, et, avec *â*, amener, cfr. le lat. *vehere*. Rosen identifie *vakṣati* à un futur, *vakṣyati*, ce qui n'est pas possible. Le scholiaste hindou suppose que c'est un ancien optatif *vakṣat;* cette opinion, fort douteuse du reste, a sa raison d'être dans le sens gens général du texte.

3. — *Agninâ rayim açnavat poṣam eva divé-dive* | *yaçasam vîravattamam* (3).

3.—Per agnim rem obtineat (homo) crescentem revera de die in diem, decoris-plenam, viris-abundantem.

Analyse, etc.

Rayim, acc. sing. de ὁ *rayi*, le bien, la richesse, d'un verbe RA, forme secondaire de R, tenir, posséder. Le latin possède dans *res* le mot frère de *rayi*.

Açnavat, 3e pers. sing. du subj. de l'aoriste du thème *açnu* du verbe *aç*, obtenir. Le scholiaste considère *açnavat*

comme optatif, et Rosen comme une sorte de prétérit imparfait.

Poṣam, acc. sing. d'un adjectif issu de *puṣ*, nourrir, se nourrir, et croître, du verbe radical aryaque PU nourrir.

Dive-dive, cette répétition de deux locatifs de *diva*, le jour prend une signification adverbiale : de jour en jour. Cfr. avec le même sens *dyavi-dyavi*, *ahani-ahani*, *ahar-ahar*, et *mâsi-mâsi*, de mois en mois.

Pour l'analyse linguistique, voir plus haut *deva*, à la 1re strophe. *Diva* se retrouve en grec dans le composé ενδιμος au milieu du jour, et en latin dans *dies*, et *divâ* dans *diu*, et dans les composés *biduum, triduum*, etc.

Yaçasam, acc. sing. de l'adject. *yaçasa*, glorieux, de το *yaças*, la gloire, pour *dyaças*, de *daças*, du verbe DA, DAÇ, tenir, faire tenir, montrer, et plus tard faire admirer, célébrer; la forme latine de *daças* est *decus*.

Vîravattamam, acc. sing. du superlatif de *vîravat*, plein de virilité, abondant en mâles, de *vîra* ; cfr. le lat. *vir*. L'état pastoral et agricole, en même temps que les luttes continuelles des Aryas avec les *Mléćhas* et les *Dasyous*, expliquent le désir des chantres du Rig-Véda de voir s'accroître les mâles, tant dans la famille que dans les troupeaux.

4. —*Agne, yàm, yajn'àm adhvaràm viçvàtah paribhûr àsi | sa id devéṣu gaćhati* (4).

4. — O Agnis, quod sacrificium sincerum undique circumdans es, istud solummodo ad-deos vadit.

Analyse, etc.

Adhvaram, acc. sing. de l'adj. *adhvara*, composé de *a* privatif, et de *dhvara*, du verbe DHWṚ, contourner, cacher, dissimuler; *adhvara* signifie ce qui n'est pas dissimulé, sincère, bon.

Viçvatas, adv. de lieu, issu de *viçva*, tout, complet, dérivé de *viç*, race, et signifiant ainsi *tout ce qui a la même forme*, *la même espèce*, puis *l'ensemble* des individus, tout, entier.

Paribhûs, composé de *pari*, pour *apari*, gr. περι, autour, et de *bhûs*, participe présent d'un verbe BHU, être, qu'on retrouve en lat. dans *fui*, *futurus*, etc.

Asi, pour *assi*, 2e pers. sing. ind. prés. du verbe *asmi*, je suis, du verbe primitif AS, souffler, respirer, être. *Asi* est le même que le gr. εισι, le lat. *es*.

Gaćhati, 3e pers. sing. ind. prés. pour *gaććhati*, lequel est lui-même pour l'inchoatif *gaskati*, il va, de la racine GAM, aller, qui a donné en grec, avec le changement si fréquent du Γ en B, βαινω, pour βανιω, et en latin *venire*, pour *genire*, pour *gvenire;* cfr *vadere*, pour *gvadere*.

5. — *Agnir hotâ kavikratuh satyàç ćitraçravastamah | devo devebhir â gamat* (5).

5. Agnis, invocator, ut-poeta-potens, verax, valde-gloriosus, deus cum-diis ad-veniat.

Analyse, etc.

Kavikratus, composé de *kavi*, le poète, de KU pour SKU, voir, contempler, et de *kratus*, gr. κρατος, d'un verbe primitif KṚ, serrer, durcir, être fort.

Satyas, de *sat*, bon, beau, vrai, existant réellement, du verbe AS, respirer, exister.

Çravastamas, superlatif de *çravasta*, adj. de το *çravas*, la gloire, grec το κλεϝος, du verbe radical KRU, *çru*, crier, célébrer, qui a donné aussi le lat. *laus* pour *claus*.

Gamat, aoriste au subjonctf de *gaććhâmi*. Voir plus haut (4e strophe).

6. — *Yad añga dâcuṣe tvam, agne bhadram, kariṣyasi | t avet tat satyam angirah* (6).

6. Quod vero offerenti tu, ô Agnis, magnificum fecec eris, tui ergo certe illud bonum (erit), ô-tu-qui-angiras-es.

Analyse, etc.

Añga, du verbe ANG ou AG (voir plus haut *Agni*, 1re strophe), brûler, briller, luire.

Dâçuṣe (cfr. *yaçasa*, 3e strophe). Au lieu de son sens admiratif, la racine *daç* a conservé ici sa signification de faire tenir, offrir.

Tvam, pronom de la 2e personne, en lat. *tu*.

Bhadram, lumineux; heureux, gai, gr. φαιδρος, de *bhad*, racine secondaire de BHA, briller.

Kariṣiyasi, 2e p. sing. de *kariṣyâmi*, fut. du verbe primitif KṚ, faire, en grec, on touve κρεω, et en lat. *creo*.

Tavet, composé de *tava*, gén. du pronom de la 2 per. et de la conjonction *it*, seulement, du pron. *it* ou *id*, ceia, un.

Tat pour *tad*, pronom démonstratif, relatif à *yad*.

Angiras, cfr. *anga*, et *agni*. Je reviendrai plus bas sur sur la signification mythologique de cette épithète.

7. — *Upa tvâgne divé-dive doṣâvastar dhiyâ vayàm namo bharanta emasi* (7).

7. Ad te, ô Agnis, quotidie, o noctis-expulsor, cum devotione nos venerationem ferentes imus.

Analyse, etc.

Upa, auprès, en gr. υπο, lat. *sub*, goth. *uf*, all. *auf*, lith. et russe, *po*, a aussi le sens de *vers*, comme dans le cas qui se présente.

Doṣâvastar, composé : 1° de *doṣâ*, la nuit, la malfaisante de *duṣ*, mal, en grec, en composition δυς,.., de DWI, DU, fendre, diviser, détruire; 2° et de *vastar*, du

verbe WAS, d'ou US, allumer, brûler, briller, en lat. *ur-ere* (pour *us-ere*), *us-tum*.

Dhiyâ, instrumentat. de ἡ *dhî* la méditation, la prière, est composé du préfixe *adhi*, sur, dont l'*a* est tombé, et du verbe I, aller; c'est, comme image, la pensée qui se porte et se reporte sur un objet.

Vayam, nom. plur. du pronom de la 1re pers. cfr. l'all. *wir*, et l'angl. *we;* το *namas*, du verbe sanskrit *nam*, en grec νεμω, s'incliner, vénérer; aryaque primitif GHNAM, courber, fléchir.

Bharantas, part. prés. plur. de *bharâmi*, je porte ; gr. φερω, lat. *fero*, goth. *baira*, all. *baere*, angl. *bear*, russe *beru*, gael. *beir*, d'un radical BHṚ, porter.

Emasi, 1re pers. plur. ind. du verbe I, aller ; *Emasi* est identique à *imus*, lat. de *ire*. On trouve aussi en grec ειμι, guné de Ιμι, et le moyen ιεμαι ; de même *eimi* en lith.

8. — *Râjantam adhvarâṇâm gopâm ṛtasya dîdivim vardhamânam sve dame* (8).

8. (Imus ad te). Rectorem sacrificiorum pastorem veri, splendorum divitem, crescentem in-propria domo.

Analyse, etc.

Râjantam, acc. sing. de *râjant*, part. prés. de *râjâmi*, verbe védique, le même que le lat. *regere*, le goth. *rikan*, et l'all. *regen*, du verbe aryaque Ṛ et ṚG, aller, mouvoir, diriger.

Adhvarânâm, gén. plur. de ὁ *adhvara*, le sacrifice (cfr. plus haut de l'adj. *adhvara*, 4e strophe). Ici, l'idée de vérité, de non-dissimulation, est remplacée par l'idée de non-détournement des prémices dues aux divinités.

Gopâm, acc. sing. de ὁ *gopâ*, le berger, le vacher ; car c'est un composé de *gos*, le bœuf, la vache; en grec βους, en lat. *bos*, en all. *kuh*, et angl. *cow*, d'un verbe GU,

crier, mugir, et de PA, courber, entourer, garder.

Ṛtasya, gén. sing. de *ṛta*, la vérité, de Ṛ, serrer, tenir, ce qui tient ferme, ce qui est bien, antithèse du faux, ce qui tombe, cfr. *falsus*, de *fallere*, tomber, all. *fallen*.

Dîdivim, acc. sing. de *dîdiv* formé de *di* ou *dî* racine Ire de *div*, briller, et de *div* lui-même resplendissant, riche (cfr. *devas*, dieu, et *dive-dive*, dans les précédents alinéas).

Vardhamânam, acc. sing. d'un participe prés. atman. de WṚDH, croître, grandir.

Sve, locatif sing. de *sva*, pronom possessif, lat. *suus, a, um*.

Dame, loc. sing. de *dama*, maison, en lat. *domus*, en esclavon *domü*, d'une racine verbale DAM, serrer, joindre, bâtir.

9. — *Sa nah pitéva sûnavé' gne sûpâyano bhava saćasvâ nah svastaye* (9).

9. Ipse nobis, pater veluti filio, o Agnis, propitius esto; adjuva nos ad-bene-vivendum.

Analyse, etc.

Sa, pronom de la 3e personne; en grec ὁ. Ici, *sa* est prise comme marque de précision, d'affirmation.

Nas, dat. acc. et gén. plur. du pro. de la 1re personne.

Piteva, composé de *pitâ* et de *iva*, comme. *Pitâ*, nom. sing. de *pitṛ*, le père, grec πατηρ, lat. *pater*, goth. *fadar*, all, *vater*, angl. *father*, de PA, sustenter, nourrir.

Sûnave, dat. sing. de *sûnu*, lith. *sunus*, russe *syn*, goth. *sunus*, all. *sohn*, angl. *son*, d'une racine verbale SU, féconder, engendrer, qui a donné, par le verbe *sûte* et *sûyate*, le nom grec ὑιος pour συιος.

Sûpâyanas, composé 1° de *su*, pour *wasu*, grec ϝευ et ευ, bien; 2° de *upa* (voir plus haut 7e strophe); 3° et de *ṭo*

âyana, l'abord, de *âyâmi*, de I, aller, par composition. *Sûpâyanas* veut donc dire : d'un abord facile.

Bhava, impératif du verbe BHU, être (cfr. plus haut *paribhûs*, 4e strophe).

Saćasva, impér. atmanep. de *saćâmi*, zend *hac'*, grec ἕπομαι, pour σεκομαι, lat. *sequor*, d'une racine SA, SAC', joindre, adhérer, suivre, accompagner. Ici, le sens d'accompagner a fait place à celui d'aider, de secourir, comme le ferait un *associé* pour son compagnon (*socius*).

Svastaye, forme de datif verbal, particulière au langage védique. *Svasti* est composé de *su*, bien, et de *asti*, existence de AS, être, et signifie « état de bien être. »

TRADUCTION FRANÇAISE.

1. Je célèbre Agni le pontife antique, le directeur divin du sacrifice, l'invocateur, le possesseur de nombreux trésors.

2. Agni, célébré par les anciens *Richis* comme par les nouveaux, qu'il amène ici lui-même les dieux.

3. Que, par l'entremise d'Agni, l'homme pieux obtienne une opulence qui s'accroisse de jour en jour, qui lui procure de la gloire, et qui abonde en progéniture mâle.

4. O Agni, le sacrifice, que tu embrasses de toutes parts, celui-là seul parvient jusqu'aux dieux.

5. O Agni, invocateur, toi qui as la force créatrice comme un poète, toi qui es vrai, toi qui es plein de gloire, ô dieu, viens ici avec les dieux !

6. Le bien que tu feras, ô Agni, à ton adorateur, te sera aussi très propice, ô Angiras !

7. A toi, ô Agni, dissipateur des ténèbres, nous apportons chaque jour nos hommages et nos prières !

8. A toi, directeur des sacrifices, pasteur de la vérité, à toi qui es plein de splendeur, à toi qui t'accrois dans dans ta propre demeure (le bûcher) !

9. Sois-nous d'un abord facile, ô Agni ! comme un père l'est pour son fils, et viens-nous en aide pour faire le bonheur de notre vie.

Cet hymne, bien que le premier du recueil, n'est pas un des plus anciens. On a vu qu'au deuxième çloka, il est fait mention d'autres chants plus anciens, composés par de plus anciens poètes. En outre, l'auteur *Madućanda*, est fils d'un sage ou *Richi* (1), nommé *Viçvamitra*. Or ce dernier, d'après la tradition brahmanique, était un roi qui, par la force de ses méditations, s'éleva à la dignité de brahmane. Il est vrai de dire que le *Rig-Véda*, qui contient nombre de poésies de *Viçvamitra*, ne fait jamais allusion à cet incident. Néanmoins, la tradition, malgré ces détails d'une époque postérieure, est une preuve de l'existence réelle et quasi-historique de *Viçvamitra*, tandis que s'il eût été un des chantres de l'émigration de la vallée de l'Oxus à la vallée de l'Indus, il eût été confondu dans des récits mythiques avec des personnages fabuleux. Ainsi d'*Angiras*, qui fut sans doute un des premiers poètes aryas, qui donna son nom à une famille sacerdotale, les *Angirasas*, et qui est confondu avec le dieu Agni, comme on a pu le voir dans le 6e çloka. Confusion aisée à faire, car ce nom est parent d'*Angara*, le charbon, comme le fait remarquer le *Yakṣa*, qui cite un passage de l'*Aitareya*.

(1) L'orthographe correcte est *Ṛṣi*, mais l'usage a consacré *Richi*.

Dans l'hymne que j'ai traduit et analysé, le lecteur a dû remarquer qu'Agni est surtout envisagé comme intermédiaire entre les dieux et les hommes, et comme sacrificateur, quoique bien des allusions soient faites à d'autres qualités qu'il possède. Je citerai la protection qu'il est censé accorder à la génération, ce qui est la cause de la demande qui lui est faite d'une nombreuse progéniture mâle. Mais son principal office est ici d'embraser les offrandes, de les consumer, et d'en porter l'essence dans ses flammes et sa fumée aux dieux qui descendent aussi pour goûter les dons des pieux humains. A côté de cet attribut, on a pu voir qu'il était aussi bienfaisant et amateur de la vérité ; le principe de ces qualités est contenu dans ces mots : « *Dissipateur des ténèbres.* » En effet, pour un peuple enfant tel que les Aryas de l'époque védique, rien d'effrayant, d'épouvantable, de malfaisant comme la nuit froide, pleine d'embûches, résonnant des cris des bêtes fauves, et si propice aux assassinats et aux larcins ; on comprend sans peine alors l'adoration de ces hommes pour le feu, qui remplace le soleil, qui réchauffe, qui déjoue les entreprises criminelles et nocturnes ; et, en se mettant à la place de ces tribus primitives, on partage aisément les sentiments qui faisaient appeler Agni, le feu divinisé, du nom de père, de pasteur de la vérité.

Ainsi donc, on a vu dans cet hymne Agni pontife et être bienfaisant. On le verra plus tard dans la suite de ces *Etudes védiques* chanté comme messager, comme dieu de la génération, envisagé enfin sous des formes variées et bizarres peut-être, et pourtant empreintes d'un profond sentiment de la Nature et du Réel.

GIRARD DE RIALLE.

DE L'ÉTUDE ET DE L'ENSEIGNEMENT

DES LANGUES GERMANIQUES

La *Revue de linguistique* me paraît fort heureusement inspirée lorsqu'elle s'engage, dans son prospectus, à demeurer, aux premiers temps de sa publication, une œuvre d'initiation élémentaire. En Allemagne, la linguistique, la philologie comparée se sont affirmées depuis bien des années déjà comme sciences constituées : elles ne sont une révélation pour aucun esprit quelque peu lettré. Je ne prétends pas, en vérité, que tout Allemand soit linguiste ou philologue, mais je constate que, parmi les faits courants des connaissances classiques, de l'autre côté du Rhin, il faut ranger la notion de l'unité des langues de l'Europe et de l'Inde (avec exception du basque, du finnois, du magyare), le classement général de ces langues en familles collatérales, l'idée, sommaire au moins, du caractère propre à chacune.

Tout homme qui se respecte assez, n'est pas, en France, sans ignorer qu'il y a une science nommée « l'astronomie, » que cette science reconnaît des lois, explique la cause des mouvements apparents, des mouvements réels, donne le moyen de constater les époques historiques, formule la mécanique céleste. Puis, à ces no-

tions générales, s'ajoutent certaines connaissances particulières, assez vagues encore, j'en conviens, mais dont l'on rougirait à juste titre de se trouver privé : l'attraction des corps célestes, l'emprunt de la lumière planétaire, la périodicité des phénomènes.

Des notions équivalentes sur la linguistique et la philologie comparée sont, je le répète, monnaie courante en Allemagne ; il faut avouer qu'en France ces données, si vagues pourtant, si peu développées, loin de faire partie du domaine public, ne sont que le partage d'un nombre bien restreint d'esprits curieux. Oserait-on dire qu'il n'y a pas là une lacune des plus déplorables ? Je ne prends pas à tâche de démontrer ici que la linguistique a bouleversé, ou pour mieux dire, a élargi d'une façon tout autant inespérée que merveilleuse la science historique ; et cela pourtant serait presque nécessaire à la masse considérable de ces prétendus lettrés, dogmatiques du *statu quo*, tout aussi bien fermés aux résultats de la linguistique qu'à ceux, par exemple, de la géologie, et, pour tout dire, de chacune des sciences naturelles. Je ne donnerai qu'un exemple de cette crasse et monstrueuse ignorance, et pour ces deux épithètes je ne prétends pas m'excuser ; lisez plutôt :

« . . . . . Cette religion est le bouddhisme ; elle re-
« monte peut-être aussi loin dans les temps que le chris-
« tianisme, car l'homme qui passe pour son fondateur,
« Çâkia-Mouni, et qui vivait à peu près en même temps
« que Mahomet, n'en a été réellement, comme ce der-
« nier l'a été pour l'islamisme, que le réorganisateur et
« législateur suprême. Le monde, où le levain chrétien
« venait d'être mis depuis quelques siècles, fermentait
« puissamment quand ces deux hommes parurent. Dieu,
« pour des desseins que lui seul connaît, permit qu'ils

« prévinssent la religion du Christ auprès des nations « de leur race. Ils lui fermèrent ainsi presque entière- « ment l'accès de l'Asie, mais ce ne fut pas sans lui « emprunter quelque chose l'un et l'autre, Çâkya-Mouni « surtout. »

Cela est tiré du *Correspondant*, tome XXX de la nouvelle série, page 1034; cela a été écrit en 1865, cela est signé par ce même critique pour qui les recherches de M. Bréal sur certains rapprochements mystiques et religieux (Hercule et Cacus), sont « une sorte d'ivresse scientifique pardonnable à un débutant. » (*Ibid.*, XXII, p. 875).

On me saura gré de ne pas insister et de passer rapidement sur d'aussi tristes errements. Tristes est bien le mot, et, pour ma part, je plains profondément le public mystifié de la sorte.

J'ai hâte au surplus de quitter ce terrain un peu général et d'apporter aux rédacteurs de la *Revue de linguistique* mon faible contingent à la partie de leurs études purement initiatives. Je ne vais donc ni discuter, ni controverser, ni supposer, ni révoquer en doute, ni m'attaquer aux points encore obscurs : je tâcherai simplement de faire comprendre que les études élémentaires germaniques, et spécialement celles de l'anglais et de l'allemand, puisent dans la méthode scientifique la plus évidente facilitation.

D'ailleurs, je me plais à rappeler au lecteur que cette question toute pratique s'est trouvée, plus d'une fois déjà, soulevée avec non moins de talent que de conviction, notamment par deux rédacteurs de la *Revue*. En premier lieu je citerai un article de M. Chavée, dans la *Revue germanique* du 31 mai 1860, puis, du même professeur, une esquisse, un véritable programme d'études

pratiques de philologie classique, dans l'*Opinion nationale* du 17 octobre 1863. Enfin, j'appellerai tout particulièrement l'attention sur la vigoureuse et catégorique brochure de M. de Caix de Saint-Aymour : *La Question de l'enseignement des langues classiques et des langues vivantes au Sénat et devant l'opinion publique. — Leur avenir par la méthode comparative ;* 1866.

J'entre de suite en matière.

« ..... Se créer un centre autour duquel on vient grouper les faits de façon à ce que la pensée puisse toujours les retrouver à un certain ordre et à une certaine place, n'est-ce pas là tout le *mécanisme* de la mémoire. Or la philologie comparée n'a rien fait autre chose que créer ce centre, ce type, dans la reconstitution du parler primitif indo-européen. » Ainsi s'exprime l'auteur de la brochure que je viens de citer, p. 13.

« Or, et ici je m'adresse à l'article de l'*Opinion nationale*, de même que la reconstitution de la langue aryaque a été le terme suprême et le but de tous les efforts de la philologie indo-européenne contemporaine, l'organisation intime de cette même langue, son anatomie et sa physiologie doivent être le point de départ de toute étude rationnelle d'une langue indo-européenne quelle qu'elle soit. »

Je reviens à l'auteur de la brochure : « Toutes nos langues actuelles sont plus ou moins malades, c'est-à-dire que les radicaux communs se sont usés, que les désinences sont devenues frustes, qu'en un mot le vocable a perdu sa primitive et parfaite organisation ; le latin, le grec, et le sanskrit lui-même, n'ont pas échappé à cette dégradation pathologique qui fait de tous les idiomes indo-européens des êtres toujours vivants, mais plus ou moins malades, tandis que l'aryaque

n'est autre chose que la langue indo-européenne bien portante. »

Je crois indispensable de prévenir ici l'objection que soulèverait tout naturellement l'idée de retard dans la marche vers le but, et de complication dans cette étude préalable de la langue-mère. Sans aucun doute, la restitution de toutes les formes aryaques peut présenter en maintes circonstances des cas difficiles, des passages délicats, mais ce n'est point la discussion de ces reconstitutions périlleuses dont il est à présent question ; on ne demande à l'étudiant que la connaissance de la morphologie de ce type tout restitué. Ce type admirable de simplicité, si nous le considérons dans son essence même, ne nous offre que deux parties du discours : en premier lieu quelques dix pronoms simples, racines pronominales, par exemple TWA, indiquant la seconde personne, puis quelques trois cents verbes simples, racines verbales, par exemple DA, donner. C'est l'affaire de quelques heures, je ne crains pas de l'affirmer, que la possession parfaite de la théorie de la dérivation, base de tout le système linguistique; par dérivation, j'entends la production par la racine pronominale, unie à la racine verbale, 1° des noms, soit substantifs, soit adjectifs. soit participes, PATR, le nourrisseur; 2° du verbe conjugué PAMI, je nourris.

On comprend que je ne puisse insister sur ce point; je répéterai seulement que la simplicité de cette étude préliminaire est telle, que quelques heures d'attention et d'exercices de décomposition et de recomposition de vocables suffiront amplement à mettre en possession de ce fonds essentiel.

En ce qui concerne les trois cents racines verbales, l'usage les aura bientôt gravées dans la mémoire, et sans

le moindre effort d'intelligence ; elles sont souvent si peu déguisées, même dans les mots appartenant à des langues de troisième ou quatrième degré : par exemple STA, se tenir, dans *ob*STA*cle;* GNA, connaître, dans *i*GNO*ble :* I, tendre vers, aller, dans *ambition*, et l'on voit que je m'adresse à des mots composés dans lesquels la difficulté est augmentée à dessein.

Pour tout dire, c'est presque un jeu à un individu parlant une langue indo-européenne, Français, Hollandais, Italien, Allemand, Polonais, Grec, que de se rendre maître de cette donnée fondamentale, type des données secondaires.

Ce qui différencie les unes des autres chacune de ces données secondaires, ce sont les procédés différents appliqués au traitement du type commun. C'est presque une naïveté que de parler ainsi, mais si l'on considère que je ne m'adresse qu'aux personnes absolument étrangères à la méthode comparative, l'on me saura gré d'appuyer sur les choses les plus simples. Chaque idiome a son mode caractéristique de devenir : l'aryaque, pour passer au français, a recours à des procédés tout autres que ceux dont il se sert pour passer à l'irlandais, au breton, au polonais.

Etant connue la forme première aryaque, l'examen des lois effectuant le passage de cette forme aux formes germaniqnes, aboutira forcément à la connaissance des vocables allemands et anglais, ce qu'il faut démontrer.

Nous commencerons par écarter deux des quatre branches germaniques, à savoir : le gotique (1), éteint

(1) J'écris *gotique* et non *gothique*, d'après le « goticus » de Tacite et des auteurs latins. Ceux-ci reproduisaient fidèlement,

sans représentant, et le scandinave, dont les fils actuels, suédois, danois, islandais, ne nous sont de rien pour l'instant. Restent le haut allemand et le bas allemand.

Et d'abord, pour montrer la puissance de la méthode comparative, convenons de ne l'appliquer dans cette étude qu'à grands traits, à grandes lignes; laissons de côté bien des formes intermédiaires, celles, par exemple, du moyen haut allemand qui relie l'allemand moderne, ou nouveau haut allemand, à l'allemand de Charlemagne, vieux haut allemand ou tudesque. Ces formes, auxquelles nous ne nous arrêterons pas dans un coup d'œil général, méritent bien entendu de la part du savant le plus scrupuleux respect; elles sont le gage de la véracité de ses déductions, la base même de ses restitutions. Mais ici, où je ne discute ni ne soulève les difficultés, l'on voudra bien me croire sur parole, quitte à contrôler mes assertions, et cela ne demandera pas beaucoup de peine.

Je viens de donner, il y a six ou sept lignes, la suite complète de la tige haute allemande; on voit que cette progression est de la plus absolue simplicité. Une seule observation est ici nécessaire. Je veux parler de cette orthographe déplorable, l'orthographe dite de Luther, véritable calamité étymologique, sur laquelle je n'insiste pas, dont on peut se rendre compte par ces exemples : *Friede*, paix, *zielen*, viser, ne sont que des fautes d'orthographe légalisées par l'usage, pour *Fride*, *zilen*, et que l'usage d'ailleurs révélera en peu de temps.

Le devenir du bas allemand commun est plus com-

comme il est facile de s'en convaincre, la prononciation germanique. En effet, le *th* gotique est une sifflante au même titre que le *th* dur anglais : ce n'est point une explosive.

pliqué. Deux divisions s'établirent de bonne heure dans son sein, le frison d'une part, d'autre part le saxon ; ce dernier se sépara en deux tiges : l'anglo-saxon, d'où l'anglais, et le saxon proprement dit, d'où, par une nouvelle division, le plattdeutsch et le néerlandais ; celui-ci s'individualise à son tour en hollandais et en flamand.

Au premier coup d'œil, cette énumération peut sembler confuse ; il suffit, pour la rendre claire et frappante, de dresser au moyen de six ou sept traits un arbre généalogique.

J'ai promis de mettre à jour les résultats de la méthode comparative d'après les traits les plus généraux et en quelque sorte à vol d'oiseau ; je tiendrai cette promesse. Je ne m'occuperai donc pas de la marche des voyelles de l'aryaque à l'allemand et à l'anglais, je m'en tiendrai aux consonnes, et, parmi celles-ci, ne m'adresserai-je encore qu'aux explosives, à savoir : K, T, P ; G, D, B ; GH, DH, BH ; les autres consonnes étant fixes en principe.

C'est qu'en effet la grande caractéristique du procédé germanique est le renforcement des explosives. L'explosive aspirée devient explosive faible : all. *gieszen*, verser ; *gusz*, fusion ; rac. GHU (χύ-μα) ; angl. to *do ;* holl. et flam. *doen*, faire ; rac. DHA (τί-θη-μι, sansk. da-dhâ-mi) ; angl. to *bear*, porter ; all. (*ge*)-*bär-en*, porter, enfanter ; rac. BHṚ (φέρω, sansk. bharâmi).

L'explosive faible devient forte : all. *koennen*, angl. to *can*, holl. *kunnen*, pouvoir, rac. GAN ; angl. to *tame*, holl. *temmen*, dompter, rac. DAM (dom-are, *dom*-inus, δαμάω, sansk. dâmyâmi).

Quant à l'explosive forte organique, comment la faire progresser ?... Tout simplement en la sifflant : K deviendra *h ;* T, *th* (à la façon anglaise) ; P deviendra *f*. On

rattachera donc *herz* au latin cor, *thou* au latin tu, *fusz* à pes, ainsi de suite, et cette comparaison est trop simple pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Tel est le principe, telle est la loi fondamentale. Sous cette loi se groupent trois séries de faits secondaires qui la complètent.

1° Tandis que l'Anglais maintenait ferme son sifflement *th*, les Néerlandais, Flamands et Hollandais, l'affaiblissaient en un simple *d*. Le fait est universel, a. *thorn* = h. *doorn*, épine, a. *the* = h. *de*, le, a. *thief* = h. *dief*, voleur. Ce phénomène, purement physiologique, ne doit causer aucun étonnement ; c'est un fait qui se produira à un jour donné dans la langue anglaise elle-même, et rien ne serait plus aisé que de rencontrer dans la classe britannique illettrée une foule de personnes prononçant l'article à la manière flamande et hollandaise.

2° Le sifflement à la fin de la syllabe, tantôt a résisté, tantôt n'a pu se maintenir, tantôt a transigé. Ainsi il a résisté dans la ligne dentale ; l'anglais *leath-er*, cuir, peau, en est un exemple ; d'après le principe n° 1 nous lui opposerons le holl. *led-er*. Tantôt, ai-je dit, il n'a pu se maintenir et la simple explosive forte a reparu ; donc, là où un mot allemand possède un *f* terminant la syllabe, nous aurons en bas allemand un *p* : all. *werf-en*, jeter = flam. *werp-en ;* all. *helf-en*, aider = angl. to *help*, holl. *help-en;* all. *lauf-en*, courir = angl. to *leap*. J'ai ajouté qu'en certains cas il y avait eu transaction, cela concerne la ligne к-*h ;* ce *h* à la fin d'une syllabe devenant un simple sifflement timide, à savoir le *ch* doux allemand : cela se présente dans la terminaison *-lich*, *ursprünglich* primordial, *sterblich* mortel, *weiblich* féminin, qui, pour être correcte, devrait se trouver *-lih*, et de la sorte répondrait rigoureusement au latin *-lic-us*,

d'où *-lix* (*lic-s*) et *-lis*, mortalis, etc. Mais, à un jour donné, l'explosive forte reparaîtra : un Autrichien, par exemple, ne prononce-t-il pas déjà **ursprünglik,* détruisant ainsi toute l'œuvre caractéristique de sa langue. Le Hollandais dit *oorspronkelijk*, *openlijk*. L'Allemand est donc encore relativement correct dans *östlich* oriental; le Hollandais l'est beaucoup moins dans *oostelijk*; l'Anglais, enfin, est complètement gâté *easterly*, puisqu'il perd jusqu'à la trace du K primitif!

3° Voici qui est de la dernière importance : tandis que dans le bas allemand, tout comme en gotique et dans les langues scandinaves, un renforcement est la règle, il arrive que dans le haut allemand un second renforcement a lieu en ce qui touche du moins aux dentales, *d*, *t*, *th*. Ainsi le haut allemand renforce les dentales du germanisme commun, c'est ce qui le caractérise d'une façon toute spéciale. Ce renforcement a lieu d'une manière bien simple : le *t* d'abord devient *z*, de la sorte la racine DAM (*vide suprà*) ayant donné au bas allemand, grâce à une première progression, l'angl. to *tame*, le holl. *temmen*, voici que le haut allemand renchérit et aboutit au moderne *zähmen!* Le *zwanzig*, vingt, répond rigoureusement à *twenty*, holl. *twintig*, et ainsi de suite. Secondement, le DH aryaque avait donné au bas allemand un *d*, c'est donc un *t* qu'amène la seconde insistance : ainsi *trinken*, boire, holl. *drinken*, angl. to *drink;* ainsi *treiben*, pousser, holl. *drijven*, angl. to *drive*, indiquent une racine aryaque commençant par *dh*.

Voici bien le moment de déplorer ces monstrueuses fautes d'orthographe que je signalais plus haut : au lieu d'un simple *t*, ne s'est-on pas avisé, à une époque relativement moderne, d'écrire un *th!* Ainsi DHA, faire, est représenté en allemand par *thun* au lieu de **tun*,

angl. to *do*, holl. *doen*. De même, à côté de l'angl. *deer*, *thier* bête, est pour **tier* (θὴρ). Et ce ne sont pas là malheureusement les seuls exemples à regretter. Aumoins cela est restreint à l'orthographe ce *th*, n'est point sifflé, et l'on prononce tout simplement **tier* et *tun*. Troisièmement ; aryaque T, bas allemand *th* (ou *d*). Comment pensez-vous que s'y prit le haut allemand pour insister?... Reportez-vous au 1° : le même phénomène se reproduit ici pour la seconde fois.

Le T aryaque, avons-nous vu, devient un *th* bas allemand, et ce sifflement fut conservé par l'anglais, tandis que le flamand et le hollandais échouèrent en un *d*. Eh bien, le haut allemand avorta dans son entreprise de seconde progression ; ce *th*, que nous montre l'anglais et qui avait été le partage du germanisme commun, non-seulement le haut allemand n'arriva pas à le renforcer d'une manière quelconque, mais il ne put même pas s'y arrêter. Chez lui, cette sifflante s'avachit piètrement comme elle l'avait fait en hollandais, en flamand. Il est donc bien entendu que là où nous avons un *th* anglais, là nous devons trouver un *d*, non-seulement néerlandais, mais encore, hélas! allemand : TRI, trois, angl. *three*, holl. *drie*, all. *drei ;* TASA, celui-ci-même, angl. *this*, holl. *deze*, all. *diese(r)* ; rac. TAN, retentir, ang. *thunder*, holl. *donder*, all. *donner*, tonnerre; TATRA, là, devant, angl. *there*, holl. *daar*, all. *dar ;* rac. TṚ, tordre, tourner, angl. to *throng*, holl. *dringen*, all. *dringen*.

J'ajouterai encore une ou deux remarques à ces observations générales. La première a trait au passage du *b* terminal attendu dans le bas allemand, en un *v* : ainsi, en face de *geben*, nous aurons to *give*, et holl. *geven*, donner; en face de *leben*, to *live*, et holl. *leven*, vivre ; puis ce sera

graben, to *grave*, (*be*)*graven*, creuser; *haben*, to *have*, avoir; *heben*, to *heave*, élever; *weben*, to *weave*, holl. *weven*, tisser.

La seconde concerne la représentation, en allemand, du *d* final par les substituts de *z*, qui sont *sz* et *s* dur, *ss*. Ainsi, angl. *foot*, holl. *voet* = non pas *Fud*, mais *Fusz*, pied; angl. to *hate*, holl. *haten* = *hassen*, haïr; angl. to *wit* = *wissen*, savoir ; angl. *white*, holl. *wit* = *weisz*, blanc ; angl. to *split*, holl. *splijten* = *spleiszen*, fendre, angl. *heart*, holl. *hart* = *herz*, cœur; angl. *holt* = *holz*, bois; angl. to *lot* = *losen*, tirer au sort. Dans ces différents cas, nous restituerons donc un D aryaque à la fin de la syllabe ou du mot; partant, nous aurons un *d* latin ou grec, *vid-eo*, *καρδ-ία*, *ped-s* (= *pes*), etc.

Il est bon de remarquer, en passant, l'antériorité linguistique des formes du bas allemand sur celles du haut allemand; non qu'on ait parlé bas allemand avant de parler haut allemand, mais bien d'après ce fait peu à l'avantage du dernier, à savoir, la seconde insistance sur quelques articulations du moins. Rien de plus faux donc, rien de plus erroné que cette dérivation linguistique : « l'anglais, le flamand, le hollandais viennent de l'allemand. » Nous venons de voir qu'il n'y a entre les trois premières de ces tiges et la dernière qu'un rapport de fraternité, et que, s'il fallait trancher la question du plus ou moins de pureté et de conservation, ce ne serait point l'allemand qui se trouverait favorisé.

Je terminerai par deux observations importantes.

La première a trait à l'allemand *das*, cela, et *dasz*, conj. «que,» auxquels correspondent angl. *that*, holl. *dat*. On s'étonnera, au premier coup d'œil, en apprenant que l'un et l'autre proviennent du pronom démonstratif aryaque, au neutre, à savoir, TAT. Les règles semblent infir-

mées en ce qui concerne le T final. Il faut admettre forcément que, dès la période primitive, ce T s'est affaibli en D, d'où TAD, puis régulièrement *das*, *dasz*, *that*, *dat*, et cela n'est rien moins qu'une hypothèse gratuite, puisque le latin, de son côté, nous amène avec (*is-*) *tud* à la même conclusion. Même observation à l'égard de *was* le relatif, angl. *what*, holl. *wat*, s'accordant avec le latin *quod*, à restituer un KAD, d'après toutefois un KAT primitif.

En second lieu, je ferai remarquer que l'angl. *what* contient de son côté une grosse faute orthographique. Le type est KAT, renforcé en KWAT, secondairement, comme nous venons de le voir, KWAD : régulièrement, nous eussions eu *hwas* en allem., *hwat* en holl. et en anglais. Malheureusement, l'aspiration tomba dans les deux premiers de ces idiomes, ce qui se comprend d'ailleurs par la nature du *w* : persistant dans l'anglais, elle y fut graphiquement déplacée.

Mais, si l'écriture porte *what*, la prononciation donne *hwat* qui plus est avec une grande énergie d'aspiration au commencement du mot. Voilà tout à fait l'analogue de ce phénomène indiqué plus haut, au sujet de *thun* et autres mots allemands d'une orthographe vicieuse et d'une prononciation correcte. Au surplus, *what* n'est pas en anglais le seul vocable soumis à un aussi regrettable procédé ; comparez *white* au holl. *wit*, à l'allem. *weisz*, puis au latin *castus*, pour **cadtus*, *candor*, au grec καθαρός, rac. KADH, briller ; comparez *while*, temps, loisir, à l'all. *weile*, au holl. *wijl* ; le got. *hveila* indique bien, et à sa place, le K de la racine ; comparez *whether*, lequel, à l'all. *weder*, au got. *hvathar*, aryaque KWATARA, dérivé du pronom relatif, en latin *uter* pour **cuter* (*unde* est bien pour **cunde*, témoin *alicunde*) ; comparez enfin

à leurs équivalents allemands les mots anglais commençant par *wh*.

J'en ai dit suffisamment, me semble-t-il, pour montrer la simplicité et la régularité extrême de la progression des explosives aryaques sur le terrain du germanisme pratique. Je n'ai pas eu recours, veuille le lecteur s'en bien convaincre, à quelques exemples s'accordant au hasard dans la foule des mots allemands et anglais. Je ne crains pas de le dire, tous les vocables peuvent passer à l'examen analytique, d'après les principes que je me suis efforcé d'exposer. De temps à autre, je ne dis pas qu'on ne puisse penser avoir devant les yeux quelque exception, mais cela tiendra uniquement au manque d'explication de quelques lois secondaires, auxquelles je n'ai pu m'arrêter dans un coup d'œil aussi rapide. Ces lois secondaires sont analogues à celle que j'ai indiquée, et d'après laquelle le T aryaque ne peut progresser dans le groupe ST : rac. STA (*stare*) *stehen;* rac. STIGH (*in-stig-are*) *steigen*.

Je ne veux abuser ni de l'hospitalité de la *Revue*, ni de l'attention du lecteur. Puisse cette esquisse à grands traits éveiller la curiosité de quelques personnes étrangères jusqu'ici aux résultats de la philologie comparée ! Quant à moi, je tiens pour évident que la méthode comparative appliquée à l'étude des langues n'a contre elle qu'un ennemi sérieux : le peu de notoriété. En ce qui concerne la routine, elle a beau faire, elle aura beau faire, elle cédera ici comme elle a cédé, comme elle cédera sur tant d'autres points. Lorsque j'entends accuser la méthode comparative de vouloir apporter dans les études classiques le retard et la complication, en vérité, *je demeure stupide :* j'ai bien peur, là encore, d'avoir affaire au critique de Çâkya-Mouni.

MAX FUEHRER.

ESQUISSE D'ÉTYMOLOGIE GRECQUE

Par Georges Curtius

Grundzüge der griechischen Etymologie
Zweite Auflage ;— Leipzig, 1866.

C'est une véritable satisfaction pour nous que d'avoir, dès le premier numéro de cette Revue, à attirer l'attention de nos lecteurs sur le remarquable volume de M. Curtius. Nous nous trouvons devant un de ces monuments vastes et consciencieux, comme la docte Allemagne, depuis une cinquantaine d'années, n'a pas laissé que d'en élever un certain nombre : la Grammaire comparée de M. Bopp, le Compendium de M. Schleicher, d'autres encore.

Rien ne serait plus injuste que de regarder M. Curtius comme un simple helléniste. Le savant professeur est un de ces linguistes consommés que l'on ne peut sortir de son terrain en le transportant successivement sur le domaine des différents idiomes de notre race. C'est ainsi que la langue grecque, dans les *Grundzüge*, n'est qu'un prétexte à l'examen général du vocabulaire indo-européen. Il serait aisé de relever un grand nombre des 700 catégories spéciales du présent volume, consacrées en totalité, ou du moins pour la meilleure part, à l'étude, non pas de vocables grecs, mais de mots sanskrits, slaves, latins, etc. M. Curtius ne s'est donc pas contenté

d'expliquer par leurs congénères les formes helléniques; il a saisi avec empressement la moindre occasion d'analyser à leur tour les vocables latins, slaves, etc., d'origine incertaine et de dérivation douteuse. Ainsi, le commentaire sur le nº 166 (*b*) est entièrement réservé au sanskrit *vṛṣ*, *arroser*, *pleuvoir*, tour à tour confronté avec βρέχω et ἔρση. Les annotations aux nºs 199, 203, 307, sont toutes consacrées à langue latine : *hariolus*, *futilis*, *filius*.

La délicatesse de ces opérations analytiques est poussée à la plus extrême discrétion. Dans l'opinion de M. Curtius, par exemble, demeure irrésolue la fameuse question de *quinque* et de *coquo*, opposés dans leur forme pure et persistante à leurs correspondants gâtés *pan'ćan*, πέμπε, *fimf*, *penkì*, d'une part, *paćâmi*, πέπτω, etc., d'autre part.

Il nous semble qu'il y a lieu de reconnaître ici une de ces racines dédoublées dès la période commune première, perverties dès la souche aryaque, et vivant sous l'une ou l'autre de ces formes chez telle ou telle tribu de la grande unité, parfois même se présentant dans un seul rameau sous les deux formes à la fois. Le nombre de ces racines, cédant dès l'âge organique, est sans nul doute bien restreint; il est possible néanmoins d'en rassembler une certaine quantité. Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas nous étendre sur cette question, toute intéressante qu'elle puisse être, et bien que M. Curtius, p. 74, l'ait jusqu'à un certain point effleurée.

Au sujet de λύκος et de *lupus*, la même distinction nous paraît devoir être introduite. Dès la période commune, le vocable organique WṚKA-S aurait labialisé son K; de là, le got. *vulfs* et le latin *lupus* d'une part; d'autre part, sk. *vṛkas*, grec λύκος, le lithuanien *vìlkas*. C'est en vain que

M. Curtius cherche à faire admettre la labialisation du K aryaque, non plus dans la période primitive, mais bien dans le passage au latin. L'exemple qu'il fournit de *sapere*, *goûter*, est précisément sa condamnation. témoins les langues germaniques, par exemple, le tudesque *saf*, suc. Les idiomes slaves ont encore ici conservé le K organique : esclav. *soku* et lith. *sùnka*, suc. De son côté, le latin nous présente ce singulier phénomène auquel tout à l'heure nous faisions allusion, à savoir la conservation des deux formes aryaques : la régulière dans *sucus* = SAKAS, la dérivée dans *sapio*.

M. Schleicher repousse énergiquement cette possibilité de devenir du K aryaque au P latin ; mais le savant professeur nous semble ne pas se rendre compte de *lupus*, d'après la véritable raison, en ne s'adressant pas à un dédoublement organique, mais à un emprunt, comme il le fait très légitimement en ce qui concerne *Petronius*, *popina*, *palumbes*. Mêmes réserves, quant à *limpidus*.

Pour en revenir aux *Grundzüge*, on découvre aisément que cette persistance à tirer des *c*, *qu* latins, de P aryaques, et de K aryaques des *p* latins, est due à la conception du *gréco-italisme*, dont M. Curtius est un des plus fermes soutiens. On a longtemps admis sans discussion et comme un fait inattaquable, une union secondaire *latino-hellénique*, c'est-à-dire la séparation en un seul rameau d'avec leurs frères, des tribus d'où seraient sortis à leur tour, dans la suite des âges, d'un côté les Grecs, de l'autre les Italiotes.

L'espace nous manque pour entamer une discussion suivie sur ce point ; contentons-nous de protester contre cette singulière théorie du *pélasgisme*, à laquelle nous reviendrons d'ailleurs en temps opportun. Nous nous efforcerons d'établir clairement que, s'il faut admettre une

unité secondaire des peuples destinés à envahir le sud de l'Europe, nécessairement il faut accepter, à côté des Grecs et des Italiotes, les pères du rameau celtique. Enfin, et malgré ces prétendues racines pélasgiques si complaisamment relevées par M. Curtius, dans γνωρίζω et *gnârigare* = *narrare ;* νέμος et *nemus ;* dans la forme radicale *or* de *oriri* et ὄρνυμι, opposée à *r*, *ir*, du sanskrit et du zend; dans *su*, particulier aux prétendus Pélasges dans κασσύω près de *suo*, et donné comme secondaire d'un aryaque SIU, cfr. sansk. *sîvyâmi*, je cous; got. *siujan*, approcher; lith. *siutus*, approché; dans la forme reconstituée ASAR, d'après ἔαρ, pour ἔσαρ, et le latin *assir*, opposée au sansk. *asram*, sang, etc., nous pourrions démontrer que les liens primitifs de Celtes à Latins sont plus strictement formés que ceux de Latins à Hellènes.

Quoi qu'il en soit, nos réserves une fois introduites sur cette partie toute spéciale de l'introdution du livre de M. Curtius (p. 84), nous ne pouvons dans cette même introduction qu'admirer les nombreux et lucides enseignements qu'elle renferme, et tout particulièrement l'examen si serré de la théorie de M. Pott sur les préfixes (p. 30). Nous transportant ensuite à la seconde partie du volume, nous reconnaîtrons que le travail sur les demi-consonnes aryaques, w et y, dans leur passage aux dialectes grecs, est au-dessus de tout éloge (p. 492 à 611). Vraiment, voilà le chef-d'œuvre de la discrétion analytique et du scrupule dans l'examen.

Quelques lignes plus haut, nous avons fait remarquer que M. Curtius avait sectionné la partie lexiologique comparative en 700 numéros distincts; c'est assez dire que l'auteur ne s'adresse pas directement à la grande division des racines aryaques. Les racines organiques du

système indo-européen ne s'élèvent pas, en effet, au nombre de 300. Est-ce dans une vue de facilitation pour les recherches, de distinction nettement déterminée dans les analyses diverses, que l'auteur a cru devoir se conformer à un pareil plan?... Ce motif ne nous semblerait pas acceptable, et ne contrebalancerait pas à nos yeux les avantages immenses d'une classification naturelle, subséquemment dépouillée par un index rigoureux.

Evidemment, ce terme de « classification naturelle » demande à ne pas être entendu sans réserves. La nature ignore les systèmes, et c'est par un travail purement personnel que l'esprit humain opérant sur le fond naturel un et continu le divise artificiellement en classes multiples. Pourquoi, dès lors, attribuer à ces distinctions factices l'épithète de naturelles?..... Dans ces sortes de groupements, chacun des classificateurs affirme à coup sûr n'avoir rien concédé à sa fantaisie propre.—Mais ces prétendus décalques de l'ordre réel des faits, gardons-nous de les tenir pour articles de foi. Les classifications linguistiques n'ont pas plus de réalité que les classements zoologiques : Cuvier, le professeur Giebel, le professeur Kaup, Gegenbauer, les naturalistes du passé, ceux du jour, ne se sont pas accordés, ne s'accordent pas dès qu'il s'agit de grouper. Naturalistes et linguistes de l'avenir seront-ils plus heureux ?—Toutefois, ces restrictions une fois posées sur la nature des classifications, nous osons affirmer qu'une systématisation est de tout point indispensable, et que la nécessité des sectionnements est inhérente à l'esprit humain : c'est en ce sens, selon nous, que le classement est naturel. Dès lors, nous nous permettons la critique du procédé de l'auteur des *Grundzüge*.

Pour avoir une simple idée de la méthode de M. Cur-

tius, rappelons-nous, par exemple, la racine MR̥G, *frotter*, *traire*. Les *Grundzüge* nous présentent en premier lieu une racine MEΛΓ sous laquelle se trouvent rangés ἀμέλγω, je trais, ἄμελξις, succion, comparés à *mulgeo*, je trais, et sansk. *marḷmi*, j'ôte en essuyant, en frottant. — En second lieu, arrive une racine MEPΓ avec ἀμέργω j'exprime, je pressure, ἐμόργνυμι , j'essuie, à côté de *merges*, instrument à mettre en gerbes, puis ce même sansk. *marjmi* de tout à l'heure ; et cela pour une question de pélasgisme !... Mais n'y revenons pas.

Il nous semble que ces deux numéros bien distincts, gratifiés qu'ils le sont d'un W majuscule (*Wurzel*, racine), se seraient logiquement trouvés réunis sous la seule forme MR̥G, forme aryaque bien entendu, qui, à son tour, n'eût été sous la rubrique *frotter*, *traire*, qu'un secondaire de MR̥, *amollir*, la vraie racine celle-là, le type premier, non affecté d'une consonne dérivative.

Ce MR̥, l'ordre alphabétique force M. Curtius à le placer 300 n^os^ plus bas que ses dérivé μελγ et μεργ, sous la forme MAΛ, dans les vocables μαλακός mou, μῶλυς lâche, à côté de *mollis*.

C'est assurément sans recherche aucune et par pur effet du hasard, que nous sommes tombés sur cet exemple frappant de l'inconvénient qui existe à ne pas se référer, du premier coup, à la racine typique, sous laquelle se rangeraient d'elles-mêmes les individualisations diverses.

C'est ainsi que l'ordre alphabétique contraint encore à séparer les uns d'avec les autres ὄρνυμι, j'élève, ἄλθομαι je suis guéri, ἄρδω, j'arrose, ἄρσην (1) mâle (arroseur), ἄκων, dard.

(1) Tous droits réservés à l'opinion qui rattache ἄρσην à la racine WR̥s, *arroser*; cfr., Ϝέρση, rosée. Mais le zend *arṣan*, mâle, mais le sansk. *ṛṣabhas*, taureau ?...

Le lecteur n'eût-il pas trouvé plus de profit, plus de satisfaction même à parcourir sous une indication capitale Ṛ, *tendre vers*, en premier lieu, l'individualisation « s'élever » apparaissant directement dans ὄρνυμι, *oriri*, *origo*, et sk. *ṛnômi*, je m'avance; puis, au moyen d'une dérivation, à savoir Ṛdh, dans ἄλθομαι ἀλθαίνω, et *ṛdhnômi*, j'accrois?—En second lieu, l'individualisation « couler, » sous la forme Ṛd dans, ἄρδω, j'arrose, sk. *ardras*, arrosé; puis sous la forme Ṛs dans ἄρσην, mâle; zend, *arṣan*; — en troisième lieu, enfin, l'individualisation « pénétrer, » dans Ṛk, d'où ak (2), d'où ἄκων, dard, ὠκίων (ὠκίονς), = *ocior* (*ocions*) — sk. *âçîyans* (forme allongée), plus rapide, dans *acuo*, *acies*, dans ἵππος, ἵκκος, ἵκϝος — *equus* — *açvas*.

Ainsi, et par suite de l'adoption d'un plan vulgaire, absence complète dans les *Grundzüge* de synthèse lexiologique. Certes, on peut à juste titre redouter les généralisations prématurées, les systématisations factices, les conclusions de fantaisie; mais il y a loin à coup sûr de ces hasardeuses édifications à la simple collation, sous une rubrique typique, des membres épars de la même famille.

Que ce conglomérat naturel vienne un jour à se réaliser au milieu même de ces prodigieux dissécateurs d'outre-Rhin, nous n'en doutons pas un instant, et du meilleur cœur nous le leur souhaitons au plus vite; voilà qui nous ferait aisément passer sur quelques erreurs, peu justifiables dans un système analytique à l'ordinaire si perspicace. M. Curtius, par exemple, pas plus qu'aucun linguiste allemand, n'a soupçonné dans le Y aryaque une source du G germanique.

(2) Cfr. Ṛ *courber*, donnant par ṛk la forme ak, ank : zend, *aka*, et lat. *uncu-s*, crampon; Ṛgh la forme ag angh, *ango*; etc.

Ces restrictions diverses ne doivent pourtant pas nous éloigner de notre premier et sincère sentiment. L'auteur des *Grundzüge*, tant en colligeant les vues particulières des différents linguistes, auxquels il renvoie du reste dans chacun de ses commentaires avec une précieuse rigueur (1), qu'en soumettant chaque vocable à son propre examen, si plein de tact et de finesse, a rendu à la science des langues un service signalé, livrant aux initiés un indispensable memento, aux commençants une mine de documents d'une richesse et d'une sûreté inappréciables.

Notre vœu le plus vif est que ce précieux volume soit accueilli comme il le mérite, je n'ose dire malheureusement dans les classes universitaires, mais au moins par ceux des préposés à l'instruction publique qui voient autre chose dans le professorat qu'une triste et stérile routine : la routine aujourd'hui, nous ne craignons pas de l'affirmer, est un acte d'improbité. Quelle différence oserait-on établir entre ces deux choses : enseigner l'erreur et passer sous silence ce qui doit être enseigné ?— Parmi les jeunes gens qui se destinent à ce noble ministère de l'instruction, il y a heureusement abondance d'amour pour la science, d'ardeur pour le vrai : voici sous leurs mains les plus merveilleux instruments d'investigation scientifique, voici les guides les plus sûrs, les plus consciencieux. Peuvent-ils hésiter ?

Abel Hovelacque.

(1) Au premier rang, le *Griechisches Wurzellexikon*, de M. Benfey. Berlin, 1839-42.

LES

INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES

Plus d'une fois, dans les pages de cette Revue, il sera question du secours prêté au déchiffrement des inscriptions cunéiformes par les trois branches les plus importantes de la science positive des langues, c'est-à-dire par la linguistique indo-européenne, par la linguistique syro-arabe, et enfin, par la linguistique finno-tatare. En revanche, nous aurons à examiner quels services les textes si précieux de l'épigraphie iranienne, assyrienne, ou scytho-médique ont rendu à la linguistique comparative et à la philologie comparée.

Fidèles à notre système d'initiation et de propagande scientifique, nous résumerons rapidement les faits relatifs à l'histoire du déchiffrement des inscriptions cunéiformes, en montrant la place qu'occupe dans cette histoire chacun des ouvrages spéciaux publiés sur cette matière.

Au demeurant, l'intérêt si vif et si général qui s'attache à l'étude de ces monuments naît surtout de leur utilité comme instruments de critique historique. Un contrôle et un complément des annales de la Perse sous les Achéménides, une vérification officielle de quelques récits d'Hérodote, une sorte de contre-partie de l'histoire

biblique de Ninive et de Babylone ; voilà ce que nous a donné jusqu'ici la lecture de ces inscriptions. Pour notre époque, c'est-à-dire pour le siècle du renouvellement des études historiques, il y a là de quoi expliquer l'ardeur avec laquelle les savants et le public lettré se sont occupés des faits sur lesquels nous allons jeter un coup d'œil.

Ces inscriptions, dont tous les caractères sont composés de coins (*cuneus*, *cunei*) semblables à des fers de flèche, se divisent en trois classes : 1° inscriptions dites de la première espèce ; 2° inscriptions médiques ou de la deuxième espèce ; 3° inscriptions assyriennes ou de la troisième espèce.

C'est, on le sait, par le déchiffrement des inscriptions perses des Achéménides que s'ouvrit la lecture de ces fameux monuments. En 1802, un savant hanovrien, Georges Grotefend, devina le premier ce que devait contenir quelques-unes des inscriptions les plus courtes copiées par le célèbre voyageur danois Niebuhr sur les murs des anciens palais de Persépolis. Cet esprit sagace et ingénieux rechercha et trouva les noms historiques contenus dans les deux monuments qu'il avait choisis pour objet de son étude. Il lut Darheusch (Darius), Khschharscha (Xercès) et Goschtasp (Hystaspès), et, à de légères nuances près, les recherches et les découvertes ultérieures ont justifié ces lectures.

Dès lors, on fut en possession de la valeur d'un tiers environ des lettres composant l'alphabet cunéiforme.

Le déchiffrement de quelques noms propres, tel fut le point de départ de tous les travaux qui ont suivi ceux de Grotefend. Or, parmi ces travaux, il en est qui, dès 1836, revêtirent un caractère scientifique des plus sérieux : j'ai nommé les publications d'Eugène Burnouf et de M. Christian Lassen.

L'étude comparative et raisonnée des langues de l'Inde et de l'Europe venait de créer une branche nouvelle du savoir humain. Sous le titre de *Grammaire comparée du sanskrit, du zend, du grec, du latin*, etc., Franz Bopp avait donné au monde savant le code des lois physiologiques et pathologiques qui régissent la formation et les transformations des vocables indo-européens. On sut dès lors que la langue de l'ancienne Bactriane, le zend, est une sœur du sanskrit. Le premier, Eugène Burnouf, dans son *Commentaire sur le Yaçna* (1823), reconstitua scientifiquement, dans ses détails et dans son bel organisme, cet antique idiome de Zoroastre. Il fut tout naturellement conduit par ce travail à interroger les inscriptions cunéiformes du pays dont il avait tant étudié le vieux langage, et, en 1836, il publia son *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près d'Hamadan* (l'ancienne Ecbatane).

Cette même année et presque au même jour, paraissait à Bonn un autre ouvrage sur le même sujet. M. Christian Lassen, que ses *Antiquités indiennes* (*Indische Alterthnemer*) ont depuis rendu si célèbre, publiait un travail des plus remarquables sur les *Inscriptions persépolitaines cunéiformes en perse ancien : déchiffrement de l'alphabet et explication du texte* (die altpersischen Keilinschriften von Persepolis, etc.). Pour l'intelligence même du titre de ce mémoire, il importe de rappeler dès maintenant que, dans les six localités où l'on trouve des inscriptions cunéiformes écrites en trois langues, à Hamadan comme à Persépolis, à Suze comme à Pasargades, à Bisoutoun comme à Vân, ces inscriptions présentent dans le même ordre, à côté du texte perse, deux traductions, l'une en médique ou, comme dit M. Oppert, en scytho-médique, l'autre en assyrien. Ces inscrip-

tions sont autant d'édits des rois de Perse, faites naturellement pour être compris de tous les sujets du royaume, et de là cette rédaction trilingue et ces trois systèmes d'écriture. C'est sur le seul texte perse que s'est exercée la sagacité critique et divinatrice d'Eugène Burnouf et de M. Lassen.

Or, sans qu'ils se fussent le moins du monde entendus, les deux concurrents aboutirent à des lectures et à des traductions presque identiques. Cet accord si remarquable s'explique pourtant. Tous deux, ils partaient des mêmes notions scientifiques sur la constitution des anciens idiomes de la Perse, bien qu'ils différassent sur l'admission de certaines variations dialectiques dans la langue des inscriptions comparées au zend des livres sacrés. Tous deux, par conséquent, mettaient la philologie comparée au service de la paléographie et retrouvaient la valeur des signes graphiques par la connaissance préalable des formes lexiques et grammaticales d'ailleurs si précises du langage que ces signes représentaient aux yeux. Si, dès 1833, cette méthode, avec ce qu'elle doit produire, se trouve indiquée dans le *Commentaire sur le Yaçna*, il est juste de dire que, sept ans auparavant, Rask l'avait entrevue et fort habilement appliquée dans les limites de sa connaissance de la vieille langue bactrienne qu'il avait étudiée aux Indes. Sachant que le le nom de *roi* est représenté en zend par *khshâyathiya*, et connaissant, en outre, la terminaison du génitif pluriel des noms aryens et iraniens de la déclinaison générique, l'ingénieux philologue danois déchiffra le titre pompeux de *khshâyathiya khshâyathiyânâm*, *roi des rois*, si souvent répété dans les inscriptions des Sassanides.

Oui, dans ces deux mots qui suivent et dont le second reproduit d'abord les sept lettres cunéiformes du pre-

mier, c'est-à-dire 1° *kh*, 2° *sh*, 3° *â*, 4° *ya*, 5° *th*, 6° *i*, 7° *y* (*a*),—pour y ajouter, en guise de terminaison, quatre nouveaux caractères, Rask vit le même nom 1° au nominatif singulier (*khshâyathiya*, roi) et 2° au génitif pluriel (*khshâyathiyânâm*, des rois). Or les deux lettres nouvelles N et M, contenues dans cette terminaison, trouvèrent aussitôt leur application en même temps que leur justification dans le déchiffrement des noms propres *Aurâmazdâ* (Ormuzd); *Hakhâmanishiya* (Achéménès), etc.

Et, s'il est vrai de dire, à certains égards, que Grotefend engendra Rask, il est certes beaucoup plus exact d'affirmer que Rask engendra Burnouf et M. Christian Lassen.

A ces quatre noms il faut en ajouter un cinquième, si l'on veut résumer dans son ensemble la première époque de l'histoire du déchiffrement des inscriptions cunéiformes : j'ai nommé le major Rawlinson.

Résident britannique en Perse, ce savant officier refit en 1835 le miracle de Grotefend. Il savait que l'ingénieux professeur hanovrien avait déchiffré quelques noms des anciens rois achéménides, mais il ne possédait rien de ses travaux. Dans son isolement, et n'ayant alors que des notions fort incomplètes sur la langue des monuments qu'il voyait et copiait sur place, il interrogea d'abord le texte persique (*the persian columns*) des deux inscriptions trilingues d'Hamadan, celles-là mêmes dont Burnouf, à Paris, étudiait alors d'autres copies à l'insu de son concurrent. M. Rawlinson explique longuement (Journal of the royal asiatic Society, vol. X, p. 5 et 6) comment, par la longueur et la position relative des groupes de lettres, il parvint à déchiffrer les noms d'Hystaspes, de Darius et de Xercès.

En 1836, il avait déjà copié et déchiffré une partie de

la fameuse inscription de Bisoutoun (le savant anglais écrit toujours Behistun), lorsqu'il put comparer son œuvre à celle de Grotefend et s'assurer qu'il était de beaucoup en avance sur le célèbre pionnier du déchiffrement des cunéiformes.

Un an plus tard, en 1837, il envoyait à la Société asiatique de Londres son interprétation du commencement de l'inscription de Bisoutoun, sans se douter le moindrement de l'existence des deux importants mémoires qui avaient paru presque simultanément en France et en Allemagne dans le courant de 1836. Il s'était remis courageusement à son œuvre d'interprète du monument de Bisoutoun, lorsque, dans l'été de 1838, il reçut à Téhéran le *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près d'Hamadan*, par M. Eugène Burnouf. Il vit alors qu'il avait été devancé par le savant français dans la publication de certaines découvertes qu'ilavait faites en même temps que lui. Mais ce mémoire de l'illustre indianiste français n'était qu'une application épigraphique de l'analyse savante de la langue zend telle qu'on la trouve dans le *Commentaire sur le Yaçna*, et cet important ouvrage fut envoyé dans la même année (1838) à M. Rawlinson par M. Mohl. Ce fut à cet « admirable » *Commentaire* que le savant officier dut en grande partie le succès de ses traductions (1). Il faut ajouter que cette profonde reconnaissance pour notre physiologiste de la langue du Zend-Avesta ne lui fait oublier en aucune façon les secours précieux, soit de pur contrôle, soit de révélation première qu'il dut aux travaux de M. Lassen, aux essais

(1) The admirable Commentary on the Yaçna... To this work I owe in a great measure the success of my translations. (Ouvrage cité p. 8.)

critiques de Jacquet, aux ingénieuses observations de Westergaard.

En fait, la lecture de l'inscription de Bisoutoun occupe aujourd'hui la première place dans l'histoire du déchiffrement des écritures cunéiformes, et cette lecture, c'est au major Rawlinson que nous en sommes redevables. Si les limites de ce travail le permettaient, nous ferions bien de nous transporter en pensée devant ce rocher dont la taille et le polissage transformèrent tout un flanc en un vaste tableau vertical ; nous arrêterions notre vue sur le bas-relief qui occupe le centre de ce tableau, et là, devant ce roi couronné, debout et terrassant un captif suivi d'une file de neuf princes enchaînés, nous chercherions à retrouver en nous quelque chose de la grande et sainte curiosité qui demanda aux inscriptions dont elle est entourée l'explication de cette scène de triomphe et de vengeance. Cette grande inscription, formant une haute colonne de lignes placée au-dessous du roi Darius (car c'est lui) et de ses deux gardes d'honneur, commence ainsi : *Adam Dârayawush khshâyathiya wazarka, khshâyathiya khshâyathiy* (ici la finit première ligne), *ânâm*, *khshâyathiya Pârsiya*, etc., etc., c'est-à-dire : « Moi Darius, roi grand, roi des rois, roi de Perse, roi des provinces, fils de Vashtâspa (en grec Ustaspès), petit-fils d'Arshâma (en grec Arsamès), de la race de Hakhâmanish (en grec Akhemenès) », etc, etc.

Aux lignes 11 et 12 : « Le roi Darius dit : je suis roi par la grâce d'Auramazd (Oromazd ou Ormuzd) : Auramazd m'a donné l'empire. » Viennent ensuite les noms de toutes les provinces qui font partie de cet empire.

Mais, à gauche de cette première colonne de texte perse, se trouvent, sur le même rocher, trois colonnes de texte écrit en d'autres caractères cunéiformes :

c'est la version médo-scythique de notre inscription.

Enfin, au-dessus de ces trois colonnes médiques, se trouve, gravée à l'aide d'une alphabet cunéiforme beaucoup plus riche, l'interprétation assyrienne de ce même texte original dont nous avons cité quelques lignes.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici que les inscriptions perses, les premières étudiées et traduites, ont reçu le nom d'inscriptions de la *première espèce*, tandis que les médiques ou médo-scythiques furent appelées de la *seconde* et les assyriennes de la *troisième espèce*.

Profitant des travaux de Burnouf et de MM. Lassen et Rawlinson, M. Westergaard fut le premier qui publia un essai sérieux sur l'écriture et la langue des monuments épigraphiques de la *seconde espèce*. Il compara d'abord, pour se faire un alphabet, les noms propres de la traduction médique (on la supposait être purement iranienne) avec les noms propres du texte original perse; puis il aborda les formes libres et s'aperçut bientôt que plus de la moitié des mots du texte, et par dessus tout les flexions grammaticales, n'appartenaient point au génie aryaque, mais semblaient se rapprocher du vocabulaire et de la grammaire finno-tatares. Ce dernier aperçu fut singulièrement confirmé par les recherches postérieures du Dr Hincks (1846 et 1848) et de M. de Saulcy (1850). L'empreinte de la version médo-scythique du monument de Bisoutoun ayant été abandonnée dès 1851 à M. Norris par M. Rawlinson, M. Norris publia quatre ans plus tard (1855), dans le Journal de la Société asiatique de Londres, son commentaire sur cette traduction si riche en noms propres d'hommes et de localités. Il put ainsi augmenter la liste des lettres de la seconde espèce dont la valeur était positivement établie. Il fit plus : il démontra que l'écriture de ces tablettes est toute syllabique (cha-

que signe représentant une syllabe), vérité entrevue seulement par ses prédécesseurs. Il alla aussi plus loin que MM. Westergaard et de Saulcy dans sa manière de considérer l'élément tatare ou touranien dans la langue figurée par cette écriture, car, pour lui, cette langue est essentiellement « scythique » (touranienne) et les mots iraniens qu'elle présente n'y sont que des éléments accessoires, j'allais dire des intrus. Cette opinion, parfaitement d'accord d'ailleurs avec l'histoire et les traditions des Ilyâts de nos jours, est aussi celle de M. Jules Oppert.

L'histoire du déchiffrement des inscriptions cunéiformes de la troisième espèce se rattache à la découverte des ruines de Ninive et à la recherche des restes de Babylone. Tout le monde a entendu parler des fameuses fouilles de l'Assyrie exécutées il y a quelque vingt ans sous la direction de M. Botta, consul de France à Mossoul, et qui amenèrent la découverte d'un magnifique palais bâti par le roi Sargoûn et enfoui sous un vaste tumulus du village de Khorsabad. Tout le monde sait aussi qu'un explorateur anglais, M. Layard, après avoir étudié, grâce aux libérales communications de M. Botta, les résultats les plus précieux des excavations de Khorsabad, entreprit des fouilles semblables, d'abord à Kimroûd, sur la rive gauche du Tigre, où il découvrit trois palais, et ensuite à Koîoundjik, sur la même rive, mais en face même de Mossoul, où il déterra le palais de Sennakhérib. Or, dans les explorations de M. Botta (1851) continuées par M. Place, comme dans celles de M. Layard, poursuivies par M. Loftus, ce qui frappe le plus, en dehors de l'aspect grandiose des monuments, ce sont d'innombrables briques couvertes d'empreintes cunéiformes; seulement, sur ces briques comme dans les inscriptions

murales, tout est d'une seule langue et d'une seule écriture.

L'expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée par ordre du gouvernement, de 1851 à 1854, par MM. Fulgence Fresnel, F. Thomas et Jules Oppert (1), nous apprend comment furent reprises et poursuivies avec succès les recherches sur les antiquités babyloniennes auxquelles Joseph Beauchamp (1790), James Rich (1811) et Ker Porter (1818) ont attaché leur nom. Là encore, et surtout dans les ruines du temple de Bélus, abondent les briques empreintes d'inscriptions cunéiformes ; mais, comme celles d'Assyrie, ces inscriptions sont unilingues et, pour tous les interprètes, — M. le comte de Gobineau excepté,—l'école de lecture fut faite à l'aide des tablettes trilingues de Bisoutoun, d'Hamadan, de Nakhsh-i-Roustam, etc., où, comme on l'a vu, le texte perse original est toujours accompagné d'une version médo-scythique et d'une version assyrienne. Après l'*Essai* de M. Lœwenstern (1845), après les articles de M. Adrien de Longpérier dans la *Revue archéologique* (1847), après les tentatives de classement des signes graphiques assyriens par M. Botta, le Dr Hincks prouva le premier que l'écriture assyrienne était, elle aussi, toute syllabique et se composait de plusieurs centaines de groupes figurant les combinaisons diverses des voyelles avec les consonnes dans une même émission de voix. Et quand M. de Saulcy aura, le premier en France, établi sur ces vraies bases l'interprétation des cunéiformes assyriens (1848), M. Rawlinson viendra, par les résultats de ses recherches, con-

(1) Publié par J. Oppert. Paris, 2 vol. in-4 et atlas in-fol. Le tome II, publié le premier (1859), contient le déchiffrement des inscriptions cunéiformes.

firmer les vues du savant français, en parfait accord déjà, bien que sans entente préalable, avec les démonstrations du philologue irlandais, M. le Dr Hincks. J'insiste sur cette concordance entre des trouvailles scientifiques faites simultanément par trois esprits d'une rare sagacité en Irlande, en France et dans l'Asie occidentale.

La traduction de l'inscription commémorative du roi Nabuchodonosor, trouvée par M. Rawlinson à Borsippa, dans les ruines babyloniennes, fut entreprise non-seulement par celui qui en avait fait la découverte, mais encore par M. Jules Oppert et par M. Fox Talbot. Ici encore, à part quelques légères dissonnances amenées par deux ou trois mots d'une signification douteuse, règne la plus parfaite harmonie entre les procédés des interprètes et les résultats de leurs interprétations.

A cette seconde épreuve, aussi peu concertée et non moins glorieuse que la première pour la science des cunéiformes assyriens, il faut en ajouter une troisième plus décisive encore s'il est possible, mais voulue, cette fois, et préparée par M. Talbot. En 1857, ce savant assyriologue anglais remit sous pli cacheté à la Société asiatique de Londres sa traduction d'une longue inscription trouvée à Kalah-Sherghat et commémorative des exploits d'un Tiglath-Pilésèr, antérieur à celui de la Bible. Il demandait et il obtint du conseil de la Société la comparaison de sa traduction avec celles qui seraient faites du même texte par d'autres assyriologues. Les concurrents furent, en dehors de M. Talbot, MM. Rawlinson, le Dr Hincks et Jules Oppert. Eh bien! le XVIIIe volume du Journal de la Société asiatique de Londres en fait foi, rien de plus frappant que l'accord remarquable qui règne entre les quatre traductions. A part deux ou trois variantes, tous les noms propres, parmi lesquels il faut

compter trente-neuf noms géographiques, ont été lus *de la même manière.*

Si MM. Hincks, Rawlinson et de Saulcy ont fondé la méthode d'interprétation des cunéiformes assyriens, M. Jules Oppert est le premier qui en ait scientifiquement reconstitué la langue. Sœur de la langue hébraïque et des autres langues dites sémitiques (syriaque, chaldaïque, arabe, etc.), l'assyrien « se rapproche, dans ses lois phonétiques, à l'égard des consonnes, de l'hébreu et de l'arabe, et s'écarte des langues araméennes. » Aussi bien tous nos hébraïsants, après avoir lu les parallèles établis par M. Oppert aux pages 5-10 de ses *Éléments de la langue assyrienne* (1860), voudront-ils continuer l'étude comparative de la vieille langue de Babylone et de Ninive. Ce qui les séduira surtout, c'est une liste de plus de cent formes verbales assyriennes trouvées dans les inscriptions trilingues avec la traduction perse toutes les fois qu'elle se rencontre dans les monuments. On dirait que le savant auteur de la Grammaire assyrienne tient à faire des prosélytes et des disciples; car, dans son étude sur l'*État actuel du déchiffrement des inscriptions cunéiformes* (1861), il institue une véritable méthode pratique de lecture. Je recommande instamment les pages 5-7 de cet opuscule à tous ceux qui voudront acquérir la conviction qu'on possède aujourd'hui les principes certains de l'interprétation des textes cunéiformes. Enfin, M. Oppert a publié depuis, non-seulement les *Inscriptions assyriennes des Sargonides et les fastes de Ninive*, mais encore les *Fastes de Sargon, roi d'Assyrie* (721 à 703 avant J.-C.), traduits et publiés d'après le texte assyrien de la grande inscription des salles du palais de Khorsabad; ce dernier ouvrage en collaboration avec M. Joachim Ménant, à qui l'on doit

d'excellents travaux sur les *noms propres assyriens* et sur les *Inscriptions de Hammourabi*, roi de Babylone (XVIe siècle avant J.-C.).

Tel est, avec l'excellent ouvrage de M. Spiegel sur les *inscriptions cunéiformes en ancien perse* (Leipzig, 1862), l'ensemble des travaux sur cette intéressante matière. Il importait, ce me semble, de le faire connaître dans son enchaînement historique et comme en bloc, avant d'entrer dans les détails que nécessiteront nos études ultérieures.

H. Chavée.

Le Gérant,

MAISONNEUVE.

TABLE

—

La Science positive des langues. — Son présent, son avenir, par M. H. Chavée. 1

De l'Aryaque au Français, par M. Abel Hovelacque. 36

Sur la Déclinaison indo-européenne, et sur la Déclinaison des langues classiques en particulier, par M. A. de Caix de Saint-Aymour. 51

Études védiques, par M. Girard de Rialle. 67

De l'Étude et de l'Enseignement des langues germaniques, par M. Max Fuehrer. 84

Étude critique sur l'*Esquisse d'Étymologie grecque* de M. Curtius, par M. Abel Hovelacque. 98

Les Inscriptions cunéiformes, par M. H. Chavée. 106

TYP. ALCAN-LÉVY, BOUL. DE CLICHY, 62.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

PARIS.—TYP. ALCAN-LÉVY, BOUL. DE CLICHY, 62.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel

DE DOCUMENTS POUR SERVIR A LA SCIENCE POSITIVE
DES LANGUES, A L'ETHNOLOGIE,
A LA MYTHOLOGIE ET A L'HISTOIRE

TOME PREMIER

IIe Fascicule — Octobre 1867.

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

ARYAQUE ET SANSKRIT

A M. H. CHAVÉE.

Paris, 14 septembre 1867.

MONSIEUR,

Vous avez mille fois raison (1). Le sanscrit n'est pas la langue mère des idiomes de l'Europe : c'est un idiome de même famille, moins bien conservé en certaines parties de son organisme que le grec et le latin, et même que l'allemand et le slave.

Vous avez déjà soutenu cette vérité dans votre *Lexiologie indo-européenne*, publiée en 1848. Vous y revenez, avec des arguments irrésistibles, dans le premier fascicule de la *Revue de Linguistique*. Votre opinion sur ce sujet n'a jamais varié et ne peut prêter au moindre doute.

Que diriez-vous cependant si, en réponse à votre dernier article, un confrère en philologie écrivait : « M. Chavée fait dériver le grec et le latin du sanscrit. Erreur manifeste ! Il suffit de jeter les yeux sur une grammaire sanscrite pour voir que cet idiome est moins intact en certaines parties que nos langues classiques. » Vous répliqueriez sans doute : « M'avez-vous lu ? Par quelle étrange inspiration, quand je

(1) Voir le premier fascicule de la *Revue*, p. 6.

m'efforce de repousser une erreur, m'attribuez-vous l'opinion que je combats? »

Dans la leçon où, selon vous, j'aurais émis cette grave hérésie grammaticale, je me suis, au contraire, attaché à la réfuter. Je l'ai écartée plusieurs fois et j'ai insisté sur ce point autant que le sujet le permettait. Puisque vous avez pris la peine de citer quelques lignes de ce travail, laissez-moi vous remettre sous les yeux la page suivante :

« La première supposition qui se présenta fut que les « Hindous étaient les ancêtres des peuples de l'Europe, et « que le sanscrit était la langue mère du grec et du latin. « Mais un examen plus attentif montra que cette hypothèse « n'était pas fondée; bien qu'en général le sanscrit nous « donne des formes plus archaïques que le latin ou le grec, « on trouve pourtant un certain nombre de points où il est « surpassé en fidélité par les langues classiques. Elles ont « gardé un petit nombre d'anciennes formes qui manquent « au sanscrit; elles se sont préservées de quelques altérations « dont fut atteint de bonne heure le système phonique de la « langue indienne. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre de ces « idiomes qui présente un état de conservation plus parfait. « Le même raisonnement, qui avait fait reconnaître depuis « longtemps que le latin ne pouvait en aucune façon être re- « gardé comme une langue dérivée du grec, dut faire ad- « mettre que ni le grec, ni le latin n'étaient dérivés du sans- « crit. On reconnut (et c'est le principe qui sert encore au- « jourd'hui de fondement à la grammaire comparée) que le « sanscrit n'est pas la souche qui a porté nos langues de « l'Europe, mais qu'il est une branche sortie de la même « tige. » (Page 8).

Je vous fais grâce de trois ou quatre autres passages où je reviens sur la même idée. Mais à la page même d'où vous

avez extrait une phrase qui n'a pas le sens que vous lui attribuez, vous pouvez lire qu'il faut, « à défaut de la langue mère aujourd'hui perdue, » rapprocher les idiomes classiques de l'une des sœurs issues du même sein.

Vous le voyez, Monsieur, en vous attaquant à moi, vous tirez sur vos troupes. Je suis du même avis que vous, et c'est pour moi une trop bonne fortune pour que je ne la revendique pas hautement, même contre vous.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MICHEL BRÉAL.

Tous ceux qui aiment le vrai pour le vrai seul comprendront la joie que m'a donnée cette lettre en m'apprenant que j'avais mal compris certaine phrase où le savant professeur du Collége de France me semblait établir une distinction au profit du sanskrit VÉDIQUE. Et pour que le lecteur puisse voir avec quelle bonne foi je me trompais, je transcris de nouveau ce passage qui fut la source de mon erreur : « La langue « indo-européenne *primitive*, autant que nous en pouvons « juger par le monument le plus ancien qui nous EN est « resté, c'est-à-dire par les Védas, n'est pas, comme on pour- « rait le croire, une langue pauvre et grossière. »

Cette phrase qui m'avait trompé, comme elle a trompé plus d'un linguiste, me vaut, avec une délicieuse lettre, l'assurance d'une parfaite unité de vues sur un point fort grave de doctrine. N'est-ce pas le cas de dire : Heureuse erreur !

H. CHAVÉE.

LES

VARIATIONS DU V ARYAQUE

La philologie indo-européenne s'est, depuis sa création, appliquée à rechercher les lois qui président aux changements que les articulations, identiques quant à l'étymologie, subissent en passant dans les diverses branches de la grande famille aryenne. Notre travail est destiné à combler, s'il est possible, une des lacunes qui existent encore, en dirigeant l'attention de nos confrères sur quelques changements rencontrés dans la langue latine, et qui, selon nous, n'ont pas encore été appréciés comme ils nous le semblent mériter.

Ces études se restreignent complètement à des mots indo-européens, et sont alors destinées à élargir quelque peu encore le domaine déjà si développé des rapprochements spécialement aryens. Depuis les premiers travaux de Bopp et la découverte par Grimm de la grande loi du déplacement des consonnes, bien des savants ont étendu ces notions, et ont contribué à remplir les cadres formés par les chefs de la philologie moderne. Nous nous restreindrons donc également sur ce terrain déjà cultivé, et nous abandonnerons à un autre travail les notions

qu'une appréciation plus élevée encore doit nécessairement faire naître.

Qu'il nous soit seulement permis de poser, avant d'étendre le domaine des études aryennes proprement dites, quelques principes qu'il est bon de ne jamais perdre de vue dans le développement scientifique. Les langues, telles que nous les connaissons, je parle des idiomes chefs de souche, forment leur organisme selon un seul principe, un seul modèle, qui, malgré des divergences assez notables, retrace toujours le même caractère, rappelle toujours la même physionomie de famille. L'organisme des langues anciennes est en cela comparable au phénomène des langues de formation secondaire ; le caractère néolatin éclate en espagnol, en français, en italien, dans la grammaire, quel que soit d'ailleurs le changement que le dictionnaire a subi en accueillant des éléments hétérogènes, et de même, la physionomie de l'anglais reste toujours germanique, quelque considérables que puissent être les apports que son lexique doit aux langues latines.

Ce même caractère se révèle avec une pareille intensité par l'étude des langues antiques, des idiomes chefs de souche. Les Aryas, en pénétrant sur le sol européen, ont implanté leur caractère linguistique, mais ils n'ont pas effacé le souvenir des aborigènes qu'ils trouvèrent dans les différents pays, et de là, les nouveaux habitants se sont superposés, comme une couche nouvelle, à ceux qui existaient déjà, et, par la suite, se sont mêlés aux populations existantes en Europe, pour former des êtres ethnographiques nouveaux. L'existence de ces anciennes populations est attestée d'abord par les quelques débris d'histoire qui nous ont été transmis, puis par les découvertes toujours renouvelées de la géologie et de l'anthro-

pologie. On ne peut plus nier que, si la science doit admettre des langues indo-européennes, elle doit également déclarer qu'il n'y a pas de nations indo-européennes. La seule histoire de ce qui s'est passé au moyen âge nous enseignera à ce sujet, et les hypothèses sur la formation des nations antiques comme procédant des seuls Aryas, commence déjà à rejoindre tant d'erreurs aujourd'hui abandonnées.

Si la grammaire des langues antiques, comme celle des langues modernes, a un même caractère bien défini, le dictionnaire nous démontre, même négativement, la vérité de notre thèse. Les philologues jusqu'ici, et je fais la même chose dans le présent travail, se sont attachés à prendre dans le dictionnaire sanscrit, grec, latin, slave, les mots qui leur paraissaient présenter une analogie avec les autres langues. Ainsi l'on parvient, en parcourant une assez grande quantité de mots, à faire croire à une très grande similitude qui éclaterait partout dans le dictionnaire. Erreur complète!

Quand on se place à un point de vue plus élevé, quand on envisage le dictionnaire d'une langue dans son ensemble, ce qui jusqu'ici n'a pas encore été fait, quand on ne cherche pas seulement les vocables qui peuvent se rattacher à un autre idiome indo-européen, quand on n'exclut pas ceux qui manifestement n'ont aucun rapport avec une des langues connues, on acquiert, dans la forme d'une preuve négative, la certitude de l'existence d'un ou plutôt de plusieurs éléments allogènes qui ont, dans de différentes proportions, envahi le lexique des langues aryennes.

J'ai fait le travail pour le latin et le grec. En tenant compte des racines seules et même des dérivations primitives de ces dernières, mais en laissant de côté tous les

dérivés secondaires et les composés, on voit qu'il y a en latin à peu près 40 0/0 de mots aryens ; les autres 60 0/0 ne peuvent pas être reliés à d'autres racines indo-européennes, et 5 0/0 sont sémitiques. En grec, la proportion de l'aryanisme est beaucoup plus large, elle s'élève à 65 0/0, mais le sémitisme est représenté dans une quadruple proportion, par 20 0/0; 15 0/0 sont reconnus. Si l'on considère les racines verbales exclusivement, on voit dans chacune des langues un autre rapport; nous verrons en latin les racines aryennes revendiquer 75 0/0, et en grec 80 0/0, c'est-à-dire plus des quatre cinquièmes de la totalité.

En latin, les mots qui, malgré leur déformation, peuvent être reconnus comme appartenant sûrement au rameau indo-européen, ne sont pas même en majorité ; mais il est possible que des rapprochements ultérieurs fassent retourner quelques-uns des mots aujourd'hui énigmatiques pour leur dérivation aux langues aryennes, quoiqu'il ne soit pas probable que cet appoint nouveau puisse changer sensiblement la proportion indiquée.

C'est de ces mots aryens que nous devons nous occuper aujourd'hui, et nous avons choisi pour objet de cette première étude l'accueil que le latin fait à l'aryaque *v*, à la semi-voyelle dérivée de la voyelle *u*.

J'ai choisi cette lettre, parce que sa prononciation peu certaine, et représentée par une double articulation, lui fait subir de nombreuses transformations, qui rendent souvent méconnaissables de prime-abord des mots aryaques pourtant bien représentés dans la langue latine.

Une quantité de mots laissent le *v* aryaque subsister, surtout au commencement; nous citons :

Vas, *vadis*, VAD, s. *vad*, dire.
Vadimonium, id.

Valere, VAR, s. *vṛ*.

Valgus, s. *valg*, marcher.

Vapor, s. *vap*.

Varius, VAR, s. *vârya*, ce qui offre un choix.

Vas, *vasis*, VAS, s. *vas*, être, demeurer.

Vasculum, s. id.

Ve, DVI, s. *vi* .. de *dvi*.

Vehere, VAGH, s. *vah*.

Ventus, VA, s. *vâ*, souffler; *vâta*, le vent.

Verres, s. *varâha*, p. *varâza*, pers. *gurdz*.

Vallum, s. *vṛ*. défendre.

Vocare, *vox*, VAK, s. *vać*.

Vom-ere, VAM. s. *vam*; gr. ἐμ-εω.

Vol-o, *velle*, VAR, s. *vṛ*; g. *val* (*wahla*).

Ver, s. *vasara*, p. *vahâra*; pers. *behar*; gr. ἐαρ.

Vertere, VART, s. *vṛt*, p. *vart*.

Ves-tis, VAS, s. *vas*; gr. ἑσ-θησ.

Vicus, VIK, s. *viç*, entrer; gr. οἶκος; germ. *vîh*, goth. *veihs*.

Vid-ere, VID, s. *vid*; gr. ἰδ (ἴδ); en sl. et germ. savoir.

Vis, VIR, s. *vîra*.

Vir, s. *vara*.

Virus, VISA, s. *viṣa*.

Vulnus, VRANA, s. *vraṇa*.

Vulpes, VARKA, as. et p. *varka*; p. *gurg*; scr. *vṛka*; sl. *volk*.

Quelques mots latins, commençant par *v*, ne correspondent pas à un *v* initial aryaque; nous citons les formations provenant de l'antique racine *viv*, pour laquelle les langues aryennes nous forcent à admettre la racine primordiale *gu* et, *gvi*, et avec le redoublement, *gvigu*. Celle-ci, le mieux conservée dans le germ. *quivs* (goth.)

et *quick*, rappelle l'indien *jîv*; en iramien (p. *ziv*. pers. *ziendeh*), et en slave (russe, *z'ivu*), la gutturale initiale est altérée en palatale, tandis que le latin a rejeté les deux gutturales en *viv* (*vivere*, *vita*) et a conservé la dernière en *vig*, *vigêre* et dans le supin de *vivere* : *victum*. La forme aryaque *dvi* s'est altérée dans *viginti*, et la préposition *dvi*, déjà changée en sanscrit *vi*, s'est perpétuée en latin dans les trois formes *di*, *dis* et *de*, à côté de *ve*.

Une classe considérable de mots a changé le *v* aryaque en *m* latin. Cette altération donne aux mots latins une physionomie qui les rend assez dissemblables aux prototypes ; mais il n'y a pas de raison pour s'étonner d'un pareil changement qui a sa source dans la proximité très grande des deux labiales semi-voyelle et nasale. Physiologiquement le *v*, que nous le prononcions en rendant *fricatif* le *b*, ou que nous rendions semi-consonne le *u*, se rapproche tellement du *m*, que, dans toutes les branches d'idiomes, nous retrouvons cette étroite liaison. Non-seulement en sanscrit le *m* et le *v* jouent un rôle presque identique dans plusieurs affixes, non seulement dans les langues sémitiques apparaît cette parenté, mais nous voyons, en Asie, des langues qui n'ont pour l'expression des deux articulations qu'une seule série de signes ; telles sont toutes les écritures anariennes cunéiformes. Plus tard nous remarquons que les Grecs rendent les éléments des noms propres *baga* dieu, *bard* élevé par Μεγα et Μερδ, et l'antique *Mabug* ou *Mambug* (Hiérapolis de Syrie), jusqu'à nos jours *Membég*, est appelée *Bambyce* par les anciens. Il n'y a donc rien qui puisse nous surprendre, pas même la multiplicité des formes latines qui en résulte. Toutes les langues européennes, antiques et modernes, nous présentent une quantité de racines en apparence très dissemblables, qui ne résultent que des mêmes

origines développées par des lois phonétiques diverses, mais toutes également autorisées, et reconnues par un nombre égal d'exemples non attaqués. Nous citons pour mémoire, ainsi *lupus* et *vulpes* de l'ar. *vark*, *flag* (*flag-ro*, *flam-ma*, *flavus*), et *fulg* (*fulg-ere*, *ful-men*, *fulvus*) de l'ar. *bhṛg*, *fortis* et *fulcire* de l'ar. *dhar* (scr. *dhṛ*). *precari* et *posc-ere* de *prask* ou *prak* (scr. *pṛćch*, p. *parç* ou *fraç*) etc. Nous pourrions encore citer de nombreux mots français développés dans des formes différentes, avec des significations diverses, tels que *orteil* et *article*, *sevrer* et *séparer*, etc.; mais nous nous bornons à faire remarquer que les langues antiques se sont développées de la même manière que les idiomes modernes, car, de tous les temps, l'esprit humain se manifeste dans toutes ses phases avec les mêmes phénomènes et selon les mêmes lois.

On a déjà pu remarquer que bon nombre de racines commençant par *v*, surtout par *va*, s'altéraient en *u* ; la langue sanscrite nous enseigne même ces phénomènes dans des cas précis ; ainsi de la racine *vad*, mouiller, se forme *ud* (scr. et latin *ud und*), *var*, couvrir, *ur*, etc. Ces racines se rencontrent également avec l'initiale *m*. La singulière multiplicité des racines primitives *var*, se trouve ainsi encore variée dans ses dérivations. Nous avons :

VAR, choisir d'où vouloir, *vara* le choix (d'un mari p. ex.)

VAR, défendre d'où germ. *wehr* guerre, *vallum*, *uras*, la poitrine.

VAR, répandre, couler d'où le scr. *vari*, *eau*, d'où le grec ὄυρο et le lat. *ur-ina*.

VAR, valoir, d'où scr. *vara*, *vir*.

Nous trouvons donc en latin :

Mare (dans toutes les langues européennes, sauf le grec) de *vari*, scr. *vari*.

Maritus, le choisi, comparable au scr. *varita*, l'objet du *vara* ou *svayamvara*, la cérémonie matrimoniale.

Mars, d'un antique *vavarta*, encore reconnaissable en *Mavors* et *mamers*.

Mereri, de *var*, *valoir*.

Muras, probablement de *var* couvrir, comme *vallum*.

D'autres mots qu'intéresse la même permutation sont :

Mas, maris de VARS, scr. *vṛṣa*, gr. ϝαρσ-ην.

Meare, de VI, scr. *vî*.

Med-eri, de VID, savoir (comp. scr. *éikitsâ*, la science, c'est-à-dire la médecine).

Med-itari, de la même racine, à moins qu'elle ne se rattache à *med*, *medius*, scr. *madhya*.

Mirus, au lieu de *mid-rus*, de la même racine ce qui vaut la peine d'être vu.

Mor-ari de VAS demeurer, germ. *vas*.

Môs, *moris* de *vasa*, ce qui est établi, g. *wesen*.

Minuere de VAN diminuer, d'où le germ. *wenig*, et le scr. *ûna*.

Mad-ere, de VAD scr. *ud*, lat. *ud* en *udus*, *unda*, *uligo*.

Massa, la massue, de VAD, scr. *vadh*.

Multus, de VARDH, augmenter, scr. *vṛdh*.

Le *v*, au milieu des mots, entouré de deux voyelles, reste quelquefois *v*, mais change souvent en *m*; ainsi nous notons :

Am-are, AV, scr. *av*, d'où vient également *ovare*.

Clam-are, *clamor* de KRU ou KLU scr. *çru* çrâv-ay.

Rumor, de RU, retentir scr. *ru*, *râva*.

Puis : *amita*, de *avus*.

Pro-mulgare, de *vulgus*.

Dor-mire, de *dorvire* scr. *drâ*.

Caminus, au lieu de *cavinus* de *kav* (sémitique).

Nous avons encore à noter le changement de *v*, en l, ou peut-être de *m* en *l* (comparez scr. *dhmâ*, latin *fta*) dans la syllabe *lens* ou *lentus*, rapprochée par Bopp de scr. *vat*, *vant*, zend *vent*, grec ϝεντ, εντ.

Les changements le plus considérables sont pourtant ceux que le *v* aryaque subit en suivant immédiatement une consonne. Il est rarement conservé, et nous ne connaissons comme exemple de son maintien, même sous forme de *u* que les deux mots *suad-ere* de *svad*, (scr. *svad*, et *suavis*, au lieu de suâdv-is scr. *svâdu*, et *suus* de *sva*). Souvent il disparaît dans la voyelle qui le suit, dans une voyelle unique qui, la plupart des cas, en perpétue la substance par un *o* ou un *u*. Ainsi nous voyons :

Can-ere de KVAN, scr. *hvaṇ*.
Can-is de KVAN ou KUN, scr. *çvan*, *çun*.
For-es de DVAR, scr. *dvar*.
Son-us de SVAN, scr. *svan*.
Sop-or, *som-nus* de SVAP, scr. *svap* germ. *svaf* et *slaf*.
Sud-or de SVID, scr. *svid*, gr. ἱδ, germ. *swit*.
Soror (sosor) de *svasar* scr. *svasṛ*, germ. *svistar*.
Sol de *svar*, scr. *surya*.
Socer de SVAKURA, scr. *çvaçura*, russe *svekor*, all. *schwäher*, grec ἑκυρος.

Quelquefois le *v* ne se résout pas ainsi, mais se consonantifie et paraît ou sous la forme d'une vraie labiale, ou se fait remplacer par une des semi-voyelles plus caractérisées et plus résistantes. Le *v*, prononcé comme *u* dur, après une voyelle, s'approche dans sa physiologie du *r* et puis du *l*.

Le *v* aryaque se condense en *p* après *s*, dans les mots :
Sponte de *sva*, *suus*, de *svante*, sorte d'ablatif.
Spirare de *svas*; scr. *çvas* (comme *çvaçura* pour *sva-*

çura, *çubha* pour *subha*, *kéçara* pour *kàsara*).

Spe-s et *spèr-are*, de la même racine.

Sper-no de *svar* scr. *svṛ-nâmi*.

Spl-endere de *svar*, resplendir, d'où scr. *svar*, ciel, *svarṇa*, or.

Ce changement de *v* en *p* est indiqué comme régulier dans les langues iraniennes après le ç palatal, provenant d'un *k* aryaque. Le latin, au milieu du mot, conserve le *v* sous forme de v voyelle ; ainsi nous voyons *equus* de *akva* scr. *açva*, perse *açpa* ; mais au commencement des mots, le *kv* aryaque, quand il devient *çv* en sanscrit, devient toujours *cr* :

Cras, de KVAS, scr. *çvas*, zend *çpô*.

Çrastinus de KVASTANA, scr. *çvastana*.

Cre-scere de KVI, scr. *çvi*, zend *çpi*.

Cre-ta de KVAITA, scr. *çveta*, perse *çpaita*.

JULES OPPERT.

IDÉOLOGIE POSITIVE

FAMILLES NATURELLES

DES

IDÉES VERBALES

DANS LA

PAROLE INDO-EUROPÉENNE

Pour créer l'idéologie positive, il faudrait faire l'histoire naturelle des idées par l'histoire naturelle des mots.

Je crois cette création possible, et, dans cet article, comme dans ceux qui suivront, j'essaierai de la réaliser sur le domaine de la pensée et de la parole indo-européennes.

Dans chaque linguistique spéciale (linguistique indo-européenne, linguistique syro-arabe, linguistique finno-tatare, etc.), l'idéologie positive me paraît devoir constituer le second degré du développement de cette branche de la science générale des langues et du langage. Le premier degré est constitué par le rétablissement scientifique des formes normales ou intégrales composant le fond du parler primitif commun à toute une race, et cette reconstitution exige la connaissance préalable de toutes les lois de variation phonique auxquelles furent soumises

les diverses branches issues de la souche qu'il s'agit de rétablir. Sur le terrain des langues indo-européennes,— à part quelques détails d'une importance relativement minime, — cet immense travail est aujourd'hui terminé. On sait de la manière la plus positive ce que chaque voyelle et chaque consonne de l'aryaque (indo-européen primitif) sont devenues à travers les âges, ici, pour devenir le sanskrit védique, là, pour se faire le zend; d'un côté, pour se transformer en vieil esclavon, de l'autre, pour se renforcer en tudesque ou en gothique, etc., etc. Au fond, toujours le même organisme syllabique de la pensée, et ce tout, rigoureusement un, modifiant ses formes extérieures selon la succession des temps, le mélange des races et la diversité des milieux géographiques.

Pour savoir tout ce que l'on sait aujourd'hui des variations phonétiques de l'aryaque et de ses divers modes de devenir, on s'est adressé aux langues aryennes elles-mêmes, on les a soumises à un vaste et rigoureux parallèle. Cette méthode, qui groupe les faits pour leur demander la loi qui les régit, est aussi celle que nous suivrons dans la recherche des variations logiques des vocables. Je ne veux rien inventer, rien créer de toutes pièces : je n'ai point le fétichisme de l'*à priori*. Je veux seulement apporter à l'examen de la vie intime des mots le soin que l'on apporte d'ordinaire à l'étude des changements, voire même des accidents qu'ils subissent dans leur figure extérieure, corporelle ou syllabique.

I

J'ai dit ailleurs qu'il fallait distinguer soigneusement dans les langues ce qui est du domaine des exclamations

expressives d'avec ce qui appartient au langage analytique proprement dit. Par son timbre, par son degré d'altitude dans l'intonation, par ses modulations même, l'interjection traduit directement, soudainement, une situation morale tout entière avec une puissance, avec une fidélité d'expression que ne sauraient atteindre les phrases les mieux tournées. Ce caractère d'expression directe lui est commun avec la mélodie, j'entends de la mélodie qui jaillit des profondeurs du drame. Et maintenant, que certains cris interjectifs aient donné çà et là des verbes dérivés, comme le εὐάζω, je pousse ; des εὖα ! j'encourage, provenant de l'interjection εὖα ! cri d'animation, bravo ! courage ! c'est là un fait de détail qu'il suffit d'indiquer au passage.

En dehors des interjections, le langage indo-européen ne présente, en dernière analyse, que des monosyllabes pronominaux et des monosyllabes verbaux, ou, ce qui est la même chose, des pronoms simples et des verbes simples.

Le pronom est un geste oral indicatif de l'être individuel et de la place qu'il occupe; il correspond à l'idée de substance. C'est de lui que sont nés, outre les articles, les prépositions, les adverbes et les conjonctions. Ceci veut dire qu'il y a une embryogénie et une histoire des idées pronominales que j'ai esquissées dans *Français et Wallon*, et que j'espère bien pouvoir développer un jour dans cette *Revue*.

Le verbe simple est une syllabe représentative de l'action ; et ici, par *action*, j'entends un mouvement, bruyant ou muet, conçu dans sa cause et observé dans sa direction.

Les actions sonores ou bruyantes ont provoqué la création de ces onomatopées que nous aimons tant à répéter

parce que nous sentons et reconnaissons encore en elles la loi de leur création. Depuis qu'ils naquirent de la tendance naturelle à reproduire artificiellement l'impression auditive perçue, ces monosyllabes verbaux n'ont cessé, pour la plupart du moins, de remettre en sensation l'action bruyante qu'ils sont chargés de rappeler à l'esprit. Simple ou sous sa forme intensive RUG (n'oubliez pas de laisser au signe *u* sa valeur de *ou*, toutes les fois qu'il ne s'agit pas d'un mot français), le verbe onomatopéique RU (*roû*), avec son *r* déchirant et les sourds grondements de sa voyelle *oû* prolongée, vous paraîtra un digne représentant de l'action RUGIR, si parfois la nuit, du fond d'une caverne d'Afrique ou d'une cage de ménagerie, la voix effrayante du roi des animaux est venue jusqu'à vous. Et de même, sous sa forme intensive MUG ou sa forme simple et première, le verbe MU (*moû*) remettra fort bien en sensation chez vous les sourds MUGissements du taureau. Je sais qu'il est des natures très pauvrement douées sous le rapport de l'art, et pourtant je ne voudrais pas être chargé d'en trouver une qui vînt déclarer de bonne foi que les verbes aryaques SKRA, SKRU, SKAR, SKUR, gratter, râcler, déchirer, seraient heureusement remplacés dans leur corps syllabique par NA, NI, MA, MU, et que SPHU (*sphoû*), souffler, serait un portrait sonore du souffle buccal moins fidèle que TA ou TI.

Il serait possible d'établir un certain ordre, un certain classement parmi les onomatopées. Il serait bon de mettre ensemble les cris, les hurlements, les mugissements, les rugissements, les vociférations de toutes sortes : tout cela formerait le genre *crier*.

En réunissant sous un même titre toutes les imitations orales du souffle, du ronflement, de la respiration

bruyante, on aurait un second genre, le genre *souffler*.

Les râclements, les déchirements, les coups, les heurts, les craquements, accompagnement ordinaire des actions pourfendre, frapper, irriter, tuer, etc., auraient leurs représentants syllabiques réunis sous un seul chef et composeraient le genre *détruire*.

Crier, Souffler, Détruire, résumeraient ainsi toutes les onomatopées, toutes les peintures orales des actions bruyantes, toute la classe BRUIRE en un mot.

Jusqu'ici, rien que de fort simple, et telle est la puissance significative de l'onomatopée qu'elle a été reconnue de tout temps. Mais, si l'imitation orale du bruit qui constitue, caractérise ou accompagne certaines actions, rend parfaitement raison de l'existence d'un certain nombre de verbes simples (non dérivés, non conjugués), il faut bien reconnaître que cette seule loi de création, quoi qu'en ait dit G. de Humboldt, ne suffit pas à expliquer la naissance de la majorité des monosyllabes verbaux primitifs.

Quel est donc le principe générateur de la plupart des verbes simples dans la parole aryenne ? Voici comment, — il y a vingt ans de cela,—j'arrivai, de proche en proche, à la solution de cette question.

J'avais affiché dans mon cabinet de travail, pour les avoir constamment sous les yeux, les quelques trois cents racines verbales sanskrites auxquelles peuvent aisément se ramener toutes les autres dans la même langue. J'étais parvenu à mettre de côté une cinquantaine d'imitations de cris, de souffles et de bruits de destruction (onomatopées). J'entrepris de classer le reste d'après les deux éléments de classification qu'offrent nécessairement tous les monosyllabes en vie, leur sens et leur son, leur signifi-

cation et leur forme syllabique, sans jamais séparer l'un de l'autre.

J'élaguai soigneusement toute valeur métaphorique, ne conservant à chaque vocable que sa signification directe. J'avais déjà remarqué que la parole aryenne ne possède aucune racine peignant directement et par soi une action du goût ou de l'odorat, *goûter*, se disant d'ordinaire par des verbes au sens premier de *manger*, *dévorer*, et *flairer* se référant à des racines à la signification directe de *souffler*, *venter*, *aspirer*, *respirer*. Un fait plus grave me frappa coup sur coup. Je remarquai que tout ce qui est relatif aux sensations visuelles se trouvait dans le même cas au point de vue de sa manifestation par la parole, la lumière ayant été dès le commencement assimilée à un fluide, à un liquide, et les verbes au sens de *répandre*, *couler*, signifiant aussi *luire*, *briller*, *resplendir* d'où *voir*, *faire voir* ou *montrer*, sans compter *flamber*, *brûler*, *cuire* et *mûrir*.

La parole est aveugle.

Aveugle, soit; mais, comme aux aveugles, il lui reste deux grands moyens de sentir et d'exprimer : le tact et l'ouïe. Le tact! Cette idée du tact et des fonctions tactiles dans la parole fut toute une révélation pour moi. Je compris dès lors la vraie nature de la consonne, et, quittant pour quelques jours les voies de l'*a posteriori*, je me mis à réfléchir longuement sur tout ce que pouvait donner au langage l'association intime du tact et de l'ouïe. Agir par l'intermédiaire de l'ouïe sur son propre tact général et sur celui des assistants, voilà bien ce que fait le parleur. S'agit-il des imitations de bruit? le sens de l'ouïe joue le principal rôle dans cette association binaire, et la voyelle, surtout dans les imitations de cris, ne saurait être impunément changée. Comment pourriez-vous

mettre des *u* (*ou*) à *pipire* et des *i* à *ulutare*, Les poussins et les loups seraient là pour protester.

Le contraire a lieu dans l'expression des actions muettes. Ici, les fonctions par excellence appartiennent au sens du tact, et l'ouïe n'est que la voie par laquelle l'effort constitutif de la consonne affecte notre sensibilité tactile.

Si cela est vrai, me dis-je alors, tous les verbes non onomatopéiques doivent, en fait, ne représenter directement que des perceptions tactiles, rien que des fonctions du tact général ou du tact spécialisé dans le toucher.

Ce fut un long travail de vérification; mais j'acquis enfin la certitude que mon hypothèse n'était qu'une anticipation de la loi.

Et, en effet, dans l'aryaque, tous les verbes non onomatopéiques disent, ou bien :

Presser sur, *poser*, *établir ;*

Fléchir, *courber;*

Serrer, *entasser*, *remplir*,

ou leurs contraires :

Tendre vers, *aller ;*

Étendre, *aplanir ;*

Répandre, *couler*.

D'un côté, la compression; de l'autre, l'expansion.

Là, l'effort compressif; ici, l'effort expansif.

Là, le mouvement centripète; ici, le mouvement centrifuge.

Partout, l'*effort* ou l'application de la *force*, de la force dont, seul, le tact peut nous donner l'idée et la sensation.

Donc, pour les pères de la race aryenne, tout verbe qui n'est pas une onomatopée est constitué syllabiquement par une imitation orale de l'effort causatif de l'ac-

tion rappelée. Il rappelle l'effet en remettant la cause en sensation, cause sentie, comprise et exprimée tout d'abord au moment même de la perception en commun du mouvement à représenter. Le mouvement est-il purement subjectif, rien de plus facile alors, car, en dehors des mouvements automatiques du cœur, des artères, des poumons, etc., le sujet ne saurait faire aucun mouvement volontaire sans avoir conscience de la dépense de force exigée par ce mouvement. S'il *étend* les doigts, s'il *tend* la main, s'il *fléchit* le genou, s'il *pose* le pied sur un point d'appui, toujours il peut, à l'aide de gestes sonores appelés syllabes se donner à lui-même et aux spectateurs un *duplicata* de la sensation de tension ou de pression qu'il éprouve en agissant. Quant aux mouvements exécutés par ses semblables, par des animaux ou par d'autres êtres, il les assimile involontairement à ceux qu'il produit lui-même. L'objectif ainsi devient perpétuellement subjectif; et, dans le cheval qui tire un coche, comme dans la vapeur qui soulève un piston, nous faisons l'affaire nôtre, et nous sentons au-dedans de nous, malgré nous, l'effort réalisé.

S'il arrive que le même geste oral, AR ou Ṛ, par exemple, soit employé tantôt pour représenter un effort compressif, tantôt pour rappeler un effort expansif, le geste visible, cet accompagnement naturel de la parole est là pour distinguer ce que la mimique auditivo-tactile, abandonnée à elle-même, pourrait fort bien confondre.

Il est bon d'ajouter que cette remarque ne saurait trouver place que lorsqu'on cherche à se représenter la première période de formation du parler aryaque, la spécialisation des racines par la dérivation et la composition rendant toute confusion impossible ou à peu près.

Au demeurant, j'ai insisté sur la double loi de création des verbes simples dans la parole aryaque, parce que « c'est l'œuvre de la science, œuvre infiniment délicate et souvent périlleuse, de deviner le primitif par les faibles traces qu'il a laissées de lui-même. La réflexion ne nous a pas tellement éloignés de l'âge créateur que nous ne puissions reproduire en nous le sentiment de la vie spontanée (1). »

Souvent, dans mes cours publics, j'ai essayé de montrer pratiquement combien la parole est indispensable à l'histoire embryogénique de la parole. J'avais soin de faire la part de l'art et celle de la science ; mais j'étais surtout préoccupé des dangers qui pouvaient provenir de l'abus de l'élément purement subjectif dans ces questions d'ailleurs si intéressantes. Aussi bien me hâtais-je, comme je me hâte encore aujourd'hui, de rentrer dans l'enceinte des faits considérés dans leur ensemble, dans leur synthèse.

Or tout le monde peut refaire la synthèse des monosyllabes verbaux aryaques qui ne sont pas des onomatopées, et s'assurer que, sous le rapport du sens, ils se répartissent tous en deux classes :

La classe Poser-Fléchir-Serrer, que, pour plus de concision et à cause de l'élément commun qui est au fond des trois idées, j'appellerai souvent la classe PRESSER tout court.

La classe Aller-Étendre-Répandre, que, pour les mêmes raisons, je nommerai la classe TENDRE.

Les trois termes génériques Poser, Fléchir, Serrer résument toutes les variétés d'effets de l'effort compressif, comme les trois signes Aller, Étendre, Répandre repré-

(1) Ernest Renan, *Études d'Histoire religieuse*, p. 219.

sentent exactement les trois genres de manifestations de l'effort expansif tels qu'on les trouve dans ces témoins impartiaux qu'on appelle les dictionnaires des langues de l'Inde, de la Perse et de l'Europe.

Classe PRESSER

1. — *Genre* Poser - Établir

Les cinq principaux verbes du genre *Poser-Établir* sont si connus, ils sont d'un emploi si fréquent, que je ne saurais mieux faire que de les transcrire ici, afin de vous permettre de prendre une idée de ce qu'ils ont de commun et de divers, soit dans leur corps syllabique, soit encore et surtout dans leur âme ou dans leur valeur significative. Un objet mobile ou actif quelconque (le pied, le poing, peu importe) PRESSE SUR une base inactive ou immobile : tel est le concept générateur de

1. — STA poser, fixer, se tenir ferme ;

2. — STI, presser sur, STImuler ; empreindre, laisser des veSTIges ou un STIgmate ;

3. — BHU, établir, bâtir, être établi, demeurer, exister, être ;

4. — DHA, poser, constituer, faire ;

5. — DHR, établir, afFERmir, être stable.

Les deux premiers appartiennent à l'ordre P-T-K, c'est-à-dire aux syllabes verbales à base d'explosives fortes. L'effort est plus prolongé, mais moins énergique, dans les trois derniers qui se réfèrent à l'ordre B-D-G ou à la série des syllabes verbales à base d'explosive douce ou femelle (1).

(1) Voir sur la loi de polarité ou de constitution bi-sexuelle, en tant qu'elle régit les voyelles et les consonnes, les pages 11 à 18 de ce premier volume de la *Revue de Linguistique*.

Par elle-même, comme par ses formes secondaires ou dérivées *stabh*, *stag*, *stap*, la syngenèse STA, eSTAblir et être eSTAbli, est sans contredit l'une des plus fécondes de la parole aryenne. Ne vous arrêtez pour le moment qu'aux formes latines; rappelez-vous STA*re*, *con*STA*re*, *re*STA*re*, *prae*STA*re*, *in*STA*re*, etc., etc.; et ce thème STAtu, en composition STItu, dans STAtu*ere*, *con*STItu*ere*, *in*STItu*ere*, *de*STItu*ere*, *pro*STItu*ere*, *sub*-STItu*ere*, etc., sans compter STAtu*a*, STAtu*tum*, etc.; et ce thème redoublé siST, établir fortement, dans siST*ere*, *in*siST*ere*, *con*siST*ere*, *re*siST*ere*, *ex*siST*ere*, d'où *existere*, exister, *sub*siST*ere*, etc., etc. Nous reverrons tout-à-l'heure dans BHU établir, être établi, ce passage par individualisation de *être établi* à *exister*, *être*. Pour le moment, il m'en coûte (—couste — conste — *con*STAT), de le conSTATer, ici, force m'est de montrer combien nous avons affaibli l'imitation de l'effort compressif, STA, dans nos formes verbales si usitées, mais si altérées, *j'étais* (— estois — estoibs — STA*bam*), — *étant* (— estant — STA*ntem*), — *été*, *j'ai été* (— esté — estet — estat — STA*tum*), formes où l'on voit se reproduire la particularisation de l'idée d'être établi en celle d'exiSTer.

La racine verbale dérivée STIgh, du verbe primitif STI (1), presses sur, s'individualisa d'abord en *faire une empreinte*, *imprimer*, laisser trace ou *ve*STI*ge* (idée accessoire de l'effet visible) et en piquer, STImuler, par l'idée accessoire de la terminaison en pointe chez la chose *pressant sur*, appelée alors STI*mulus*, *in*STInct, *in*STIgation, STI*mulant*, etc.; puis l'idée déjà individualisée de

(1) L'ensemble du parallèle prouve l'existence d'au moins trois formes secondaires ou dérivés de ce verbe STI; ce sont : STIg, STIb et STIgh, représentés en grec par στιγ, στιβ et στιχ.

laisser des traces, des veSTIges, se resserra davantage encore et devint 1° *fouler le sol*, *marcher* (vous avez dû reMARQuer que *marque* et *marche* d'où *marcher* ou faire des *marques*, des traces de pas, des vestiges, sont un seul et même mot), et cela par l'idée accessoire d'empreintes *sui generis* faites par les pieds du marcheur (j'allais écrire du *marqueur*), comme dans le στειβω et le στειχω des Grecs, comme dans le *steigen* des Allemands ; — 2° *marcher sur les traces*, sur les vestiges de, aller à la piste, rechercher, comme dans inveSTIgare, faire des inveSTIgations ; 3° *donner une empreinte spéciale*, un cachet particulier, rendre toute confusion impossible, comme dans *di*STIng*uere*, diSTInguer, faire une distinction, etc. C'est le préfixe *di*, dérivé du verbe DVI, fendre, séparer, qui marque ici la différence des empreintes ou des STIgmates (grec francisé) ; — 4° *frayer un chemin*, d'où l'idée de route et de ligne, comme dans le grec ΣΤΙχος, notre STIche et notre STIque dans *acro*-STIche, première lettre de chaque *ligne* ou vers, et dans *di*STIq*ue*, deux *lignes* ou deux vers formant un ensemble métrique.

Si la malheureuse habitude de partir toujours du seul sanskrit n'avait ici, comme dans une foule de cas, donné une fausse idée de la biologie du verbe aryaque BHU, sanskr. *bhû*, gr. ΦΥ —, lat. FU —, allem. *bau* — et *bi*, angl. *be*, etc., je n'aurais pas à insister de nouveau sur le passage de l'idée établir, constituer, allem. *bau-en*, à celle d'être établi, de demeurer, tud. *bou-en*, et, par suite, d'être ou d'exister, la dernière venue assurément. Non-seulement l'étude des formes germaniques, mais encore celle des dérivés du grec φυ, comme φυ-τον, φυ-σις, φι-τυ, jettera un grand jour sur la valeur première du verbe BHU.

DHA et son frère DHR̥ sont aussi trop connus pour que je m'étende longuement sur le devenir de leur idée première, *établir sur une base solide*. DHA, établir, constituer, faire, sanskr. *dhâ* et *dha*, au présent de l'indic. *dadhâmi*, *dhadhâsi*, *dadhâti*, etc., gr. Θη, Θα, Θε, au prés. de l'indic. τιθημι, etc., angl, *do*, allem. *thu(e)*, lithuan. *de(mi)*, esclav. *djê(ja)*. Quoi qu'on en ait écrit çà et là sur les prétendus rapports du latin FA-*c-io* avec *bhavayâmi*, le causatif de *bhû*, l'existence indéniable de FAber et de ses dérivés me fait persister à considérer FA, constituer, faire, comme identique à DHA, absolument comme FU de *fumus* est identique à DHU de *dhûmas*, comme FER, établir fortement de FER*mus* ou FIRmus est identique à DHAR ou DHR̥.

2. — *Genre* Courber-Fléchir

Parmi les manifestations de l'effort compressif, il n'en est pas qui occupe dans le langage indo-européen une place aussi considérable que celle qu'y tient la ligne courbe ou, pour parler plus rigoureusement, l'idée *fléchir-courber*. Opposée à l'image de la ligne droite, cette fille de l'action *tendre-étendre*, — l'idée de la flexion et de ses résultats divers se retrouve principalement dans les individualisations suivantes :

1. — La courbe ou plutôt l'ensemble des courbes qui se fondent dans d'autres courbes fut très facilement observable dans les divers mouvements de flexion des membres du corps. Voyez, par exemple, combien il est facile de faire avec la main une sorte de *coupe*, effet de l'inflexion de la paume et des doigts rapprochés, et comment cette *coupe* offrant un *creux* d'une part, présentera de l'autre une *convexité*. Ne vous étonnez donc pas de

rencontrer si souvent l'individualisation de *fléchir-courber* en *être creux*, être *concave* ou en être arqué, être *convexe*. Une chose vous frappera, c'est que la plupart des monosyllabes verbaux portant en soi cette individualisation de l'idée *fléchir*, ont pour base une explosive gutturale, soit mâle (K), soit femelle (G). Rappelez-vous KU, KUK, sanskr. K*uç*, et K*us*, KUp, KAp, KR̥ et SKR̥, KUbh, KUbh ou KUmbh, GHA, GU, GAR, que tout humaniste reconnaîtra aisément dans κυαρ, κυπαρος, κυπελλον, κυμβος, κυμβη. κυβος, κυβη, κυτος, κυτις, κευθος, κυαθος, etc., etc., et dans *cavus*, d'où *cavare* (*cav* est un simple guné de KU), *cavea*, *caverna*, *cupa*, etc.

2. — Un rapport nouveau, celui d'un objet *autour* duquel ces courbes se resserrent (les doigts de la main, par exemple), donna le sens particulier de *tenir*, dont l'inchoatif est *prendre* et le causatif *donner*, ce qui fait de *prendre* et de *donner* deux individualisations de tenir, comme *acheter* (achepter, rac. CAp) individualise *prendre* et *vendre*, *donner*. On se souvient de KAbh, goth. HAban, angl. *have*, all. *haben*, lat. (par métathèse du H) HAb*ere*, et de KAp, goth. HAfjan, lat. CApere, prendre, avec sa nombreuse famille, où l'on voit coup sur coup se reproduire tantôt l'idée *être creux* avec celle de CApacité, tantôt celle de *couvrir*, *protéger*, *garder*.

3. — Si à ce *tenir* vous ajoutez un autre rapport, celui du poids ou du sentiment de la résistance contre la tendance à la chute de l'objet *tenu*, vous individualisez ce même *tenir* en *porter*, *soutenir*, *supporter*. Ainsi de BHAR ou BHR̥, sanskr. *bhr*, gr. φερ-ω, lat. FER-*re*, goth. *bair-an*, angl. *bear*, russ. *ber-u*, dont le sens premier fut *fléchir-courber*, comme nous le verrons tout à l'heure à propos de la forme secondaire BHR̥g, d'où BHAg et BHUg, fléchir, courber, tourner. Ainsi de DHAR

ou DHṚ, fléchir, courber sk. *dhṛ* (*dharati*), s'individualisant en DHAR, porter, prendre sur soi, sk. *dhṛ*, et cette terminaison si fréquente — *dharas*,-*dharâ*,-*dharam*, qui porte, qui est muni de; le sens de prendre sur soi ou d'oser, le seul qui soit resté aux *dare* et *deer* anglais, au *thier* allemand, aux *ferus*, *fera* du latin, se retrouve encore dans la forme dérivée DHARks ou DHRAks, sk. *dharṣ* ou *dhṛṣ*, gr. θάρσος, θράσος, θαρσῦς, θρασῦς,, lith. *drasus*, brave, audacieux, fier (*ferus*), osé, sans préjudice du sens direct *porter*, comme dans angl. *drag*, all. *tragen*. Ainsi, enfin, de GARbh ou GRAbh, sk. *garbh* — et *grah*, lat. *gerere*, d'un primitif GṚ courber, fléchir. J'oubliais à la fois et WṚ, courber, entourer, garder, etc., avec all. *wehren*, garder, et angl. *wear*, porter, et εν-εγκ-ω*, d'où ην-εγκ-α, j'ai porté, du verbe Ak ou Ank ponr Ṛk, courber.

4. — Le moindre coup d'œil jeté sur les lignes de cette case ou de cette hutte, de cette cape ou de ce chapeau, vous expliquera la particularisation du sens de *fléchir*, *courber* en celui de *couvrir*, *garder*, *protéger*, d'où, comme ultième individualisation, *conserver*, *sustenter*, *nourrir*. Ainsi ce PA, fléchir, tordre, sk. *pâ* que l'Hindou vous offre encore dans son *pâpas*, *pâpâ*, *pâpam*, tortu, pervers (κακος, κακη, κακον), vous le retrouverez tantôt avec la signification de garder, protéger, tantôt avec celle de protéger contre la faim ou la soif, nourrir, abreuver, boire. M. Spiegel (*Zeitschrift* de M. Kuhn, XIII, p. 370) a fait une observation analogue à l'endroit du verbe SAR qu'il a montré dans sa forme dérivée SARw sanskr. *sarva*, gardé ou conservé dans son intégrité, complet, entier, d'où *sarvatâti*, salut, zend *haurva*, *haurvatât* (avec h = s comme en grec), gr. ὀλβος, ὀλβοτητ—, lat. *servus* et *salvus*, *salut* —, tantôt

avec le sens de garder, protéger, tantôt avec celui de nourrir, paître. Le même resserrement de sens a lieu pour BHAR ou BHṚ, garder, protéger, puis conserver, nourrir, comme le prouvent et le sk. *bhar-tṛ*, le protecteur, le mari, et le sk. *bhâr-yâ* (protegenda) l'épouse et le sk. *bhara*, nourriture, pain, le *bara* breton.

5. — La courbe qui se continue finit par former le cercle ou le tour, et de là cette particularisation de *courber* en *entourer*, *tourner*, *faire un tour*, *courir*, *voler*. Voyez ce KU ou *cav* (par le guné *cau*), courber, que nous connaissons déjà par son individualisation *être creux* dans *cavus*, *cavea*, *caverna*, etc.; le voici maintenant sous sa forme redoublée KUK (pour KUKU) qui donna ΚΥΚλος, le rond, le cercle, le CYCle, tandis qne son frère KṚ (*curvus*, etc.), par son redoublé KṚK (pour KṚKṚ) produisit le CIRCus (prononcez toujours C à la romaine, c'est-à-dire avec la valeur de l'explosive palatale forte K, même devant *e* et *i*) et CIRCulus, notre CIRque et notre CERcle. Vous reconnaissez aisément que le COURs et la COURse lat. *cursus* et *currere* n'ont pas d'autre origine ; mais il existe dans notre langue un dérivé de ce KṚ, courber, circuler, faire une course dont l'extrait de naissance a besoin d'être établi. Une forme intensive KRUP reproduite dans les langues germaniques sous la forme doublement sifflée de HLUF ou HLAUF, tudesque ou ancien-haut-allem. *hloufan*, all. *laufen* (avec aphérèse de *h* devant *l*, comme d'habitude), angl. *leap*, goth. *hlaupan* a donné le composé *gahlaupan* reproduit dans notre *galoper*, espagn. et portug. *galopar*, ital, *galoppare*. Toutes ces *courbes*, tous ces *crochets* que l'oiseau décrit dans l'air ont porté nos pères à désigner le vol par des verbes au sens de courber, tourner (se mouvoir en décrivant des

courbes) (1). Si PṚ, fléchir, courber, frère de PA, a donné par sa forme secondaire PṚKS ou PRUKS (Cfr. sk. *pṛṣṭa*, *pṛṣni pârçva*, etc.) le germanique FLUG, représenté en allemand par fliegen, autrefois *fliugan*, et en anglais par *fly*; d'un autre côté, la racine WṚ, sk. *vṛ*, d'où WṚT, tourner, si répandu dans notre langue, grâce au lat. VERTERE, a fourni aux latins leur VOL*are* devenu notre VOL*er*. Une dernière individualisation de ce *courber-tourner*, c'est *tourner le dos*, fuir. Ce *fuir* lui-même, en latin FUGERE, n'est qu'un BHUG aryaque et sanskrit identique à BHṚG, forme intensive de BHṚ fléchir, courber, et signifiant aussi fléchir, courber, comme l'allem. *biegen* pour *biugan*. C'est à PRUK fils de PRU=PṚ, et dont nous venons de voir dans PRUKS (2) la forme désidérative, que l'Allemagne doit son FLUH, d'où *fliuhan*, all. *fliehen*, angl. *flee*, tourner le dos, fuir. Souvenez-vous du τροπη grec.

6. — Et ces courbes de la bouche ou de la gueule, ces creux ou ces gouffres vivants qui saisissent et engloutissent ne sont-ils pas encore là pour expliquer comment des verbes au sens premier de *fléchir-courber* se sont individualisés en *engloutir-dévorer*? Que les sanskritistes se rappellent ici la valeur de *fléchir-courber* propre à GAR, GIR, GUR, soit dans *gari* ou *giri*, montagne, soit dans *garu* ou *guru*, qui fait fléchir, lourd, GRAVe, soit

(1) Parfois l'oiseau se précipite et semble tomber; voilà pourquoi *voler* se dit aussi par PAT, se précipiter, tomber, comme nous le verrons en son lieu.

(2) N. B. *Pruks* : *pruk* : : *praks* : *prak*=πλεκ-ω ; et *pruk* : *pru* : : *prak* : *pra*; *pru* et *pra* étant des formes gunées ou renforcées de *pṛ*. *Praks* est reproduit en latin par *plect-ere*, *flect-ere* et—*plect-i*.

dans *gōla*, cercle et globe, soit, enfin, dans ce diminutif si fécond GARBH ou GRABH, sanskr. GRBH, *grah*, *rabh* et *labh*, et que de ces syngenèses ils rapprochent non-seulement GRUBH affaibli en GLUBH et devenu en sanskrit *lubh*, verbe où la faim, le désir ardent, sk. *lobha*, lith. *luba*, all. *liebe*, angl. *love* sont si bien rappelés par engloutir, dévorer, mais encore et surtout GAR et GIR, dévorer, engloutir, sk. *gala*, gosier, sk. *galate*, *girati*, *gilati*, il dévore, il mange, avec *gara* et *giri*, l'action de dévorer, dont les parents grecs γάρον et γαργαρεὼν avec γαργαρίζω conservent bien le G initial, tandis que le latin le change en V dans VOR*are* pour GOR*are*, déVORer. Je ne ferai qu'indiquer rapidement GUR (sk. *gurayate*, il dévore) avec lat. GUL*a*, notre GUEULe et *gurgulio*, sans oublier *gurges* et *ingurgitare*; — GRU avec lat. GLU*tire*, engloutir, *de*GLU*tire*, etc., et sa forme dérivée GRUK, sk. *gruć*, gr. γλυκ dans γλυκυς (1) avec son individualisation curieuse d'enlever, voler; — GRAs, sanskr. *grasate* et *glasate*, il dévore; — GARDH ou GRDH, engloutir, dévorer, d'où désirer ardemment, sk. *gṛdhra*, vautour, *gṛdhu*, avide et *gardha*, désir.

7. — *Fléchir fortement* devient *tourmenter*, *fatiguer;* et tenez, ce *tormentum*, qui a donné *tourmenter*, est lui-même un dérivé de *torquere*, fléchir fortement, *tordre*. KRU, courber, tordre, simple dans KRAW (guné KRAU) et KRAM, devenu en sanskrit *klam* et *çram*, tourmenter, fatiguer, est redoublé dans lat. CRUC de *cruciare*, tourmenter; il eut pour pendant KRIK conservé dans les verbes sanskrits *kliç-yati*, il est tourmenté; *kliç-nati*, il

(1) Doux, qu'on dévore tant c'est bon; synonyme du sk. *gulya*, de GUR, et frère du latin *dulc-is* pour *gulc-is*.

tourmente ; *hrç-yati*, il tourmente, il fatigue. Mais, parmi les verbes qui offrent cette particularisation de sens, le plus répandu me semble être BAdh, courber, creuser (n° 1), fléchir, lier (n° 8) sk. *badh* ou *bandh*, et, enfin, tourmenter, fatiguer, sk. *badh-yate*, il tourmente ; sk. *badha*, tourment, mal ; gr. παθος, πενθος ; lith. *badau*, je tourmente, russe *bodu*. Par une métathèse de H, qui lui est familière, le latin dit FEd pour BHEd=BEdh= BAdh dans *fessus*=*fedsus* et FAd pour BHAd=BAdh dans *fastidium*=*fadtidium*, d'où *fastidiosus*, notre *fastidieux*.

8. — L'individualisation de l'idée *fléchir* en celle de *fléchir l'un dans l'autre*, *d'entrelacer*, de *lier*, de *nouer* créa, comme nous venons de le voir, un BAdh, fléchir, lier, qui nous rappelle *bandeaux* et *bandelettes*, cadeaux fort reconnaissables de l'invasion germanique. Comme BAdh, le verbe DU, fléchir, tordre, s'individualise en *tourmenter*, sk. *du-noti*, *dû-na*, *du-ta*, gr. δυη, δυαω, etc.; mais il s'individualise encore en *lier*, *être ob*LIgé (*ob*-LIgatus), sanskr. védique *duvas*, devoir reLIgieux, Cfr. gr. το δεϝ-ον, ce qui est obligé, le nécessaire (comparez, pour *necessarius*, *necesse* et *nectere*), δει=δεϝετι, cela lie, cela oblige, il faut ; δεϝομαι, etc. On se ferait une très-fausse idée de la famille de DU, lier, si l'on ne considérait ce verbe que sous sa forme primitive, sans tenir compte de la variation DAM (par DAW=DAU guné de DU), gr. δαμαω, διδημι, δεμω, δαμναω ; lat. *domare*, goth. *tamian*, angl. *tame*, all. *zähmen;* sans tenir compte aussi des altérations que subit ce DAM renforcé d'abord en DYAM et perdant ensuite son D initial devant la *prolongeable* Y (loi bien connue!), d'où YAM, lier, contraindre, dompter, sanskr. *yam*, rarement *jam*—(*dya*=*ja*) ; sans tenir compte, enfin, des trois grandes racines que

produisit également, par la perte de son D initial, DU renforcé en DYU : YU, lier, joindre, sk. *yu*; YUG, lier fortement, attacher, sk. *yuj*, lat. JUG dans *jungere*, *jugum*, *jugare;* gr. ζυγ dans ζεύγνυμι, ζυγὸν, ζυγόω, etc, lith. *ïungiu*, je joins; goth. *juk*, le joug; YUDH, s'entrelacer dans la lutte, combattre, Cfr. CER*tare* de KṚ, fléchir, entrelacer.

9. — Le tremblement n'est qu'un fléchir de çà et de là, un mouvement plus ou moins rapide de flexion répétée, aussi bien *agiter fortement*, *trembler* et, par suite, *craindre* (le symptôme extérieur pour l'émotion qui en est la cause invisible) ont-ils leurs expressions syllabiques communes avec *fléchir*, *courber*. La plus féconde en dérivés est sans contredit TAR ou TRA, fléchir, tordre, et, ici, trembler (=*tremlar*=*tremulare* de *tremulus*), s'agiter, être en état de *trépidation* (*trepidare*) de *trepidus*, d'où *intrepidus*, notre *intrépide*). La forme secondaire TARs ou TRAs a donné lat. *terreo* pour *terseo* (=*tarsayâmi*), je fais trembler, causatif dont le sanskrit *trasati*, il tremble, est la forme purement subjective.

Vous connaissez déjà KAP avec le sens de *fléchir* et avec les individualisations n° 1 et n° 4, le voici maintenant avec le sens de *trembler*, *agiter*, sk. *kampate*, il est ébranlé, il est agité ; sk. *ćapala*, tremblant, etc.

10. — Tous les corps sont loin d'être également souples, également flexibles et l'Arya ne dut pas être longtemps à s'apercevoir que l'effort compressif d'inflexion imprimé à une branche de bois mort, par exemple, amenait d'autres résultats qu'un arc ou un cerceau. Nous possédons dans l'individualisation favorite de *courber-fléchir* en *rompre-briser* un témoin de cette observation. BHRAG, forme dérivée intensive de BHṚ, fléchir, est connue de tous, et par lat. FRAG (*frango*, *fregi*,

fractum), d'où *fragile*, fracture, fraction, et par le gothique *brikan*, all. *brechen*, angl. *break*, dont nous avons fait *bris* et *briser*. En changeant BHR̥G=BHRAG en BHAG (la voyelle *a* pour la voyelle *r̥*), d'où leur *bhaj* ou *bhanj*, briser, rompre, diviser, partager, les Aryas de l'Inde ont singulièrement affaibli cette énergique expression. Ils ont, avec le même *a*=*r̥*, mais sans le chuintement de G en *j*, le nom *bhangi*, 1° l'action de courber, courbure, 2° l'action de rompre, rupture.

Par l'addition d'un nouveau rapport qui n'échappe à personne, les Aryas individualisèrent *briser-rompre* en *manger*, *rompre sous la dent*, *jouir de*, *se servir de*, *consommer*. Ainsi, pour ne pas sortir de l'exemple choisi, BHRUG pour BHR̥G nous est parvenu dans lat. FRUG (*frui* pour *frugi*, comme le prouve *fructus sum*, FRUGes, FRUctus) et dans goth. *brukjan*, all. *brauchen*, manger, jouir de, se servir.

De *manger* à *consommer*, le passage est facile, et la figure qui rend *accomplir un acte*, *remplir une fonction* par *manger*, *consommer* est une figure qui n'a pas besoin de commentaire. Ce même BHR̥G, sous sa forme BHUG (*r̥* changé en *u*), est représenté en sanscrit par *bhuj*, 1° fléchir, plier; 2° rompre, mâcher, manger, jouir de, et en latin par FUG ou FUNG dans *fungi*, *fungor*, *functus sum*, où l'idée de consommer un acte a remplacé l'idée de consommer un mets quelconque.

Issu de BHAG=BHR̥G, BHAKS a, lui aussi, le sens de *manger*, non-seulement dans sanskr. *bhakṣate*, *bhakṣayati*, il mange, mais encore dans gr. φαγω, φαγας, φαγος, φηγος, etc.

11. — La flexion des membres pelviens qui caractérise la marche, cette flexion si accentuée dans l'ascension,

dans la descente et dans le saut, a frappé l'esprit de nos pères, car ils ont dit avant nous *marcher*, *monter*, *descendre*, *bondir*, *sauter* par *fléchir-plier*. SKAD, fléchir, courber, individualisé d'une part en *couvrir*, *cacher*, puis *ombrager* (no 4) sanskr. *čhad*, s'individualise d'autre part en *se mouvoir en fléchissant fortement les jambes*, lat. SCANDere, d'où *de*SCENDere et *ad*SCENDere, skr. *skadate*, *skandati*, il saute, il bondit; lat. CEDere pour SCEDere (1), *skad* où le sens de *fléchir*, *céder* se trouve à côté de celui de *marcher;* lat. CADere pour SCADere, skr. *skad* et *çad*, tomber, Cfr. gr. σκάζω. Il y a de même un SKAR, courber, fléchir, skr. *skhal* et un SKAR, sauter, bondir, gr. σκαιρω pour σκαριω, lat. *scurra* pour *scuria*. Je mentionnerai ici ce SAR, fléchir (*modo* SAL*icis*) que nous avons vu plus haut avec le sens individualisé de *garder*, *protéger*, et qui existe à côté d'un SAR, bondir, sauter, lat. *salire*, notre *saillir*, *saltus*, d'où *saltare*, notre *sau(l)ter*, gr. ἅλλομαι pour ἅλιομαι (esprit rude pour σ), je bondis, je saute.

12. — Mettre tout son corps dans un état de flexion ou de demi-flexion, *s'asseoir* ou *être assis*, *se coucher* d'où *être couché*, telle est la dernière individualisation de l'idée *fléchir-courber*. Ici encore ce sont les syllabes à base de K qui ont donné le corps des principaux verbes au sens de *infléchir*, *incliner*, *asseoir*, *coucher* : KU (prononcez *kou*) dans son dérivé KUBH, lat. *cubare*, *cumbere*, mais avec la simple valeur de *fléchir*, *plier*, dans *cubitus*, le cou(b)de ; — KU dans son guné (ou renforcé) KAU devenu KAM par KAW et ce KAM, dans le sanskrit

(1) N'oubliez pas de prononcer C comme K devant *e* et *i*, c'est-à dire à la manière antique.

kam, signifie *fléchir les bras autour de, embrasser* et, par suite, *aimer* (l'effet pour la cause), tandis que dans *çam* pour *kam*, il veut dire *fléchir*, *affaisser*, *calmer*. A côté de KU viennent se placer les verbes simples KI, se coucher, être couché, d'où dormir, et SKI, skr. *kṣi*, gr. κτι—, s'asseoir, se coucher quelque part, y loger. De même qu'il fait *çam* de *kam*, le sanskrit fait *çî* de *kî*, et il dit *cêtê* (aryaque KAITAI), il est couché, tandis que le grec plus conservateur, ici du moins, nous offre κειται, comme il a gardé de la même racine κοιμάω, κοιμητήριον, κοίτη, κοῖτος. Le latin, qui aime à renforcer K d'un W, dit QVI (KWI) pour KI dans *quies*, *quiesco*, *quietus* auquel nous devons nos adjectifs *coi*, *coite* (ci-devant *quoit*), *quitte* et —*quiet* dans *inquiet*.

Après KUBH, KI, SKI viennent KRI, lat. —CLI—*no*, gr. κλι-νω, goth. *hlei-nan* et KRA qui, par le désidératif de sa forme redoublée, KRAKS, a donné l'aphérésé laks ou lakh qu'on retrouve dans λέχος, λόχος, λέκτρον; lat. *lectus*, *lectica;* goth. *ligan*, être couché, allem, *liegen*, angl. *lie*, et goth. *lagjan*, coucher, déposer sur, all. *legen*, angl. *lay*.

J'allais oublier de citer le verbe SAD, fléchir, incliner, asseoir, être assis, issu d'un primitif SA, auquel nous devons aussi SAK, skr. *sać* (Cfr. SU, SI et SAR). De tous les mots issus de cette racine, le composé sanskrit *pra-sad*, incliner vers, avoir une inclination pour, est peut-être celui qui montre le mieux que la signification première de SAD était *fléchir*, *incliner*. Le latin offre SED (*sedere*, *sedes*, *sella* pour *sedla*, *sedulus*, *sedare*, etc.), et le grec, ἑδ et ὁδ, avec esprit rude pour σ comme très souvent (ἕδος ἕδρα, ἕζομαι pour ἕδιομαι, ὁδὸς, etc.); le gothique a *satjan*, asseoir, déposer, et *sitan*, être assis; allem. *setzen* et *sitzen*; angl. *set* et *sit*.

Qu'on me permette de résumer ici les douze variations de l'idée *fléchir-courber* telles qu'elles résultent de la synthèse du vocabulaire aryen :

1. — Etre creux, être convexe.
2. — Tenir, prendre, acheter et faire tenir ou donner, vendre.
3. — Porter, supporter, être pendu, peser.
4. — Couvrir, garder, protéger, sustenter, nourrir.
5. — Entourer, tourner, aller vite, courir, voler.
6. — Engloutir, dévorer.
7. — Tourmenter, fatiguer.
8. — Entrelacer, lier, nouer.
9. — Agiter fortement, trembler.
10. — Rompre, briser, mâcher, manger.
11. — Marcher, sauter, bondir.
12. — Asseoir, être assis, coucher, être couché.

3. — *Genre* Serrer - Resserrer

Troisième et dernier mode d'application de l'effort compressif, le genre Serrer présente quatre espèces distinctes de variations logiques.

1. — Amasser, combler, emplir.
2. — S'empresser, se hâter,
3. — Condenser, durcir, se coaguler.
4. — Se resserrer en angle, être pointu, traverser.

En rapprochant deux ou plusieurs objets, en les serrant l'un contre l'autre, on les entasse, on les amasse, et, à un moment donné, que le contenant soit la main, un coffre ou une salle, le plein, le comble arrive. De là tout d'abord les idées *entasser*, *amasser*, *combler*, *remplir*.

L'aryaque ici présente trois verbes principaux : TU, TṚ et PṚ pouvant engendrer ou seulement résumer les formes PAR, PUR, PRA, PRI.

De l'idée de *combler*, *emplir*, TU, skr. *tu*, passe souvent au sens d'*accomplir*, *parfaire*, comme dans ces terminaisons indiennes si connues *-tvat*, *tavya* et *tvâ* où il représente l'accomplissement de l'acte désigné par le verbe qui p récède : *dâ-tavya*, l'accomplissement de l'action *donner* (*dâ*) est à exécuter; *-tvâ* pour *tuâ*,. véritable instrumental au sens de *par* l'accomplissement de l'acte de, après l'accomplissement, etc., *dâ-tvâ*, en donnant, après avoir donné ; *-tvat*, *tvant*, *tvan*, d'où *tva*, *tvana*, accomplissant l'acte de, etc., véritable participe actif (présent) de TU, combler et enfler, emPLIr et accomPLIr.

De son côté TṚ, qui s'arrête à l'idée de *combler*, *rassasier* dans skr. *tṛ* (*tṛnoti*), lat. *tri* dans *nu-trî-re*=*novo-tri-ere* (*novo* ayant le sens de *nouveau-né*), arrive aisément à celle de *satisfaire*, *contenter*, *réjouir* dans la forme dérivée TṚP, sk. *tṛp* (*tṛpyati*, *tarpati*, *tṛpnôti*) gr. τέρπω, lith. *tarp-tas*, content, satisfait.

Il en est de même de PṚ, amasser, combler, emplir, gardant ce sens direct dans skr. *pṛnati*, *piparti*, *prâti*, gr. πίμπλημι, lat. — PLE*o*, etc., mais s'élevant à la signification figurée de *satisfaire*, *contenter*, *réjouir*, et, par suite, *aimer*, dans skr. *pṛnôti*, *prayati*, *prînati*; gr. πρ' et φιλ pour φιρ dans Πρίαμος, Πρίαπος, φίλος et φιλέ ; ωlat. *PLA* pour *PRA* dans *placare* et *placere*, ce dernier devenu notre *plaire* et notre *plaisir*; esclav. *prijati*, aimer, lith. *pristelus*, chéri ; goth. *frijon* et *frion*, aimer ; allem. *freuen*, contenter, réjouir, d'où le sens d'*aimer* dans l'ex-participe présent *Freund* (pour *Freuend*), goth. *frijonds* l'ami, angl. *friend*.

Plus tard, en étudiant les lois qui président aux assi-

milations d'idées, nous verrons comment l'agent volontaire, l'agent qui fait ce qu'il aime et parce qu'il l'aime, a reçu son nom des verbes PRA ou PRI, satisfaire, aimer : goth. *freis*, libre, avec *frijei*, liberté, allem *frei*, angl. *free*, un beau pendant du latin *liber*, autrefois *luber*, ce frère du lat. *lubet* ou *libet*, et du skr. *lubh*, aimer, allem. *lieben* dont j'ai parlé plus haut.

2. — Appliquez cette idée de l'amas et de l'entassement aux pas qui succèdent rapidement aux pas, et vous aurez l'individualisation de l'emPRESSEment. Notre *presser le pas* ne rappelle-t-il pas le *fast* anglais (de PAs fils de SPA, serrer) ; avec les deux significations 1° de serré, ferme, pressé contre, et 2° de prompt, agile, rapide ? Les Romains ne devaient-ils pas leur *festinare* se hâter, à un *festinus* dérivé de *festus* pour *fedtus* (1), de FEd=BAdh, serrer, métathésé en BHAd (*Cfr.* FOd = BAdh, creuser dans fodere)? Et pour indiquer qu'une chose se répète coup sur coup, les Italiens ne disent-ils pas *spesso*, qui n'est autre que le latin *spissum*, serré, dense, épais eSPAIS pour *spicsum* de SPAk, skr. *spaç*, d'un simple SPA, serrer, voisin de SPR ? Rapprochons-en SPU, s'empresser, tud. *spuon*, anglo-sax. *speovan*, esclav. *spiejon*, sans oublier les formes secondaires σπευδ et σπούδ, deux gunés de SPUd, dans σπεύδω, je m'empresse, et dans σπουδη, empressement, hâte, zèle, d'où σπουδαῖος, etc.; lat. STUd pour SPUd dans *studium*, empressement, zèle, travail assidu, *studere*, etc. Le tud. *spuatôn*, s'empresser, et l'anglo-saxon *spedan* avec angl. *speed* auto-

(1) C'est une loi de dissimilation bien connue que celle qui change D en S devant T : j'aime le patois latin *visto*, vu, pour *vidto ;* mais quand l'assimilation amène *visso*, puis *vîso* (*vîsus*, *a*, *um*), je regrette la forme intégrale de ma racine *vid*.

risent à penser qu'il exista un SPUDH à côté de SPUD = σπουδ = *stud*.

3. — Observé dans l'eau qui se congèle et devient glace, dans le lait qui se coagule et devient fromage, dans le sang qui se fige et devient caillot, le phénomène du resserrement des molécules constitutives des corps dut frapper de bonne heure les Aryas. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer coup sur coup dans leur langage l'individualisation si naturelle de *serrer*, *comprimer* en *condenser*, *durcir*, *coaguler*. STA, STI, STU, STR̥, serrer, resserrer, durcir, sont des collatéraux de STA, STI, STAR, eSTAblir, STImuler, inSTAller. Nous aurons plus tard à exposer les belles images que la parole tira de ces quatre verbes primitifs, surtout quand elle voulut nous montrer soit le roidissement des membres dans la STUPeur, soit la dureté de cervelle du STUP*idus*, du STUL*tus* ou du STOL*idus*, soit encore la fermeté inébranlable et la force de résistance du STRE*nuus*. Ce lat. *strenuus* me rappelle notre *hardi*, mot germanique au sens direct de *serré*, *dru*, *dur*, issu du verbe KARDH, frère de KRUDH, skr. *krudh*, être dur, être rude, être en colère, lat. *crudus*, cru, *crudelis*, cruel. Les verbes simples, d'où sont sortis ces dérivés intensifs (*kardh*) et *krudh*), sont KAR, d'où sanskr. *kala*, cru, dur, gr. κάρτος et κράτος, dureté, force; KRU, d'où skr. *krura*, dur, rude, farouche.

4. — En rapprochant toujours, en resserrant graduellement les lignes superficielles d'un corps, on le termine en pointe, on le rend aigu : voilà pourquoi le coin, le cône, l'épi (eSPIc), l'épine (eSPIne), l'angle et l'aiguille reçoivent leurs noms de verbes au sens de *serrer*, *resserrer*, *aller en se resserrant*. Dans R̥K ou AK

(avec *a*=*r*), celui de ces verbes qui est le plus riche en dérivés, l'idée de pointe conduit à celle de pénétration facile et de rapidité d'allure. Ainsi Ak, skr. *aç*, a le sens d'aller en se resserrant, en formant angle ou coin dans *aç-ri*, coin, angle, dans *-aç-ra*, qui est terminé en angle, dans *aç-an*, trait, Cfr. zend *ak-u*, pointe, lat. *acus*, *acumen*, *acutus*, *acies*, gr. ἀκή, ἀκίς, ἀκμή, goth. *ahs*, épi. Et ce même Ak, skr. *aç*, signifie *pénétrer*, *traverser*, *avancer rapidement* à la manière de l'*acus* ou de l'*acies* dans skr. *ak-ra*, prompt, vif, Cfr., lat. *ac-er*, dans skr. *âç-u*, rapide, gr. ωκ-υς, lat. *oc-ior*, *oc-iter*, Cfr. goth. *aihvan*, aller vite; de là le nom du cheval en aryaque AKWA, en sanscrit *açva*, en grec ἵππος pour ικκος, ικFος, en latin *equus*, goth. *aihvs*, tud. *ehu*.

Telles sont les individualisations que subissent dans le vocabulaire indo-européen les trois idées génériques Poser, Fléchir, Serrer. A ces trois idées composant la classe PRESSER sont de tous points opposées les formes logiques Aller, Etendre, Répandre, dont les dictionnaires m'ont forcément conduit à faire ma classe TENDRE. C'est de cette seconde classe d'idées verbales où l'effort expansif oppose constamment ses effets aux résultats contraires de l'effort compressif (Classe PRESSER) que j'essaierai, dans un prochain article, d'esquisser le tableau.

H. Chavée.

LES ÉLÉMENTS
DE LA DÉRIVATION

I

Dans la plus complète extension de sens qu'il puisse admettre, un vocable comprend une racine, un élément dérivatif, un signe de la relation de cet élément à cette racine, enfin un suffixe casuel ou personnel.

Je n'examine point ici ce que c'est que la racine ; je ne m'inquiète en aucune façon de sa valeur réelle, de sa personnalité ou de sa non-personnalité ; je m'en tiens aux éléments dérivatifs.

On me permettra d'appeler *éléments de relation* les données servant à faire de la racine en quelque sorte un être vivant, soit actif, soit passif, selon leur spéciale manière d'être.

L'expression n'est peut-être pas rigoureusement précise et contient sans doute une double notion ; en premier lieu la notion de l'élément dérivatif lui-même, en second lieu celle du rapport de cet élément à la racine ; mais comme, en fin de compte, ces deux conceptions se lient indissolublement dans une même expression pour

la création du mot, je ne vois nul inconvénient à les réunir sous une seule et même appellation.

Le suffixe casuel ou personnel qui vient donner la précision définitive de lieu, de moyen, de sujet, etc., etc., est la plupart du temps formé d'un élément pronominal, *sum*, ϝόπς, *bos*, *est*. Que celui-ci soit simple comme dans les éléments que voilà, ou qu'il soit le résultat de plusieurs données simples associées, comme dans *sumus*, *hṛde*, *estis*, cela n'est d'aucune importance pour la valeur du fait en lui-même.

En ce qui concerne l'élément de relation (cette dénomination étant admise dans sa portée multiple), il peut consister, soit en appendice à la racine, ἅγιος, natus, — soit dans un redoublement de la racine δίδο-μεν, gignimus, — soit dans une gradation de la voyelle radicale, χέϝομεν (χύ-σι-ς), got. g*iu*tan, fondre, verser (g*U*tans, versé, fondu); sk. *Emi* je vais (*i*mas, nous allons), — soit enfin dans l'intercalation de quelque syllabe.

On appelle « thème » le conglomérat quel qu'il soit de la racine et de l'élément de rapport. Ainsi soit la racine GHU, couler, admettant au présent le renforcement de la voyelle (en grec ευ ou εϝ, suivant l'euphonie), plus un *a* (gr. ο), nous aurons comme thème du présent χεϝο. — Soit la racine KRU, entendre, plus l'élément ta, nous aurons un dérivé aryaque kruta, thème du nominatif krutas, en grec κλυτός, en sk. *çrutas*.

Il importe en tous cas de remarquer que la racine peut dans sa simplicité même se lier directement au suffixe casuel ou personnel : *as-mi* je suis, lat. *es-t*, lith. *és-ti*, got. *is-t*. Parmi les noms je citerai en vieux perse *auramazdâ* formé de « aura » seigneur, « maz » grand, « dâ » connaître, à l'accus. *Auramazdâm* ; dans la même langue *upaçtâ* secours, de « upa » auprès et « çtâ » se

tenir : Auramazdâmaiy upaçtâm abara, écrit continuellement Darius, « Auramazdâ m'a porté secours. » En sansk. *yudh* combat (loc. *yudhi*) et *pad* pied ; il est vrai qu'ici la racine est secondaire ; mais cela ne fait rien à la chose. On peut citer encore *bhâ* lueur, *mû* lien et quelques autres.

Bien entendu il ne saurait être question ici ni de l'augment ni des voyelles de liaison. Voici par exemple l'aryaque RUDHRA-S rouge, qui admet en grec l'augment ἐ-ρυθρό-ς, en sk. une voyelle de passage, *ṛudh-i-ras*. On connaît le latin *rutilus* qui admet également cette voyelle. Et ici il est intéressant de prendre note d'un *t* latin représentant un θ et un *dh* sk., comme dans pati, lates, puto, cutis, torsus. Voir Kuhn dans les *Beitr*. I, 368 ; contra Aufrecht, *Zeitschr*. IX, 232.

Nous avons vu tout à l'heure la réunion de plusieurs éléments pronominaux personnels ne former à vrai dire qu'un seul suffixe, *es*-TIS, ἔσ-MEN. Il se peut faire, en ce qui concerne les éléments formatifs du thème, qu'ils se trouvent également en nombre multiple à la suite les uns des autres. Mais ici la réunion ne forme pas un tout, un groupe, un de sens et de valeur : le premier élément de rapport dérive la racine et donne un thème primaire ; — le second dérive ce thème primaire et donne un thème secondaire. Et ainsi de suite. Exemples : *ves-ti* habillement, *ves-ti-tu* vêtu, c'est-à-dire « habillementé » ; — *dâ-na* — chose donnée, *dâ-na-tar*, — celui qui fait l'action de donner : comme on le voit, ce n'est point *-natar* qui modifie *dâ*, c'est *-tar* qui imprime son cachet à *dâna*. — Inutile sur un fait aussi simple de s'étendre davantage.

II

Ces notions élémentaires bien acquises, un grand pas se trouve fait. Pourtant avant d'examiner en particulier chacun des éléments dérivatifs, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur la théorie générale de la dérivation en ce qui touche la subjectivité ou l'objectivité de la notion dérivée. Cette théorie est des plus simples et des plus faciles à comprendre. Et tout d'abord, je m'empresse de reporter l'ancien mérite de sa découverte au savant auteur de la *Lexiologie indo-européenne*.

Soit une racine quelconque, le verbe simple STA poser, se tenir, DHU fumer, DA donner, TA étendre (1), KU entourer : soit cette racine dérivée par le démonstratif *ta*, d'où le thême STAta ou DAta. J'ai pour signification dudit thème « donné » ou placé. » Assurément ce n'est encore là qu'un concept général; mais ce concept est précisé déjà, quant à son caractère d'activité ou de passivité : la délimitation dernière, celle de lieu, de manière, de sujet, de régime viendra avec le suffixe final, soit casuel, soit personnel.

Quoi qu'il en soit, ce que nous tenons en fait dès à présent, c'est que pour la formation du dérivé passif l'élément dérivatif demeure intact et inviolé.

Du passif à l'actif le passage est possible par trois moyens également simples.

Le premier consiste à pousser à l'extrême la voyelle de l'élément dérivatif, c'est-à-dire à faire monter *a* à *i*

(1) TA étendre, GA progager, MA mesurer, penser, sont les vraies racines de ces faux primitifs *tan*, *gan*, *man*. Beitr. II, 97 *s*.

ou â *u*. C'est ainsi que KAKTA étant l'état d'une chose cuite « le cuit », KAKTI est l'action de cuire « le cuire »; puis, dans la progression labiale, tandis que STATA donnera à entendre « placé debout, » STATU signifiera l'action de placer debout ou de se tenir debout.

Seconde façon d'exprimer l'activité. C'est le recours à la voyelle vibrante *ṛ*, la voyelle active par excellence : SA-TA chose semée, SA-T*ṛ* semeur, par développement *satar* (1).

Troisième procédé. C'est pour l'instant le plus important : on attire l'attention tout entière sur la notion verbale par la castration en quelque sorte de l'élément dérivatif : DATA donné, DAT donnant. Tout à l'heure nous verrons comment les participes vulgairement dits « présents » sont formés d'après ce dernier moyen.

III

Une observation qu'il est sans doute superflu de soulever, c'est que ces dérivés de noms ne doivent pas être confondus, d'après une consonnance identique, avec telle ou telle manière d'être du verbe conjugué.

(1) La voyelle *ṛ* est considérée par un grand nombre de linguistes comme non primitive. Il y a là, selon moi, une erreur des plus graves. Non-seulement *ar* vient de *ṛ*, dont il est le guna, mais il est encore de toute impossibitité que *ṛ* puisse être dû à *ar* : à *ra*, c'est une autre question. Je ne prétends pas, au surplus, étayer mon opinion de cette simple affirmation ; en temps opportun je la développerai. Une observation seulement : si *ṛ* n'était pas organique, nous nous trouverions en présence d'un fait inouï, à savoir des racines premières closes, *kar*, *dhar*, *par*, etc.

Ainsi le TI dérivatif est dans le verbe conjugué suffixe personnel, dans le nom il est élément dérivatif du thème. Soient donc représentés par R la racine, par D l'élément dérivatif, par *t* le suffixe casuel ou personnel, le « ti » en question sera, dans la formule que voici :

R D *t*,

Soit *t* si le vocable appartient à la classe du verbe conjugué, soit D s'il appartient à celle du nom. Application : sk. *arpayati*, il fait monter, R=ar, D=paya, *t*=ti ; — sk. *matis*, intelligence, nomin. (au propre, la mesureuse), R=ma, D=ti, *t*=s.

En d'autres termes, si le τι de ἐστί, il est ; si celui de μάντις, voyant, prophète, représentent l'un et l'autre le démonstratif *ta* rendu actif par la progression vocalique ; s'ils sont tous deux *essentiellement* le même et unique élément dérivatif, — il n'en est pas moins vrai qu'ils sont mis à deux rôles tout distincts, l'un dans le verbe conjugué, l'autre dans le nom.

IV

Il est temps d'arriver à l'examen des éléments dérivatifs, non plus en ce qui concerne leur portée, mais bien en ce qui touche leur origine.

Je m'occuperai en commençant des dérivés de premier degré dans les noms, *ma-ter*, *op-us*, φύ-σι-ς, *da-tu-s* ; en second lieu, je me tournerai, toujours dans la même catégorie des vocables, vers les dérivés à plusieurs degrés, λυσό-μενο-ς, *alu-mnu-s*, *na-tion-em* (acc.).

Suivra l'examen des mêmes éléments dans les verbes.

V

Voici venir d'abord les dérivés de premier degré dans les noms, soit substantifs, soit infinitifs, soit participes, soit adjectifs.

Le TA démonstratif est le plus frappant et le premier qui se présente à la pensée. J'ai dit ci-dessus comment il dérivait passivement la notion verbale : inutile de revenir sur ce point. Ce que je ne puis omettre, d'ailleurs, c'est qu'il ne laisse entendre l'idée réalisée que comme entièrement accomplie. En un mot, TA est une terminaison de parfait passif. Les *adjectifs verbaux* en τος des grammaires grecques sont purement et simplement des participes parf. pass., γραπτός écrit, ποιητός fait, θετός placé. Est-il besoin de répéter la même chose pour le lat. *datus*, *natus*, *factus*, le sk. *uktas* (=*vaćtas*) appelé, *baddhas* (=*badhtas*) lié, *ínâtas* connu, le vieux perse *kartam* (nom. neut.) fait, *dâtam* (neut.) la loi, ce qui est posé, établi (cfr. das Gesetz)? — La forme μενο que l'on emploie au passif en la suffixant aux thèmes du présent, du parfait, du futur nous occupera en temps opportun.

En traitant ici des participes, nous ne quittons pas les thèmes nominaux. Le participe est un nom au même titre que le substantif, que l'adjectif, que l'infinitif (1).

On peut dire que la partie significative distingue seule le nom, l'adjectif, le participe. Ce dernier indique uniquement un moment d'action et ne fait point entendre la constance et la perpétuité de cette action comme le marqueront l'adjectif et, à un plus haut degré encore, le nom. Ainsi *dupant* est participe et ne peut s'ap-

Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler les substantifs *factum*, *natus* (v. persique), *dâtam*, etc.

Quant à SA substitut de TA (1), nous n'en trouvons aucune trace ici. Il ne faudrait pas prendre pour dérivés par SA les *lusus*, *clausus* et autres qui, d'après une loi phonétique bien connue, sont pour **ludtus*, **claudtus*.

J'arrive aux actifs de TA.

La forme T simple s'est trouvée dès l'unité aryaque renforcée par l'intrusion d'une nasale. On voit déjà qu'il s'agit des participes actifs *dicent-em*, λύοντ-ος (2). Je n'ai pas à parler des formes gâtées du nomin. sing. *ferens*, *dicens*, λύων : d'après des principes rigoureux elles se trouvent parfaitement attendues.

La caractéristique du participe qui nous occupe est bien T ou, d'après le renforcement, NT : ce n'est en aucune façon *at* ou *ant*. L'*a* qui vient ici s'interposer, sk. *adANt* mangeant, lat. *edENt* est purement euphonique. Il faut

pliquer qu'à l'action de tel moment, nullement au caractère général, comme *dupeur* adjectif; *dupé* est participe et n'implique aucune idée de constance, à la différence du nom *dupe*. Entre le nom donnant à comprendre l'état habituel et le participe indiquant le fait fugitif, l'adjectif tient en quelque sorte le milieu. Quoi qu'il en soit, cette distinction est fort délicate en bien des cas, et au fond, si l'on s'en rapporte uniquement à la constitution des vocables, elle n'existe pas. — Je n'insiste point sur ce fait que l'infinitif n'est qu'un nom à l'un quelconque de ces cas.

(1) La déclinaison du démonstratif *sas*, *sâ*, *tad*, gr. ὁ ἡ τὸ est à cet égard un fait important. On sait que l'esprit rude tient lieu en grec d'une *s* initiale.

(2) Non-seulement du présent, mais parfois encore de l'aoriste et du futur, moyennant certaine annexion thématique. Se rappeler par ex. part. prés. λύων=λυ-οντ-ς, part. aor. λύσας=λυ-σαντ-ς, part. fut. λύσων=λυ-σοντ-ς.

se méfier dans la dérivation de ces voyelles de liaison ou de secours dont on a tant abusé ; je leur consacre quelques lignes ci-dessous.

Pour en revenir à l'élément en question, l'on voit que je ne puis m'associer à l'analyse de M. Schleicher (Comp. 2e éd. 464). Si le suffixe dérivatif était *ant*, la chose se passerait fort bien lorsque ce suffixe aurait à suivre une consonne comme dans AD-*ant* ; mais dès qu'il devrait s'accoler à un thème en *a*, l'on aurait forcément *a* + *a*=*â*, l'on aurait en sk. *bhara* + *ant*=*bharânt*, ce qui n'est pas. Les auteurs qui tiennent *ant* pour primitif se trouvent contraints d'admettre la chute de l'*a* de cet élément dans les cas où le radical se trouverait terminé par un *a*. En vérité, est-ce bien sérieux ?

Dans cette classe de mots latins, dont le nominatif est en *es* pour *ets*, nous avons une preuve convaincante de la non-primordialité de la nasale. Je citerai (*super*)-*ste*—(*t*)-*s* survivant, (*inter*)-*pre*(*t*)-*s*, *tud-et-s* marteau, *gurg-et-s* l'engloutissant, le gouffre. Nous n'avons là que de simples participes actifs au même titre que prudens, amans, vocans, docens.

En ce qui concerne TṚ, secondairement *tar*, je rappelle au plus vite sk. *pitṛ* père, lat. *pater*, anglo-sax. *sveoster* sœur, got. *brôthar* frère. J'ai fait observer ci-dessus combien c'était un procédé naturel que l'emploi de la vibrante *ṛ* pour marquer la vie, l'activité, l'action ; mais je ne puis vraiment m'étonner des efforts inouïs que font, afin d'expliquer les *tor*, τηρ, *tar*, les auteurs pour qui la voyelle *ṛ* n'est point primitive. Encore un coup, je ne veux pas me laisser entraîner à une digression sur ce sujet, tout intéressant qu'il puisse être.

Pour TRA ce n'est évidemment pas autre chose que ce *tṛ*, *tar* présenté de façon à pouvoir soutenir le suffixe ca-

suel *m* des noms neutres que l'on connaît bien, *ara-tru-m*, ἄρο-τρο-ν, charrue ; sk. *dâ-tra-m*, faucille ; μέ-τρο-ν, sk. *mâ-tram; castrum* pour **cad-tru-m*, moyen de défense, etc.

TI nous présentera cette particularité de former à côté des μῆτι-ς, sk. *mati-s*, intelligence (celle qui mesure), et autres, des infinitifs, une fois décliné au datif. (Benfey, Voll.st. Sansk. Gr. § 949 ; Schleicher, Comp. p. 450 *ss.*)

Deux remarques. Ne pas prendre comme venant d'un substitut de *ti* les σι grecs de φύ-σι-ς nature, πό-σι-ς mari. Quand même le sk. *bhûtis*, *patis*, le got. *faths* ne viendraient pas en aide, il ne faudrait pas perdre de vue ce fait que devant *i* le τ des éléments dérivatifs devient σ, sauf chez les Doriens. — En second lieu, il convient, pour le latin, de se rappeler la chute de l'*i* au nomin. dans bien des thèmes en *i* : *mors*, *ars*, *nox* ne sont pas seulement pour *morts*, *arts*, *nocts*, mais encore pour *mortis*, *artis*, *noctis* (1). Ennius emploie encore ce dernier.

TU à côté des *sta-t-us*, l'action de se tenir debout, *auditus*, l'action d'écouter, forme au datif lui aussi des infinitifs *sartavê*, courir, s'élancer (Benfey, Voll. Gr. § 919); de même à l'accusatif *êtum*, aller. (Benfey, Kurze Gr. § 400). Les supins lat. en *tum* correspondent rigoureusement à cette dernière forme, *saltum*, *lusum*=**ludtum*. — Mais il ne faut pas oublier que dans plus d'un dérivé *tu* est une condensation de *tva*, par ex. dans βρωτύς, nour-

(1) Il ne faudrait pas se fier au grec pour la reconstitution de ce dernier mot. Tandis que le thème est purement conservé chez les Hindous *nak-ti*, chez les Lithuaniens *nakti*, chez les Slaves proprement dits, les Gots, etc., les Hellènes, par une singulière méprise, se sont forgé un thème νυκτ, nom. νύξ, horriblement faux. En zend on constate parfois un bouleversement analogue. (Spiegel, Beitr. II, 31).

riture (Benfey, Kurze Gr., p. 224), dans δικαιοσύνη comme on le verra plus bas.

En face de *ta* et de *sa*, nous avons MA et NA; examinons quelques-uns de leurs dérivés du premier degré.

On connaît le sk. *dhar-ma*, loi, chose arrêtée, correspondant au latin *forma*, forme, dim. *formula*, formule, loi (1). Inutile d'appuyer sur d'autres exemples. Inutile également de faire observer que tous ces dérivés sont passifs dans leur acception première et naturelle.

Bien entendu, ainsi que l'on s'y attend d'après la théorie plus haut formulée, les dérivés en MI reportent à une conception primitivement active. Ainsi en sk., une des nombreuses appellations du vent est *jagmi-s*, « celui qui va ».

Toutefois, il y a ici un écueil à éviter. Un grand nombre de formes qui, au premier coup d'œil, seraient classées dans cette catégorie, révèlent à l'examen une toute autre dérivation. Par exemple, le grec θέμις, justice, de la racine DHA, poser, établir (cfr. *formula*, *dharma*, all. Gesetz, Satzung) a pour thème θε-μντ. C'est toujours un dérivé actif, mais non plus par *mi*. Il faut remonter à un *θεμαντ, *θεματ, au sens d'« établissement ». Je n'insiste pas sur la valeur du suffixe μαντ, ματ, qui sera examiné à son temps. — On peut consulter sur cette matière un travail très serré de M. Benfrey, dans Or. und Occid. II, 755 *ss*.

NA a de même que *ta* (voir ci-dessus), la fonction de participe parfait passif :

ἁγ-νὸ-ς pur = sk. *yaj-n'a-s* (2) ; lat. *do-nu-m* = sk. *dā-na-m*.

(1) De la même racine que *firmus* et *frenum*.

(2) L'esprit rude représente un *y* initial conservé en sk. : g. ὅς

On trouve cependant un certain nombre de mots ainsi formés sans être de vrais participes : ὕπ-νο-ς = sk. *svap-na-s*, lith. *sap-na-s*. (Le *somnus* des Latins est pour *sop-nu-s*, cfr. *sop-or*.

Au sens actif, nous trouvons NI, avec progression de la voyelle, dans le sk *dhû-ni-s*, agitateur, *vah-ni-s* Agni, en tant qu'il porte (vehit) l'offrande aux dieux.

En ce qui concerne les formes en NU, il faut parfois les tenir comme condensation de *nva* (1) pour *nava*. Ainsi, le sk. *sûnus*, lith. *sûnùs*, enfant, de la racine SU arroser d'où procréer, est certainement une forme passive : je restituerai le primitif *sû-na-wa-s* « doué de création, procréé ».

Le participe du prétérit passif serait simplement *sû-na-s* s'il n'était *sûtas*, lequel existe en sanskrit.

C'est avec toute raison, me semble-t-il, que M. Benfey (Or. und Occ. I, 265 note) rapproche de *sûnus* le grec ὑιός. La filière eût été * συνϝός' * ὑνϝός, * ὑνιός, ὑιός. L'esprit rude pour *s*, cela est tout naturel : l'affaiblissement de ϝ en ι est encore un phénomène bien connu (πλείειν est pour πλεϝ-ειν, rac. πλυ gunée, cfr. πλεύ-σομαι, (voir Curtius, Grundz. 505 *ss*) ; la chute de ν est justifiée par M. Benfey loc. cit.

Par contre, *ma-nu-s* est bien « la mesureuse ».

Vient le relatif KA peu employé comme dérivatif de premier degré ; c'est par lui que sont formés *paucus* et

lequel = sk. *yas;* ὥρα saison = zend *yâre* = got. *jêr*, tud. et v. saxon *jâr* ; ἧπαρ foie = sk. *yakt*, lat. *jecur*.

(1) Va devient *u*, comme ra *ṛ* et ya *i* — sk. *pṛthus* cfr. πλατύς et lith. *platùs*, ary. « pratus » ; sk. *iyâja* pour ar. « yayâga » ; sk. *uvâća* il dit, ar. « vavâka ». Sk. *svapîmi* je dors, a pour parfait *suṣvâpa*.

parcus. Nous verrons qu'il joue un rôle important dans les dérivés de second degré.

Le copulatif YA est bien plus fréquent. Un exemple vulgairement cité est *med-iu-s* = sk. *madh-ya-s*, z. *maidh-ya*, got. *midji-s*, gr. μέσσος (1). Nombre de mots latins en *ie-s*, *iu-s*, *ia*, *iu-m*, sont ainsi formés : acies, facies, genius, etc.

Faut-il rattacher au pronom *ya* les dérivés participes fut. pass. ?... sk. *yaj-ya-s*, qui doit être honoré=ἅγιος (2); *kar-ya-s*, qui doit être fait ; *âr-ya-s*, vénérable. Ne les pourrait-on pas regarder comme dus à une forme verbale d'après *ya*, aller, tendre vers ? (ἴημι).

Le suffixe WA est fréquent dans les premiers dérivés : *equus* = ἵκρος = ἵκκος = ἵππος = sk. *açvas*, au propre « doué de rapidité ». La racine est *ak*, pénétrer, d'où acies, acutus. On reconnaît la même dérivation dans *ard-uu-s*, *per-spic-uu-s*, et une foule d'autres. Dans plus d'un vocable, naturellement il y a eu condensation de *va* en *u*, et cela dès la souche aryaque, comme en témoignent sk. *âç-u-s*, rapide, et ὠκύς.

Peut-être n'ai-je pas été fondé à ranger ce *va* parmi les suffixes d'origine pronominale : toutefois, comme son origine verbale n'est en aucune façon démontrée, je constate simplement l'incertitude sur sa provenance, et j'arrive à

RA, dont la source est tout aussi obscure. Citons seu-

(1) Pour μεθ-γο-ς. Il est curieux de voir le prâkrit *Massa* et l'italien *Mezzo* traiter les langues classiques d'après un procédé analogue.

(2) Je ne reviens plus sur la représentation par un esprit rude d'un Y initial. Voir l'antépénultième note.

lement *aj-ra-s* = *ager* (1) = ἄγ-ρο-ς ; puis δῶρον, *gnarus*, etc.

Nous voici à deux éléments que l'on ne peut regarder l'un et l'autre que comme des apparences modifiées du participe actif -T, par facilité -*a*T, par nasalisation -*an*T (Voir plus haut, p. 173.)

Le premier est celui que l'on rencontre dans le sk. *snêh-an*, ami (aimant), *râj-an*, roi (régnant), *vṛṣ-an*, Indra (en tant qu'il donne la pluie), taureau (en tant que sator), *takṣan*, charpentier; dans le zend *arṣan* et le grec ἄρσην (nom. sing.) ; dans le lat. *leon* nom. *leo*. Le type de ce dernier, par ex., est RAWANT, acc. *rawantam* : en grec, le thème est donc λέϝοντ. Cet idiome seul eut la chance de conserver le *t*, rappelez-vous le gén. λέοντος, les autres rameaux ne déclinant plus que d'après *an* : lat. *leonem*, *leonis*. Le féminin de λέων, à savoir λέαινα, a beau ne point montrer ce *t*, il n'en est pas moins exact que celui de λέοντος est parfaitement organique. Mais le got. dans *hund-s* a l'avantage sur κύων, κυνός, sur le sk. *çvan*, et rappelle mieux le thème organique KWAT d'où KWANT, nom. KWANTS, gonflant. M. Curtius est donc peu heureusement avisé à tenir comme accessoire le *d* de *hund-s*. — Nombre de mots latins en *en* sont formés d'après cet élément, *pecten*, peigne; *gluten*; mais ici gardons-nous de toucher aux vocables en *men* comme lumen, flumen.

Le second suffixe dérivatif est AS. On connaît ces thèmes neutres en *as*, ες, *us*,

d'où sk. *vać-as* , ϝέπος discours, parole,
man-as, μένος courage,

(1) En lat. *u* et *i* du nom. sing. tombèrent fréquemment devant *s*. L'on eut à un moment *puers*, *agrs*, d'où *agers* (euph.), puis, d'après un procédé régulier *s* tomba.

sar-as (1), ἕλος (2), eau courante,
sad-as, ἕδος, siége,
çrav-as, κλέϝος, gloire, bruit,
jan-as, γένος, *genus*, race,
ap-as, *opus*, œuvre,

et une certaine quantité d'autres.

Il y a encore dans cette classe des masculins et des féminins ψευδής, menteur, trompant, sk. *uṣas*, aurore, éclairant.

Les deux déterminatifs A et I sont l'origine de nombreux dérivés.

Cette sorte de pronoms n'a pas, comme les démonstratifs, la faculté de se modifier dans le but d'individualiser la racine, soit activement, soit passivement. Il ne faut donc pas s'étonner de voir *garbh*-A-*s*, fœtus, conçu er *garbh*-A-*s*, uterus, concevant; .....φορ-ο-ς, qui apporte, et ὁ φόρ-ο-ς, le tribut apporté; *çiv*-A-*s*, celui qui respecte, *çiv*-A-*s*, celui qui est respecté, heureux; *bhar*-A-*s*, celui qui porte, *bhar*-A-*s*, fardeau, porté; *mân*-A-*s*, qui produit, *mân*-A-*s*, façonné.

Parmi les actifs, citons encore *dêv-a-s*, brillant=*dîv-u-s;* parmi les passifs λοιπ-ό-ς, qui est laissé.

On doit prendre garde ici de ne pas introduire des noms en *-as*, tels que *jædus*, ϝεπός, κλέϝος, p. 179, ou bien en *an*, comme *padan*, le pied, foulant, *râjan*, p. 179.

En ce qui concerne les dérivés de premier degré par I, il suffira de citer *kav-i-s*, poëte, sage, au propre « le

(1) Sk. *sarit* fleuve, est encore une forme active : l'*i* est de liaison. Voir sur le rapprochement en question Kuhn, Zeits. II, 129; Curtius, Grundz, 323; Bopp, Zeits, III, 21.

(2) Avec esprit rude représentant *s* initiale, comme dans ἑπτά, ὁμός, ἑ (pour σϝε), ὁ, ἡ, ἕρπω, et nombre d'autres.

voyant » ; κλεϝ-ί-ς, clef = *clav-i-s;* ἔχ-ι-ς = *ahis* = *anguis* = lith. *aìks*; sk. *pać-i-s*, feu (cuisant).

(Dans *can-i-s* et *mensis*, l'*i* est purement d'occasion. J'ai donné ci-dessus, p. 179, la forme organique du premier. Celle du second est MAT d'où MANTS, nom. Le gotique *menoth-s* est donc encore plus pur que le grec μήν, pour μενς pour μεντς, que le skt *mâs*, pour *mans* pour *mants*.)

J'ai eu l'occasion déjà de parler des condensations de *-wa* en *-u*. La dérivation par un *u* organique ne me semble pas prouvée : tous les exemples, selon moi, se ramènent comme dans ὠκύς, *açus* à un type *-wa*. Ainsi, le *manu-s*, homme, est simplement *man-va-s*, doué de la pensée; ainsi *vindu-s*, savant est pour *vind-va-s*, doué de science, de vue, — sk. *gurus* et βαρύς représentent un aryaque « garwas » doué de pesanteur; — sk. *laghus* et gr. ἐλαχύς un « raghwas » doué de légèreté; sk. *svâdus* et gr. ἡδύς pour σϝαδύς un « swâdwas » doué de douceur.

VI

Nous allons voir comment les tiges ainsi formées poussèrent des branches, puis des rameaux, puis des rejetons, sans recourir à d'autres éléments, mais en modifiant simplement un premier thème par un élément secondaire de dérivation, puis le thème formé de la racine et des deux éléments en question par un troisième élément, et ainsi de suite.

S'il a pu être utile pour la clarté du sujet de traiter distinctement, comme je l'ai fait, de la dérivation du premier degré, il serait superflu de consacrer une section

spéciale aux dérivés de second degré, une autre à ceux de troisième, une autre à ceux de quatrième. La théorie générale de dérivation étant bien saisie, on suivra sans peine la filière successive des individualisations secondaires.

Le démonstratif TA est tout aussi fréquent comme suffixe de second degré que comme dérivatif primaire, soit que le thème ait été formé déjà par lui-même, soit qu'il résulte de l'adjonction d'un autre élément. Ainsi *ves-ti*-s, habillement, ce qui vêt, *vesti-tu*-s « habillementé »; *stagnu*-m, eau endormie, *stagna-tu*-s, couvert d'eau stagnante.

Quant aux superlatifs grecs en -τατο-, εὐρύ-τατο-ς, χαριϝές-τατος, μελάν-τατος, on ne peut dire que le second *-ta* modifie chez eux le premier : il n'y a pas là réellement une dérivation de second degré. Ce procédé est plutôt une espèce d'insistance assez comparable aux répétitions naïves de certains idiomes (Beitr. II, 392).

Sous sa forme active -T nous reconnaissons le démonstratif comme dérivatif secondaire dans les WAT d'où WANT, au nom. WANTS d'où WANS. (Pour le simple *wa*, voir ci-dessus p. 178). La fonction de ce dérivatif composé est celle de participe prétérit actif (Compend. 2e éd. 403). La forme sanskrite est ici moins pure que la forme grecque, car elle représente l'état renforcé d'après une nasale: le nomin. est *-vân* pour *-vans*. Le grec de son côté possède -Fως non pour ϝοντς mais simplement pour ϝοτς comme le prouve bien le génitif en ϝοτος. On voit d'ici λελυκώς pour λελυκϝοτς. λελυκότος pour λελυκοτϝος etc. Le sens est parfaitement légitime : *wa* signifiant, comme nous l'avons vu « doué de », *wat* ne pouvait laisser entendu que « ayant ».

Ce même dérivatif s'individualisa aussi d'une autre fa-

çon : non plus en participe parfait actif, mais en adjectif.

Qu'il me suffise de noter ici son passage au latin sous la forme *-vons* d'où *-vôs* d'où *ôs*, que nous retrouvons (avec addition d'un *a* thématique) dans *libidin*-os-*u-s*, *curiosus* et semblables.

En sanskrit il est fréquent : *vivasvat*, plein d'éclat, *bhâsvat*, même sens, *puṣpavat*, fleuri, *bhagavat*, bienheureux ; puis avec *u* = *va* nous aurons *marut*, le vent, en tant que destructeur.

En grec il prend la forme ϝεντ, d'où ϝεντσ c. à d. ϝενρ c. à d. ϝεις (1) au nomin. sing. masc. : τιμῆς = τιμήεισ = τιμηϝεις. Cet exemple à la vérité n'est pas très simple puisqu'il renferme une contraction : dans χαρίϝεις, gracieux, l'on se retrouvera plus facilement.

Ici se présente la forme -MAT, -MANT d'où -MAN. Même sens que pour le dérivatif précédent. Sk. *nâ-man*, nom, qui fait connaître ; *arya-man*, le Soleil, plein de noblesse ; *çuṣman*, le soleil, desséchant ; *çruti-mat*, doué de l'ouïe ; — lat. *-men* et *-mon* d'où *-mo* au nominatif : *no-men*, *lu-men*, *ful-men*, *Rumo*, celui qui coule, ancien nom du Tibre, *ho-mo*, *ser-mo*, *pul-mo*, *ceri*-mon-*ia*. Grec -μον au nom. -μων dans τελα-μών, porteur (cfr. tulo, tollo), πνεύ-μων, poumon, τέρ-μων, frontière, ce qui limite (sk tar-man, lat. ter-men), ϝίδ-μων, expert, connaisseur ; — ou encore μεν, au nom. sing. masc. μην- : ποι-μήν, qui garde, enfin -ματ au nom. -μα : ὄ-νομα, gén. ὀ-νόματος, nom. πρᾶγμα,-ματος, affaire.

(1) ν devant ς disparaît, et la voyelle qui le précédait progresse par compensation. Ici ε monte à ει. Voir l'exposit. de cette évolution phonétique au Compend. § 42. Ainsi κτείς nom. peigne, est pour κτένς ; πλακόεις, gâteau, est pour πλακόεντς, gén. πλακόεντος.

L'on trouve encore la forme *-min*. skt *dhar-min,* juste, vertueux, *dhû-min*, fumeux, gr. στα-μίν, support.

En gotique je citerai les thèmes *na-man* nom, *gu-man*-homme.

Ce -MAN a maintes fois formé des souches qu'est venu développer le démonstratif. Ainsi, tandis que *fragmen* donnait à entendre « brisement, » *fragmen*-tu-*m* signifia « brisementé. » Je demande grâce pour ces expressions, mais elles rendent parfaitement l'idée dérivative.

Parallèlement à *-min*, l'on trouve *-vin :* sk. *mêdhâ-vin*, doué d'intelligence.

A côté de *-mat* et de-*vat* il conviendrait de placer les formes-YAT, -YANT nées de la même façon. Malheureusement on ne les retrouve que sous une apparence dégradée *-yans*, -ιονς d'où -ιων, *-ios* d'où *-or* et réservées à la notion du comparatif. (Compend. 2e éd. § 232).

J'arrive aux dérivés secondaires par TI, autre manifestation active du démonstratif.

Ici nous nous trouvons en présence d'une forme extrêmement importante, surtout en ce qui concerne le latin : *-tâti*, zend *tât*. Etant donnés NAWA nouveau, l'aryaque eut NAWA*tâti*-jeunesse : ce *tâti* contient, outre le verbe TA ou TAN, créer, produire, le pronom TA devenu actif dans TI et signifiant *ce qui produit, la force qui réalise; navatâti* est donc *ce qui constitue jeune*, la jeunesse, en un mot.

Comment le grec au lieu de νεϝοτητις a-t-il au nom. sing. — νεότης ? Rien de plus simple et de plus régulier..... Et d'abord chute du digamma (1) ; en second lieu, chute de l'*i* devant le suffixe casuel ; enfin réduction

(1) Voir Ahrens, *de Græcæ linguæ dialectis;* — J. Savelsberg, *de digammo ejusque immutationibus dissertatio.*

à un simple *s* de *t*+*s* (1). Tous ces abstraits, *novitas*, *civitas*, *celeritas*, *æ(vi)tas*, *potestas*, *gravitas*, *scævitas*, sont ainsi formés et la restitution de leur nom. singul. conduirait dans tous à un *-tâti-s*. De même pour γλυκύτης, douceur, suavité, σκαιότης, gaucherie, βραχύτης, brièveté.

Avec *tûti* latin pour *tâti* organique, nous trouverons *servitus*, *senectus*, *virtus* (Comp. § 227) où le-*tus* du nom sing. vaut pour *-tutis* (2).

Il y aurait à citer une foule d'exemples de -τr,-tar dérivant à un degré secondaire : *dominator*, *dictator*, *spectator*.

Les dérivés secondaires par MA les plus importants se rencontrent dans les formes superlatives en *-tama* (3). On connaît les superlatifs à base adverbiale (c'est-à-dire pronominale), tels que *postumu-s* (pour posttumus), *intimus*, et en skt *uttama-s*, suprême. Inutile de rappeler *maximus* pour mactumus (4) pour magtumus, et d'après une analogie facile à saisir, *pigerrimus* pour pigertimus, *facillimus* pour faciltimus.

Au sujet des formes latines de superlatifs en *-issimus*, M. Schleicher (Comp. § 236) admet une suffixation de

(1) Absolument comme dans *miles*=*milet-s;* εἰδώς= ϝειδϝοτ-ς.

(2) A côté de *servitus* on se rappelle *servitudo* où *tudon* équivaut à *tâtvan* aryaque et sanskrit, au sens de *accomplissant l'action de produire*. A *tâ, tan* créer *(tâti)*, s'attache ar. et sk. *-tvan*=*tvant* (TU), accomplissant. Pour lat. *d*=TW, v. Zeits. II, 226 *ss*.

(3) On sait qu'elles manquent au grec.

(4) Il est peut-être curieux de se rappeler ici les κτ du grec correspondant à des *kṣ* sanscrits : ἄρκτος=*ṛkṣas* ours ; τέκτων= *takṣâ*, constructeur ; rac. κτεν=rac. *kṣan* tuer, blesser ; rac. κτι = *kṣi*, habiter. Voir Aufrecht, Zeitschr. VIII, 72. — Curtius, Grundz. 628.

-tumus à un représentant *-is* de la forme comparative aryaque *-yans*.

NA est bien plus fréquent..

En premier lieu, il faut se souvenir ici des participes en *-mana*, tant au présent qu'au futur, qu'au parfait, qu'à l'aoriste.

Sk. *bôdhamâna-s*, *tudamâna-s ;*

Gr. τιθέ-μενο-ς, se posant, θέ-μενο-ς, s'étant posé, θησό-μενο-ς, devant se poser, θηκά-μενο-ς, s'étant posé.

Lat. *alumnus*, *Pilumnus*, *columna*, *femina* (1) nous présentent le même participe, soit au masc., soit au féminin.—La seconde personne plur. du passif latin, *amamini*, n'est autre que ce même dérivatif : l'on sous-entend au présent « estis » ; au futur, au conjonctif il n'y a rien à sous-entendre, puisque l'expression du mode est rendue dans le mot lui-même, *ama-ba-mini*, *ame-mini*.

En dehors de cette fonction de participe constatons *intestinus*, *doctrina*, etc.

KA est excessivement fréquent comme suffixe de second degré. Il suffira de rappeler en grec αἰσθητι-κό-ς, capable d'éprouver, de sentir, ἡπατι-κὸ-ς ;

En latin *lubricus*, *nauticus ;*

En sk. *bhadraka-s*, beau, agréable, *vastika-s*, mercenaire, *antika-s* placé en face.

Les diminutifs grecs en ισκο-ς, tels que νεανίσκο-ς, jeune, adolescent, στεφανίσκο-ς, petite couronne, admettent, comme on le voit, ce *ka* secondaire.

YA n'est pas moins usité. Skt *dharm-ya-s*, légitime, *nâsik-ya-s*, nasal ; gr. Ἀθηνα-ῖο-ς, Θαλασσα-ῖο ς, ὅμο-ιο-ς; lat. *patr-iu-s*. Puis les diminutifs grecs παιδάριο-ν, petit garçon, εἰδύλλιον, petite image.

(1) Celle qui allaite, même racine d'où *filius*, got. *daddjan*, sucer, têter, sk. *dhâtrî*, nourrice, mère.

En tant que secondaire, *ya* se trouve encore dans les féminins actifs grecs, tels que ὀρχήστρια, danseuse, ποιήτρια, poëtesse. Ici τρ est le premier dérivatif, ια le second. Il se présenta d'ailleurs dans la plupart de ces cas une métathèse qui ne doit pas nous étonner, et σώτειρα, libératrice est pour *σωτερια ; de même en ce qui concerne γενέτειρα, δότειρα et autres bien connus. — En sanskrit nous ne nous étonnerons pas de trouver ce ια représenté par *î*, ex. *dhâ-tr-î*, celle qui allaite, *dâ-tr-î*, celle qui donne (1). Voir p. 177, à la note, pour ce qui concerne la condensation de *ya*.

Avec RA je citerai sk. *dhûm-ra-s*, couleur de fumée.

Ce *ra* est par excellence l'élément de comparaison : sk. *mahat-tara-s*, plus grand, *katara-s*, lequel, gr. μελάντερο-ς, plus noir, κό-τερο-ς, lequel, lat. *uter* (2), got. *hvathar*, tud. *wedar*.

Ainsi *tara* n'a rien à faire avec l'élément *tr*, d'où *tar*, plus haut étudié.

Mais qu'est-ce que l'élément *ta* auquel vient ici se suffixer *ra* ?... Une simple annexe pronominale démonstrative sans grande portée : ce qui nous le prouve incontestablement, ce sont ces comparatifs où le *ra* est immédiatement joint au radical comme dans sk. *adha-ra-s*, l. *inferus*, comme dans le locat. sk. *upari*, zend *upairi*, perse *upariy*, par dessus, de l'autre côté.

En somme l'élément du comparatif est donc simple-

(1) Je passe sous silence les féminins en τριδ, nom. τρις; mais je dois faire observer que cette forme est intimement liée aux formes que nous venons d'étudier, si peu que cela paraisse au premier abord. Voir Curtius. Grund., 2e éd. 562 *ss.*; Schleicher, Comp. 446; Benfey Or. und Occ. I, 260 *ss.*

(2) Pour *quo-te-ro-s*, comme le prouvent toutes les formes alliées, grecque, sanskrite, osque, ombrienne, gotique, etc.

ment *ra*, nullement *tara*, et la plus grosse des méprises a été faite par les auteurs qui ont cherché l'origine de l'élément comparatif dans cette complaisante racine TR, TAR, traverser, aller au delà.

Dans *captivus*, *fugitivus*, nous voyons WA secondaire (1).

Les deux formes actives *an* et *as* sont l'une assez rare, l'autre assez fréquente en tant que secondaires. Comme exemple, je citerai simplement les dérivés latins abstraits en *-tion*, au nomin. sing. *-tio*. En ce qui touche *ti* pour *tu* = TA le démonstratif, point de difficulté si l'on ne perd pas de vue les principes de la phonétique : du thème *natu-* et de l'élément *on* ne peut naître que le thème secondaire *nation;* de *positu-*, *position* — et ainsi de suite (2). Je ne puis donc admettre l'explication de notre suffixe d'après M. Leo Meyer, à savoir la réunion de *tyâ* + *na* ; mais d'autre part, je ne puis me ranger entièrement à l'avis de M. Curtius, le *ti* de *tio* étant à ses yeux le représentant d'un TI organique. — Il est évident que c'est son idée favorite d'un fonds commun gréco-italiote qui a décidé ici l'auteur des Grundzüge (3).

(1) Ne pas voir le suffixe *va* dans des mots tels que sk. *pârçava-s* sapeur (*paraçu-s*, la hache = πέλεκυ-ς) où *av* est le guna de *u*. Même précaution en ce qui touche *çravas*, κλέϝος, etc.

(2) Comme quoi l'on a recours à une ou deux sifflantes lorsque *tio* est immédiatement précédé de *t* ou *d*, voir Leo Meyer, Or. und Occ. II, 591. C'est ainsi que *cessio* est pour *cestio* pour *cedtio; cæsio* pour **cœssio* pour *cœstio* pour **cædtio ; missio*, pour *mistio* pour **mittio*.

(3) Au surplus, l'on peut sur cette grave question s'en référer aux documents suivants : Bopp, Vergl. Gramm. III, 242; Leo Meyer, dans Or und Occ. II, 595 ; Curtius, Grundz der gr. Et. 2e éd. 74 ; Schleicher, Compend. 2e éd. 454 ; Pott, Etym.

Il ne faudrait pas oublier que *tion* des Latins a précisément chez les Celtes son représentant, je veux dire *tin* (Ebel, Beitr. I, 168).

Enfin le démonstratif A est, lui aussi, fort souvent secondaire. On l'emploie, par exemple, comme thématique à la suite de ces prétendus composés qui ne sont en réalité que des dérivés de degré secondaire au moyen d'éléments verbaux, *causidic-u-s*, *pedisequ-a*, *malevol-u-s*. Je m'occuperai plus loin des dérivatifs verbaux ; pour l'instant je me contente de répéter que ces sortes de vocables n'ont aucun rapport avec les *longanimus*, ἀκρόπολις, μεσημβρία, sk. *mahâdanta*, qui a de grandes dents, etc., les vrais composés.

Pour en revenir à l'*a* thématique, constatons qu'il n'est nullement indispensable à la suite des dérivés à éléments verbaux. C'est ainsi que le sk. possède *yâdṛça-s*, quel (ἡλίκος), mais aussi *yâdṛç* ; — *tâdṛça-s*, tel (τηλίκος), mais aussi *tâdṛç*.

VII

J'ai dit quelques mots dans ce qui précède de chacun des principaux éléments dérivatifs. On se doute bien que je ne suis pas entré dans tous les détails que comporte un pareil sujet ; — je m'en suis même tenu presque exclusivement au sanskrit, au latin, au grec : il est facile de recourir aux ouvrages spéciaux pour obtenir les éléments congénères. Voir par ex. Spiegel, die altpers. Keilinschr. p. 150. Quoi qu'il en soit, et tout en n'ayant le désir que

Forsch. I, 90 ; divers passages de la Zeitschrift, notamment VI, 420—IV, 40—III, 393.

de donner une idée générale du système de dérivation, il me faut absolument consacrer quelques lignes à certains éléments que j'ai dû tout à l'heure passer sous silence.

Le suffixe latin *don*, abrégé en *din*, que nous voyons dans *dulcedo*, gén. *dinis*, équivaut au sk. *tvan* (p. 185). Ce *don* est identique à la seconde partie de l'élément latin *tudo*, gén. *tudinis* (fortitudo). Si *don* équivaut à *tvan*, pourquoi *do* du gérontif ne représenterait-il pas *tva*=*tua* « qui est à accomplir » (TU) ? Je m'écarte donc de l'opinion émise par M. Schleicher. (Comp. p. 397).

Quant au grec συνη (dans σωφροσύνη, réflexion), il faut le tenir aux lieu et place de *τυνη (1) et comme correspondant du sk. *tvana*, ex. *patitvana*, puissance maritale, *vasutvana*, richesse. Le dernier élément est le démonstratif NA, le premier est plus obscur et il serait difficile de le rapprocher de ces formes, vulgairement dites gérondives, en *tvâ*. Celui-ci est simplement l'instrumental singulier de TU : gatvâ darçaya... ayant accompli l'action d'y venir, fais voir... etc.

Dans un certain nombre de mots latins l'élément dérivatif est *-inu* (s) fém. *-ina* : dom-inu-s, reg-ina ; nous remontons forcément à un ANA typique par lequel nous expliquons les σφεδ-ανό-ς, zélé, στεφ-άνη, bord, marge, sk. *vad-ana-m* la bouche. Cet *ana* me semble être tout simplement l'élément actif *an* (voir plus haut), auquel se serait suffixé un *a* thématique. Tous les vocables de cette classe sont en effet des noms actifs, il est aisé de s'en convaincre.

L'élément dérivatif grec βο est fort probablement pour ϝο = lat. *vu*, sk. *va* : vide supra. On sait combien la demi-consonne labiale a de rapports avec l'explosive

(1) Cfr. σύ toi, pour τύ que conserve d'ailleurs le dorien.

faible de son ordre. En grec surtout, il est facile de citer un grand nombre de cas où le w typique égalant un digamma est tombé à β (Curtius, Grundz. 514).

Les noms grecs en ευ, tels que γραφεύς, écrivain, κουρεύς, barbier, γονεύς, père, présentent un élément dérivatif assez obscur à première vue. M. Bopp le rapproche du *yu* sanskrit, *das-yu-s*, destructeur, *çundh-yu-s*, feu (en tant que purifiant); la demi-voyelle se serait donc vocalisée en ι et de là aurait dégénéré en ε (Zeitschr. III, 21). Faudrait-il dès lors tenir ce *yu* comme un actif du relatif?... En tout cas l'on doit également se rappeler les noms propres Ἰδομενεύς, Τυδεύς et autres. Ici je recommande l'excellente étude de M. Pott, Zeits. III, 171.

VIII

J'arrive à une catégorie de noms où l'élément dérivatif est non plus pronominal, mais bien verbal. On pense naturellement que cette sorte de dérivés est restreinte à un faible nombre de cas. J'en citerai quelques exemples.

Le verbe BHṚ porter, a donné au latin candela*brum*, pol-lu-*brum*, les fém. verte*bra*, tene*bra* tene*bræ*.

Dérivés analogues dans le sk. *dharmabhṛt*, qui soutient la justice, *mahîbhṛt*, montagne, portant les vaches célestes, les nuages.

Le verbe WID, distinguer, voir, savoir, a donné un nombre considérable de dérivés sanskrits, *dharmavid*, connaissant la loi, *vêdavid*, connaissant le Véda.

DṚK, voir paraître, n'est pas moins fécond : sk. *tâdṛç*, paraissant comme celui-ci, c'est-à-dire « tel, » *kîdṛç*, paraissant comme qui? c'est-à-dire « quel? »

Il faut rattacher ici les terminaisons latines *-licus*, *-lics*, *-lis*, gr. λιχο-ς, got. *leik-s* (Chavée, Lex. indo-eur. 115.) Le gotique *leiks* est par lui-même adjectif, comme on le voit dans *ga-leiks*, le gleich allemand, pareil, et dans plusieurs autres vocables (voir l'Ulfilas de Massmann, au gloss. p. 714, 715).

Le verbe AG, pousser, conduire, a formé *remig-*, nom. *remex*; en grec παιδαγωγός, conducteur d'enfants.

Le verbe KR faire, a donné au sk. *kâlakṛt* le Soleil, qui fait le temps; *yajn'akṛt*, sacrificateur; au latin sepul*crum*, lava*crum*.

Le verbe PA, garder, a fait naître *gôpâ*, vacher; DIK judex.

J'ai tiré ces quelques exemples d'une foule d'analogues; il serait superflu d'insister sur un procédé aussi simple. Il convient toutefois de rappeler qu'en sanskrit cela est assez courant.

IX

Si je ne me suis pas étendu sur cette question de la dérivation nominale par des éléments verbaux, il faut également ne pas oublier que dans l'examen des éléments pronominaux je n'ai eu pour but que de donner une idée générale du système, et que je n'ai aucunement prétendu à une complète exposition des susdits éléments. J'ai passé rapidement surtout en ce qui concerne la dérivation secondaire. Quoi qu'il en soit, je pense que cette vue d'ensemble peut ne pas demeurer absolument inutile pour les personnes à peu près étrangères aux études linguistiques : c'est à elles seules que s'adressent ces quelques pages.

X

Quittons les éléments de rapport dans les noms pour les examiner dans les verbes. Ici encore je tâcherai, sans sacrifier l'intelligence du sujet, de rester bref et précis.

Nous nous trouvons en présence, non-seulement des éléments que nous avons étudiés à propos des noms, mais encore d'éléments nouveaux.

Parmi ceux-ci je citerai en première ligne le « guna. » On nomme ainsi la progression d'une des voyelles fondamentales *i*, *u*, *ṛ*, ou plutôt son renforcement, au moyen de la préfixation d'un *a* à cette voyelle. Je n'ai point parlé de *a*, car il est son propre guna (1). Le guna de *i* est donc *ai*, celui de *u*, *au* : celui de *ṛ* est non pas *aṛ*, mais naturellement *ar*. Ici je n'entends que le vocalisme aryaque. Chacun des rameaux indo-européens a traité, en effet, à sa manière ces « *ai*, *au*, *ar* » typiques. Les Gots, par ex., comme représentant de » ai, ont *ei*, absolument comme les Grecs : ainsi la racine STIGH, presser, fouler, donne au type commun *staighâmi*, je monte, qui devient en grec στείχω, en got. *steiga*. D'autre part, ευ des Grecs, *iu* des Gots représentent le « au » typique : de là *bhaugâmi*, je fuis, devient chez les uns *biuga*, chez les autres φεύγω. Je ne passerai pas en revue cette série de faits, je me contenterai de rappeler la précieuse fidélité du sk. : c'est une simple question de transcription que son *ê* pour ai, son *ô* pour au.

Le guna appliqué à une racine, laquelle est immédiatement suivie des désinences personnelles est une carac-

(1) Voir Benfey, Vollst. Gramm. § 9 *ss*.

téristique du présent : rac. I, aller, sk. *êmi*, je vais, gr. εἶμι, lith. *eimì*. Ce n'est pas à dire que tous les présents soient ainsi formés : l'on sait, en effet, qu'il y a dix manières de constituer le thème de ce temps. Ici encore, je renverrai aux grammaires sanskrites. Ces différentes manières d'être du présent sont organiques et primitives ; on les retrouve dans les divers rameaux, soit presque toutes, soit quelques-unes seulement, soit toutes sans exception. Le latin, les idiomes celtiques, slaves, germaniques sont les moins bien partagés : aux uns comme aux autres il manque plusieurs de ces catégories diverses.

Quoi qu'il en soit, il faut bien se garder de croire que le guna soit particulier au domaine du présent. Les différents éléments peuvent affecter des temps différents. Voyez, par exemple, le redoublement : on le retrouve dans une des dix classes dont je viens de parler, rac. DA, donner, sk. *dadâmi*, grec δίδωμι ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il demeure la caractéristique par excellence du parfait. C'est un procédé sans aucun doute un peu naïf, mais par là même fort naturel : τετίμημαι, j'ai été honoré, ϝέϝοργα, j'ai fait, *tutudit*, il frappa, sk. *bibhêda*, j'ai fendu (1).

Je passerai sur un autre élément qui caractérise lui

(1) Dans le nombre des règles propres à la réduplication, il en est une fort importante : si la consonne à redoubler est une aspirée, à sa place arrive la non aspirée sa correspondante, c'est ce que nous voyons dans *bibhêda*. Le grec τίθημι = sk. *dadhâmi* je pose, est un exemple bien connu. Il y a là, soit dit en passant, un argument invincible contre les personnes qui prétendent faire prononcer les χ, θ, φ autrement que κ, τ, π suivis d'une aspiration.

aussi le temps présent, à savoir l'introduction dans le vocable, soit des syllabes *na, nu* (Kuhn, Zeitschr. II, 455), soit d'une simple nasale. Evidemment ce formatif du thème est d'origine pronominale.

Nombre de verbes, on le sait, naquirent directement des thèmes nominaux; de *bhara*, fardeau, naît *bharati*, il porte, φέρει pour φέρεσι (1) pour φέρετι, et ainsi de suite. (Comp. p. 366). Mais à ces souches nominales s'adjoignit pour former des causatifs un élément *ya* (2). C'est le relatif que nous connaissons déjà. Exprime-t-il bien nettement et d'une façon bien assurée la relation causative « je fais chanter, je fais monter... » ? Cela n'est point de la dernière évidence, mais avec un peu de bonne volonté l'on peut parfaitement admettre la légitimité de ce procédé. Il y a en sk. un grand nombre de causatifs que l'on décompose fort aisément. Soit par exemple *dâhayati*, il fait brûler; à décomposer : j'aurai d'abord *ti*, c'est-à-dire lui actif « il », *ya* élément de rapport causal « fait faire l'action de », *dâha*, brûlement. Ce *dâha* est simplement un thème nominal de la rac. sk. *dah*, brûler « dahati, il brûle, dadâha, j'ai brûlé. » Soit *bhâjayati*, il distribue : je reconnaîtrai successivement *ti*, lui actif, c'est-à-dire « il », *ya* « fait l'action de » *bhâja* « distribution ; » du verbe *bhaj*, diviser. — Les causatifs latins sont également reconnaissables, mais il est pour eux une triple possibilité de devenir de cet *a-ya*, qu'il ne faut pas méconnaître. Ou bien il se contracte comme dans *sedo*, je calme, je fais se po-

(1) Avec ς tombant entre deux voyelles, μίσσ = Ϝίσος = lat. *virus*, sk. *viṣas* ; μένους = μένεος = μένεσος = sk. *manasas* (génit.). Quant à σι désinentiel pour τι, voir ci-dessus, p. 175.

(2) Et non *ay*, malgré les assertions de quelques grammairiens. Cela n'aurait aucun sens.

ser, qui est pour *sedayo pour *sedayomi = ar. *sâdayâmi* : une masse de verbes en *are* sont ainsi formés. Ou bien *aya* devient *i*, comme dans *sopio* = ar. *swâpayâmi*. Ou bien enfin il devient *e*, comme dans *mones* = ar. *mânayasi*, tu fais penser. — En grec *aya* est représenté soit par αyε, soit par εyε soit par oyε : de là αε, εε, οε (1) ; puis, bien entendu, arrive l'application d'autres principes phoniques spéciaux au grec. Ainsi οχεῖ = ϝοχεyετι = ar. *wâghayati*, il mène en voiture, il véhicule. (Comp. § 209 ; Leo Meyer, V. Gr. d. griech. und lat. Spr. II.)

J'arrive à une série de dérivatifs d'origine verbale.

Le verbe AS, être, a joué ici un rôle fort important, ainsi que le verbe YA, aller et le verbe BHU, être.

Voici par exemple le futur aryaque, 3e pers. sing., PADSYATI, il foulera aux pieds, que nous analyserons ainsi : TI, lui actif « il, » YA, aller vers, AS, être, PAD, faisant l'action de fouler aux pieds « il foulera aux pieds » (2). La forme toute première aura dû être PADASYATI. Dans le futur nous trouvons donc l'emploi de deux dérivatifs d'origine verbale. (Chavée, Franç. et Wall. 85 ; Benfey, K. S. G. § 304,305 et p. 360 ; Hirzel, Zeitschr. XIII, 342) (3).

(1) Avec chute de *y* entre deux voyelles. Je ne saurais assez recommander l'excellente étude de M. Curtius sur le *y* en grec dans les Grundz. der gr. Etym., 532-611.

(2) Dans le futur du verbe AS on comprend que cette racine ne sera pas répétée deux fois : ar. *asyanti*, ils seront, c'est-à-dire « ils vont vers être. » Le sk. n'a plus que *syanti* : le latin possède *erunt* pour *esunt*. Malgré cet *r* pour *s*, comme fréquemment entre deux voyelles, le latin est encore plus pur ici que le sanskrit.

(3) Il existe un autre futur formé du nom actif réuni au verbe *as* : sk. *dâtâsmi* = *dâtâ asmi*, je suis pour donner, je donnerai, avec *dâtâ* = *dâtar*. Est-il besoin de rappeler le *daturus sum* des Latins ?

Pour le latin, BHU, être, est un dérivatif de première importance. Le *ui* ou *vi* du parfait, *docui*, *amavi*, est un reste du parfait *fui* (1) : La comparaison avec l'ombrien ne peut laisser subsister là-dessus le moindre doute. — Le futur en *bo*, amabo, stabo, est dû au même élément : je suis à me tenir, j'ai à me tenir, je me tiendrai. Ce procédé est tellement naturel, que l'anglais en a répété sur son terrain la contre-partie « I am to go, » il faut que j'aille, j'irai ; comparez le système roman dans le français « j'aimer-ai. » (Burguy,, 206.) — Je n'insiste pas sur l'imparfait, credebam, stabam, formé d'après la même racine verbale.

Il y a en sk. un certain nombre de causatifs en *paya*, ex. dâ*payati*, il fait donner, rê*payati*, il fait couler, rô*payati*, il fait croître. Le *ya* me paraît, ici encore, avoir le sens de « aller, tendre vers, » et *pa* est cette même racine au sens de « faire, » d'où ποιέω, ποιητής. (Lex. Indo-eur. rac. 2.) De la sorte *rê-pa-ya-ti* s'analyserait « il tend vers faire couler. » Au surplus, voir Benfey, Kurze S. Gr. p. 56.

Le verbe DHA est, lui aussi, fort important dans la dérivation, surtout en grec. Je ne fais pas allusion aux formes telles que πρήθω, je fais l'action de remplir, et autres analogues ; mais j'ai en vue les aoristes en θην, ἐτιμήθην, je fus honoré, ἐφιλήθην, je fus chéri. Il m'est impossible de ne pas m'arrêter un instant sur l'avertissement que J.-L. Burnouf, lorsqu'il eut appris qu'il existait une science comparative de la grammaire, plaça en tête de sa « Méthode pour étudier la langue grecque. » Rien de plus curieux que de voir notre auteur partir de cette

(1) Surtout ne pas voir cette terminaison *ui*, *vi* dans rui, fui, solui et autres. Comp. 743.

idée qu'un τ ou θ intercalé indique une signification passive, et expliquer par le fait de cette intercalation les aoristes passifs en θην. Le malheur est qu'il n'y a aucune intrusion de θ : il y a tout simplement annexion de la syllabe θε. Celle-ci n'est autre chose que la forme grecque du verbe premier « dhâ » poser, établir ; si bien que ἐδόθην, je fus donné, se doit diviser ἐ-δο-θε-ἑ-ν et s'interpréter 1° ν « je, » 2° ἑ (1), non pas « viens à » mais « vins à », vu l'augment qui se trouve au commencement du mot ; 3° θε « l'action de placement, la position » ; 4° δο « de l'action de don. » En résumé : je vins à la position de don, c'est-à-dire je fus donné. Expliquez de semblable façon ἐλύθημεν, nous fûmes déliés, d'après ἐ-λυ-θε-ἑ-μεν, etc.

Maintenant, comment J.-L. Burnouf a-t-il pu avancer cette prodigieuse notion « τ et δ sont les signes constants du passif » !...., voilà ce que je ne me charge pas d'expliquer. Rien qu'en s'en tenant à l'empirisme de sa Méthode, il était aisé de remarquer que dans λύοντος, λύσαντος le τ n'indiquait en aucune manière l'état passif. — Au surplus, il n'y a pas besoin de remonter à l'avertissement de J.-L. Burnouf pour rencontrer cette singulière théorie. Ainsi, j'ouvre les Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris, et j'y lis, tome III, p. 340 : « Quel est le signe du passif dans les langues indo-européennes ? J'en remarque deux principaux, *n* (ou *m*) et *t*. » C'est

(1) Cet ἑ représente rigoureusement le *ya*, aller, organique. Nous avons déjà vu plus haut l'esprit rude représentant un *y*, p. 176.

(2) Peut-on regarder comme une véritable dérivation par une racine verbale l'extension des racines premières telles que R, STI, par des éléments suffixés *dh*, *gh* et autres, d'où les racines secondaires R*dh*, croître, *arduus*, STI*gh*, presser, *instigare*, etc.?

appuyé sur une série d'observations de cette profondeur que l'orateur en question démontrait en pleine Société, le 19 juin 1862, comme quoi il existait entre les langues sémitiques et aryennes les rapports les plus essentiels.

XI

Avant de terminer, quelques mots sur les voyelles de liaison ou de passage. Il n'y a pas de règles précises, de principes bien assurés sur lesquels on se puisse appuyer pour toujours discerner dans un vocable ce qui est de l'essence même d'avec ce qui est simple facilité de liaison. Pourtant voici quelques renseignements qui ne seront pas inutiles.

Le zend ne possède pas la voyelle typique *ṛ*, il la rend par *er* ou *ar* représentant le guna *ar*; mais à la suite de cet *er*, ou *ar* il place invariablement un *e* de passage : ar. KṚTA fait, (c'est le thème), sk. *kṛta*, z. *hereta*; z. *hakeret* = sk. *sakṛt* (1).

Un fait à observer est celui-ci : le *ere* ou *are* zend peut tenir lieu d'un « ra » organique. Nous savons, en effet, que *ra* avait toute faculté de se condenser en *ṛ* : ce procédé pouvait évidemment avoir en sk. son plein effet; mais en zend où la voyelle *ṛ* était perdue, ce fut forcément le représentant de ce son qui se produisit. Voilà comment l'aryaque PRATU, étendu (toujours le thème), est

(1) Avec *h* pour s comme dans la racine *had*, être assis, v. perse *had*, gr. ἑδ, sk. *sad*, lat. *sed;* ou dans le thème z. et v. perse *hama*, got. *sama*, gr. ὁμο, sk. *sama*, semblable.

en grec πλατύ, en lith. *platù*, mais en sk. *pṛthu* et en zend *perethu* (1).

C'est *i* ou *ī* qu'emploie le sanskrit comme son de passage. (Benfey, Vollst. Gr. § 155, *s.*)

Quant au grec, il ne se contente pas d'introduire de ces sortes de voyelles dans le corps du mot, comme nous l'allons voir ; mais il en fait précéder maintes fois les vocables commençant par deux consonnes, de là nous trouvons ἀστήρ à côté du got. *stair-nô*, du sk. *star-as*, les étoiles (véd). L'on a justement rapproché ce fait du phénomène tout à fait analogue qui se passe dans les langues romanes : *esp.* estar, escribo, *port.* escandalo, especie, *prov.* escala, estable. *franç.* écrire, étable, émeraude. (Diez, Gr. der rom. Spr. I, 224.) Notez bien qu'en grec cette préfixation de voyelle n'a pas lieu simplement devant deux consonnes : il se présente bien d'autres cas que je ne puis citer ici. — Dans le corps du mot cette intrusion arrive fréquemment. Comme le remarque M. Curtius (Grundz. 656), c'est surtout dans le voisinage des r, l, m, n. Le plus fréquemment on a recours à ε ou α, parfois à ο, ι, rarement à υ. Comparez δολ(ι)χός, long, au sk. *dîrghas*, ar. « darghas » (2).

En latin, j'ai déjà dit que dans *ager* et autres semblables, l'*e* n'était qu'euphonique, voir p. 179, en note. Dans teg*u*mentum, vom*i*tus, ap*i*scor, on reconnaîtra facilement ce qui n'est que d'adjonction.

(1) Le vieux perse, frère du zend, au lieu de *ere* met simplement *ar*. Ainsi z. *ereta*=lat. *altu*=v. perse *arta*, haut ; « artakhsat*r*â » l'Artaxercès grec, est composé de ce mot et de « khsat*r*a » puissance. De ce dernier est formé « khsat*r*apâvan » satrape.

(2) *In*dulg*ere*, donner du temps, appartient à la même racine : « indulge hospitio », dit Virgile.

En somme, dès que l'on se trouve averti de la possibilité d'une voyelle accessoire à côté des *l*, des *n* et surtout des *m* et des *r*, la grande question pour la reconnaissance de ce fait est la comparaison, non-seulement avec les différents idiomes, mais encore dans le même rameau avec les vocables apparentés. C'est ainsi qu'il n'y aura nul besoin, pour prouver l'intrusion de l'*u* dans sum et sumus, de se reporter au sk. asmi, smas, au z. ahmi, au grec ἐσμέν : il suffira de ne pas perdre de vue es, est, ero, sim (1).

Il arrive souvent en sanskrit qu'en bien des cas *u* formant guna (*au*), ou pour mieux dire, étant guné, se transforme en *v* et appelle une voyelle de secours pour adoucir son choc avec la consonne qui le suit. Ainsi, de de la racine SU, arroser, dériva un **sau-tṛ* d'où *sav-i-tṛ*, le soleil fécondant ; de même *bhav-i-ta-s*, né, produit, vint après **bhau-ta-s*, etc.

Après la syllabe *am* on rencontre également en maintes occasions une voyelle de passage : *kam-i-tṛ* est pour **kam-tṛ*, aimant, amant. Cela n'a rien de surprenant, *am* tient lieu ici de *av* ou *au*. La racine est KU entourer, garder. (S'il est vrai d'ailleurs de faire venir *am* de *u* par le moyen de *au*, il faut se garder de tenir *am* pour primitif et d'en tirer *av, au* d'où *u*. En effet, *au*, *ai*, *ar* proviennent des simples *u*, *i*, *ṛ*, mais ne leur donnent jamais naissance : ceux-ci sont les primitifs, ceux-là les complexes et les secondaires. Quant à voir sortir *u*, *i*, *ṛ* de *va*, *ya* (= ia), *ra*, c'est tout une autre question).

Je ne dirai rien de certaines consonnes jouant un rôle

(1) *Sim* pour **esim* pour **esiem* = rigoureusement εἴην pour ἐστην. Le sk. est *syâm*. En latin conjonctif et optatif se sont confondus.

semblable, telles que le *b* de μεσηνβρία, de *combler*, *sembler* ; le *p* de *sumpsi*, *hiemps ;* le *d* de ἀνδρός, de *tendresse*, de *gendre*, etc.

XII

Dans la dérivation, ainsi que l'a fort judicieusement remarqué M. Diez (Gr. der rom. Spr. II, 264), l'élément dérivatif a une double portée : on peut l'envisager comme le signe grammatical de l'espèce du mot, ou bien indépendamment de l'espèce du mot, comme le porteur d'une notion venant s'implanter sur l'idée radicale. Évidemment, sans la conception de cette puissance proprement dérivative, il n'y a point de théorie possible de la dérivation. Perdez un moment de vue le rapport de subjectivité ou d'objectivité du pronom dérivatif en face du verbe, vous tombez dans une étude empirique, vous êtes incapable d'aboutir à un résultat sérieux. Dans le thème le plus simple, le plus élémentaire, *dhâtṛ*, fondateur, *dhâta* (1), chose placée, *dhât*, plaçant, il y a non pas deux, mais trois choses à considérer : 1° la racine, 2° l'élément dérivatif, 3° la relation. Je dégage en premier lieu de *dhâtṛ* le *dhâ* radical, en seconde ligne le *ta* dérivatif, enfin j'arrive à la progression active du pronom, progression obtenue par la vibration vocalique. Si j'ai affaire à *dhât* je reconnaîtrai de même une racine, puis un élément pronominal dérivatif, *ta*, puis le rapport d'activité obtenu au moyen de la castration dudit pronom et du rejet sur la notion verbale de toute l'attention. Il en sera de même pour *dhâta :* la racine sera *dhâ*, l'élément

(1) Sk. *hita* pour *dhita* avec *i* = *â* selon la loi.

dérivatif *ta*, le signe de rapport consistera en l'intégrité du pronom. (Chavée, Franç. et Wall., 131, *ss.*) — Viendront en dernier lieu les suffixes casuels ou personnels, sk. *pa-ti*-s, maître, (nomin.), δί-δο-MEN, nous donnons (1) : à la vérité, cette espèce d'élément indique bien aussi une relation, un rapport, mais purement passager, secondaire, étranger de tout point à l'essence du mot.

ABEL HOVELACQUE.

(1) La critique complète et logiquement suivie des ouvrages autorisés par le Conseil de l'Instruction publique serait une entreprise totalement irréalisable ; là où ne se rencontre ni méthode scientifique, ni principes fondamentaux dûment assurés, ni déduction raisonnée dans l'enseignement, l'analyse est-elle possible ?... Cependant il est bon de puiser parfois dans les grammaires officielles et d'en amener au jour quelque théorie linguistique. Ainsi, au sujet des suffixes personnels, δίδο-MEN, *es*-T, auxquels ci-dessus je faisais allusion, on lit dans la cinquième édition (p. 190) d'une ***Grammaire allemande à l'usage des classes supérieures***, par M. Bacharach : « En latin et en grec « le pronom qui sert de sujet est remplacé par les désinences « du verbe : *am-o*, φιλέ-ω, *j'aime... am-as*, tu aimes. » La désinence de la première personne est donc en latin et en grec *o*, ω. Mais dans *sum*, mais dans *inquam* où se trouve cet *o* et que signifie l'*m* qui termine le mot ? Mais dans στρώννυμι, j'étends, ἵημι, j'envoie, où donc est l' ω et que vient faire ce μι?

SUR LA

DÉCLINAISON INDO-EUROPÉENNE

ET SUR LA

DÉCLINAISON DES LANGUES CLASSIQUES EN PARTICULIER

VI

NOMINATIF PLURIEL

Nous avons vu plus haut (p. 60) que le nominatif singulier se formait par l'addition au thème d'un S, représentant le suffixe pronominal SA, qui exprime l'*unité*, l'*être* contenu dans le nominatif. Si au lieu d'une seule unité nous en avons deux ou plusieurs, comme dans le nominatif pluriel, il suffira d'ajouter au premier SA (= *un*) un autre SA (= *un* encore), et nous aurons SA + SA = *deux*, c'est-à-dire le pluriel à sa plus simple expression (*cfr* plus haut, p. 55). SA — SA est donc l'organique du nominatif pluriel; mais le second de ces pronoms a partout perdu sa voyelle caractéristique, et nous avons ainsi SA-S pour formatif du nominatif pluriel dans les langues indo-européennes.

Mais cette forme SA-S a elle-même perdu sa première sifflante (*cfr* Schleicher, *Compendium*, 2e édit.,

1866, p. 532), et est devenue - AS ; puis, dans bien des cas, dont nous verrons quelques-uns, simplement - S.

Le sanskrit a conservé tel quel cet AS dans la déclinaison des thèmes consonnantiques masculins et féminins, et aussi dans la déclinaison des thèmes vocaliques, les neutres toujours exceptés : *vâć-as* (voix); *durmanas-as* (tristes), *suman-as* (bienveillants), *datar-as* (donateurs), etc.

Quant aux neutres, pour les raisons que nous avons déjà données plus haut (p. 62), soit par une violente contraction dont nous retrouverons plus tard des traces aux autres cas, et en particulier à l'accusatif, contraction par laquelle la désinence casuelle est complètement absorbée et se retrouve seulement dans l'allongement de la voyelle finale, soit par la simple conservation du thème quand il est vocalique, et l'adjonction à ce thème d'une voyelle sourde quand il est consonnantique, les noms neutres, dis-je, se forment la plupart du temps en sanskrit par *r* : *hṛndi* (cœurs), *çirânsi* (têtes ; *cfr* grec : κάρα), *nâmâni* (noms), etc.

Disons en passant que le zend présente une contraction analogue dans le cas qui nous occupe. En effet, son nominatif pluriel est en *ô* = *as* : *vaks-ô*, *dusmaṅh-ô*, *çaman-ô*, *dâtar-ô*, etc. Il est vrai qu'ici l'*ô* est long, ce qui indique évidemment la perte de la consonne finale, tandis que l'*i* du neutre pluriel sanskrit est bref. Il y a donc là une difficulté non encore surmontée jusqu'ici, et qui appelle de nouvelles méditations et de nouvelles recherches.

Le grec a mieux conservé que le zend la forme *-as* reste de l'organique SA-S(A). Cette langue a, en effet, une terminaison -ες dans les noms de la troisième dé-

clinaison à thèmes consonnantiques : ὄπ-ες, δυσμενέσ-ες, φεροντ-ες, δοτῆρ-ες, etc.

Au contraire, dans la déclinaison générique (formant les deux premières déclinaisons des grammaires classiques, et, en particulier, de celle de J. L. Burnouf), cette désinence -ες est fortement contractée. Je ne parle pas, bien entendu, du neutre, dont j'aurai, du reste, à m'occuper tout à l'heure à propos du latin qui forme les siens de la même manière en *-a;* mais, pour me borner au masculin et au féminin, ces genres ont un nominatif pluriel fortement contracté en -οὶ et -αἱ, « plus anciennement -τοί et -ταί, » selon M. Schleicher (*Op. cit.*, p. 534). « Cette forme est difficile à interpréter, » ajoute aussitôt le même auteur, « et, vraisemblablement, on doit expliquer le masculin τοί par *ta-y-as*, et le féminin ταί par *tâ-y-as*. » Puis, trouvant sans doute cette explication insuffisante, il se tourne d'un autre côté, et propose de faire venir « avec effort » et par dissimilation -οί et -αί de la forme de locatif οἷς et αἷς. Nous sommes de l'avis du savant professeur d'Iéna quand il rejette sa première explication de τοί venant de *ta-y-as*. Cette explication serait à peine suffisante pour les thèmes consonnantiques en -τ; mais que seraient devenus λόγ-τοι, κεφαλ-ται, etc. ? — Nous ne pouvons non plus accepter la seconde explication de l'auteur du *Compendium*. Cette dissimilation, qui ferait servir un cas indirect à la formation d'un cas direct, et un cas exprimant le sujet à un cas exprimant une manière d'être de ce sujet, demanderait, selon nous, pour être admise, des raisons péremptoires. Nous tâcherons donc de trouver une autre solution à cette difficulté, et c'est dans le latin que nous la chercherons tout à l'heure.

Disons de suite que le latin, comme le grec, ne pré-

sente l'-*s* ou -*es* du nominatif pluriel que dans la troisième déclinaison (dont la quatrième et la cinquième ne sont que des modifications) : *soror-es* pour *soror-ses*, *manu-s* pour *manu-es*, *dies*.

Quant à la déclinaison générique, elle est toute différente. Les noms qui la composent et qui se déclinent comme *rosae*, *domini* et *pueri* ont perdu l'*s* par contraction : *rosâe*=*rosâ-s*, *domini*=*domini-es* ou *dominî-s*, *puerî*=*pueri-es* ou *puerî-s*. Nous trouvons une preuve irréfutable de ce que nous avançons dans de vieux mots masculins de la déclinaison générique en -*eis*, -*îs*, -*es* et -*us*, et que nous citerons d'après M. Bopp. (*Gr. Comp.* 228, b.) : *vir-i* pour *viri-i*, *gnat-eis* pour (*g*)*nat-i*, *fact-eis* pour *fact-i*, *popul-eis* pour *popul-i*, *leiber-eis* pour *liber-i* (*conscr*)*ipt-es* pour *conscript-i*, *duomvir-es* pour *duumvir-i*, *magistr-is* pour *magistr-i*, *ministr-is* pour *ministr-i*, etc. Nous ajouterons à cette liste déjà longue : *equ-eis*, *equ-es*, *equ-is*, pour *equ-i* = *akva-y-as* (Schleich. *Comp.*, p. 534), et *eus* pour *ei* ou *ii* (Egger. *Op. cit.*, p. 188), etc. Cette dernière forme *us* est régulière en osque : *pus* = qui, *stat-us* = stati, *Abellan-us* = Abellani, *Nunlan-us* = Nolani, *ligat-us* = legati, *putur-us* = (c)utri, etc. (cfr. *Cippe d'Abella*, 8, 9, 38, 41, 47 ; *Table d'Agnone*, I a, etc.)

De même, dans l'ancien Ombrien, *pupl-us* = populi. Le nouvel Ombrien, selon sa constante habitude, change l'-*s* en *r* : *screihtor*=scripti (pour *screptus* ou *screptos*), *eur*=ii (pour *eus*), *prinvatur*=*prinvatus*=privati, etc. ; et l'on trouve aussi en osque des exemples de nominatifs pluriels en -*ur* pour -*us* : *censt-ur*=*censores*. (*Tab. de Bantia*, 18, 20, 27, 28. — Cfr. Kirchhoff, *Das Stadtrecht Von Bantia*, p. 12, 13.)

Cette forme en *r* est principalement pour les thèmes

en *-i ;* les thèmes en *-a* font plutôt leur nominatif pluriel en *-s* ou *as*, qui correspond exactement aux noms féminins de la déclinaison générique. Ainsi, nous trouvons, en osque, *pas* (*Tab. de Bantia*. 25) pour *quae*, *scriftas* (id., ibid) pour *scriptae*, *aasas ekask* (*Bronze d'Agnone*, b. I) pour *arae haece*, etc.

Le vieil Ombrien a exactement la même terminaison de nominatif pluriel pour le féminin de la déclinaison générique. Ainsi, on trouve *totas* (Aufrecht et Kirchhoff) pour *totae*, etc. Le nouvel Ombrien a remplacé *-as* par *-ar*, comme nous l'avons vu tout à l'heure changer *-us* en *-ur* : *totar* = totae (= totas).

Nous trouvons même en latin un exemple, unique il est vrai, d'une terminaison *-as* = *ae ;* c'est Nonius Marcellus, grammairien du troisième siècle, qui nous le fournit (*De proprietate sermonum*, 9, 11) : *lae-titias insperatas modo mihi irrepsêre in sinum.*

Ce fragment de citation valut à Nonius Marcellus l'épithète de nugator (voir *Bœthe*, cité par *Munck*, *De fabulis Attellanis*, p. 155). Cela ne doit nuire en rien à la valeur de cette phrase, qui peut n'être qu'un provincialisme par influence d'osque ou d'ombro-samnite, mais qui peut être aussi un reste de vieilles formes latines perdues depuis.

En effet, il demeure certain que la déclinaison générique a subi en latin une violente contraction, laquelle contraction a eu lieu aussi en grec et a donné λογοι et κεφαλαι au lieu de λογοις et κεφαλας, sans qu'il soit besoin d'appeler à son aide un τοι et un ται, complètement inexplicables ou une dissimilation du locatif tout à fait inutile. C'est ce que nous voulions essayer de démontrer.

Il nous reste, pour finir, à parler des nominatifs pluriels neutres de la déclinaison générique en latin et en

grec ; ces nominatifs, dans les deux langues, sont en -A : *templ-a*, δῶρ-α. Cet -A remplit ici le rôle d'une assonance vague et lourde destinée à rendre la vulgarité du genre neutre. (Cfr., plus haut, p. 62.)

Le grec et le latin possèdent encore, dans les autres déclinaisons, des noms du genre neutre. Ces noms prennent aussi au pluriel (nom. voc. et acc.) un -α sourd : σώματ — α, τείχ-εα, *corpor-a*, *cornu-a*, etc.

VII

NOMINATIF DUEL.

Nous avons déjà dit (p. 56) ce que c'est que le duel, et nous avons indiqué la forme du nominatif, en même temps celle de l'accusatif. Cette forme est la même que celle du pluriel : SA-S(A) = *un* + *un*, c'est-à-dire *deux*. Mais SA-S se change ici en -AS, puis -AS se contracte lui-même de différentes manières.

Le sanskrit a *vâć-âu*, *durmanas-âu*, *açman-âu*, *bharant-âu*, *datâr-âu ;* mais une forme plus ancienne de duel était -A : *vać-â*, *durmanas-â*, etc. Du reste, l'-AS primitif a le privilége de se contracter en sanskrit de manières très diverses, suivant la forme des radicaux, d'après des lois d'euphonie que nous n'avons pas à étudier ici et pour lesquelles nous renverrons à la grammaire sanskrite de M. J. Oppert (principalement aux §§ 68 et 93).

Ainsi, nous avons les formes suivantes :

En *-î* : *çirasî*, *nâmanî*, etc.

En *û* : *sunû*, *hanû*, etc.

Le zend a, de même que le sanskrit, son nominatif-

accusatif duel en *-â* et *-âo* (= *-âu*), ce qui semblerait prouver que l'altération de *-a* par la demi-voyelle *u*, est antérieure à la séparation de la branche aryaque indo-iranienne.

En grec, les noms de la déclinaison générique font leur nominatif-vocatif-accusatif duel, les masculins et neutres en ω (=skr. *â-u*; zend : *-âo*), et les féminins en α (=sk. et zend : *â*). Quant aux noms de la 3e déclinaison à thèmes consonnantiques, le grec forme ces cas en — ες ou en η.

Nous renverrons pour le latin à ce que nous avons déjà dit (p. 57), aux deux duels que nous avons cités alors, nous ajouterons cependant *octó* ou *octo* = ὀκτώ = sk. *açtâu*.

VIII

ACCUSATIF SINGULIER.

Ce cas, nous l'avons dit plus haut (p. 54 et 60) est directement opposé au nominatif. Celui-ci est actif et représente le sujet, tandis que l'accusatif est passif et représente l'objet. Comment, maintenant, le langage a-t-il rendu cette opposition ?

Il s'est servi pour cela du pronom MA, démonstratif des objets éloignés, qu'il a opposé à SA, démonstratif des objets rapprochés. L'opposition de ces deux pronoms s'explique sans peine par la différence des sonorités de la sifflante S et de la nasale sourde M ; nous avons, du reste, une preuve de ce que nous avançons dans l'emploi du pronom MA pour la formation des neutres (p. 62, 65).

Dans les thèmes consonnantiques, le MA devenu -M a pris un A de liaison et de soutien et est devenu -AM, tandis que dans les thèmes vocaliques, il est resté -M.

Le sanskrit a conservé cette forme -AM dans les thèmes consonnantiques : *vâć-am*, *durmanas-am*, *açmân-am*, *bharant-am*; cependant, dans les noms neutres de cette espèce, l'*m* tombe : *bharat* pour *bharat-am*, *çiras* pour *çiras-am*, etc. Dans les thèmes vocaliques, nous trouvons l'*-m* simple : *sûnu-m*, *avi-m*, *pati-m*, etc. Ici encore, l'*-m* tombe au neutre et nous avons *vari* pour *vari--m*, *madhu* pour *madhu-m*, etc. Cependant, le neutre *yùga-m* l'a conservé à côté du masculin correspondant *açva-m*, etc.

Nous avons à faire ici, d'après M. Bopp (§ 151), une remarque au sujet des mots sanskrits monosyllabiques en *î*, *û* et *âu*. Ces mots deviennent polysyllabiques par l'adjonction au thème d'une demi-voyelle *y* ou *v* : *bî* (peur) =(à l'acc. *biy-am*), *nâu* (vaisseau)=*nâv-am*, etc.

Naturellement, ces mots devenus des thèmes consonnantiques, suivent la loi générale et forment leur accusatif en *AM*. Nous devons comparer ici les thèmes grecs en -ευ, qui, au lieu de -ευ-ν, font leur accusatif en -εα, venant de -εϝ-α pour -εϝ-αν : βασιλέϝ-α au lieu de βασιλεύ-ν, φονέϝ-α au lieu de φονεύ-ν, etc.

Le zend a conservé aussi l'*M* : *vać-em*, *dusmanh-em*, etc.

De même en latin.

Nous aurons donc dans cette dernière langue une terminaison *-em* pour la déclinaison à thèmes consonnantiques : *voc-em*, *homin-em*, *soror-em*, etc., et un simple *-m* pour les déclinaisons à thèmes vocaliques : *dominu-m*, *pueru-m*, *rosa-m*, *fructu-m*, *navi-m*, etc.

L'osque forme aussi son accusatif en *-m*, avec ou sans voyelle de soutien, selon la nature du thème.

Mais si les langues dont nous venons de parler ont conservé au cas qui nous occupe l' -M, reste du pronom -MA, servant à déterminer l'*objet*, l'*accusatif*, il en est un certain nombre d'autres qui ont remplacé cet -M par la nasale correspondante -N. Tels sont, par exemple, le gotique (qui a perdu plus tard cette -N), le lithuanien, le vieil irlandais et le grec.

Ce dernier idiome a même complètement laissé tomber le -N dans les thèmes consonnantiques : μητέρ-α, pour μητέρ-αν, -ὄπ-α pour ὄπ-αν, δυσ-μενέσ-α pour δυσ-μενέσ-αν, ποιμέν-α pour ποιμέν-αν, etc.

Les mots à thèmes vocaliques ont gardé le -ν : ναῦ-ν, νέκυ-ν, ἵππο-ν, etc. Quelques vocables de cette dernière espèce, transportés en latin, y ont conservé leur forme primitive : *Ænea-n*, *comete-n*, *musice-n*.

Quant aux noms neutres dans les langues classiques, ils ont leur accusatif singulier semblable à leur nominatif du même genre. Les thèmes neutres en *a* prennent la nasale *dána-m*, *donu-m*, δῶρο-ν, etc. Les thèmes neutres non terminés par *-a* ne prennent pas de signe casuel, bien que des exemples pronominaux prouvent qu'ils l'ont primitivement possédé comme les autres. Ce court résumé ne nous permet pas d'entrer dans plus de détails ; nous nous contenterons de renvoyer le lecteur au § 152 de la *Grammaire comparée* de M. Bopp.

Nous dirons seulement après lui que les neutres latins en *-s* : *genu-s*, *tempu-s*, *corpu-s*, ne sont autre chose que les thèmes simples changeant, pour certains cas, leur *s* final en *-r* : *gene-r*, *tempo-r*, *corpo-r*. (Pour l'accusatif neutre singulier, etc., voir encore *Revue de Linguistique*, fascicule I, p. 65).

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut relativement à la formation du pluriel en général. Cet S, — reste de SA, désignant la personne qui, ajoutée à celle déjà contenue dans le singulier, constitue le pluriel, — se retrouve dans l'accusatif pluriel indo-européen, ajoutée simplement à l'-M de l'accusatif singulier, et nous avons ainsi une forme -MS ou avec voyelle de soutien, AM-S comme forme commune.

Dans les noms masculins, il est arrivé, en sanskrit, en grec et en latin, comme en lithuanien et dans d'autres langues, que l'-*m* ou -*n*, seul reste du pronom démonstratif de l'accusatif, tombe et se contracte en -*as*, -*es*, -*os*, -*us*, etc., sanskrit : *vâć-as*, *dur-manas-as*, *barat-as*, *nâva-s*, etc. ; grec : ὄπ-ας, δυσ-μενέσ-ας (δυσ-μενεῖς), φέροντ-ας, πατέρ-ας, νῆϝ-ας (ναῦς), etc.; latin : *voces*, *patr-es*, *nav-es*, etc.

En gotique, on retrouve l'*n*- dans les thèmes masculins vocaliques : *sunu-ns*, *gasti-ns*, *vulfa-ns*, *daga-ns*, etc.

Il en est de même dans le sanskrit védique : *açva-ns tatra* (pour *akva-ms*), les chevaux qui sont là.

En osque, la perte de la nasale est compensée par le redoublement de la sifflante, et nous avons *via-ss*, etc.

En ombrien, la nasale est perdue, et, de plus, d'après une habitude constante de cet idiome, l'*s* est partout devenu *f* : *ner-f* (homme), *avei-f* (oiseau), etc.

A ce sujet, nous ferons remarquer que l'on rencontre, même en latin, quelques exemples d'accusatifs pluriels en *f* : *eafdem omnia* (*lex julia municipalis*, ap. Egger, *op. cit.* p. 299, ligne 3). Bien que ce soit un neutre, il est bon de remarquer cette forme de provincialisme.

Nous avons vu jusqu'ici les accusatifs pluriels qui ont conservé l'-*s* caractéristique ; mais plusieurs langues ont perdu cette lettre. Ainsi le zend a contracté le *as* pri-

mitif en *ô* long : *vâć-ô*, *dusmanañh-ô*, *açman-ô*, *dâtar-ô*, etc. De même le vieil irlandais et le vieux bulgare l'ont contracté, soit en *a*, soit en *u*, soit en *i*.

Quant aux accusatifs pluriels neutres, ils sont semblables aux nominatifs dans les langues classiques ; nous n'avons donc pas à en parler de nouveau.

X. — Accusatif duel — Nous renverrons le lecteur à ce que nous avons dit plus haut relativement au nominatif duel qui a la même forme que cet accusatif.

Amédée de Caix de Saint-Aymour.

ÉTUDES VÉDIQUES

A côté d'Agni, sur lequel je reviendrai plus tard, Indra occupe une place considérable dans le panthéon védique. C'est le roi des dieux et des hommes, c'est véritablement le Zeus, le Jupiter de l'Inde. Indra est pourtant un dieu récent, relativement à certains dieux védiques ; son caractère principal, sa fonction particulière n'ont pu naître dans les vastes plaines boisées de la Bactriane, sous le climat de la vallée de l'Oxus, tels que nous les représentent les plus vieux hymnes du plus ancien des Védas. Avant tout, avant d'être le roi de l'atmosphère, avant d'être le créateur du monde, avant de régner sur l'univers, Indra a pour mission, pour occupation spéciale et considérable, de combattre le démon de la sécheresse, et de lui enlever les eaux fécondes qu'il retient captives.

Examinons donc cette divinité sous cet aspect primitif; je lui rendrai plus loin les attributs et la gloire qui l'environnent.

Autrefois, quelques hymnes de forme archaïque le prouvent, les Aryas adoraient un Dieu de l'orage, le puissant Parjanya. A cette époque, peut-être contemporaine de l'émigration des tribus aryo-indiennes des bords de l'Oxus à ceux de l'Indus, appartiennent également les mythes de l'arbre du monde, du feu céleste porté par un oiseau, enfin du *sôma*, ou breuvage sacré dont on

retrouve les traces dans les légendes des autres branches du système indo-européen.

Or, à un moment donné dans l'histoire des peuples qui chantèrent les hymnes védiques, la nature nouvelle des contrées tropicales modifia la religion primitive des poëtes les plus anciens de notre littérature. L'homme, qui partout et toujours chercha l'explication des phénomènes dont il est le témoin, ne put trouver alors à la question de l'orage qu'une solution théologique; mais la civilisation plus avancée chez les tribus du pays des sept rivières, donna naissance au mythe d'Indra, moins empreint de fétichisme que celui de Parjanya.

Telle est dans l'histoire du Sapta-Sindhou l'importance de ce mythe, que je me contenterai, pour aujonrd'hui, de l'exposer avec quelques détails, me réservant de traduire et de commenter, dans un autre article, le 32e hymne du premier mandala du Rig-Véda, où la foi populaire en la puissance d'Indra est si admirablement dépeinte.

Un mauvais esprit, sous la forme d'un immense serpent, et du nom de *Ahi* (le serpent), de *Çuṣṇa* (le desséchant), de *Vṛtra* (le gardant, le retenant), retient dans ses cavernes de nuages les pluies comparées au lait de vaches nourricières. En dépit de ses ruses, de sa puissance, de sa grandeur, Ahi est attaqué par Indra qui, après avoir bu le *sôma* pour se donner du cœur, s'arme de la foudre forgée par *Tvaṣṭṛ*, une des formes d'Agni. Le résultat du combat est la mort d'Ahi, qui laisse ainsi les eaux porter la fécondité sur la terre. Ceci est, paraît-il, la peinture exacte du commencement de la saison des pluies dans l'Inde. Après une sécheresse horrible, le ciel se couvre de montagnes de nuées amoncelées ; le tonnerre gronde épouvantablement ; les éclairs déchirent

l'atmosphère; enfin, après un considérable développement d'électricité, les nuages laissent échapper la pluie qui s'épanche en torrents sur le sol altéré.

L'action bienfaisante de l'eau n'était pas méconnue des premiers Aryas. Parjanya répand aussi la vie sur la la terre sous forme de pluie. Mais l'horreur inouïe des Aryo-Indiens pour la sécheresse ne pouvait se développer que dans le Sapta-Sindhou, et, là seulement, donner naissance au mythe particulier d'Indra, meurtrier de Vr'tra.

En même temps, ce dieu ajouta à cette fonction spéciale toutes les attributions de Parjanya dont il hérita et à qui il fit donner le nom de « *vieux dieu.* » Comme lui, Indra fut comparé à un taureau; comme lui, il fut le représentant de la force tant génératrice que destructive; comme lui, il fut chargé de punir et de foudroyer les méchants et les ennemis (*Rakṣasâs*, *Dasyus*, *Mlééchâs*, etc.); comme lui, il eut pour soldats, pour compagnons, les terribles *Marouts*, génies des vents, qui accompagnent l'orage et qui dispersent les nuées.

Mais, en revanche, Indra posséda plus que Parjanya ce caractère ainsi défini par Wilson : « Il est la personnification du phénomène du firmament, particulièrement dans l'action de pleuvoir. » Je sais bien que M. Max Muller a voulu voir dans Indra un dieu solaire; qu'il l'a comparé à Apollon tuant à coups de flèches le serpent Python, à Hercule vainqueur de l'hydre de Lernes; qu'il a trouvé bien des rapports entre la divinité védique et entre le dieu qu'on révérait à Delphes; mais le caractère éminemment météorique d'Indra ne permet à cette opinion de se soutenir autrement que par une hypothèse assez probable du reste, c'est qu'il y eut confusion parmi les tribus helléniques entre plusieurs dieux de noms ana-

logues, également vénérés, et cependant d'origines différentes.

D'autre part, si Indra était une divinité solaire, son nom exprimerait une idée purement lumineuse, tandis que les deux étymologies qu'on donne à ce nom ne contiennent rien de semblable. M. Emile Burnouf, dans sa remarquable étude sur le Véda, séduit par le caractère dominateur d'Indra, assigne pour racine à ce nom le verbe *ind*, régner. M. Benfey ne se prononce pas sur la question, mais il hésite entre cette dernière opinion et celle qui ferait d'Indra un dérivé de *Sind*, couler, qui a donné *Sindhou*, dont les Grecs ont fait Ἰνδός et les Latins *Indus* (1), et qui ferait du nom du vainqueur d'Ahi le nom d'un être qui fait écouler les eaux.

Je sais bien aussi qu'Indra fut mis au nombre des *Adityas*, qu'il fut confondu avec Varouna, qu'il fut chanté quelquefois comme persécuteur de l'Aurore ; mais ce ne fut que rarement, et à une époque relativement récente, quand on étudie l'ensemble du Rig-Véda ; du reste, cette opinion ne prévalut pas dans l'Inde brahmanique, où Sourya fut bien distingué d'Indra. Enfin, citons ce décisif passage (strophe 4e du 59e hymne du XIIe mandala du Rig-Véda) : « Si cent cieux et cent terres étaient à toi, ô Indra, *mille soleils* ne pourraient t'égaler, ô foudroyant! » Je ne vois donc pas qu'il soit utile d'insister sur le caractère non solaire du dieu qui nous occupe.

Au contraire, le caractère céleste d'Indra se révèle par la confusion que la légende fit sans cesse entre ce dieu et *Dyaus*, le ciel divinisé de la théogonie védique. Sou-

(1) Cfr. *Indriya*, que M. Benfey a trouvé dans *les lois de Manou*, IV, 220, employé dans le sens de *semen virile*, sens qui servirait de liaison entre le *ind* et le *sind*, couler.

vent Indra est appelé le fils de cette dernière divinité mâle, et de *Pṛthivî*, la terre. (R.-V. VIII, 50, 2.). Dans le Rig-Véda Dyaus est également prié plusieurs fois de foudroyer les méchants, fonction attribuée également à Parjanya et à Indra, et qu'on lui conserve dans *Atharva-Véda* (XII, 1, 42). Ce recueil nouveau, par rapport au Rig-Véda, contient aussi la mention d'une union entre Parajanya et *Bhûmi*, autre nom de la terre ; ce qui tendrait à unifier ces trois dieux : Parajanya, Dyaus et Indra. De même que Dyaus est fils d'Aditi, Indra est fils de *Niṣṭigrî*, autre divinisation de la substance éternelle. On le voit, les points de contact sont nombreux. En outre, si des preuves matérielles on passe aux présomptions morales, le moyen de séparer Indra, dieu armé de la foudre, vainqueur des monstres et des démons, bouleversateur des nuages, roi des dieux célestes, chef des Marouts et des Apsaras (déesses des sources), grand buveur de sôma, ou *amṛta*, taureau aux cornes puissantes, d'avec Ζευς πατηρ, en latin Diespiter et (D)Iupiter, lui aussi possesseur du tonnerre, vainqueur des titans aux formes ophidiennes, agitateur des nuées (νεφεληγερέτης. Homère), maître des dieux et des hommes, entouré d'une cour de nymphes, se nourrissant d'ambroisie, vénéré sous la forme d'un taureau et sous le nom d'Ammon. Or il n'y a pas le moindre doute que Ζευς ne soit la forme grecque de Dyaus, maintes fois nommé *Dyaus pitâ*, comme en latin.

La domination suprême d'Indra est bien reconnue par les chantres védiques qui le disent créateur du monde, du ciel élevé, de la terre vaste, de l'humidité de l'air, de l'océan éthéréen. On dit dans l'hymne 17 du IVe mandala : « Le ciel reconnaît la puissance d'Indra... le ciel et la terre tremblèrent à sa naissance. » Et cette puissance

est reconnue sans conteste par les dieux, car on lit : « Les dieux qui sont les fils du ciel, de la terre et des ondes (de l'air) m'ont donné le nom d'Indra. » Les hommes n'ont pas moins de terreur et de vénération pour le vainqueur d'Ahi, et un poëte pousse le respect jusqu'à l'oubli des sentiments les plus naturels, il dit : « Indra, je te préfère à mon père, à mon frère qui peut m'abandonner. Tu es pour moi comme un père et une mère. »

Et de quelles épithètes brillantes on le pare ; comme on ne lui ménage pas la louange ; il est *triçoka*, c'est-à-dire trois fois lumineux, resplendissant d'une triple lumière ; il est *div*, c'est-à-dire éclatant. On l'appelle encore *çakra*, tout puissant; *kṣatriya*, guerrier, dominateur; *râja*, roi. Il est aussi considéré comme le dieu particulier de la race, c'est pourquoi il est appelé *arya*, c'est pourquoi en le nommant *Susipra*, qui a un beau nez, on a voulu bien constater qu'il appartenait à la race des Aryas, et qu'il n'avait rien de commun avec les Danavas, les Dasyous, les Mlétchchas, populations mongoliques, malaises ou noires, remarquables par leur nez épaté. Il est aussi le maître de la prière *Bṛhaspati*, le dieu des prêtres et des dogmes religieux, *Brahmanaspati*.

Plus tard, tout en conservant sa femme *Indrâni*, son char traîné tantôt par des chevaux fauves, tantôt par des chevaux bleus, tout en demeurant le roi du Svarga (ciel), Indra perdit beaucoup de sa suprématie. Dans les lois de Manou, Brahma l'emporte sur lui, bien que la *trimourti* ne soit pas encore inventée, comme on la trouve dans les *Puranas*. Indra, chef des Dévas, génies célestes des Apsaras, nymphes enchanteresses, habitant toujours le ciel, n'est plus en réalité que la divinité qui préside à un des points cardinaux, l'Est.

Enfin, dans la période épique, quand les tribus aryo-indiennes sont en possession de la vallée du Gange, qu'elles étendent leur pouvoir par des conquêtes dans toute la péninsule, dans tout le *Jambadvipa*, quand Vishnou et Çiva se partagent les hommages des quatre castes, Indra, rejeté au second rang, n'en est pas moins quelquefois considéré comme une divinité puissante. Il prête sa foudre à Rama pour combattre le géant Ravana, roi des Rakshasas de Lanka (Ceylan). Il habite toujours le Svarga où est situé le paradis, couronné de l'arc-en-ciel, couvert de milliers d'étoiles en guise d'ornements, Indra est toujours la personnification du firmament. Arjouna, un des fils de Pandou, engendré par l'acte secret d'Indra, pendant son exil dans les forêts (*Mahâbhârata*, 3e chant), est enlevé sur le char de son père céleste dans le Svarga, habité, dit le poëme, par le roi des dieux, appelé aussi çakra et aussi çatakratou; là il trouve les sages richis, les bons rois, les *gandharvas* centaures et musiciens célestes, les Apsaras, les Marouts, tout le cortége antique d'Indra. La suprême puissance, autrefois reconnue de ce dieu, a également donné naissance à cette métaphore sans cesse répétée dans les poëmes de l'Inde brahmanique : Indra des rois, pour roi des rois, Indra des hommes pour roi des hommes. Mais, hélas ! ces louanges sont vaines, cette puissance est affaiblie, car la royauté d'Indra est sans cesse menacée par les anachorètes dont les macérations et les études poussées à l'extrême peuvent détrôner Indra. Aussi le dieu du ciel ne cesse-t-il d'envoyer ses Apsaras sur la terre, afin de séduire les sages qui tendent à ébranler sa divinité.

N'y a-t-il pas là une analogie curieuse avec la fic-

tion du poëte grec, qui promet l'empire du monde à Prométhée, et la victoire sur Zeus à l'homme que la science et la persévérance ont revêtu du caractère divin ?

GIRARD DE RIALLE (1).

(1) Pour connaître le sort du mythe d'Indra et d'Ahi dans les autres branches de notre race, je recommande aux lecteurs de la *Revue* la thèse de M. Michel Bréal sur Hercule et Cacus. Ce travail intéressant joint à sa valeur intrinsèque le mérite d'être un des premiers travaux de mythologie comparée faits en France.

ÉTYMOLOGIE ARYO-ROMANE

REGRET, REGRETTER

Voici comment, dans son *Dictionnaire d'Étymologie française*, mon savant ami, Auguste Scheler, résume les recherches jusqu'ici malheureuses des étymologistes à l'endroit des mots *regret* et *regretter* :

« Regretter (1), anc. *regreter*, désirer ravoir une « chose qu'on a perdue, anc. = plaindre. L'étymologie « généralement reçue est celle proposée par Valois, sa- « voir un type lat. *requiritari*, composé de *quiritari*, « fréquentatif de *queri*, se plaindre. Pour la permutation « de *qu* en *g*, on peut rapprocher *Guienne* de *Aquitania*, « vieux franç. *fregunder* de *frequentare*. Diez, sans « vouloir la rejeter, trouve à cette étymologie un grand « inconvénient, c'est la subsistance du *t* primitif, vu « que d'habitude, dans les mots du fonds vulgaire, le *t* « médial est sujet à élision. — Mahn présente une autre « solution au problème qui nous occupe. Il dérive le

(1) *Regretter* est évidemment un verbe nominal ou dénominatif, et c'est le nom *Regret* qu'il fallait mettre en rubrique, comme étant l'objet principal de l'article.

« mot du lat. *gratus*, agréable, reconnaissant, d'où le « neutre *gratum*, chose agréable, qui plaît, complai- « sance, merci, type de ital., esp., portug. *grado;* pro- « venç. *grat*; franç. *gret*, *gré*. De ces substantifs dé- « coulent ital. *aggradire*, *aggradare* ; franç. *agréer*, etc. « Si donc l'on rencontrait un provenç. *regradar* ou « *regredar*, il signifierait nécessairement « avoir de re- « tour avec plaisir, reprendre avec reconnaissance, » et « répondrait parfaitement au sens et à la lettre du franç. « *regreter* (aujourd'hui *regretter*). Or ce mot provençal « qui jusqu'ici avait fait défaut, Mahn pense l'avoir dé- « couvert dans un passage de Girard de Rossillon. *Re-* « *greter* vient donc d'après lui de la forme vieux-fr. *gret*, « comme le prov. *regredar* de *grado*. — Diez, dans sa « réplique à M. Mahn, combat cette étymologie par des « raisons tant logiques que phonologiques, et se rallie « plus volontiers à celle de M. Maetzner qui, appuyant « sur le sens « plaindre, » attaché au mot *regretter* dans « la vieille langue, renvoie au goth. *gretan*, v. nord. « *grata*, anglo-sax. *graetan*, *graedan*, pleurer, plaindre. « — L'opinion de Ménage et de Le Duchat, qui rame- « naient regret au lat. *regressus* et *regretter* à un type « *regradatare* (tiré de *gradatus*), est insoutenable. »

La cause de tous ces égarements étymologiques a été, ce me semble, l'ignorance de la signification première du mot *regret*. Cette signification, perdue pour le français, le wallon l'a conservée et elle équivaut encore pour lui à une *recroissance*, à une *pousse nouvelle*, cette image empruntée à la végétation étant tout particulièrement appliquée à la recrudescence d'une affection morbide. Pour le wallon, *li r'gret d'on mau*, le regret d'un mal, c'est le retour de ce mal qui, durant un certain temps, n'avait pas été senti. Il est, du reste, un dicton namurois

qui reproduit le mot *regret* avec une idée de *pousse nouvelle*, le voici : « *On a todis des r'grets d'on mau do moeis d' maiye.* » On a toujours des regrets d'une maladie gagnée au mois de mai. Il est évident par l'ensemble du proverbe, et surtout par l'idée du mouvement rénovateur du printemps, que le *regret* est ici le même que lat. *recretum*, ce *qui recroît*, ce qui repousse, ce qui renaît. Nous sommes donc ici en présence du participe passé de *recrescere*, *recretum*, devenu substantif, comme le devint *secretum*, participe passé de *secernere*, mettre de côté. Et de même que *recretum* nous a donné *regret*, *secretum* nous a fourni *segret*, que depuis peu de temps l'on écrit *secret*, malgré la prononciation de *segret* conservée par une foule d'excellents parleurs. Nous aurons donc la proportion suivante :

Regret : *recretum* : : *segret* : *secretum*.

Elle n'est pas isolée dans le romanisme cette comparaison de la douleur qui renaît avec une plante qui commence une nouvelle période de croissance. Les Italiens ne disent-ils pas à tout moment : « *Mi rincresce* (= *re* + *in* + *crescit*) *lo spiacervi*, » je regrette de vous déplaire ; *m'increscerebbe molto il pensarlo*, je regretterais beaucoup (je serais très-fâché) de le penser ? Le *rincrescimento* ou le *recroissement* intérieur, j'allais dire le *rencroissement* des Italiens, est donc propre frère du *regret* (*recretum*) des Français non-seulement par le dessin de l'image, mais encore par la participation au même verbe *crescere*, *cresco*, *crevi*, *cretum*.

Quant à ce *cre* latin qui prend à certains temps le SC caractéristique de l'inchoatif, tous les aryanistes savent qu'il est identique au *çvi* sanskrit, enfler, gonfler, croître, augmenter, représentant indien de l'aryaque *kwá*, souvent contracté en *ku* comme dans skr. *çu*, gr.

κυ-ω, etc. Le *w* aryaque se change ici en *r* latin, comme il le fait encore dans *cras*, demain, pour *KWAS*, skr. *çvas*, et dans *creta*, la craie, pour KWAITâ, skr. *çvêtâ*, littér. la blanche.

Avec M. Benfey je tiens l'aryaque *kwâ*, skr. *çvi*, *çu*, pour un composé du préfixe *ka* ou *k* et du verbe *wâ*, souffler, d'où gonfler. KA, lat. *cum*, *co* — est une forme abstraite du pronom KA, un, quelqu'un, avec le double sens de 1° *dans l'unité*, 2° *fortement*, double signification du latin *cum* (KAM, neutre de KA) dans des centaines de composés. Le verbe *k-wâ* signifie donc au fond *souffler fortement*, puis *enfler avec force*, d'où grossir, augmenter, croître. Or il arrive souvent à *souffler* de s'individualiser en *enflammer*, d'où *brûler* et *briller* : voilà pourquoi vous rencontrerez souvent *kwâ* et ses formes secondaires avec les valeurs brûler, briller, être blanc, être pur, être bon, etc. · KWI, skr. *çvi*, d'où KWIT, skr. *çvit* ; KU, skr. *çu*, d'où KUBH, skr. *çubh* et KUDH, skr. *çudh*, etc., etc.

H. CHAVÉE.

BIBLIOGRAPHIE

Hier encore j'avais grande envie d'ouvrir, par une double indiscrétion, ce bulletin bibliographique. A ceux de nos lecteurs qui attendent avec impatience la publication en langue française de bons ouvrages sur les applications les plus utiles de la linguistique comparative indo-européenne à l'étude et à l'enseignement des langues classiques, je voulais dire tout bas, dans le tuyau de l'oreille : Deux ou trois mois encore, et vous aurez une «Phonétique » des langues grecque et latine, comparées entre elles et avec la langue sanskrite ; et pour que vous n'eussiez aucun doute sur la valeur intrinsèque de l'ouvrage, je me serais contenté d'ajouter (un peu plus bas encore) le nom de son auteur, j'aurais nommé M. Frédéric Baudry. Puis je vous aurais donné un aperçu de la table analytique des matières, afin que vous comprissiez sans peine qu'il s'agit ici du livre le plus complet et le plus pratique sur le parallèle des trois plus belles langues du monde.

Non content de cette première faute, j'aurais lâchement révélé le secret d'une lettre que m'adresse le savant professeur à l'université d'Iéna, M. Auguste Schleicher. Vous savez déjà, peut-être, que l'auteur du *Compendium der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen* a publié naguère dans ses *Beitraege* etc., une jolie fable en langue aryaque, *Awis akwâsas ka,* la Brebis et les Chevaux (*ovis equi-que*, comme sonnerait le

latin). Eh bien! mon intention était d'annoncer au monde savant cette bonne nouvelle, que ce n'était là qu'un avant-goût d'une *Chrestomathie indo-européenne* dont le manuscrit est achevé, et qui paraîtra dans le courant de l'année prochaine.

Je sais bien que ce n'est pas gentil du tout d'être indiscret de la sorte; mais je vous aurais dit tout, oui, tout, ma foi; mais j'ai songé aux droits inviolables de Dame Critique, laquelle, m'assure-t-on, veut expressément qu'un livre ait paru avant qu'il soit permis d'en parler, soit avec blâme, soit avec éloge. Et voilà pourquoi je me tais, quoi qu'il m'en coûte. C'est si beau la discrétion!

H. Chavée.

Grammaire générale indo-européenne, suivie d'extraits de poésie indienne, par F.-G. Eichhoff. — Maisonneuve, éditeur. — 1867.

Il y a trente ans passés, M. Eichhoff publiait son *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*. On sait de quels secours fut pour l'avancement des études philologiques en France cette synthèse de notre système linguistique. La Grammaire que publie aujourd'hui M. Eichhoff est conçue d'après la même idée générale et procède de la même façon synthétique.

Dans ce nouveau volume, il est aisé de reconnaître quatre parties distinctes.

La première traite *des Sons et des Lettres* (1—42), et constitue un exposé des éléments phoniques; elle contient un résumé de la question paléographique : l'auteur a mis en regard des caractères grecs et latins, les types phéniciens correspondants. Les premiers ne dérivent pas im-

médiatement de ceux-ci, mais la filière se peut restituer sans trop d'hésitation. On connaît les travaux récemment publiés sur ce genre de recherches si curieuses (1); les résultats acquis à l'heure qu'il est sont trop importants et trop assurés pour être passés sous silence dans un livre consacré à l'enseignement. Les quelques pages que j'ai en ce moment sous les yeux sont loin à coup sûr de pénétrer à fond cet intéressant sujet; elles en donnent au moins les notions fondamentales, inconnues à tant d'humanistes.

En ce qui concerne la phonologie, l'auteur, au milieu des grandes classifications et des vues d'ensemble, a le très heureux souci de relever quelques-uns de ces faits particuliers si déplorables, tels que la prononciation absurde *i* des η et υ de l'ancien grec; celle non moins ridicule *ri* de la voyelle *r*, l'insertion, dans les mots allemands, d'un *h* privé de sa valeur aspirée et servant uniquement à marquer les syllabes longues.

La seconde partie traite de la déclinaison et de la conjugaison, des pronoms, des préfixes, des adverbes; la troisième est consacrée à l'étude des racines et offre un vocabulaire étymologique.

Je ne puis discuter ici les théories et les rapprochements de M. Eichhoff. Au surplus, à peu de chose près, ce nouveau volume reproduit les doctrines bien connues du *Parallèle* de 1826.

J'arrive à la dernière partie. L'auteur donne en quelque sorte un tableau de la littérature indienne, et reproduit un certain nombre de fragments poétiques tirés du re-

(1) Voir la très intéressante « Introduction à un mémoire sur la propagation de l'alphabet phénicien, » par Fr. Lenormant. Paris, 1866.

cueil des lois de Manou, du Râmâyana, du Mahâbhârata, fragments traduits par lui en hexamètres latins. Ce que je ne saurais assez louer, c'est l'ardeur qu'apporte M. Eichhoff à faire comprendre la grandeur, la beauté de ce génie indien, même à côté du génie hellénique. Je ne saurais résister au plaisir de reproduire la page suivante :

« L'Inde et la Grèce s'éloignent dans les manifestations « de leur génie, mais non dans cet élan généreux, dans « cette vive ardeur vers le beau, qui ont produit chez « elles tant d'œuvres excellentes. Que plus tard l'Inde, « inférieure en goût, quoique supérieure en principes, « ait matérialisé ses images dans la poursuite stérile de « phénomènes insaisissables, pendant que la Grèce les « idéalisait sur le type de la beauté humaine, l'origine « n'en est pas moins la même ; la poésie échappe à ce « fâcheux contraste, et ces deux grandes littératures « s'unissent fraternellement à leur berceau. Analogues « d'origine, elles le sont dans leurs développements « principaux ; jamais elles ne s'écartent l'une de l'autre « au point de ne pouvoir être comparées dans les limites « de la nature indienne et de la nature grecque, l'une « puissante, splendide, gigantesque ; l'autre tempérée « dans sa forme et gracieuse dans sa simplicité. Un bril- « lant anthropomorphisme forme la base de leurs my- « thologies ; de riches et poétiques légendes rap- « prochent les divinités des deux peuples ; leurs actes « sont également empreints des passions les plus vives et « les plus émouvantes, alternative souvent inexpli- « cable d'égarement et de noblesse, toute différente de « l'impassible gravité des dieux de l'Égypte et de l'As- « syrie. Les Grecs sont les frères des Indiens dans leurs « tendances comme dans leur langue, parce qu'ils sont

« leurs frères en esprit, en sensibilité, en enthousiasme,
« parce que leur imagination féconde eût inventé des
« types analogues, quand même la communauté de sé-
« jour n'eût pas jadis uni les deux nations, à l'aurore de
« leur existence, sur les hauts plateaux de l'Asie. »

A. Hovelacque

De l'origine des dénominations ethniques dans la race aryane, par M. Jules Baissac. *Maisonneuve, éditeur.*

La philologie et la mythologie comparées sont si peu cultivées en France, même par les historiens, qu'il est toujours agréable de voir une nouvelle recrue de ces sciences affirmer, par une publication, son amour pour de semblables études. Le champ est vaste et fécond, bien que peu cultivé. Il y a là de quoi faire pour un travailleur; il y a là de quoi découvrir pour un chercheur. Aussi félicité-je grandement M. Jules Baissac de sa tentative. La brochure que j'ai sous les yeux est remplie d'aperçus originaux, d'hypothèses brillantes, de combinaisons ingénieuses. Elle démontre une vive ardeur d'investigation et un violent désir de connaissances nouvelles. Tout cela est fort louable; mais il me semble que M. Baissac eût pu être plus réservé dans ses étymologies. Dans sa hâte, bien naturelle du reste, d'arriver à une conclusion, de formuler une synthèse, il s'est laissé aller à un grand nombre d'explications hasardées. Il serait trop long de citer toutes les erreurs étymologiques de la brochure; il y a, par exemple, tout un système des plus compliqués sur l'origine des Phrygiens, qui deman-

derait une réfutation au moins aussi étendue que tout ce que dit M. Baissac sur ce sujet.

Je citerai cependant l'étymologie de *slave* : on sait qu'en russe *slowu* veut dire « je parle, » et *slawa* signifie « la gloire. » Or, M. Baissac, qui veut voir dans toutes les dénominations ethniques de notre race un sens de lumière et d'éclat et en même temps de blancheur, dit que... « dans le radical *slowo*, le sens de parole n'est pas le sens originel. De même qu'en sanskrit et en grec, où nous verrons plus loin l'idée de *parler*, se développer de celle de *briller* ; ce sens est dérivé de *splendeur* ou *éclat* contenu dans la forme *slawa*... Certes, plusieurs fois un verbe au sens de *luire* a pris un sens de *parler*; ainsi le grec φημι est pour un BHAMI, aryaque et sanskrit qui signifie « je brille. » Mais, dans le cas de *slawa*, il ne s'est rien passé de semblable ; il existe en aryaque une racine KRU, skr. *çru*, qui a donné au skr., même à l'époque védique, *çravas*, la gloire, en grec κλέϝος ou κλέος, en latin *clamor*, et en slave *slawa* avec changemeet de *ç* en *s*, et dans cette famille aucun mot dans aucune branche des langues indo-européennes n'a jamais représenté une idée de lumière. Je le répète, si l'espace ne me manquait, je citerais un grand nombre d'étymologies aussi et même plus hypothétiques que celle-ci.

Ce qui manque à M. Baissac, c'est le respect de la phonétique; ce qui l'induit à faire des étymologies à la Ménage, c'est qu'il ignore les lois qui empêchent telle consonne radicale de se transformer en grec ou en latin en telle autre consonne donnée. Ainsi du BH aryaque, qui ne peut être en grec au commencement des mots qu'un φ, et en latin, un *h* ou un *f*; ainsi du DH qui forcément devient un θ grec, etc.

D'autre part, la brochure contient une fausse théorie

du nom qui est bien préjudiciable aux recherches philologiques de l'auteur. « Il y a des auteurs, dit-il, notamment les grammairiens de l'Inde et la plupart des sanskritistes d'Europe qui préfèrent dériver le substantif du verbe; mais, s'il est vrai, pour les noms abstraits ou d'action, qu'ils sont généralement formés des verbes auxquels ils correspondent, l'action étant postérieure à l'initiative de l'agent exprimé par le verbe proprement dit, c'est beaucoup moins exact pour les mots concrets, qui sont les images, et conséquemment, la reproduction plus ou moins immédiate des choses elles-mêmes. »

Les lecteurs de la *Revue*, qui auront lu le remarquable article de M. Abel Hovelacque sur la *dérivation* (voir plus haut, p. 166), feront aisément justice d'un système qui n'est du reste appuyé sur aucun argument sérieux dans la brochure dont il s'agit.

Enfin, je ferai observer à M. Baissac qu'il eût dû étudier plus attentivement le Rig-Véda; s'il l'eût possédé aussi bien qu'il possède le savant ouvrage de Kuhn sur *Les origines du feu et du breuvage céleste*, il n'aurait pas répété le mauvais jeu de mots qui fait venir l'épithète d'Apollon, λύκειος, de λυκη, lumière, tandis qu'il vient bien de λύκος, loup, comme les anciens l'avaient compris. Le Rig-Véda fait deux fois mention de la transformation du soleil en loup pour s'unir à la noire *Saranyu*, la louve céleste. (I, 116, 117.)

Malgré toutes ces critiques, la brochure de M. Baissac dénote un esprit curieux d'études peu suivies en France, et pourtant bien précieuses pour la science de l'homme et des nations diverses. Mes observations elles-mêmes sont une preuve du cas que l'on doit faire de ce petit ouvrage. Il paraît si souvent des élucubrations qui ne méritent même pas la lecture! Ce n'est certes pas le cas du

travail de M. Baissac; le temps, l'étude des maîtres, la méditation patiente des textes donneront à ses œuvres une exactitude qui ne nuira en aucune façon à leur originalité.

GIRARD DE RIALLE.

Les langues mandéennes.. — Die Mande-Neger-Sprachen, psychologisch und phonetisch betrachtet, von Dr H. Steinthal. Berlin, Duemmler, 1867.

C'est un rude piocheur que M. Steinthal. Philosophe, psychologue et linguiste, il est le vrai continuateur de Guillaume de Humboldt, qui, lui aussi, était philosophe, psychologue et linguiste. Comme son maître, il aime les vastes synthèses. Ennemi du terre-à-terre et du détail à perpétuité, il s'élève d'ordinaire assez haut pour voir beaucoup de choses à la fois. Sa *Caractéristique des principaux types de structure du langage* est sans contredit le meilleur ouvrage que nous possédions sur le classement des langues de notre globe (1).

Au congrès philologique de Meissen, en 1863, M. Steinthal avait prononcé sur les rapports de la psychologie avec la philologie et avec l'histoire un discours qu'il développa et publia l'année suivante en une forte brochure in-8° (2).

Or, le psychologue du discours de Meissen se retrouve

(1) *Characteristik der hauptsaechlichsten Typen des Sprachbaues*. Berlin, Duemmler, 1860.

(2) *Philologie, Geschichte und Psychologie in ihren gegenseitigen Beziehungen*; Ibid. 1864.

tout entier dans l'œuvre que nous sommes heureux d'annoncer aujourd'hui à nos lecteurs. Ce n'est pas, en effet, pour nous apprendre à parler et à écrire la langue des nègres mandéens que M. Steinthal a laborieusement analysé cet organisme spécial de la pensée humaine; c'est pour nous faire entrer profondément dans l'âme de cette variété de notre espèce, et l'auteur a raison de dire dans sa préface que son livre s'adresse autant aux psychologues qu'aux linguistes de profession.

La famille des langues mandéennes comprend quatre dialectes : le mandé, le vai, le soso et le bambara. Comme il y a peu d'années qu'on les écrit, leur phonétique était difficile à établir, et pour l'extraire des observations et des manières d'orthografier des Macbrair, des Koelle (1), des Wilhelm, des Dard, etc., il fallait, je le reconnais volontiers, une singulière finesse d'esprit et d'oreille.

Entre *a* et *i* trois nuances d'*e*; entre *a* et *u* (*ou*) trois nuances d'*o*; plus trois voyelles nasales (une moins que nous); et ces variétés vocaliques sont représentées par des caractères gravés tout exprès pour la chose.

A part le mandé qui n'a pas de *g*, les trois paires d'explosives (P-B, T-D, K-G) sont partout au complet. Il en est de même des trois nasales *m*, *ṅ*, *n*, — des deux roulantes *r*, *l*, — des semi-voyelles *y*, *w* et des soufflantes *h*, *s*. Mais si le vai possède *f* et *v* (comme il a *s* et *z*), le mandé n'a que la forte *f*, tandis que le soso ne possède ni l'un ni l'autre de ces deux soufflantes des lèvres.

Quant à la morphologie, elle semble tout entière dominée par cette seule loi : En dehors des pronoms *i*, toi,

(1) En dehors de sa *Polyglotta africana*, Koelle a écrit en anglais un traité de la langue vai : *Outlines of a Grammar of the Vei-language*. Londres, 1854.

et *a*, lui, il, ce, TOUTE SYLLABE EST OUVERTE avec une consonne d'attaque, c'est-à-dire qu'elle commence par une consonne et finit par une voyelle, l'assonnance nasale étant considérée comme ne fermant pas la syllabe : *la*, être couché ; *li* miel ; *loṅ*, jour ; *ba*, fleuve, et *baba*, mer ; *si*, nuit, et *sino*, dormir ; *ta*, aller et *a ta-ta*, il est allé ; *bula*, laisser ; *damuta*, se taire ; *dondola*, guêpe. Vous le voyez, les Mandéens ont des mots d'une, de deux et de trois syllabes. Les vocables de quatre syllabes, comme *kobarasa*, côte, et ceux de cinq, comme *munneatinna*, pourquoi (en mandé), sont excessivement rares.

De grammaire proprement dite, point la moindre trace. Les mots mandéens sont, en effet, privés de ces formes variées et transitoires correspondant aux divers rapports qu'ils soutiennent souvent entre eux. Un exemple : La racine verbale entre toute nue dans la phrase. Franchement aoristique, elle est à tous les temps, à tous les modes. Ainsi : *ko*, dire, formera *a ko* (lui dire), il dit ; *a ko*, il disait, etc. ; *fa*, venir, donnera *a fa* (lui venir), il vient, il vint, il venait. C'est à l'ensemble des circonstances de préciser tant bien que mal s'il s'agit du présent, du passé ou du futur. C'est le moment d'ajouter qu'un certain nombre de mots et de suffixes remplace çà et là, comme en chinois, quelques-unes de nos admirables flexions indo-européennes. C'est que ce n'est pas le tout de sentir et de comprendre en bloc, il faut encore que, dans leur ensemble, les facultés artistiques soient assez puissantes et assez éclairées par les facultés d'analyse pour mettre dans la parole tout ce qui est dans la pensée, pour donner à chaque élément d'une idée complexe un représentant sonore dans ce corps syllabique de l'esprit que nous appelons *langue*. Et n'oublions pas, je vous prie, qu'il s'agit ici des tendances spontanées des besoins intellec-

tuels et artistiques de notre tête. Il y a l'instinct de l'intelligence, comme il y a l'intelligence de l'instinct.

S'il n'y a pas de grammaire proprement dite chez ces bons nègres, il y a, en revanche, une syntaxe et une syntaxe fort originale, au moins par son incroyable uniformité. Toujours le sujet ouvre la phrase, MÊME DANS L'INTERROGATION. Toujours l'adjectif vient après le substantif qu'il qualifie et de même l'adverbe suit toujours le verbe. Après le sujet, le verbe ; après le verbe, son complément. Dans la syntaxe des propositions, tout dépend de la nature des conjonctions employées. Mais ici, comme la plupart du temps, nos formules les plus exactes ne vaudraient pas quelques phrases empruntées au dialecte mandé. Nous choisissons les suivantes dans l'ouvrage du savant professeur berlinois.

A ta-ta minto-le? Lui allé-est où-ce? où est-il allé? Le mot *ta* suffixé sert à marquer les intransitifs.

A ta-ta marseo-to. Lui allé-est marché-vers. Il est allé au marché.

A kandia-ta-le kunu. Cela chaud-était-ce hier. Hier il faisait chaud.

A to ndi? De-lui (soń) nom quel? Quel est son nom?

On voit que, selon la phrase, *a*, lui, est au nominatif ou au génitif.

Si l'instinct du langage poussa les Mandéens, comme il poussa le Sémites, à se servir de M pour interroger (*muń*, en syro-arabe : *mi*, qui? *ma*, quoi?), les deux races furent loin de se rencontrer dans la création spontanée des pronoms de la première et de la seconde personne : *i* qui, dans tout le sémitisme, est le pronom de la première personne (cfr. hébr. *an-i*, *anôk-i*, je moi, *el-i*, Dieu de

moi) (1) est, dans tout le mandéisme, le pronom de la seconde :

I lafi-ta munne-la? Tu désires (désirer) quoi ? Qu'est-ce que tu désires?

I ko di? Tu dis (dire) quoi ? Que dis-tu?

I kontinyo fin-ta. De toi chevelure noire-est. Ta chevelure est noire.

Du génitif *i* de toi rapprochez le génitif (*in petto*) *a*, de lui.

Comme exemple d'euphonie (c'est « symphonie » qu'il faudrait dire), je citerai cette phrase familière :

Wo di n-na. Cela donner à moi-ce. Donnez-moi cela. Ici la particule objective *la* organique devient *na* par influence du *n* du pronom la première personne.

Avais-je raison de dire que tous les psychologues trouveront à tirer du curieux volume de M. Steinthal une ample moisson de graves et décisives conséquences?

H. Chavée.

Sur quelques formations du pluriel dans le verbe indo-germanique, par Th. Benfey (2).

On sait que le duel est une simple variante du pluriel. Dès le début de son étude, M. Benfey nous remet en mé-

(1) Dans mon mémoire *Les Langues et les Races* (Paris, Chamerot, 1862), p. 41, j'ai expliqué comment le support *anok* ou *anak* dans *anoki*, *anaki*, moi, était seul resté, sous les formes *anah*, *ana'*, pour représenter la première personne dans quelques dialectes.

(2) Ueber einige Pluralbildungen des indogermanischen Verbum. — Goettingen 1867. (Tiré du XIIIe vol. des Dissert. de la Soc. roy. des sciences, de Goettingen.)

moire ce fait bien connu : Le *vasi* organique, première pers. du duel, nous reporte au *masi* de la première pers. du pluriel (se rappeler ses suffixes *vant* et *mant*); l'élément de la seconde personne est réductible au *tvasi* (et non *tasi*) de la seconde personne du pluriel.

Les trois personnes du duel et les deux premières du pluriel ne se distinguent de celles du singulier, ajoute M. Benfey, que par l'annexion aux dites désinences de l'élément *si*. Il y a là une grosse question tranchée par une affirmation gratuite.

Sans doute, *ma*, *ta* sont les types d'où proviennent *mi*, *ti* ; mais il me semble difficile d'admettre que *ma* et *ta* soient, non pas l'origine radicale, mais la réalité des éléments personnels du singulier. Ou il faut admettre avec M. F. Müller (Beitr. II 351 *ss*) que les éléments du singulier sont *m*, *s*, *t* et non *mi*, *si*, *ti*, et tenir simplement l'*i* de *dadhâmi*, τίθημι comme signe du présent, ou bien il convient d'accepter l'opinion que *mi* est simplement la forme active de *ma*, *ti* celle de *ta*. (Voir ci-dessus mon art. sur les Eléments de la Dérivation.)

Je n'admettrai pas davantage que la forme typique toute première de la troisième pers. du pl. ait été *anta*. Je restitue ici non pas *anti*, mais *nti*. Il est évident que si un thème en *a*, par ex. *bhara*, le sk. eût eu à joindre *anti*, il nous eût présenté non pas *bharanti*, mais *bharânti*. C'est un phénomène sur lequel j'ai eu l'occasion de m'expliquer plus haut au sujet de la prétendue forme *at*, *ant* des principes actifs.

Si l'on m'objecte que le sk. a dit *stuvanti* ils chantent, intercalant précisément un *v* euphonique, à cause de l'*a* désinentiel, je répondrai qu'ici à la vérité la terminaison a bien été *anti* et a nécessité dès-lors l'intriuson du *v* ; mais j'ajouterai qu'il n'y a là qu'un fait d'analogie fondé

sur une méprise. L'Indou ne vit pas que dans *bharanti*, il avait affaire à un thème *bhara* : il lui sembla que c'était tout bonnement à la racine *bhr*, *bhar* que s'annexait une terminaison *anti*. On comprend comment voulant joindre cette fausse désinence aux radicaux en *u*, malencontreuse tendance à l'analogie, il dut recourir à un *v* intercalaire : **stunti* eût été logique, *stuvanti* n'est qu'un pastiche barbare.

M. Benfey donne quelques pages fort intéressantes et instructives à l'examen de la morphologie de son prétendu *anta*. Est-ce ou non un composé *dvandva*, c'est-à-dire comprenant plusieurs vocables simplement juxtaposés? Si oui, M. Benfey préfère à la dissection *an-ta* proposée par M. Schleicher, celle *a-na-ta*. Il est manifeste que M. Schleicher, tenant comme élément simple ce prétendu *an* est à côté de la réalité des faits. Il n'y a aucun démonstratif *ana* : les vocables sk. *anya*, *antara* et autres ne présentent qu'un démonstratif *a* dérivé par un déterminatif *na*.

Ici commence le côté vraiment neuf du travail de M. Benfey. La désinence de la troisième pers. plur. du parfait redoublé sanskrit, *us*, est pour *anti*, c'est là un fait que personne ne conteste : si donc *bibhidus* ils ont fendu, est pour **bibhidanti*, pourquoi *bibhidathus* vous avez fendu tous deux, *bibhidatus* ils ont fendu tous deux, ne seraient-ils point pour * *bibhidathanti*, **bibhidatanti* ?.. Le parfait redoublé n'est, au bout du compte, qu'un présent redoublé. Or si cela est vrai, si *thasi* est né de *thanti*, *tasi* de *tanti*, rien ne s'oppose à ce qu'on assigne une naissance tout analogue à l'élément du pluriel, *masi*, à celui du duel *vasi* : le premier conduirait à un organiquo *manti*, le second à *santi*. M. Benfey arrive donc à un élément *anti* caractéristique du pluriel et du duel, sa va-

riante. C'est à la désinence propre à la troisième personne du pluriel que l'on aurait ainsi demandé la désignation générale de ce nombre et de son provenant le duel. Et d'où vient un pareil choix? Abstraction faite, dit M. Benfey, des noms qui par eux-mêmes dénotent la pluralité, dans les désinences verbales aucun élément n'est plus apte que cette troisième pers. du plur. à caractériser la multiplicité. Comme quoi la personne en question est apte de sa nature à déterminer la notion plurale, nous en voyons une preuve dans la façon dont est formée en grec la troisième pers. du plur. de l'impératif : à la personne correspondante du singulier τυπτέτω qu'il frappe τιθέσθω qu'il se pose, s'annexe simplement la troisième pers. plur. de l'imparfait du verbe έσ, être : τυπτέτω-σαν, τιθέσθω-σαν, qu'ils frappent, qu'ils se posent.

Je ferai remarquer seulement que M. Benfey, en admettant encore *anti* et non *nti* retombe de rechef dans la conception inadmissible d'un *a* élidé. Supposons que la première personne du sing. de l'aryaque As être, soit *asma*, si l'élément du pluriel est *anti* devenant *asi*, j'aurai à la première pers. du plur. *asma+anti=asmânti*, puis *asmâsi*, ce qui est absolument faux : nous avons tout bonnement *asmasi*. Au surplus, cette prétendue élision m'a déjà occupé tout à l'heure et je n'insiste pas.

Avec cette forte dose de conscience qui distingue le moindre de ses écrits, M. Benfey consacre à l'étai de divers points de vue secondaires, auxquels il avait dû se placer dans l'exposé de sa théorie, la dernière partie du traité en question. A l'égard de la théorie elle-même, est-elle appelée à s'affirmer par des faits concluants, n'arrive-t-elle qu'à être tenue pour un ingénieux paradoxe? Voilà ce que je n'ose décider. En tout cas, passant sous le couvert d'un nom aussi considérablement auto-

risé, elle réclame le plus sérieux, le plus scrupuleux examen.

A. Hovelacque.

Dans le nombre des ouvrages de philologie récemment publiés, nous devons recommander spécialement à l'attention de nos lecteurs une monographie de M. Ed. Lübbert sur ces formes secondaires *faxim*, *dederim*, *dedero*, *capso* et autres analogues. Futur et passé, conjonctif et optatif passent en latin de ces compromis étranges qu'il est à la fois indispensable et intéressant d'étudier d'un peu près.

(Grammatische Studien. — 1er Theil. Der Conjunctiv Perfecti und das Futurum exactum in aelteren Latein. 1867. F. Hirt, in Breslau. A. H.

Dictionnaire des Racines indo-européennes. — Wurzel-Woerterbuch der indo-germanischen Sprachen, von Aug. Friedr. Pott. 2 vol. in-8°; Detmold, Meyer, 1867.

Qui n'aime les encyclopédies? Quel est l'esprit laborieux qui ne voudrait avoir là sous la main tout ce qui a été cherché, trouvé, pensé, discuté, infirmé ou confirmé sur chacun des vastes domaines soumis depuis des siècles aux investigations de la grande curiosité? N'est-ce pas ce besoin général des grands ensembles, des *Corpora* (*Corpus Juris*), etc.), des *Sommes*, etc., qui explique le succès de tant de dictionnaires *univer-*

sels d'histoire, de géographie, de médecine, etc., etc. ?

Quel est le linguiste qui n'ait rêvé d'un dictionnaire universel et comparatif de toutes les langues indo-européennes? Et tenez, en songeant à tous les prodiges opérés chaque jour par le parallèle intégral de toutes ces langues sœurs, sous les rigueurs d'un code phonétique de plus en plus complet, ne vous êtes-vous pas mis vous-même à faire le plan d'un registre aux actes de naissance de tous les vocables de l'Inde, de la Perse et de l'Europe? Pourquoi ne mettrait-on pas sous chaque racine aryaque, soit verbale, soit pronominale, tous les produits de cette racine en sanskrit et en zend, en grec et en latin, en gaëlique et en kymrique, en gothique et en tudesque, en slavon et en lithuanien?

C'est vrai! Pourquoi pas? Ainsi pensa sans doute M. Auguste-Frédéric Pott, professeur de linguistique à l'Université de Halle, lorsqu'il entreprit l'œuvre monumentale qu'il a complètement refondue dans la nouvelle édition dont nous annonçons aujourd'hui les deux premiers volumes. Ces deux énormes fascicules, comprenant ensemble 1,379 pages, ne sont pour l'auteur que les deux tomes de son premier « *Band* » ayant exclusivement pour objet les racines terminées par une voyelle (*a*, *i*, *u*, *û*, *v*).

L'érudition de M. Pott m'effraye. Cet homme a tout lu, tout compulsé, la plume à la main, non pas seulement pour résumer les données essentielles, mais encore et surtout pour ramasser des détails curieux ou piquants, un mot de Girault-Duvivier comme un mot de Cicéron. Comme dirait Maître François, le professeur de Halle n'est pas uniquement un despumateur de vocables et un extracteur de quintessence, c'est encore un grand amateur d'anecdotes philologiques; c'est le plus amusant

des linguistes, je parle des linguistes qui sont amusants.

Oui, comme répertoire, je ne sache rien de plus précieux que ce *Wurzel-Woerterbuch* de M. Pott. Pour ne parler ici qu'au seul point de vue des indianistes, vous trouvez là très habilement combinés et Winlkins, et Rosen, et Westergaard, et Bopp, et les divers glossaires de Benfey, et le grand dictionnaire sanskrit de Saint-Pétersbourg, cités en anglais, en latin, en allemand, etc.

Mais au point de vue de la critique, ce vaste *Thesaurus* paraissant en 1867, est-il bien tout ce qu'il pouvait être ? Je suis loin de le penser. Qu'y manque-t-il donc ? Une seule chose, l'unité aryaque. Ce n'est pas sous leur forme sanskritique, parfois si profondément gâtée, qu'il fallait citer et coordonner les racines indo-européennes, c'était sous leur forme commune, originelle, primitive, organique ; enfin, sous la forme invinciblement affirmée par le parallèle rigoureux des idiomes congénères. Dans un dictionnaire de la vieille langue des Brahmes, j'aime à voir citer telle quelle une prétendue racine *jnâ*, connaître ; mais en tête de toute la famille dont le vrai père est le verbe simple GA, fléchir, d'où *rompre*, *diviser*, *tuer*, et, par image, *distinguer*, *discerner*, *connaître* (voir plus haut, p. 157, § 10), mettre la forme contractée *jnâ*, du verbe nominal *jânâ-mi*, cela n'est plus sérieux. L'aryaque GAna, fléchi, recourbé (cfr. latin GEna, la recourbée, l'arquée), frère passif de l'actif GAnu, le fléchissant (cfr. lat. GEnu), est un thème nominal, un dérivé du simple GA (de la tribu de GHA, GHṚ, GU, GṚ, courber, fléchir) par le pronom na, un simple participe parfait passif. Quand il se conjugue en GAna-mi, il signifie forcément *je fais des* GAna, je distingue, je discerne, je *co*Gnois, je sais, cfr. les prétendues racines

vid, savoir, et *vidh*, diviser, le lat. *putare*, couper et penser, etc.

J'ai pris cet exemple entre cent pour montrer comment M. Pott ne distingue pas entre un verbe simple ou monosyllabe verbal irréductible, et cet être de raison que les grammairiens appellent *racine*. Cette confusion entre corps simples et composés dans la chimie de la parole ôte au Dictionnaire du célèbre linguiste ce cachet de profondeur analytique qu'on était en droit d'attendre de l'un des plus hardis fondateurs de la science nouvelle.

J'ai pour la distribution des vocables par série alphabétique tout le respect qu'elle mérite ; mais il me semble que des classes, des ordres et des tribus naturels des verbes simples aryaques était un genre de classement digne de tenter l'intelligence et le courage d'un homme tel que M. Pott.

Souvent deux, trois, quatre, cinq racines ne sont que le même verbe aryaque à différents états. Voici, par exemple, DHU, souffler, venter, remuer fortement, qui, par son guné *dhamâmi*, donne, avec *m* = *v*, *dhamâmi*. Ce *dhamâmi*, qui est aryaque et sanskrit, contracte souvent son *dhamâ* en *dhmâ*. Et ces bons grammairiens hindous de traiter ce *dhmâ* comme une racine nouvelle, ce qui est pardonnable ; et M. Pott de traiter d'abord (p. 185) la forme dérivée et altérée *dhmâ*, parce qu'elle se termine en *â*, pour rejeter à 882 pages de distance l'étude de la forme fondamentale DHU, skr. *dhû*, ce qui n'est pas pardonnable du tout, parce qu'elle finit en *û* !! Pour Dieu ! *quod natura conjunxit homo non separet*. Toujours impitoyable pour les attractions naturelles des vocables entre eux, M. Pott dispersera aux quatre coins de son dictionnaire *du* et

dam, *yu* et *yam*, *yu* et *yuj*, qui, vous le savez (et M. Pott le sait aussi bien que nous), sont tous de très proches parents on ne peut plus désireux de la vie de famille, en dehors de laquelle il est parfois difficile de bien apprécier tous leurs mérites, toute leur valeur significative. Les nuances, M. Pott, les nuances !

Malgré ces réserves, il m'est impossible de ne pas applaudir, et de tout cœur, à la vaste entreprise d'un savant que j'ai volé tant de fois, et que je me propose de dévaliser encore en maintes circonstances, le tout sans vergogne aucune, mais non sans une profonde et sincère reconnaissance.

H. Chavée.

Le Gérant,

MAISONNEUVE.

TABLE

—

	Pages
Aryaque et Sanskrit, par M. Michel Bréal.	125
Les Variations du V aryaque, par M. Jules Oppert.	128
Idéologie positive. — Familles naturelles des idées verbales dans la parole indo-européenne, par M. H. Chavée.	138
Les Éléments de la Dérivation, par M. Abel Hovelacque.	166
Sur la Déclinaison indo-européenne et sur la Déclinaison des langues classiques en particulier, par M. A. de Caix de Saint-Aymour	204
Études védiques, par M. Girard de Rialle.	215
Étymologie aryo-romane. — *Regret, Regretter*, par M. H. Chavée.	223
Bibliographie.	227

ERRATA

—

Page 132, ligne 20, au lieu du gr. Σιδ (ἰδ), lisez gr. ϝιδ (ἰδ).

Page 148, ligne 25, au lieu de « presses, » lisez « presser. »

Page 152, dernière ligne, au lieu de ὀλϝος, ὀλϝοτητ, lisez ὁλϝος, ὁλϝοτητ.

Paris. — Typ. Alcan-Lévy, boul. de Clichy, 62

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

PARIS.—TYP. ALCAN-LÉVY, BOUL. DE CLICHY, 62.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel

DE DOCUMENTS POUR SERVIR A LA SCIENCE POSITIVE
DES LANGUES, A L'ETHNOLOGIE,
A LA MYTHOLOGIE ET A L'HISTOIRE

TOME PREMIER

IIIe Fascicule — Janvier 1868.

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE

IDÉOLOGIE POSITIVE

FAMILLES NATURELLES

DES

IDÉES VERBALES

DANS LA

PAROLE INDO-EUROPÉENNE

2me article

En ouvrant cette dissertation sur le classement des idées verbales indo-européennes, j'ai dit comment j'avais été conduit à la découverte de la seconde des deux lois qui présidèrent à la création, d'ailleurs toute spontanée, des monosyllabes verbaux de l'aryaque ou indo-européen primordial.

Remettre en sensation l'idée d'une action bruyante ou sonore, à l'aide d'une syllable imitative du bruit ou du son qui caractérise ou traduit cette action, telle est la loi de création d'à peu près un sixième (une cinquantaine environ) des verbes simples dans la parole organique et commune de la plus belle des races blanches. Cette loi, — tout le monde le

sait, — est connue depuis longtemps sous le nom d'onomatopée (1).

Rappeler une action muette (comme *presser*, *fléchir*, *tendre*, *étendre*) par une imitation orale de l'effort causatif du mouvement observé, telle est la loi de création des cinq autres sixièmes des syllabes verbales simples de ce même parler aryaque.

Par l'inévitable association des impressions tactiles et visuelles perçues au moment de la création première de telle syllabe verbale, l'idée de la direction du mouvement à rappeler, c'est-à-dire ici la notion de son mode spécial de convergence ou de divergence, de compression ou d'expansion, ne pouvait ne pas rester inhérente à ce geste oral destiné désormais à remettre en sensation non-seulement l'effort plus ou moins énergique, plus ou moins prolongé, senti et conçu tout à la fois comme cause de ce mouvement, mais encore les effets visibles qui en sont les conséquences nécessaires.

Qu'il soit *phonomime* (mimant ou reproduisant une sensation auditive), c'est-à-dire qu'il naisse selon la loi de l'onomatopée proprement dite, ou qu'il soit procréé suivant la loi de l'onomatopée *dynamomimique* (2), le monosyllabe verbal

(1) Par soi, ce mot grec composé ne signifie que facture ou création du nom; l'usage lui a donné le sens de mot né d'une ou plusieurs syllabes *phonomimes* ou imitatives d'une action bruyante. Je reprendrai parfois le sens étymologique.

(2) Qu'on veuille bien me pardonner de forger ici ces mots nouveaux pour représenter des idées nouvelles. A vrai dire, le terme « onomatopée » n'expose que le but, la création du mot; tandis que la phonomimique et la dynamomimique (qui mime la force active en tant que sentie), sont les deux procédés d'art instinctif, les deux moyens d'imitation, le double *comment*, la double loi de cette création. On voit que, par « loi, » j'entends le mode d'action déterminé et constant d'une cause connue ou inconnue.

est le produit spontané d'une même cause intellectuelle ; cette cause, essentiellement humaine, est le besoin de reconnaître et de se constater à soi-même qu'on sait qu'on perçoit tel mouvement, telle action. Ce besoin et la faculté de création qui lui est proportionnelle ne disparaissent jamais entièrement, même aux époques de tradition pure et simple d'un langage tout fait. Qui de nous, à certains moments de surexcitation sensitive, n'a créé soudain quelque syllabe, soit phonomimique pour constater ou rappeler la perception de quelque bruit étrange, soit dynamomimique pour constater ou rappeler la sensation causée par quelque étreinte trop vive, par quelque spasme insolite, etc., etc?

Mais le moment n'est pas encore venu de donner aux questions d'art instinctif ou spontané que je soulève ici tous les développements qu'elles comportent. Qu'il me soit seulement permis d'accentuer quelque peu l'expression de ma pensée au moyen d'un exemple. Dans le groupe d'orbservateurs aryens où, pendant qu'on faisait des *STRAta* de terre ou des *STRAmina* de feuilles sèches, fut produit pour la première fois le monosyllabe verbal dynamomimique STṚ (STAR ou STRA), étendre (1), ces Aryas créateurs avaient-ils ou n'avaient-ils pas conscience d'une dépense de force (2) plus considérable et plus prolongée que celle qu'ils rendirent tout simplement par TA, tendre, étendre, et d'où, par les thèmes nominaux TANU, étendant, et TANA, étendu, naquit la racine secondaire TAN, TENdre, éTENdre? Aux artistes de sentir, de comparer et de répondre. Mais revenons à la science positive.

(1) D'où skr. *stṛṇômi* et *stṛṇâmi* ; gr. στορεω, στορνυμι, στρωννυω ; lat. *sternere, stravi, stratum;* goth. *straujan,* all. *streuen,* angl. *to strew.*

(2) Tout effort est une application et une dépense de la force incessamment reconstituée par le système nerveux sous l'excitation du système circulatoire.

En fait, il n'y a dans le langage indo-européen aucune représentation directe, soit des fonctions du goûter, soit de celles du flairer, soit, enfin, de celles de la vue.

Seules, les fonctions de l'ouïe et celles du tact y possèdent leurs expressions orales propres.

En rapprochant ces faits décisifs de la double loi que je viens de rappeler, je répèterai donc :

Au domaine de la phonomimique constituant la classe BRUIRE se réfèrent les imitations orales des cris, des souffles, des râclements, des déchirements, des craquements, des grattements, etc., etc. C'est là que l'oreille commande en souveraine et que les couleurs de la voix jouent un rôle si important, surtout dans la reproduction des cris des animaux.

Au règne beaucoup plus étendu des verbes dynamomimes se rapportent toutes les imitations d'efforts qui s'adressent à la sensibilité tactile générale par l'intermédiaire de l'ouïe. Tels sont d'abord les monosyllabes verbaux peignant quelque mode d'action de l'effort compressif, comme *presser sur*, *poser*; *fléchir*, *tordre*; *serrer*, *condenser*. Telles sont ensuite les syllabes verbales représentant une manifestation de l'effort expansif, comme *tendre vers*, *aller*; *étendre*, *croître*; *répandre*, *semer*, *couler*.

Dans un premier article (1), j'ai dit quelles furent dans le monde des verbes indo-européens les individualisations diverses subies par les idées verbales génériques POSER, FLÉCHIR, SERRER, composant à elles trois la classe PRESSER ou la classe des idées à base d'effort compressif.

A ces trois idées mères constituant la classe PRESSER sont de tous points opposées les trois idées génériques résumant la classe TENDRE ou la classe d'idées à base d'effort

(1) Voir le 2e fascicule de la *Revue de Linguistique*, p. 138 et suiv.

expansif : ce sont *tendre vers -aller* contrastant avec *poser-établir : étendre* opposé à *fléchir*, *répandre* opposé à *serrer-condenser*.

Je voudrais bien dire avec quelque clarté comment se font les individualisations dans l'intérieur de la classe TENDRE. Permettez-moi d'essayer.

Classe TENDRE.

1. — *Genre* Tenre vers — Aller.

Quels sont les éléments logiques contenus dans ce terme *aller*?

Il y a là :

1° Effort ou application de la force ;

2° Obstacle, mais obstacle vaincu ;

3° Changement de place.

Chez les êtres vivants, l'effort et l'obstacle sont dans le sujet qui *va* : à chaque pas, à chaque bond, l'obstacle se représente pour être surmonté de nouveau.

Souvent l'obstacle est extérieur au sujet dépensant quelque chose de sa force pour donner l'impulsion : de là *faire aller*, individualisation que nous trouvons représentée d'ordinaire par *mettre*, *jeter*, *envoyer* (mettre *en voie*), comme dans I, skr. *î*, 1° aller, 2° lancer ; Ṛ, skr. *ṛ*, 1° aller, 2° faire aller, mettre en mouvement, émouvoir, exciter ; Iṣ, skr. *iṣ*, 1° aller, 2° envoyer, lancer, d'où *iṣu*, javelot (*IAculum*). Qui ne sait que *jeter*=*jecter*=*jactare* est un verbe dénominatif issu de *jacta* (*jactus*, *a*, *um*), participe passif de *IA-c-io*, je fais aller, je jette, de YA, aller, l'une des trois formes revêtues par I, aller, skr. *i*, lat. *ire*, etc., dans la conjugaison mul-

tiple à laquelle il fut soumis(1). Ṛg, qui devient Ag et RAg, lat. *Agere REgere*, skr. *rj*, *aj*, s'individualise souvent en *di*RIg*er*, *conduire*.

De tous les verbes indo-européens I ou YA et ses substituts habituels GA, GAM et Ṛ sont ceux qui présentent le plus grand nombre d'individualisations de sens, et cela s'explique par le seul fait qu'ils possèdent la signification la plus large, la plus vague, la moins déterminée, enfin. Parmi ces particularisations de sens, il en est une vingtaine qui s'opèrent à l'aide d'une ou de plusieurs prépositions (*ad-ire*, *ab-ire*, *trans-ire*, *sub-ire*, *co-ire*, etc.); mais ce n'est pas de celles-là qu'il s'agit dans ce travail. Les autres individualisations, celles qui naissent du mouvement successif de la pensée, sans changement essentiel dans le corps du vocable, proviennent toutes ici de la prédominance plus ou moins exclusive, dans l'esprit du parleur, de l'une des trois idées corrélatives contenues dans les verbes simples I, GA, GAM (=GAW=GU), Ṛ, aller, Ces trois idées sont celles des deux termes extrêmes du mouvement exécuté et celle du milieu ou du chemin qui sépare le point de départ du but ou du point d'arrivée. En représentant par D le point de départ, par A le point d'arrivée, et par C le chemin parcouru de l'un à l'autre, nous aurons la figure

D. . . . . C. . . . . A

Quand la notion figurée par D préoccupera la pensée au point d'effacer en quelque sorte les autres rapports accessoires représentés par C et par A, I, GA, Ṛ, etc., signifieront 1° *s'en aller*, *partir* et, par euphémisme, *mourir* ; 2° *quit-*

(1) Fléchi, d'après les procédés de la Ire conjugaison, I donne ar. et skr. *ayâmi* (lat. *eo*= *eiomi*), je vais; d'après la deuxième, il devient AIMI, sk. *êmi*, gr. εἶμι, je vais; et d'après la sixième, ar. et skr. *yâmi*, je vais.

ter, *laisser*, *abandonner*. A côté de skr. *yâmi*, je vais, et de *yâmi*, je pars, il faut placer les participes passifs skr. *ita* et *gata*, mort, perdu. Tous les indianistes se rappelleront ici ce beau distique du Râmâyana (VI, 92, 61) :

Gatâsur gatavêgô ' sau rakṣasêndrô gatadyutih
Papâta syandanâd bhûmau vṛtrô vajrahatô yathâ.

Sans vie, sans vigueur, sans éclat, lui, ce roi des Raksasas, tomba précipité (de son char) sur le sol, comme Vrtra frappé de la foudre.

Si je mentionne sk. *êta* (ar. AITA), guné de *ita*, trépassé, c'est uniquement pour en rapprocher *êtana*, la mort, le départ de cette vie. On se souviendra sans doute ici du βεβακεν des Grecs, du *sono ito* (je suis un homme mort) des Italiens, du *he is gone* des Anglais, etc., etc.

Quand *s'en aller*, qui est subjectif, s'adjoint un rapport d'activité avec le point de départ, il devient objectif et, de la sorte, s'individualise en *quitter*, *laisser*. Voici, par exemple, R̥, aller, s'en aller, qui, par un thème nominal R̥KA, parti, donne la racine secondaire RIK, quitter, abandonner, skr. *rić*, lat. *lic*, *liq*, *linq-uere*, goth. *lif-nan*, gr. λιπ, λειπ-ειν, lith. *liek-mi*, je laisse. Voici encore un parent collatéral de GA, aller, le verbe simple GHA, qu'on retrouvera plus loin avec le sens d'*étendre* et d'*ouvrir*, et qui, dans le genre ALLER, signifie s'*en aller*, *laisser*, *délaisser*. Par une loi pathologique bien connue, l'explosive femelle G tombe devant la sifflante H dans sk. *hâ* pour *ghâ*, d'où *jahâti* (cfr. *dadâmi*, δίδωμι, etc., 3e conjug.) il s'en va, il laisse, *hâna*, l'abandon, *hâni* et *apahâni*, la perte, la disparition, le manque.

Lorsque C l'emporte sur D et sur A, lorsqu'il s'agit, en partant de n'importe où, de parcourir telle voie déterminée pour arriver à n'importe quel but, le langage nous montre la

poursuite, la *chasse*, la *recherche* et, par une assimilation d'idées qu'il opère à l'aide de l'esprit de causalité, le *besoin*, le *désir*. A côté de son *î*, aller, le sanskrit présente son *î*, poursuivre, désirer, implorer (*tvâm î-mahê*, nous te recherchons, nous t'implorons, disent à leurs dieux les chantres védiques). C'est principalement sous la forme inchoative Isk que le verbe I, aller, signifie poursuivre, chercher à atteindre, désirer, skr. *ićh* (1), et, dans le skr. classique, *iććh* ; lithuan. *ïeszkau*, je poursuis, je recherche, russ. *iszczu* ; tud. *eiscôn*, rechercher, interroger, demander, anglo-sax. *æscjan*, angl. *to ask* ; gaël. *aisk*, requête, demande, prière. On a démontré que le verbe Isk ou *ićh* déterminé par le préfixe *pra* dans le composé *praisk*, *praikh*, puis *praććh* ou *pṛćh* est représenté dans la langue latine et par *praecor* ou *precor*, et par *poscere* pour porscere (tud. *forscôn*, all. *forschen*), et, enfin, par *rogare* pour *progare* (cfr. *redi* pour *predi* = *prati*). Soit dit pour faire apercevoir de loin le vaste domaine des individualisations de I, aller.

L'inchoatif Isk, skr. *ićh*, que nous venons de voir, complète ses temps à l'aide du désidératif Is, skr. *iṣ*, 1° aller, 2° poursuivre, désirer, d'où *iṣṭi*, le désir. Enfin, dans sa forme secondaire *yâć* (thème YAKA), le verbe *yâ* n'a que le sens de poursuivre, rechercher, désirer.

Viennent en troisième lieu les individualisations non moins nombreuses amenées par l'exclusive préoccupation du but ou du point A. De là les particularisations *parvenir*, *arriver*, *atteindre*, *obtenir*, *trouver*, comme dans I, skr. *i* et *î*, atteindre, obtenir, gagner, trouver (*sukham êtum*, obtenir la

(1) SK se change d'abord en KS, qui devient, par la substitution de la sifflante gutturale à la sifflante dentale, KH = KS, et ce KH est souvent représenté en skr. par *ćh*, comme K l'est par *ć*.

félicité, trouver le bonheur (1). GAM, aller, suit le même resserrement d'idées quand il signifie, sans l'addition d'aucun préfixe, gagner, atteindre, obtenir. Mais de ces verbes au sens d'*aller*, c'est Ṛ ou AR qui revêt le plus souvent le signe du but auquel on touche : skr. *artum*, aller, et *artum*, atteindre, obtenir.

Quand ce but à atteindre est le parleur lui-même ou quelque point du lieu qu'il habite, *aller* s'individualise en *venir*, et c'est ainsi que l'aryaque GAM, aller, n'a plus que le sens de *venir* dans l'allem. *kommen*, dans l'angl. *to come*, etc.

Enfin, cette arrivée au terme de l'*allée* ou de la *venue* impliquant souvent un nouveau mode d'être, l'entrée dans un nouvel état, *aller* s'individualise en *devenir*, *tourner à*, *se changer en*, et cette particularisation de sens n'appartient pas seulement aux langues anciennes. On sait avec quelle élégance les Italiens forment leur verbe passif à l'aide de *venire* prenant la signification de *devenir*, *se changer en*, et du participe passé du verbe : *Questa casa* venne *distrutta dai masnadieri*.

Dans nos études sur les assimilations d'idées, nous verrons quelques images fort intéressantes empruntées aux verbes du genre ALLER et de la classe TENDRE. Ainsi la *vie*, dont l'un des caractères est le mouvement spontané, sera rendue par *se mouvoir*, et GI, skr. *ji*, frère de GHI, aller, se mouvoir, skr. *hi*, par un thème GIwa, plein de mouvement, donnera la racine secondaire GIw, skr. *jîv*, lat. *viv*-(= *GVIV*), gr. βιϝ-(βιϝος) pour ϝιϝ=γϝιϝ, goth. *qviv*-, lith. *gyw*, VIvre (2),

(1) Rappelez-vous le lat. *invenire*, trouver, qui n'est lui-même qu'une individualisation prépositionnelle de *venire*, au sens direct de *venir sur*, *rencontrer*.

(2) Un jour viendra où les indianistes lexicographes, comprenant mieux le mécanisme de la dérivation et de la conjugaison, qui est encore de la dérivation, ne sépareront plus GI, skr. *ji*,

être vivant. Chose étrange ! la mort elle-même trouvera parfois son image dans un verbe de ce genre et de cette classe. Est-ce que *jacere*, *jacio*, jeter, enfant de YA ou I, aller, n'a pas produit *jacêre*, *jaceo*, gésir, être jeté là, et le « *ci gît* » de nos tombeaux ? Est-ce que les verbes AS et SI, jeter, lancer, n'arrivent pas, eux aussi, à représenter le repos, la poSItion, l'immobilité comme le résultat d'une projection parvenue à son terme ?

Les images de l'assentiment donné au départ ou à la libre activité d'un inférieur, sont empruntées, à leur tour, à des individualisations de MI, aller, faire aller, de SI, jeter (faire aller), etc. Rappelez-vous la perMIs-sion, de *MI*T-*t-ere* (voir plus haut, p. 257); le congé=conget (vieux franç.)=coMJat (provenç.)=com*ME*(*I*)*at-us* (lat.) de *MEare* ; le *SInere* (SI d'après la IXe cl.) *SIno*, permettre, des Romains, etc, où l'idée de l'autorisation et de la liberté octroyée s'incarne dans celle de *faire aller soi-même*, *envoyer*.

Je passe sous silence les images où *jeter*, s'individualisant en *jeter bas*, *détruire*, rappelle l'effroi par la destruction qui le provoque, comme dans lat. *metus*, l'effroi, la crainte, père de *metuere* et fils de *metere*, abattre, couper.

2. — *Genre* Étendre — Grandir.

Étendre est opposé à *fléchir-courber* comme *aller*, que nous venons de voir, contraste avec *poser-établir*. Ce bras qui était *fléchi*, je l'*étends* par un effort expansif, et mon

exciter, animer (faire aller, mouvoir), qui, d'après la 5e conjugaison, donne *jinv-âmi* par le thème *jinu*=GInu, faisant aller, excitant, du verbe GIw, vivre, lequel est à GI comme DIw est à DI, comme PIw est à PI, etc., etc.

geste oral naîtra tout à la fois de la conscience de cet effort et de l'observation de ses effets.

1. — Et voilà, tout ce qui est fléchi, plissé, inégal, raboteux, ridé trouvera l'expression de son contraire dans des verbes au sens de *tendre-étendre* s'individualisant ainsi en *niveler*, *aplanir*. La plaine=PLA*na* et le pré=PRA*tum*, le *plat* et le *plateau*, la *place*, la *planche* et le *plan* sont autant de fils et de filles du même verbe PṚ ou PRA, étendre-aplanir. Ici, la métaphore créa l'interPRÉTATION (skr. *pra-thayâmi*, *manifestum facio*), cette sœur de l'ex*pli*cation qui fait disparaître les *plis* pour sim*pli*fier ce qui était com*pli*qué, et du dé*vel*oppement qui force à sortir de ses *voil*es et de ses en*vel*oppes la forme ou la vérité jusque-là dérobée au grand jour.

2. — Oui, ce qui était contenu dans le germe (ovule fécondée) se développe et se développera progressivement par les énergies inhérentes à ce germe, sous l'excitation et aux dépens des milieux, c'est-à-dire des autres êtres au sein desquels il est placé : il *croîtra*, il *grandira*. Cette nouvelle individualisation de l'idée *étendre* se particularise aisément dans les notions d'*élévation*, terme de l'accroissement, et de *ligne droite*, d'où, par image *rectitude*, *bien*, par suite de la direction habituelle de la pousse des arbres. Le verbe simple ṚṚ ou AR, croître, s'élever, et sa forme secondaire ou dérivée ṚDH, ARDH ou ADH, RUDH (skr. *ruh*) se rencontrent aussi fréquemmeut que ṚṚ ou AR, aller, diriger, atteindre.

3. — Tous les êtres vivants ont une double mission : se conserver et se développer. Appliquez ces idées à l'espèce et vous aurez *étendre la race*, *engendrer*, *produire*, d'où *naître*. S'il y a un GA, tendre vers, aller, skr. *gâ*, il y a un GA, étendre, propager, skr. *gâ* dans *ja-gâ-ti*, il produit, il crée, il propage, d'où, par le thème GANA (participe passif du parfait) la racine secondaire GAN, skr. *jan*, gr. γεν- dans γένος,

γενετῆρ, γι-γν-ο-μαι pour γιγενομαι, etc., lat. *gen-* dans *genus*, *genitor*, *gi-gn-o* pour *gi-gen-o*, etc, -goth. *KIn-* dans *kinan* et *kinnan*, produire, engendrer, et *kein-* dans *keinan*, germer, pulluler, dont il faut rapprocher le *Kind* des Allemands, en angl. *child*, et, dans la même langue, *kin* et *kind*, ce dernier traduisant à la fois *genus* et *generosus*. La prolongeable N a fait tomber le G qui la précédait dans *natus* pour *gnatus* (souvenez-vous de *co-gna-tus* où le préfixe empêcha la perte du G), *nasci*, *natura* pour *gnasci*, *gnatura* pour *genatus*, *genasci*, etc.

La même individualisation se retrouve dans des produits des verbes DUGH, étendre, skr. *duh* ; BṚGH, étendre, créer, d'où le nom du créateur *Brahmâ ;* MA, étendre, créer, skr. *mâ*, d'où le beau nom de la mère=*mater*, skr. *mâtṛ*, créateur et créatrice, comme nous le montrent les védas ; TA ou TAN, étendre, créer, procréer, skr. *tan*, d'où *tanya*, fils, etc. Nous verrons plus tard comment l'idée d'*être puissant* s'assimile parfois, surtout dans les dérivés de GAN et de DUGH, à celle d'*engendrer*.

4. — *Tirer*, *traire*, *traîner* sont des particularisations de *tendre*, *étendre*, que reproduisent partout, dans le système indo-européen, les formes dérivées de DU ou DHU, étendre, tirer, DUGH et DUK, skr. *duh* dans *dog-dhi* (=DAUG-TIH), il tire, il extrait, il trait (*elicere*, *mulgere*); lat. *duc*, dans *ducere*, *dux* pour *ducs*, etc. ; c'est le DUK, lat. *duc*, que reproduit le goth. dans son *tiuhan*, all. *ziehen*, mais c'est DHUK frère de DHUG, d'où le gr. θυγάτηρ, qui lui a donné son *dauhtar*, fille, allem. *Tochter*, angl. *daughter*, la proDUctrice, la nouvelle *mater* (voir plus haut, p. 264), cfr. *pitṛ*, père, et *bhrâtṛ*, frère, de *pâ* et de *bhṛ*, protéger, nourrir (1).

(1) Je ne rejette pas comme impossible, mais je regarde comme

5. — Étendre une substance SUR une surface en combinant un effort de pression relativement faible avec l'effort *extensif* de *traction*, c'est tantôt enDUIre (IN+DUcere), *oindre*, *tacher*, tantôt, à force de varier la surface frottante, c'est *essuyer*, *purifier*, *nettoyer*. Et comme la condition *sine quâ non* de l'extension d'une substance est le peu de cohésion de ses molécules, *être mou* et *amollir* sont encore des individualisations d'étendre se référant à la même catégorie. SMI, SMṚ et MṚ, MAR, MRA avec leurs formes secondaires MṚD, MRAD et MṚG, MARG, MRAG et (avec A=Ṛ et U=Ṛ) MAG, MUG sont les verbes aryaques les plus importants au sens d'*enduire*, *frotter*, *amollir*. Voici, pour ne citer que des représentants latins, quelques variations de ces mots organiques : *mergere*, *mulgere*, *mulcere*, *mungere*, *mollis*, (*m*)*laxus*, (*m*)*lenis*, *marcere*, *malus*, dont le sens direct est *enduit*, *taché*, skr. *malas*, *â*, *am*.

6. — Une huile quelconque, de la graisse, une couleur, tel était tout à l'heure l'élément d'individualisation. Une peau d'animal, de la paille, un tapis, une toile, tel est le nouvel instrument individualisateur de notre idée générique ÉTENDRE. Là, on arrivait à *peindre* par *enduire*, témoin l'allem. *mahlen* ; ici, on aboutit à *couvrir* par *tapisser*. Il me suffira, pour être bien compris, de rappeler STṚ ou STAR, skr. *stṛ*, étendre et couvrir ; gr. στορέω, στόρνυμι, στορέννυμι, στρωννύω ; lat. *sternere* (cfr. skr. *stṛnâti*) ; avec *storea*, *stratum*, *stramen*, etc., goth. *straujan*, all. *streuen*, dont il faut rapprocher et *streu*, litière, et *stroh*, paille, angl. *strew* qui appelle *straw*.

L'idée que ce qui *couvre* maintenant le sol était naguère debout, donna l'individualisé *coucher*, *abattre*, *renverser*,

très douteuse l'interprétation du skr. *duhitr* et de ses correspondants par *celle qui trait les vaches et les chèvres*.

*se pro*STER*ner*. La Mort y trouva l'une de ses images, et par l'effroi qu'elle cause eut alors dans *con*STER*nation* l'un de ses signes les plus expressifs.

Le verbe par excellence de la classe TENDRE et du genre ÉTENDRE est le monosyllabe verbal TA, tendre, étendre, père des deux formes dérivées TAN et TAP. TAN nous a donné par lat. TEN-DERE, s'individualisant en *couvrir* notre TEN*te* (forme du participe passif) et nos TEN*tures* (participe futur, cfr. *peinture*, *sculpture*, etc.) ; puis, par gr. τάπης, nos TAP*is*, nos *tapisseries* avec les *tapissiers* qui *tapissent*. L'idée d'*humble* et de *bas* est fort bien rendue par ταπεινός, un parent de τάπης.

On le voit, dans la classe des monosyllabes qui peignent les actions à base d'effort expansif, TA, d'où TAN, revient souvent avec des particularisations diverses de valeur significative. Tout à l'heure, TA ou TAN arrivait à *couvrir* en passant par *étendre ;* eh bien, à un troisième degré d'individualisation, il parvient à *TE*NIR, *con*TE*NIR*, *envelopper* (couvrir tout autour). L'organique *tanayâmi*, je fais ou je rends couvert ou tendu tout autour, devint en latin *teneo* pour *teneiômi*.

7. — A force d'étendre et d'étendre encore sous le marteau cette lame de métal, vous la rendrez de plus en plus *mince*, de plus en plus TÉNue. Et voilà comment *atténuer*, *amincir*, *forger*, sont deux espèces nouvelles dans le genre ÉTENDRE et dans la classe TENDRE. Cette façon de travailler en les ÉTENdant les corps DUCtiles (DUC, étendre, tirer, § 4) a été fort bien rendue par les monosyllabes verbaux SMI, d'où SMID, SMḬ, goth. *smeitan*, tud. *smîzan*, all. *schmeiszen*, angl. *to smite*. L'effort pour donner le coup qui aMIncit et le coup (*Schmisz*) lui-même sont encore aujourd'hui sous-entendus dans ces beaux mots germaniques auprès desquels il faut placer les enfants du thème SMITA, goth.

smeithan, travailler en *étendant* au marteau, forger, all. *schmieden*, d'où aplanir, adoucir, *to smooth* et *to smoothen*. L'étroite affinité qui rapproche l'espèce qui nous occupe des espèces *oindre* et *couvrir* dans l'unité du genre ÉTENDRE ne saurait ici échapper à personne. Le *smairan* ou *smairvan* gothique, all. *schmieren*, *to smear*, frotter, oindre et couvrir, barbouiller, comme le *streikan* de la même langue, all. *streichen*, to *strike*, lat. *strig-* ou string- (*strigilis*, *strigmentum*) de STRIG, forme secondaire de STR̥ (voir plus haut p. 265), étendre sur, frotter, étendre en battant, carder, battre, sont en quelque sorte aux confins des espèces 5, 6 et 7. Mais revenons à SMI, amincir, atténuer.

Un thème SMIKA, atténué, rapetissé ou amaigri, comme dit le *smâhi* gothique, se retrouve principalement dans le gr. σμικρός, beaucoup plus connu sous sa forme μικρός, petit. Cette chute de *s* devant *m* n'affecta ni le goth. *smal*, mince, petit, tud. *smal*, angl. *small*, ni le lith. *smailus*, qui va en s'amincissant toujours, pointu, l'un et l'autre dérivés de SMAR cité plus haut et proche voisin de SMI.

8. — En *étendant* un objet sur un autre, nous nous apercevons aussitôt de leurs proportions relatives. Étendre l'un sur l'autre devient ici le moyen d'apprécier la mesure et de là l'individualisation d'*étendre* en *mesurer* (1). MA, étendre, skr. *mâ*, que nous avons déjà vu plus haut (p. 264) avec le sens particularisé de *propager*, *créer*, s'individualise principalement en *mesurer*, sens qui, à son tour, s'individualise souvent en *imiter*, mesurer ses actes ou ses gestes sur ceux d'un autre, faire semblable ou sur les mêmes mesures. Souvent *mâ* se redouble et devient *mimâ*, d'où skr. *mimitê*, il mesure, il proportionne, si bien que le lat. *imitari*, né du

(1) *Mesurer*, de mesure pour mensure = *mensura*, véritable participe futur actif de *metiri, metior, mensus sum*.

participe passif du présent ar. et skr. MIMITA est pour *mimitari* comme *imago* est pour *mimagon*. Tout le monde se rappellera μῖμος et μιμέομαι, les *mimes* et la *mimique*.

L'individualisation de *mesurer*, *proportionner* en *échanger*, sert en quelque sorte de pendant à celle que nous étudions ici. C'est principalement sous la forme *mê*=MAI, gunée de *mi*=*mâ*, que le sanskrit représente les idées d'*échanger* et d'*acquérir en échange*. Le participe passif MAITA, gr. μοῖτος (ὁ), lat. *mutu-s* pour *moetus*=*moitus* (cfr. *poena* et *punire*, *moenia* et *munire*) est reproduit daus le lat. *mutare* faire des *muta*, comme son dérivé *mutuu-s* l'est dans *mutuare*.

Trois formes secondaires de MA, skr. *mâ*, mesurer, jouent un grand rôle dans les langues indo-européennes : je veux parler de MAD, de MADH et de MAN.

Pour ce qui est de MAD, mesurer, proportionner (par ex : le remède au mal), je n'insisterai ni sur les dérivés grecs μέδομαι, μῆδος, etc., ni sur les dérivés latins *medeor*, *medicus*, *remedium*, *modus*, *modius* et modes=MADas, d'où *moderare* (1) ; mais j'appuie sur ce fait que, dans les langues germaniques, la racine MAD a remplacé partout le verbe simple MA, mesurer : goth. *mitan*, angl. *to mete*, tud. *mëzan* et *mëzzan*, all. *messen*. On sait que le D aryaque est invariablement représenté en gothique, en anglais, en flamand, en hollandais et dans les autres dialectes bas-allemands par un T ; tandis que le haut-allemand réagissant sur ce T en fit

(1) Comparez quelques autres participes actifs du présent servant de base à des verbes dénominatifs : GANat ou *ganas*, lat. *genus*, génit. *genesis*, d'où *generis*, produisant *genero* pour *geneso*, pour organique *ganasyâmi ; apat* ou *apas*, *opus*, donnant *operari*, notre *ouvrer* et notre *opérer ; tapat* ou *tapas*, *tempus*, amenant *temperare* ; *vanat* ou *vanas*, *venus*, enfantant *venerari* etc., etc.

un TS ou Z, lequel, à la fin des mots, s'adoucit le plus souvent en SZ, SS, voire en même un simple S dur.

Ce n'est pas le moment de faire ici l'histoire des racines dérivées MADH, mesurer, penser, savoir : gr. μαθ, etc., et MAN, mesurer, penser, skr. *man*. gr. μεν-, lat. *men-*, *man-*, *mon-*, etc., où la logique est si bien représentée comme la géométrie des idées. Quand, à l'aide du compas de la raison, nous jugeons de la convenance ou de la proportionnalité de deux faits d'ordre physique ou d'ordre moral, est-ce que nous ne sommes pas de vrais *mesureurs* ? A côté des mesures, il y a les poids, et, vous le savez, les Romains faisaient parfois du *penseur* un *peseur*, car leur verbe *pensare*, notre *penser* et notre *peser* signifiaient à la fois *peser* et *penser*.

9. — Lorsque, dans les accès soudains d'une horreur profonde ou d'une joie extrême, une énorme quantité d'électricité vitale jaillit des centres nerveux, chaque poil, chaque cheveu, de son bulbe à sa pointe, *s'étend en se tendant*, il se *hérisse*. Non-seulement les Aryas observèrent ce curieux phénomène, mais ils lui empruntèrent encore de fort belles images qui sont parvenues jusqu'à nous et qu'il nous plaît de remettre à neuf dans de prochaines études. Pour le moment, ne voyons que les poils *hérissés* de la BROSse, all. *BORSte* (cfr. skr. *bhṛṣṭi*) et de la BARBe, latin *barba*, lith. *barzda*, tud. *bart*, — les replis tendus ou les saillies qui constituent le BORD, anglo-sax. *bord*, tud. *port*, — la RIGidité des membres saisis par le FROId(=*froigd*=*frigidus*, ital. *freddo*, de *FRIGus*, frère de *FRIGere*), pour remonter ensemble à l'aryaque BHṚKS ou BHRIKS, skr. *bhrêṣ* dans *bhrêṣati*, il est stupéfait, il est effrayé (ses cheveux se hérissent), et *hṛṣ* dans *hṛṣyati*, il se réjouit, dans *harṣa*, la joie, et dans *hṛṣṭa*, tendu, roide, hérissé (*hṛṣṭarôma*, *arrectis pilis*); gr. φρίσσω, se roidir, se hérisser; lat. *frigêre*, être roidi par le froid, être transi de froid; lat. *horrêre* pour

horsêre avec *horror* pour *horsor* (= *bhorsor*), *hirtus* pour *hirctus*, *hirsutus*, etc. Le nom lat. du bouc, HIRCU-S ou *fircus*, reproduit fidèlement le thème aryaque BHṚKA, d'où est sorti le désidératif BHṚKS.

Cette manière d'arriver, par l'extension continue au *tendu*, au *roide* ou au *rigide* (1) appartient encore à TAN et à ṚG, d'où lat. ALG dans *algêre*, *algor*, *algidus*, etc., et RIG dans *rigêre*, *rigor*, *rigidus*, etc. On sait que le nom latin du hérisson, *ericius*, a donné aux langues romanes non-seulement vieux fr. *eriçon*, *heriçon*, *iriçon*, ital. *riccio*, esp. *erizo*, port. *ericio*, prov. *erisson*, mais encore le verbe *hérisser*, esp. *erizar*, ital. *arricciare* (composé avec *ad*), etc.

10. — Tous les humanistes ont remarqué, au moins dans PATêre, PATe-*facere*, ar. et skr. PAT, le passage d'*étendre* à *ouvrir*. *Étendre* fortement les lèvres en ouvrant grandement la bouche, c'est *bâiller*, d'où *être béant*, c'est faire une *bée*, comme disaient nos pères, un *hiatus*, comme parlaient les Romains. Cette individualisation de l'idée *étendre* s'est principalement incarnée dans le verbe simple GHA, skr. *hâ*, que nous avons déjà vu (p.259) avec le sens de *s'en aller*, *partir*, *quitter*, etc, cfr. GA, aller, tendre vers, skr. *gâ*.

Il vous souvient déjà du gr. χάω, s'ouvrir, bâiller. être vide, cfr. skr. *hâni*, le manque, l'absence, la perte, qu'il faut mettre à côté du *gaidra* gothique et du χητος grec, le manque, la privation, toujours le même vide, le même CHAOS. A Athènes, comme à Rome, on avait l'inchoatif de χάω, HIO dans χάσκο, HISCO. Si le tudesque possédait *gi-en*, qui correspond à l'aryaque *ghâ* ou *ghi*, skr. *hâ*, gr. χα ; lat. *hi*, il avait aussi *gi-nen* et *gei-non* correspondant au gr. χαί-νω. Je ne dirai rien ici de la forme secondaire GHAS, skr. *has*, ni de GHṚ, un collatéral de GHA.

(1) *Roide* est à *rigidus* comme *froid* est à *frigidus*.

Telles sont les dix idées spécifiques représentées par l'idée générique ÉTENDRE. Il n'est peut-être pas inutile, en terminant l'exquisse de leur histoire naturelle, de les résumer sous forme de tableau synoptique.

1. — Niveler, aplanir.
2. — Croître, grandir.
3. — Produire, engendrer, naître.
4. — Tirer, traire, mener.
5. — Oindre, frotter, amollir.
6. — Couvrir, envelopper.
7. — Atténuer, amincir, forger.
8. — Mesurer, imiter, échanger.
9. — Hérisser, se roidir.
10. — Ouvrir, être béant, vider.

3. — *Genre* RÉPANDRE.

Dans les actions variées, qui sont autant d'espèces du genre ÉTENDRE, l'action de la force expansive change les limites du corps *étendu*, modifie plus ou moins les lignes de sa figure extérieure, mais elle n'amène jamais de solution de continuité entre ses éléments constitutifs : le corps reste entier.

Au contraire, dans les trois espèces qui se résument dans l'unité du genre RÉPANDRE, la masse de la substance qui subit l'action de l'effort expansif est de nature à permettre la séparation, la diffusion des molécules, des grains, des parcelles ou des fragments qui la composent.

En plongeant la main dans ce sac, vous y avez saisi une poignée de grains de blé (effort compressif que rappellera quelque forme secondaire, soit de KA, KU, KI, soit de GA,

GU, GR̥, p. 151). Imprimant ensuite à la matière *empoignée* un mouvement plus ou moins intense de projection, vous *répandez* en les séparant, en les éparpillant, tous ces grains qui faisaient masse, vous les *semez*. *Semer* est la première espèce du genre Répandre. Au lieu du blé, mettez du sable, de la terre, des galets, une poussière quelconque, toujours l'effort expansif agissant sur la masse amènera la diffusion de ses étoffes; vous *sèmerez*, vous *disséminerez*, vous *répandrez* des éléments *solides* qui naguère faisaient amas, tas, monceau.

Si c'est une masse liquide qui subit l'action de la force expansive, *répandre* se caractérise alors par *couler*, *pleuvoir*, *arroser*. *Couler* est la seconde espèce du genre Répandre.

Comme Indra *verse* la pluie à la terre altérée, le soleil *répand* sur elle les *flots* de sa *lumière* pour la rendre féconde. Oui, dès les premières manifestations de la parole aryaque, la lumière est considérée comme un fluide (*fluere*, couler), et les verbes simples au sens de répandre les plus riches en dérivations, les verbes GR̥, skr. *gṛ*, et GHR̥, skr. *ghṛ* signifient aussi bien *luire* que *couler*. *Luire* est la troisième espèce du genre Répandre.

1. — C'est PAn, un parent de PAt, étendre, ouvrir, qui, par le latin PAn-D*ere* (cfr. TEn-D*ere*, FEn-D*ere*, de TAn, DHAn, skr. *han*, gr. θαν-), nous a donné notre *espandre*, *épandre* pour *expandere*, et c'est *espandre* qui nous valut le surcomposé *répandre* (=*re—ex—pandere*). Vous voyez d'ici comment nous avons fait passer *pandere* et *expandere* du genre précédent, 10e espèce, à deux espèces du genre *répandre*. — SPR̥, frère de SPA, père de SPAn, tendre, étendre, est l'un des principaux verbes au sens de *répandre*, *semer*, disperser, *to spread*, et c'est par ses formes grecques que nous avons sperme, sporades, sporadique, etc; mais il

faut surtout remarquer sa forme secondaire SPṚKS, skr. *pṛṣ*, lat. SPARG*ere*, servant, comme lat. *expandere* devenant *espandre*, de transition non moins curieuse entre la dixième espèce du genre ÉTENDRE (1) et les deux premières du genre RÉPANDRE, *semer* et *couler*.

C'est au verbe aryaque SA ou AS, skr. *as*, jeter, semer, disséminer, que les Latins durent leur *SERere* pour *SESere* et leur *SEmen*, tud. *sâmo*, all. *Samen*, d'où le verbe dénominatif *seminare*, cfr. goth. *saian* et *saijan*, all. *säen*, angl, *to sow*, lith. *seïu*, etc.

2. — Les variétés les plus obvies de l'espèce *couler* sont *pleuvoir*, *arroser*, *mouiller*, *laver*, *nager*, *verser*, *fondre*, *coler*, *colorier*, *teindre*, *peindre*, *écrire*. Lorsque nous voyons l'onde qui *se meut* ou qui *va* en s'*étendant* pour se *répandre* ensuite çà et là, nous parlons volontiers de son *courant*, de sa *nappe*, etc. Nous ne devons donc pas nous étonner le moindrement de trouver dans les dictionnaires, et tout particulièrement dans les vocabulaires sanskrits, le même verbe signifiant *aller* et *couler*, *aller* et *teindre*, *étendre* et *répandre*, etc. Je dirai plus tard les curieuses images qui se rattachent à *fondre*, à *teindre*, *tacher*, à *mouiller*, *arroser*; mais parmi celles que nous devons à *arroser*, il en est une tellement répandue que, si je ne la citais pas ici, mon esquisse des principaux verbes au sens de *répandre*, *couler* ne saurait être comprise de mes lecteurs. Les créateurs de la parole aryenne ont assimilé l'idée de *féconder* à celle d'*arroser*, frappés qu'ils furent du principal caractère de la fonction du mâle dans l'acte reproducteur de l'espèce. Est-il nécessaire d'ajouter que la notion de *puissance* vient s'annexer à celle de *fécondation*, et que le mâle, chez certains animaux, a dû à l'idée d'*arroseur* par excellence une dénomi-

(1) Qu'on se souvienne ici du *spargere manum* des Romains.

nation qui peignait quelque chose de plus que son sexe?

Voici d'abord la série GHU, GHI, GH$^{B}_{D}$. G$^{B}_{D}$, répandre, arroser.

GHU, skr. *hu*; gr. χυ dans χυμός, χῦμα, χῦσις, χυτός, etc., guné en χευ dans χέϝ-ω, fut. χεύ-σω; lat. *hu* (1) dans *humor*, *humidus*, *humeo*, et *fu* dans *futis*, guné en *fau*, dans *fônt*, au nom. *fons* pour *fonts* =GHAWant-s, la répandante, la source, la FOntaine. Le dérivé aryaque GHUman, littéralement *doué du pouvoir d'arroser*, *de féconder*, est représenté en goth. par *guma*, homme (*vir*), en tud. par *komo*, en lithuan. par *z'mun* et en lat. par *homon*, *homin*, au nomin. *homo*, avec *human-us*, etc; mais ce n'est pas le lieu d'exposer les développements et les variations de sens de *homon* pour *GHOmon*.

GHUd, répandre, verser, faire couler, fondre, forme secondaire de GHU, est représentée en grec par χυδ dans χύδην, avec profusion, abondamment; en lat. par *fud* dans *fundere*,, *fûdi*, *fûsum*=*fussum*=*fustum*=*fudtum*; en goth. par *giut* dans *giutan*, all. *gieszen* avec *der Gusz*, le jet, la fonte, la giboulée.

GHI : GHU : : GHId : GHUd. Or l'aryaque GHI, skr. *hi* dans *hita*, répandu, versé, *hima*, neige, d'où *hima-laya*, *hêma*, la saison des pluies et de la neige, HIver, etc., est représenté en grec par χι, et par sa forme gunée χει dans χεῖμα, etc., en lat. par *hi* dans *hiems*, etc.; en slav. par *z'i* dans *z'ima*, hiver, lith. *z'iema*, russe et polon. *zima*. D'autre part, GHId, arroser, féconder, nous est parvenu et dans le χιδ de χῖμαρος pour χιδμαρος, et dans le germanique com-

(1) BH, DH et GH aryaques, au commencement des mots, perdent en latin leur explosive d'attaque devant H, et cet H, soufflante du gosier, se change fréquemment en F, soufflante de la lèvre inférieure et de l'arcade dentaire supérieure.

mun *git*, d'où goth. *gaits*, bouc, allem. *geisz*, et dans le lat. *haed* ou *haid* guné de *hid*=*ghid*, d'où le nom *haedus*=*ghaidus*, cfr. goth. *gaits* et *gaitei*. Inutile d'insister sur l'extraordinaire lubricité du mâle dans la race caprine : on sait que *caper* et *capra* signifient le *luxurieux*, la *luxurieuse* (1).

Si, dans la langue des brahmes, *ghar-a-ti* et *ji-ghar-ti* signifient aussi bien il *arrose* que il *luit* (il répand de la lumière), c'est surtout son parent GṚ, skr. *grta*, arrosé ; *garati*, il répand, il arrose ; *jala*, eau ; qui, sous les formes gunées par *i* GLI, GLIP, GLIK, pour GRI, GRIP, GRIK, aphérésées dans skr. *li*, *lip* ou *limp*, *likh*, a fourni à la parole indo-européenne les signes les plus nombreux des choses LIQuides, LIMPides, LISses, GLISsantes, LImoneuses, y compris la saLIve, les LImons et les LIbations, sans éLIminer les LIgnes et les LImites où domine, comme dans lat. *LItera*, la lettre, le sens de *peindre*, *marqner*, inhérent à LI pour GLI, skr. *li*, lat. *li* dans *linere* (9e conjugaison). Vous retrouverez partout les nombreux enfants de GLI=GRI=GṚ, répandre, arroser, etc.

MA, MAD, MI, MID, MIGH, MIW, couler, verser, fondre, amollir, viennent ensuite par leur importance relative. Il faut citer ici l'individualisation de sens propre à MING*ere* et à ἐMIχέω, celle de *teindre*, *salir* propre à μαίνω. J'indiquerai aussi deux images, celle de lubricité propre à MIGH, skr. *mih*, gr. μιχ dans μοιχὸς que le lat. transcrit *moechus*, d'où *moechari*, et celle d'*ivresse* par suite de trop nombreuses libations propre à MAD, skr. *mad*, gr. μαδ, lat. *mad* (*madere*,

(1) Sur le verbe aryaque KWAP, désirer fortement, être passionné pour, devenant en lat. *cap* et *cup* (*cupere*, *cupido*, etc.). Voir A. de Caix de Saint-Aymour, la *Langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne*, p. 341.

madidus) dans skr. *mandatê*, il est ivre, et *mâdayati*, il enivre.

Non loin des verbes simples dont le geste principal est la prolongée M, il faut placer SNA, SNI, SNU, répandre, couler, baigner, NAger; skr. *snâ*, *nabh*, *nap*, *snih*, *snu*. Quelques noms, celui de la NEIge, SNIghi-*s*, goth. *snaivs*, all. *schnee*, angl. *snow*, lat. *nix*, *nivis*, pour *snigs*, *snigvis*, gr. νιφάς, gaël *sneachd*, et celui du NAVire, j'allais dire du surNAgeur, SNAWi-*s*, lat. *navis*, skr. *nâu-s*, d'où *navika*, pilote, gr. ναῦς avec ναυσία, *nausea*, nausée.

L'idée du FLUx et de ce qui va sur les FLOts rendue aussi par PRU et PLU, skr. *pru* (véd.), et *plu* se retrouve dans skr. *plava-s*, un autre nom de la NEF aussi bien que du *courant*. Il vous souvient déjà de l'angl. *to flow*, tud. *flawjan*, esclav. *plaujon*. Le goth *fliutan*,, all. *fließen*, représente une forme organique PLUd.

Je rappellerai encore les verbes simples RI et ARd, arroser, mouiller; WA, WI, WṚ, arroser, avec leurs formes secondaires WAd ou Ud (lat. *udus*, *unda*, etc.), WAks ou Uks, skr. *uks*; SWId avec l'individualisation de suer (SUdare), transpirer, to *sweat;* WṚks, skr. *vṛṣ*, d'où *vṛṣa*, surnom de dieu de l'amour; *vṛṣana*, le testicule; *varṣa*, la pluie (le simple est dans *vari*, eau, lat. *mare*) *vṛṣan*, le taureau, d'où *vṛṣanā*, *vṛṣabha*, avec le même sens et parfois simplement avec le sens de *mâle*, cfr. gr. ϝάρσην.

Enfin, voici SU et SṚ avec des formes gunées SAR et SRU, verser, faire couler, arroser. SU, skr. *su*, n'a pas seulement donné skr. *sûma*, la pluie; *sava*, l'eau; *suta*, arrosé, lavé, purifié et le fameux *soma*, il a produit *sûtê* et *sûtatê*, il procrée, il engendre, *sava*, génération, naissance, *suta*, *sûna*, *sûnu*, fils, *sutâ*, fille. A côté de skr. *sûnu*, au nomin. *sûnus*, il serait superflu d'indiquer le goth. *sunus*, fils, all. *sohn*, angl. *son*, et le lith. *sunus*, russe *syn*, fils. Dans

sk. *savati*, il féconde, il procrée, c'est toujours le moyen (*infusio seminis*), qui est exprimé pour rappeler le résultat.

3. — *Luire* offre des individualisations se répétant avec non moins de persistance que les particularisations propres à l'idée spécifique *couler*. La puissance du foyer lumineux amène *briller*, *resplendir*, et comme la *lumière* résulte le plus souvent de l'ignition, voici venir *brûler*, *être en flammes*, *être ardent*, d'où *cuire*, et, en parlant des fruits, *mûrir*. Ce n'est pas tout : de même que *retentir* suppose *entendre* (cfr. KRU, crier, et KRU, entendre), *luire* suppose *voir*. Et comme le causatif de *voir* c'est *montrer*, c'est-à-dire *faire voir*, et que *dire*, *parler* ne sont que des formes de *démonstration*, des manières de *faire voir*, vous trouverez coup sur coup cette marche de l'idée luire : 1° luire, 2° voir, 3° montrer, 4° *dire* ou *parler*.

A tout seigneur tout honneur : BHA et son frère BHṚ, briller, paraître, puis *être ardent*, brûler, demandent d'abord un moment d'attention, BHA, skr. *bhâ;* gr. φα, φη, φω; lat. *fo* (*fotus*, *praefotus*), *fa* (*fari*, *for*, *fabula*, *fatum*). Et ce curieux causatif *dire* (*montrer*, inDIQuer, faire voir), l'un des sens de *bhâ*=φη=FA (φημι, *fari*) est surtout propre au sanskrit *bhâṣ*, parler, dire, d'où *sam-bhâṣ-ana*, le colloque, et *bhâṣâ*, la langue, l'idiome.

Par le thème *bhṛṇa* (9e conjug.), l'aryaque et sk. *bhṛ*, sous la forme secondaire *bhṛṇ*, skr. *bhṛṇati*, il brûle, est très répandu dans les langues germaniques. Souvenez-vous de *to burn*, all. *brennen*, et de *brand*, d'où notre *brandon*. Mais c'est surtout sous sa forme secondaire BHṚG, tantôt se gunant, soit en BHURG, lat. *fulg* (*fulgere*, *fulgus*, *fulgor*), ou BHRUG, gr. φρυγ, soit en BHRAG ou BHARG, skr. *bharj*, il brille, il brûle, gr. φλεγ et φλογ, lat *flag* (*flagrare*, *flamma*=*flagma*, *flagitium*) ; tantôt changeant sa demi-voyelle *r* en *a* dans BHAG, skr. *bhaj*, gr. φωγ, passant de

l'idée *briller*, *flamber* à celle de *rôtir*, *cuire*. Tous les germanistes retrouveront ce BHAG dans *to bake*, all. *backen*.

Dans le voisinage de BHAR, briller, flamber, cuire, il faut mettre GHAR, briller, flamber et 2° colorer brillamment, soit en jaune, soit en vert ; gr. θερ pour χερ dans θερμο-ς=skr. *gharma-s*, etc. ; lat. *fer*, *for* (*fornus*, *fornax*, *fervor* = *GHAR*WAS, *fervêre*) ; esclav. *gorion*, chauffer; anc. irland. (gaëlique) *gor-aim*, je chauffe, le même que skr. *ghar-âmi* et le parent de *gor*, feu. Quant au jaune et au vert brillant, il serait trop long de faire ici l'histoire des noms de l'or (χρυσος, *gold*, etc.), du *fiel* (*fel*), all. *galle*, et des légumes (*holus*, *folus* et *olus*), *holera*=*gholesa* de GHARAS frère de GHRUNA ou GHRANA conservé dans angl. *green*, all. *grün* (cfr. skr. *ghṛṇa*, et *ghṛṇi*, rayon solaire), et du goth. *grasa*, le gazon, all. *gras*. En skr., *hari* pour GHARI signifie à la fois *jaune* et *vert*.

De GHR̥, briller, à GR̥, briller, il n'y a pas loin. On trouve surtout ce dernier sous les formes gunées GLA pour GRA et GLU pour GRU ; mais que de fois la malheureuse explosive faible G est ici tombée devant la prolongeable L ! Vous avez bien en skr. *glâu*, la LUne ; mais, en latin, avez-vous encore *gluna*, de GLU, pour GRU ? Si le grec a γλαυκὸς, brillant, azuré, du même GLU gunè en GLAU, n'a-t-il pas aussi l'éclopé λευκὸς (pour γλευκὸς), brillant, clair, blanc, d'où, au moral, serein, gai ? Et, dites-moi, sans le bienheureux composé lat. *ne-glig-ere*, ne pas voir, ne pas distinguer, ne pas choisir, saurions-nous que le simple *legere*, skr., *laḳṣ* est pour *glegere*, ar. GLAG, d'où *glaḳṣ*, *laḳṣ* ? Qu'il me soit permis de rappeler simplement ici la loi de progression *restreignante* : 1° *briller*, 2° *paraître*, 3° *voir*, *observer*, d'où la bifurcation : *faire voir*, *montrer*, *dire* (λέγω, λόγος), et d'autre part, *distinguer*, *choisir*, *lire* (lat. *legere*).

Un dernier verbe simple à base d'explosive faible, DI,

briller, resplendir, skr. avec redoubl. *didî* et *dîdi*, a produit par un thème DIwa, d'où la racine DIw, skr. *div*, un nombre fort considérable de dérivés (1). Citons, pour les particularisations du sens de *lumière*, les formes sanskrites *diva*, jour, à côté de *dina*, jour, cfr. lat. *dies* ; *dêva*, resplendissant, divin, lat. *divus*, *deus; div*, *dyu* et *dyau-s*, ciel (Ζευς), lat. *sub dio* ; *divâ* et *divâm*, de jour, lat. *diu*, etc., etc. Le causatif *dîp* signifie embraser, enflammer. Comme le jour est la principale unité de *temps*, on comprend l'individualisation de sens que nous offre le germanique commun *tida* ou *taida*, bas-allem. *tijd*, angl. *tide*, all. *zeit*, issu de la racine DIdh, skr. *didh*, goth. *tind* dans *tindan*, être ardent, être en flammes. Il n'est pas inutile de rappeler que la même particularisation de sens a permis à TAp, briller, brûler, skr. *tap*, de donner au latin son *tempus*, en skr. *tapas*, chaleur, sans nasalisation de la syllabe, *tempus*, auquel nous devons notre *temps*, et bien d'autres mots encore.

Ṛ est le dernier des grands verbes aryens au sens de briller, brûler. On le trouve tel quel dans skr. *ṛ-ta*, éclairé, illuminé ; mais il est gunê dans skr. *ar-uṇa* et *ar-uṣa*, brillant et couleur de feu. Un thème nominal ṚKa produisit les racines ARk, skr. *arć*, RUk, skr. *ruć*, lat. *luc* (*lucere*, *lucidus*, etc.), goth. *liuh*, et RUks dans zend *raoḳs-na*, brillant, et *raoḳs-nu*, splendeur, lat. *lus* pour *lucs* dans *illus-tris*, anglo-sax. *liox-an*, luire ; mais la semi-voyelle vibrante constitutive du verbe simple fut, comme si souvent

(1) DI, par DIwa, resplendissant, a donné la forme DIw, skr., *div*, gr. ἐϊϝ, etc., comme GI, aller, se mouvoir, frère de GA, a donné, par GIwa, se mouvant, agissant, la forme secondaire GIw, skr. *jîv*, s'agiter, vivre (voir plus haut, p. 266), comme SAR, fléchir, entourer, par son thème SARwa, skr. *sarva*, gardé, intègre, entier, a produit la racine SARw, en zend *haurv*, lat. *salv* et *serv*, garder, conSERVer.

d'ailleurs, changée en *a* dans *ak* pour *ṛk*, voir, d'où *akṣ*, voir, avec les principaux noms de l'œil. Non moins riches en dérivés sont les deux formes secondaires par G : 1° ARG, skr. *arj*, resplendir, flamber, s'individualisant en *rôtir* dans skr. *ṛn'jatê*, et en *éclairer*, *rendre clair* dans lat. *arguere*, mais la notion d'éclat et de blancheur reste dans ἄργυρος, ἀργής, etc., lat. *argentum*, zend, *erezata* (=*rgata*); 2° RAG, autre renforcement de *ṛg*, skr. *raj* allant à l'idée de *blancheur* par l'*éclat* et à celle de *rougeur* par la *flamme*, car s'il y a skr. *rajata*, blanc, avec *rajata-m*, argent, il y a aussi *rakta*, rouge, dont il faut rapprocher *râga*, le rouge, l'*ardeur* de l'amour, la passion, souvent suppléé par le neutre *rajas* qui a les mêmes significations. Quant à la forme secondaire RUDH, skr. *rudh*, gr. ρυθ et ρευθ, lat. *rub* et *rob*, (*ruber*, *robigo* avec *b*=*dh*, comme dans *verbum* pour *verdum*, cfr. goth. *vaurd*, angl. *word*, et comme dans *barba* pour *barda*, ainsi que le démontrent les formes slaves et germaniques), lith. *rud* (*rudis*, rouille, *raudonas*, rouge), on y retrouve toujours l'individualisation par la couleur du feu, et de là les dénominations du *sang*, comme skr. *rudhira-m*, gr. λύθρον, les noms de la *ROUille*, de l'é-RYSi-pèle, de la *ROUgeur* du front dans la honte et la pudeur, comme goth. *ga-riud-jon*.

Un mot encore pour terminer cette rapide esquisse du tableau des individualisations de *répandre—luire*. Si, comme on vient de le voir, le langage indo-européen particularise aisément *briller* en *enflammer*, *brûler*, il individualise non moins volontiers *flamber*, *être ardent* en *briller*, *resplendir* quand il opère sur des verbes au sens de *souffler*, *venter*, amenant comme première individualisation *allumer*, *faire brûler*. Un seul exemple : le verbe onomatopéique AW ou WA, souffler, soit par lui-même, soit par ses descendants, arrive souvent à la notion de *brûler*, d'où il passe en-

suite, en limitant encore son idée, à la notion d'*éclat* et de *blancheur* (A. de Caix, ouvrage cité, p. 354 et suiv.).

Résumons. On vient de voir comment les espèces *semer*, *couler* et *luire* constituent le genre Répandre. On a vu de même comment les genres Aller, Étendre, Répandre composent la classe TENDRE, qui, dans son ensemble comme dans ses détails, est en perpétuel contraste avec la classe PRESSER et les trois genres Poser, Fléchir, Serrer.

Le moment est venu de montrer comment les hautes facultés de l'intelligence, réagissant à leur tour sur tous ces produits plus ou moins individualisés des facultés d'observation et d'expression spontanée, créèrent ces milliers d'images toutes plus hardies et plus brillantes les unes que les autres, et dans lesquelles nous aimons tant à reconnaître l'incarnation de notre pensée. L'étude de l'assimilation des idées succédera donc à celle de leur individualisation.

H. Chavée.

CONSIDÉRATIONS DIVERSES

SUR LES

ASPIRÉES ORGANIQUES

Les explosives aspirées organiques. Délicatesse de leur articulation. — La *Lautverschiebung* de Grimm. Progression et non circulation. — Deux formes principales dans le haut-allemand. — Gotique et gothique. — Nature et prononciation de φ, θ, χ. — Passage des aspirées organiques aux langues éraniennes. — Origine des *h* et *f* du latin. — Les étymologies par à-peu-près. — Restitution des racines BHAdh, BHIdh, serrer, lier; BHAgh, BHUgh, courber, fléchir; BHUg, fuir; GHUdh, couvrir; BHUdh, savoir; SKUp, SKUbh, creu-ser; DHRUgh, combattre; DHIgh, toucher, frotter; DHUgh, traire; DHAgh, briller.

C'est un volume tout entier que réclamerait la complète étude des aspirées organiques indo-européennes, bh, dh, gh. L'histoire de leurs évolutions diverses dans les divers rameaux de la grande famille, l'exposition détaillée de leurs mésaventures sans fin, tel serait le sujet éminemment inté-

ressant d'une monographie dont je laisse l'entreprise à plus autorisé, à plus hardi.

Je me propose d'envisager simplement sous une ou deux de ses faces cette grosse question.

Tout à l'heure, parlant des variations des BH, DH, GH, j'ai employé le terme de « mésaventures. » Le devenir de ces consonnes n'est, en effet, qu'une série d'accidents : accidents dont l'analyste se rend compte à la vérité, dont il constate les sources, dont il reconnaît la raison d'évolution; mais, au bout du compte, simples accidents. Je ne vois guère que les idiomes germaniques, ces rigoureux et logiques traitants, qui enveloppent en un seul mode de progression et les explosives simples, P,T,K — B,D,G, et les explosives aspirées. Le latin lui-même, si correct pour l'ordinaire, tergiverse sur ce terrain-ci, et, comme nous le verrons plus bas, se refuse, soit à toujours renforcer franchement, soit même à maintenir intégralement lesdites explosives.

C'est là, en effet, des articulations éminemment délicates. La nature de l'explosive lui impose une émission en quelque sorte brutale, et à coup sûr fort dégagée. Je sais bien que B,D,G souffrent à la rigueur un certain prolongement auquel se refusent invinciblement leurs fortes correspondantes P,T,K; mais, en réalité, les unes comme les autres déchirent énergiquement, et pour tout dire, explosivement, le milieu sonore.

Eh bien! voici une série d'explosives, BH,DH,GH qui, après, et immédiatement après cet acte énergique, admettent ce tempérament par excellence, l'aspiration, ou pour parler sensément, l'expiration..... Cet élément H, que nous voyons dans les explosives aspirées, demande à ne pas être confondu avec cet autre élément H, un sifflement celui-ci, que nous retrouvons par exemple dans les idiomes germaniques, étant à K ce que F est à P, ce que TH sifflé est à T.

Évidemment, c'est faute d'avoir bien saisi la nature de ces

BH, DH, GH primitifs que Grimm formula sa loi de circulation phonétique, *Lautverschiebung*. Cette prétendue loi, dont l'Allemagne philologue tout entière, dont la presque unanimité des linguistes français, anglais, italiens et autres, proclament journellement le sens merveilleux, est la plus prodigieuse mystification qu'il soit possible d'imaginer.

Tout d'abord, et sans commentaires, en voici l'exposition la plus brève possible :

Il existe une circulation phonétique entre l'aryaque, le germanisme commun (représenté à peu près purement par le gotique) et le tudesque ; cette circulation est figurée de la sorte :

Ar.....gh.....dh.....bh
Germ...g.....d.....b
Tud.....k.....t.....p

Ar.....*g*.....*d*.....*b*
Germ...*k*.....*t*.....*p*
Tud.....*kh*....*th*.....*ph*

Ar.....*k*.....*t*.....*p*
Germ...*kh*....*th*.....*ph*
Tud.....*g*.....*d*.....*b*

Voilà en douze lignes toute la loi de Grimm. On ne peut nier qu'elle offre à l'œil une certaine satisfaction de régularité typographique. Elle n'a malheureusement pas d'autre mérite.

En premier lieu, je ferai remarquer qu'on nous introduit ici des éléments *kh*, *th*, *ph*, s'opposant, même à la vue, à cette prétendue circulation ; nous avons affaire à *gh*, *dh*, *bh*, nullement aux aspirées fortes.

En second lieu, j'établirai le tableau réel de la progression de l'aryaque au tudesque :

Ar.....*gh*.....*dh*.....*bh*
Germ...*g*.....*d*.....*b*
Tud.....*k*.....*t*.....*p*

Ar.....*g*.....*d*.....*b*
Germ...*k*.....*t*.....*p*
Tud....*ch*.....*z*.....*f*

Ar.....*k*.....*t*.....*p*
Germ...*h*.....*th* (1)....*f*
Tud.....*h*.....*d*.....*f*

Comme on le constate au premier coup d'œil, ce tableau s'écarte considérablement de celui de Grimm. Et pourtant le célèbre philologue devait avant tout partir de ce second paradigme, puisque celui-là seul est l'exposé des faits.

Je vais essayer d'en donner l'explication.

Avant tout, j'écarte pour l'instant le tudesque, et je me demande dans quel rapport se trouve le germanisme commun à l'aryaque.

Évidemment dans un rapport d'insistance : 1° les explosives aspirées deviennent faibles par la chute de leur aspiration ; 2° les faibles deviennent fortes en montant simplement d'un degré ; 3° les fortes progressent en se sifflant. Là, dans ce 3°, est le point important ; là fut pour Grimm et pour bien d'autres, à sa suite, la pierre d'achoppement : ILS CONFONDIRENT LES ASPIRÉES AVEC LES SIFFLANTES. La preuve, la voici trois fois à quinze pages de distance dans les Nouvelles Leçons de M. Max Müller : « Les Goths..... durent employer les aspirations rudes correspondantes *h*, *th*, *f* », une fois : « ils durent adopter les aspirations *ch*.....*f* », deux fois :

(1) Non pas explosif, mais sifflant, le *th* dur anglais.

« qui commencent en anglais ou en gothique par des aspirées, ou plus proprement parlant, par des sifflantes », trois fois. Il est évident que ce « plus proprement parlant » ne peut disculper M. M. Müller. De deux choses l'une, ou le savant professeur savait que ces *h*, *th*, *f* étaient, non des aspirées, mais des soufflantes, et alors il a raisonné à côté, et cela à bon escient, durant les trente pages de son examen de la loi de Grimm ; ou cette restriction, ce retrait, ce remords sont dénués de sens.

Exemples de la progression insistante de l'aryaque au gotique, type à peu près pur du germanisme commun :

1° (Chute de l'aspiration), rac. WAGH, sk. *vahâmi*, gr. ϝόχος, ϝοχέομαι, donnant au got. *vig-s* le chemin ;

2° (Faible devient forte), rac. GAN, sk. *janâmi*, gr. γένος, donnant au got. *keinan*, pousser des germes.

J'aurais pu citer des DH devenant *d*, BH *b*, cela eût été superflu : pour la troisième progression, je serai plus complet ;

3° (Sifflement de la forte), dans le got. *fath-s*, maître, représentant l'aryaque PATI-S (sk. *pati-s*, gr. πόσι-ς) nous avons le sifflement du P en *f* : le primitif WAIKAS, maison, est en sk. *vêças*, en gr. ϝοῖκος, en got. *veihs*.

J'arrive au tudesque. Quel est son principe et son but? Encore le renforcement. Il va donc y avoir une seconde insistance, une insistance sur la forme déjà insistante. Comme il est aisé de le constater d'après le paradigme que j'ai tracé plus haut, tout se passa le plus simplement possible dès la première partie : GH donne germ. *g*, tud. *k*, DH germ. *d*, tud. *t*, BH germ. *b*, tud. *p*.

La seconde part marcha encore régulièrement ; mais nous voyons apparaître deux consonnes nouvelles, l'une *ch*, l'autre *z*. G devient germ. *k*, tud. *ch* (ou hh), D germ. *t*, tud. *z*, B germ. *p*, tud. *f*, (ou *pf*=*ph* tous deux également sifflants).

La dernière partie ne se prêtait malheureusement pas à une progression toujours ascendante. Qu'arriva-t-il? Du k devenu *h* en germanique commun, du P devenu *f*, le tudesque ne put rien tirer davantage, force lui fut d'en demeurer à *h* et *f*. Le T avait donné la sifflante *th* : dans ses efforts pour la faire encore monter, le tudesque échoua misérablement; non-seulement il ne put se maintenir au même rang de sifflement, comme il l'avait fait pour *h* et *f*, mais il tomba à un simple et piètre *d*!

Encore un coup, dans tout cela où rencontre-t-on, je ne dis point la trace, mais la possibilité de ce cercle théorique de la *Lautverschiebung*, de cette prétendue rotation des explosives?

Il est indispensable d'introduire ici une ou deux observations sans lesquelles le tableau ci-dessus formulé pourrait à l'examen sembler inexact.

En premier lieu, je rappellerai cette règle secondaire, mais excessivement grave, d'après laquelle, en gotique, devant une dentale explosive ou sifflante (d, t, th) les *k*, *g*, *t*, *d*, *p*, *b* se permutent les premiers en *h*, les seconds en *s*, les derniers en *f*, la dentale qu'ils précédaient (d, t, th), devenant invariablement *t* (Compend. p. 325 et 335). Ainsi, NAK-TI-S, la nuit, est en latin *nox* pour *noctis* (d'après un principe très usuel), en sansk. *naktis*, en got. *naht-s* et non *nahth-s*.

Je rappellerai encore ce fait, qu'après *s* il n'y a pas pour les explosives de progression possible : ainsi la rac. STIGH, monter, marcher, donne au grec στείχω, au got. *steiga* : le GH a progressé, le T ne l'a pu faire.

En gotique, il y a fort peu de règles phonétiques telles que les deux que je viens de citer ; mais ces rares principes sont de la dernière importance. Voir au Comp. p. 335-40.

A l'égard du tudesque, je dois avertir que mon paradigme n'est admissible que pour le vrai tudesque, le haut allemand

rigoureux, je veux dire l'idiome logique et exact des Alamans. Dans les autres dialectes, la progression ne se réalisa ni pour le *k*, ni pour le *g*, ni pour le *b* du germanisme commun, lesquels demeurèrent *k*, *g*, *b*. Il y a là une tolérance éminemment regrettable. La langue allemande actuelle souffre à chaque instant de ce manque de vigueur; à la place de *gieszen* il lui faudrait un *kieszen*, à celle de *kennen* un *hennen*, à celle de *bauen* un *pauen* : là serait la vérité, car ces *g*, *k*, *b* appartiennent à la période de première insistance; voyez le gotique *giuta*, *kunnan*, *bauan*, ils choquent dans l'âge de la seconde insistance. — Au surplus, il est intéressant de rechercher dans le tudesque, ou, pour mieux dire, dans ses différents dialectes, la coexistence des deux formes, la forme rigoureuse et la forme indulgente. A côté du gotique *giban*, donner, il est bon de voir en tudesque l'immobile *geban* et le logique *kepan*; à côté du got. *graban*, creuser, *graban* et *krapan*; à côté du got. *kalbô*, génisse, *kalba* et *chalpa*; à côté du got. *karkara*, cachot, *harkari* et *charchari*; à côté du got. *bagms*, arbre, *baum* et *paum*; à côté du got. *biugan*, plier, fléchir, *piucan* et *ga-biugan*; comme on le voit dans ces différents exemples, c'est à la forme illogique qu'est dû l'allemand moderne, *geben*, *graben*, *Kalb* (veau), *Kerker*, *Baum*, *biegen*.

Un mot en passant sur cette transcription vicieuse « les Goths, gothique », communément usitée, mais que je me garde bien d'adopter. M. Lottner, dans la Zeitschrift, V — 153, a posé et résolu la question d'une manière décisive. Les Gots nous ont laissé leur nom deux fois répété dans un fragment de calendrier : *Gut-thiuda* le peuple des Gots, et non *Guth-thiuda*. Il est impossible d'admettre ici une erreur graphique : si les Latins, en effet, qui transcrivaient *Goti*, *goticus* avaient entendu *Guth* et non *Gut*, il est de toute évidence qu'ils n'auraient point transcrit le vocable en question avec

l'explosive *t*. Et pourquoi? Pour une raison bien simple : le *t* chez les Gots était explosive, le *th* sifflante. C'est aux Grecs qui nous ont transmis Γότθοι, puis Γόθοι, que nous sommes redevables de la méprise en question. En somme, il y a tout autant de raison à écrire *Goth* et *gothique* qu'à transformer l'anglais *to tattle* en « tho thaththle. »

Des langues germaniques je me tourne vers le grec. Dès le premier moment on constate sans hésitation que φ, θ, χ (c'est-à-dire *πh*, *τh*, *κh*), malgré leur élément fort (π, τ, κ), procèdent directement des BH, DH, GH aryaques, formés, eux, d'après l'élément faible. Ainsi, partout où le latin, le sanskrit, les langues slaves, germaniques, celtiques nous donnent un BH commun, je trouve φ en grec ; là où sont reconstitués DH, GH, apparaissent θ, χ.

Exemples : φέρω, je porte, got. *baira*, sk. *bharâmi*; ἐ-ρυθ-ρός, rouge, got. *raud-s*, sk. *rudh-(i)-ras;* στείχ-ω, je vais, got. *steig-a*, sk. *stigh-nômi*.

Cette évolution du faible au fort dans l'élément fondamental de l'explosive aspirée a été expliquée d'une façon toute satisfaisante par M. Arendt dans les Beiträge (1). L'émission de l'*h* étant beaucoup plus proche de celle des π, τ, κ que des β δ γ, les Grecs, uniquement conduits pas cette raison de facilitation, échangèrent *βh*, *δh*, *γh* pour *πh*, *τh*, *κh*, graphiquement φ, θ, χ : il y a là un fait d'attraction et d'assimilation nullement étonnant dans cet idiome hellénique si recherché, si délicat sous le rapport euphonique.

J'arrive à un sujet fort grave, la prononciation des φ, θ, χ.

Il importe en premier lieu de bien admettre ce principe, que la prononciation des Grecs modernes n'assure en aucune façon celle de leurs ancêtres. A l'égard des voyelles, par

(1) Voir ses « Phonetische Bemerkungen, » 2 art.; II 283 *ss* et 424 *ss*, spécialement p. 291.

exemple, il n'est pas rare de rencontrer des hellénistes se piquant de prononcer l'η des anciens Grecs à la façon actuelle. Volney, dans sa très intéressante étude sur l'application de l'alphabet européen aux langues orientales, a depuis longtemps fait justice de cette inintelligente affectation : « A l'occasion du grec, dit-il, j'observe que, selon nos classiques, sa voyelle *êta* est identique à notre *ê* français : les Grecs modernes nient cela, par la raison qu'ils prononcent *i* sur *êta*, et qu'à titre de descendants, ils prétendent mieux représenter les anciens : à ce titre les paysans d'Italie nous retraceraient les vieux Latins : dans cette hypothèse *grecque*, ce vers du poète *Kratinos*, contemporain d'Hérodote :

« Comme une brebis qui va criant *bê,bé* »

devra se lire, *qui va criant vi, vi;* car nos Grecs actuels prononcent *Vé* sur le *Bé*..... Par suite de cela, les chèvres égyptiennes du roi Psammétichus n'auront point crié *bêk, bêk*, comme le dit Hérodote, mais *vik, vik.* »

Assurément il y a des raisons autrement scientifiques concluant à la saine prononciation de η ; mais celle-ci doit suffire : que lui pourrait-on objecter?

On sait que φ, θ, χ ne sont plus dans la langue hellénique actuelle des aspirées, mais bien des sifflantes : φ est *f* sifflante labiale, θ *th* anglais dur, sifflante dentale, χ *ch* allemand doux, sifflante palatale. A quelle époque cette évolution d'aspirées à sifflantes se produisit-elle? voilà qui nous importe peu.

Mais ce qu'il est essentiel de démontrer, c'est que φ, θ, χ chez les anciens Grecs étaient de véritables aspirées, comme telles prononcées *πh*, *τh*, *κh*, absolument comme les *ph*, *th*, *kh* sanskrits.

M. Curtius, dans la seconde édition des *Grundzüge*,

a épuisé cette question. Je n'ai donc qu'à exposer ses arguments.

On sait que l'une des règles du redoublement en sanskrit est celle-ci : on ne redouble pas une aspirée, à sa place arrive l'explosive correspondante. Ainsi *dhâ*, placer, donne *dadhâ-mi*, je place ; *dhṛ*, tenir, *dadhâra*, j'ai tenu ; *bhid*, fendre, *bibhêda*, j'ai fendu, et ainsi de suite. Le grec, lui aussi, détache de l'explosive l'aspiration et prononce dans le redoublement l'explosive simple et pure ; il ne dit pas θίθημι, je place, c'est-à-dire *τhί-τhημι*, mais bien τί-θημι, c'est-à-dire τί-*τhημι*. Est-il besoin de rappeler *πεπhόδηκα*, j'ai effrayé, pour *πhεπhόδηκα* ; *κέκhανδα*, j'ai saisi, pour *κhέκhανδα*?

Cette même mobilité, cette personnalité distincte de l'aspiration apparaît encore d'une façon frappante dans les formes coexistantes χιτών et κιθών, ἐντεῦθεν et ἐνθεῦτεν, ἐνταῦθα et ἐνθαῦτα. Transcrivez le θ par *τh* pour rendre le fait plus sensible.

Ne pas perdre de vue la manière dont les barbares nous sont représentés parlant le grec : dans Aristophane, un Scythe, un Triballe, ne sentant pas la nuance d'aspiration qui affecte l'explosive, prononcent non l'aspirée, mais l'explosive : témoins leurs termes d'αἰτ(*h*)ρίαν, π(*h*)υλάξι, ὄρνιτ(*h*)ο.

D'autre part, les Latins ne rendent-ils pas sur leurs monuments par un simple *t* le *th* ou θ des Grecs? Dans *tesaurus*, *tiasus*, *Corintus*, il ne manque que la nuance d'aspiration suivant en grec l'explosive. Et le χ ou *kh*, comment se trouve-t-il remplacé? Par la simple explosive : *calx*=χάλιξ, *Nicomacus*, *Aciles*. Il en est absolument de même en ce qui touche le φ=*πh*. Ainsi πορφυρᾶ est représenté *purpura*, Νικηφόρος *Nicepor*, Φιλήμων *Pilemo*, etc. — Si même les Latins figurent l'*h* après le *p*, ils ne lui donnent en aucun cas la prononciation de la sifflante : c'est ce que prouve surabondamment la transcription Philippus ; il leur était si simple de mettre Filippus !

Ulfilas, au IVe siècle, rend par κ le χ grec, et cependant il avait sous sa main un souffle *h* qui eût serré de bien plus près la prétendue sifflante :

Vas namin Malkus, ἦν δὲ ὄνομα Μάλχος, J, 10; *in landa Akajê*, ἐν τοῖς κλίμασιν τῆς Ἀχαΐας, 2 Cor. 11 ; *Kusa*=Χουζᾶ. En ce qui concerne les noms communs : *kvinô drakmans habandei taihun*, γυνὴ δραχμὰς ἔχουσα δέκα, L. 14 ; *Hêrôdês sa taitrarkês*, Ἡρώδης ὁ τετράρχης, L. 3.

Autre argument : Le grec moderne a remplacé plus d'une aspirée typique par l'explosive simple. M. Curtius donne ici plusieurs exemples. « La plupart du temps, ajoute le savant linguiste, στ remplace l'ancien σθ (ἐγνωρίστην, γραφόμαστε). J'en ai déjà conclu que cet état de choses ne s'explique que par la présence auditible dans θ d'un élément explosif. »

Voilà, me semble-t-il, plus de preuves qu'il n'en faut : une seule d'entre elles résolvait la question. En somme, la prononciation érasmienne que nous suivons est rigoureuse pour le θ et le χ, fausse pour le φ.

Le jour où les Grecs, perdant la délicatesse de l'aspiration après l'explosive, amenèrent les aspirées à l'état de sifflantes, le jour où ils firent de *πh* un *f*, de *τh* un *th* dur anglais, du *κh* un *ch* doux allemand, ils purent donner la main à ces Gots qu'ils appelaient barbares, lesquels du P avaient fait *f*, *h* de K, et *th* (sifflé) de T.

Rien de plus faux, nous l'avons vu tout à l'heure, que la loi de Grimm. Comme j'ai eu soin de le mettre au jour, il y a sur le terrain consonnantique germanique non point circulation, mais progression constante : *bh*, *dh*, *gh* progressent en perdant leur aspiration, *b*, *d*, *g* en passant à leurs parallèles forts, *p*, *t*, *k* en se sifflant. Le dernier degré, *f*, *th* (sifflé), *h* ne pouvait être porté à un plus haut renforcement : ce ne fut pas la faute du génie germanique s'il ne put réaliser une dernière insistance. Il se brisa contre *f* et *h* qui demeu-

rèrent inflexibles ; puis à force de travailler *th*, ce souffle si logique, n'en pouvant mais, incapable par sa nature d'atteindre une plus haute expression, se disloqua en quelque sorte. L'acharnement n'avait abouti qu'à ruiner la régularité.

Comment les langues éraniennes traitèrent-elles à leur tour les aspirées organiques ?

Le zend les connut, mais chercha, sans réussir complètement, à s'en débarrasser. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en les repoussant ainsi, il dégagea d'autre part des explosives fortes la série des *kh*, *th*, *ph* ! A vrai dire, ce dernier manque et est remplacé par un *f*. Voici évidemment ce qui arriva : K organique donna naissance à *kh* zend, T à *th*, P à *ph* ; mais de ces trois aspirées, la seconde, la troisième, à un moment donné, progressèrent, c'est-à-dire furent sifflées. C'est absolument, pour le *ph*, la même chose qu'en grec, le φ ou *πh* prononcé *f*. Ainsi de l'aryaque PRA, devant, provint en premier lieu un *pra*, zend : suivit un *phra* dont l'aspiration ne put se maintenir et qui devint *fra*. — Comment savons-nous d'autre part que le *th* d'aspirée devint sifflante ?... Par un fait bien simple : c'est que là où l'on attendait légitimement une sifflante *ç*, apparaît en plusieurs cas un *th;* ainsi la racine SRU, couler, sk. *sru* (sravâmi), gr. ῥυ (ῥέϝω), est en zend, *thru*, *thraota*, courant, flux. Cette démonstration est inéluctable par elle-même ; pour comble d'assurance, nous trouvons encore sa contre-partie : *th* en certains cas fait place à une sifflante. Le nom propre *Thrita* est *Çrit* en *pehlvi* (huzvâresh), on connaît le rapprochement de *Thraetaona* avec *Frédûn*.

Je mentionnerai encore ceux du zend *açengô* avec le v. perse *athangaina*, de pierre, fait avec des pierres, — et de *thnavare* avec le sk. *snâyu-s*, muscle, tendon.

« On sait, dit M. Spiegel, que dans les meilleurs manus-

crits *th* et *ç* du vieux backtrien permuttent entre eux, cfr. *nithma* et *niçma*, *jathaiti* et *jaçaiti*. — Beitr. IV, 308. — L'haspirée *kh* fut-elle également sifflée, c'est assurément ce qu'il est judicieux de présumer.

Le perse suivit la même voie que son congénère intime le zend. A l'époque où nous le connaissons, c'est-à-dire sous le règne des rois Achéménides, il ne nous offre plus aucune des aspirées primitives *bh*, *dh*, *gh*. Ainsi la racine GRBH, entourer, contenir, saisir, d'où le sk. *garbha-s*, matrice et fœtus, d'où le grec ,βρέφο-ς, n'apparaît plus ici que sous la forme « garb » avec renforcement de l'aspirée : *Bâbirum agarbâyat*, il prit Babylone... Le DHA, poser, établir, d'où τί-θη-μι, sk. *da-dha-mi*, n'a plus que la forme « dâ » *Dârayavum khsâyathiyam ada-dà*: il a établi Darius pour roi, cfr. ἐτί-θη.

Mais tout en repoussant de la sorte les aspirées primitives, le perse fit éclore, comme le zend, les aspirées factices *ph*, *th*, *kh*. La première eut absolument le même sort que chez son congénère, c'est-à-dire fut sifflée en *f*; c'est sous cette forme seule que nous la retrouvons : le P du thème aryaque « pratama », par l'intermédiaire de l'état aspiré *ph*, arriva au sifflement *f*, d'où *fratama*, premier. Dans la série dentale, partant d'un T, on ne s'en tint pas à la forme aspirée *th*, on pousssa là aussi jusqu'à la sifflante, le *th* gotique, anglais, grec moderne. La preuve de ceci est en ce que ce *th* apparaît à certains endroits où l'on attendrait une sifflante *ç*. L'on sait que le K aryaque, dans les idiomes sanskrit et éraniens, a la possibilité de se changer en sa sifflante correspondante, c'est-à-dire en *ç* (sk. *çatam*, z. *çatem*, l. *centum*, gr. ἑ-κατόν) : Eh bien, M. Spiegel (1) nous cite plusieurs vocables perses où *th* correspond à *ç* zend et sanskrit. Qu'est-il arrivé? Ceci : le perse a d'abord sifflé le K en *ç*, puis à la place du *ç* a mis par con-

(1) Die altpers. Keilinschr. p. 135.

fusion la sifflante dentale *th*. — D'autre part, dans les langues éraniennes le *ç* n'est pas toujours le produit de K ; il peut l'être encore de G par l'intermédiaire de *z* (1). Ainsi de la racine MAG, pouvoir, le zend a fait *maz* d'où *maç* : en face du grec μέγιστο, très grand, il possède, à la vérité, *mazista* ; mais rien ne l'eût pu empêcher de pousser à *maçista*. Or il est évident que le perse a passé par cette forme *maçista* avant d'aboutir à son *mathista*. Toujours la confusion de sifflante. Quant au *kh*, il faut probablement penser de lui la même chose que du *kh* zend. Voir ci-dessus.

En tout cas, l'étude des aspirées me semble éminemment favorable à l'opinion qui sépare profondément les Hellènes du groupe italiote. Combien trouvons-nous d'autres abîmes entre les Grecs et les Latins sous le rapport linguistique! C'est là une question qui à elle seule réclamerait un article considérable ; je ne la puis entamer à présent d'une façon secondaire. Ma plus intime conviction est que, s'il faut à toute force établir un système de rapprochements comparés entre les divers idiomes aryens, un groupe bien distinct doit être formé par les dialectes italiotes, celtiques, germaniques, slaves, en face desquels se tiendraient le sanskrit et les langues éraniennes, dont on pourrait *à la rigueur* rapprocher le grec.

Maintenant j'ai à dire quelques mots du passage des aspirées organiques GH, DH, BH sur le domaine latin.

Cette marche est énoncée par le seul mot de renforcement. Cela ne doit pas nous étonner. La vocalisation correcte, la contraction des sons doubles, le maintien des explosives ordinaires dans tout leur rigorisme, en un mot, l'entière apparence phonétique de la langue latine laissait pressentir une médiocre indulgence pour ces explosives à délicates nuances.

(1) Schleicher, Comp. p. 191.

Rigoureux, âpre et tranchant, le latin ne pouvait maintenir cette espèce de consonnes molles et doucereuses.

Deux voies de renforcement lui étaient ouvertes ; il s'engagea dans l'une et dans l'autre.

La première est l'insistance vulgaire, l'insistance germanique et irlandaise, la progression de BH à B, de DH à D, de GH à G. En latin nous la rencontrons effectuée dans le corps du mot ; j'en donnerai quelques exemples :

Sk. *nabh-as*, nuage, gr. νέφ-ος, cfr. *nubes*, *nebula ;*

Sk. *ubhâu*, deux, gr. ἄμφω, lat. *ambo* ;

Sk. *abhi*, autour, gr. ἀμφί, lat. *amb-* ;

Sk. *a(g)his*, serpent, gr. ἔχις, lat. *angvis* ;

Sk. *mêhâmi*, je verse, j'urine, gr. ὀ-μιχέω, lat. *mi-n-go* ;

Sk. *dîrgha-s*, long, gr. δολιχό-ς, cfr. *in-dulg-ere*, donner du temps : « indulge hospitio. » En. IV, 51 (1).

Le second mode de renforcement, celui que le latin applique aux aspirées initiales, aboutit à une sifflante. Je dis « aboutit », car ce ne fut pas du premier coup et directement que l'aryaque « dhuma-s » fumée, par exemple, passa à la forme latine *fumu-s*.

Voici comment cette évolution s'accomplit. Il arrive que dans l'émission des BH, DH, GH l'élément d'aspiration atteint un degré exagéré de dominance : l'élément explosif effacé sombre tout à fait. Une fois dans cette route, le latin, logique, poussa jusqu'au bout : il siffla l'aspiration, seul reste de l'aspirée primordiale. C'est ainsi que l'aryaque « bharanti »

(1) On cite jusqu'à deux exceptions à ce mode de renforcement à l'intérieur du mot. De l'aryaque WAGHAMI, je véhicule, sk. *vahâmi* gr, ϝοχετός, provient non *vego*, mais *veho*. De MABHYAM, à moi, naît non pas *mibi* (cfr. *si-bi*, *ti-bi*), mais *mihi*. On explique ces deux faits par une dissimulation, d'après la présence des labiales *v* et *m*. Mais *vobis*..... Le maintien de l'explosive serait-il dû ici à la nature labiale de la voyelle ?

ils portent, devint successivement « herunti, » puis « herunt, » puis « ferunt, » forme définitive. Toutefois, un certain nombre de vocables ne connurent point le dernier degré de cette progression. Ainsi l'aryaque « ghyas » hier, sk. *hyas* (1) s'est arrêté en latin à la forme *hes-i* d'où *heri* (2). Au surplus, je rappellerai quelques cas de cette progression :

Rac. GHU couler, verser, gr. χέϝ-ω, χεῦ-μα. χύ-σις, got. *giutan* verser, donne *humor*, *humidus*, *humecto*, mais aussi avec sifflement de l'aspirée, *fon(t)s*, *ec-futio*, *futilis* ;

Rac. GHI verser, sk. *himas* neige, gr. χιών, escl. lith. *zima*, lat. *hiems* ;

Rac. GHṚ briller, luire, sk. *haris* vert, *hariṇas* blanc-jaunâtre, gr. χλόος, lat. *helus*, *helvus*.

Est-il besoin maintenant de rapprocher *frater* de *bhratṛ*, φράτηρ, got. *bróthar*, —*fari*, parler, de φημί, —*fero* de φέρω, sk. *bharâmi*, got. *baíra*, —*femina* (la nourrice) de *dhâtrî* et θῆσθαι, —*fumus* de *dhûmas* et θυμός, —*friare* de χρίω et *gharâmi* ?.....

En résumé, il n'y a donc rien que de très naturel à l'existence simultanée de ces formes sœurs *hircus* et *fircus*, *haba* et *faba*, *hostia* et *fostia*, *hordeum* et *fordeum*, *hœdus* et *fœdus*.

Tandis que la progression s'opérait chez les uns, on en restait chez les autres à la forme de transition.

Cette évolution eut lieu à coup sûr dès une très haute antiquité. La preuve en est en ce que les anciens érudits donnaient généralement la forme avec *f* comme primitive : « *fœdum* antiqui dicebant pro *hœdo*, *folus* pro olere, *fostem* pro

(1) Tout à l'heure, nous avons déjà vu *ahis* serpent, pour *aghis* et *mêhâmi* pour *mêghâmi*. Le sk. perd volontiers le *g* du GH organique ; de même le *d* de *dh* et le *b* de *bh* : *hita-s* placé est pour *dhitas*, cfr. θετό-ς ; la racine classique *grah* saisir, est *grabh* en védique.

(2) Avec *i* locatif et *r* pour *s* comme d'habitude.

hoste, *fostiam* pro hostia. » Paul. pg. 84; « illi (antiqui *fordeum* dicebant, nos *hordeum*. » Scaurus, p. 2,249) « *quem* antiqui *fircum* nos *hircum*... appellamus. « Varr. De L. L. IV, 19.

Le témoignage suivant, pour être isolé, n'en est pas moins le seul exact : « Nam posteritas inmultis nominibus F pro H posuit. » Serv. ad Æn.; VII, 695.

Je rappellerai ici un fait de choc en retour, un fait du *remonte* de la série, qui ne demeure pas au surplus sans avoir son analogue en d'autres matières (1). Ce recul est, au bout du compte, fort justifiable : arrivé au terme du parcours possible, si l'on veut se mouvoir encore, force est bien de rebrousser chemin.

Nous avons vu le latin n'arriver à la sifflante F que par l'entremise d'un H débris d'une aspirée. Eh bien, il arriva que certains dialectes novo-latins, prétendant renforcer cet F, n'aboutirent qu'à se faire rejeter à l'H. Voici, par exemple, l'aryaque DHARMAVANSAS (nom. sing. masc.) doué de forme, c'est-à-dire beau, par la succession *harmavansas*, *harma v) ansas*, *harmânsas*, *hormônsos*, *hormônsus*, *formônsus* le latin arrive à *formôsus* : les idiomes ibériques veulent encore faire progresser l'F, et se brisant contre l'impossibilité physique, sont rejetés à H, témoin *hermoso*; témoin encore cette série de formes doubles, ancien *fijo* et moderne *hijo* fils, ancien *fastio* et moderne h*astio* (fastidium).

(1) Le *ch* du français « chambre, mêche, chaperon, hache, archer » est le cinquième terme d'une série dont le premier est *k*, le second *ki*, le troisième *ti*, le quatrième *é* : Eh bien, l'italien, empruntant au français les mots que je viens de citer, fait du cinquième terme le quatrième : « ciambra, ciapperone, miccia, accia, arciere. » L'anglais, toujours en nous empruntant, fait absolument le même recul avec « chamber, charme, charge. » Il suffit, pour bien saisir le fait, de s'en rapporter uniquement à l'oreille.

Dans les pages qui précèdent, je viens de parcourir un certain nombre de faits généraux, fondamentaux, et dont la connaissance est la base même des études de linguistique. Autant la phonétique importe peu au faiseur d'étymologies à la Ménage, autant sa connaissance approfondie est indispensable à celui qui étudie les langues scientifiquement. La reconnaissance d'un vocable n'est après tout que l'analyse de ses éléments phonétiques. Le linguiste doit avant toutes choses faire abstraction des rapprochements que l'oreille se plaît à admettre, mais qu'aucune analogie n'autorise. C'est avec ce système d'à-peu près, c'est avec ce procédé d'assonnances qu'on arrive à comparer aux langues indo-européennes l'arabe, l'hébreu, le syriaque. Il n'est pas rare de tomber sur quelqu'un de ces étranges faiseurs : en telle occurence, la discussion n'est qu'un anachronisme. La seule réponse possible à ces retardataires fantaisistes est celle-ci : présentez-nous un tableau des variations phonétiques d'un idiome syro-arabe au système indo-européen, ou réciproquement. Encore un coup, ces rapprochements d'à-peu près sont traîtres au possible. Ainsi, une revue allemande (Beitr. II, 391) s'est amusé à relever quelques faits fort curieux en ce genre. Tandis, par exemple, que le vieux-bohém. *dci* (prononcez *tsi*) représente l'allemand *Tochter* fille, tandis que l'ossète *cho* égale *Schwester* sœur, l'allemand *æhnlich*, pareil, analogue, n'a aucun rapport avec ἀνάλογος. Il est bon de noter tous les faits de cette sorte et de les publier. Grâce à eux, les « il me semble » en matière philologique iront plutôt rejoindre, même pour le public indifférent, les conceptions supra-naturalistes de l'alchimie et de l'astrologie.

Je ne terminerai pas ces quelques notes sur les aspirées organiques sans me tourner vers un fait particulier, qui peut avoir son intérêt, mais qui possède à coup sûr une grosse importance.

En face du sk. *dahâmi* je brûle (=daghâmi), *dagdhas* brûlé (=daghtas), en face de *badhnâmi* je lie, *baddhas* lié (=badhtas), les deux vocables gotiques *dags* le jour, *bindan* lier, semblent résister, dans leur consonne initiale, au fait constant de progression : ar. BH, DH, GH=got. *b*, *d*, *g*.

Je ne pense point que la faute soit ici imputable au gotique.

Il est manifeste que soit une racine BHADH, soit sa sœur BHIDH apparaissent dans le latin *fœdus*, *fido*, *fascis*, *fessus*, dans le gotique *binda* je lie, *bidja* je prie (cf. pour l'image « serrer-prier » *precor*, *preces*, sk. *pṛćhâmi* j'interroge, je prie, got. *fraíhnan*, provenant de la même racine que *plectere*, *plicare*, πλέκω, πλοκή. Le zend, le perse avec leur *b* et leur *d* admettent également BH et DH.

A l'égard de DHAGH, je l'avoue, il y a disette de congénères ; mais il n'y a point de congénères non plus autorisant, d'après le sanskrit *dahâmi*, une racine DAGH.

Si donc j'arrive à constater par des faits indéniables qu'en plusieurs cas le sanskrit fait de l'aspirée initiale organique une explosive faible, j'aurai parfaitement le droit de voir dans *dahâmi* un de ces phénomènes.

C'est à un DHWAR, DHUR que nous conduisent θύρα porte, lat. *fores*, got. *daúr* : le sansk. a *dvâr* et *dur*. Je n'hésite pas à attribuer au souffle labial suivant l'explosive, la perte de l'aspiration ; mais ce n'est point cela qui nous doit occuper.

Il existe une série de mots sanskrits où nous constatons la chûte de l'aspirée initiale à l'explosive faible, lorsque la consonne précédant ou ouvrant la seconde syllabe du mot est elle aussi une aspirée.

Il y a là à coup sûr un procédé parallèle à celui qui dans le redoublement donne *dadhâti* et non **dhadhâti* τίθημι, πεφίληκα id est πεπηίληκα et non *πηεπηίληκα. C'est ce que constate M. Schleicher au Comp. p. 175.

Le grec dans cette chûte de l'aspirée suit exactement la même marche que le sanskrit. Seulement, comme son aspirée est devenue, à la suite d'un fait d'assimilation, πh, τh, κb, là où le sanskrit aura *b*, *d*, *g*, il nous présentera π, τ, κ ; mais l'un et l'autre représenteront BH, DH, GH.

Voici d'abord le sk. *bâhus* le bras et le grec πῆχυς : du moment qu'on les restitue à leur forme **bhâ*(*g*)*hus*, *φῆχυς id est *πhῆχυς, ils prennent place d'eux-mêmes à côté du gotique *biugan*, du tudesque *piucan* courber, et ramènent à BHAGH, BHUGH.

Il faut à toute force admettre cette dérivation par -GH à côté de celle par -G, d'où BHUG donnant φεύγω, *fugio*, sk. *bhujâmi*. M. Curtius, en plaçant *biuga* à côté de ces derniers (Grundz. p. 172), tombe dans une méprise (1). La racine première, la vraie racine, est évidemment BHA, BHU : il est curieux de voir le sanskrit et le grec amener son BH à *b* ou π, où le conserver, *b*h φ, selon que l'élément annexé sera ou non aspiré.

Du grec κεύθω je cache, je renferme, aor. 2, ἔκυθον, et de son correspondant sanskrit *gudhyâmi* je couvre, avec *guhâ* cachette, se dégagerait également un verbe aryaque GHUDH,

Le got. *ana-biuda* j'ordonne, je fais savoir, indique un BHUDH. A celui-ci nous rattacherons sans peine le sk. *bôdhâmi* je sais, *budhas* savant, *budhitas* connu, et le grec πυνθάνομαι, πεύθομαι.

J'ai déjà rapproché de *binda* je lie le sk. *badhnâmi* : ajou-

(1) Au dernier fascicule de la Revue de Ling., p. 193, j'ai absolument, comme M. Curtius, placé φεύγω et *biuga* sous une seule et même rubrique. Je ne puis me rendre compte de ce lapsus, si contraire à mon intime conviction, que par l'habitude d'entendre émettre constamment ledit rapprochement. Je prie le lecteur de rétablir le passage que j'indique, d'après la théorie que je formule en ce moment.

tons πενθερός beau-frère, allié, πεῖσμα pour *πενθμα lien, corde, et nous voici à un BHAdh.

Le sk. *budhnas* racine, partie inférieure, le grec πυθμήν base, terrain, s'accordent donc eux aussi avec le latin *fundus* pour la restitution d'un BHUdh (1).

Je ne dis rien de γλύφω que je renvoie avec *sculpo* à un SKP̥p, comme γράφω et *scribo* à un SKP̥bh. (Leo Meyer, vergl. Gr. I, 45; A. Fick, Or. und Occ. III, 294; Walter, Zeits. XII, 381). Pour repousser cette opinion, il faudrait prouver que le G aryaque, lorsqu'il est suivi d'un R, peut être maintenu par celui-ci contre la progression germanique, ce qui n'est pas inadmissible.

Je passe sur πείθω je persuade, que l'on rattachera facilement avec *fides*, *fidus* à un BHIdh (1).

J'arrive à *druhyâmi* je hais, *drôhas* offense, pour les rapprocher du gotique *driugan* combattre « ei driugais... thata gôdô drauhtivitôth » ἵνα στρατευῇ... τὴν καλὴν στρατείαν, 1 Tim. 1, 18.

A propos de *dêhmi* je frotte, comparé à *fingo*, opus *fictile*, got. *deiga* je pétris, la difficulté pour la restitution de DHIgh est simplement dans le grec θίγμα contact, θιγγάνω je touche. Pourquoi θιγ et non τιχ d'après θιχ?..... En elle-même et par elle-même la question est fort délicate. Mais advienne une analogie quelconque et tout s'explique. Cette analogie je la rencontre dans θυγάτηρ fille. La proposition suivante est en effet incontestable, *quant à la partie radicale* θυγάτηρ : daúhtar *du gotique* :: θίγμα : deiga *du gotique*. Ces deux exemples s'étayent invinciblement : hétéroclites dissociés, associés ils concluent. Que s'est-il donc produit?..... Ceci : le transport de l'aspiration. Mieux eut valu cent fois *τυχάτηρ

(1) βυσσός et ἄβυσσος n'ont rien à faire ici, pas plus que βυθός. Voir Curtius, Grundz., p. 416.

(1) Ainsi πέ-ποιθ-α je me fie, est pour *φέφοιθα id est *πhέπhοιθα.

et *τύχμα, correspondant au sk. *duhitṛ* pour **dhu(g)hitṛ* et *dêhmi* pour **dhê(g)hmi*.

Une observation essentielle au sujet de *daúhtar*. Celui-ci est pour **daugtar*. Une loi rigoureuse de la langue gotique veut le changement de *gt* en h*t* ; cette loi, dont j'ai parlé ci-dessus, p. 387, trouve ici son application. De même de la racine MAGH être grand, grandir, proviennent sk. *mahâmi* j'augmente, *mahat* grand, gr. μῆχος moyen de secours, lith. *magoju* j'aide, puis en got. non pas **magts* la puissance, mais *mahts*, de MIGH, arroser, mouiller, le sk. *mêhâmi* j'arrose, j'urine, *miha-s* pluie, le gr. ὀ-μιχέω, j'urine, le lat. *mingo* et *meio* ; mais en got. non pas **migstus* engrais, mais bien *maíhstus*. = Ainsi *daúhtar*, *duhitṛ* et θυγάτηρ nous amènent d'un commun accord à une racine DHUGH. Ce DHU est frère de DHA, DHI traire, allaiter, d'où θῆσθαι traire, sk. *dhâtrî* nourrice, lat. *filius* nourrisson, *femina* celle qui allaite, got. *daddja* j'allaite. Le nom de la fille lui était ainsi donné de son office auprès des vaches. C'est un fait bien connu.

En résumé, de ces faits, qui sans doute encore peuvent rencontrer des analogues, un phénomène doit être constaté : une explosive faible peut en sanskrit remplacer une explosive aspirée, lorsque la consonne précédant ou bien ouvrant la seconde syllabe est elle aussi une aspirée.

Ainsi donc, *dags* et *dahâmi* se trouvant l'un et l'autre en présence, sans appui de congénères détachant le premier de la progression constante germanique, le second, par raison d'analogie doit tenir lieu et place d'un **dhahâmi* pour **dhaghâmi*.

A côté de BHADH, BHIDH serrer, lier, et autres, il faut reconnaitre un DHAGH, briller, brûler.

A. HOVELACQUE.

ÉTUDES VÉDIQUES

CHRONOLOGIE

En parlant de la date, en apparence si reculée, qu'il assignait au commencement de la période védique, notre collaborateur et ami, M. Girard de Rialle, disait (p. 71 de notre 1er fascicule) : « On reviendra, du reste, un jour dans ce recueil, sur cette question d'une importance considérable à tous les points de vue. » Il appartenait à M.G. Rodier, dont les savantes recherches ont réalisé un progrès si notable dans l'étude comparative des chronologies hindoue, iranienne, égyptienne et chaldéenne, de résoudre quelques-uns des problèmes soulevés par notre jeune et courageux indianiste. Aussi bien nous estimons-nous heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs le grave et décisif travail de l'éminent chronologiste, sans rien changer à ses procédés de transcription familières du sanskrit.

H. C.

A M. Girard de Rialle.

Monsieur,

Dans un volume sur l'Antiquité des races humaines, j'ai établi, entre les deux dates 19337 et 13901 avant J. C., les

limites de l'âge védique, de cet âge qui fait l'objet de vos études actuelles. Directement fournis par la chronologie des Indous très plausiblement interprétée, ces deux chiffres n'auraient pas une authenticité indéniable, s'ils n'étaient susceptibles de vérifications rigoureuses par des calculs astronomiques. Je n'ai pu indiquer dans mon livre que les résultats de ces calculs, et leurs types se trouvent dans un manuscrit qui, jusqu'à ce jour, n'a été communiqué qu'à l'Académie des Sciences, à celle des Inscriptions et à un petit nombre de mathématiciens en dehors de ces deux corps. Vous me demandiez l'autre jour s'il ne me serait pas possible de vous présenter à part les calculs relatifs à la vérification des deux ères indoues précitées ; je vous répondis affirmativement, et c'est pour remplir la promesse que je vous fis que je vous adresse d'abord les calculs qui contrôlent la date 13901. Mais je dois commencer par vous rappeler que les diverses ères indoues, égyptiennes, iraniennes et chaldéennes dérivent, chronologiquement et astronomiquement, les unes des autres, et qu'en conséquence les preuves formelles que je vais donner isolément de la réalité et de la précision de l'une d'elles sont considérablement fortifiées, quand on les rapproche de ce que révèle la discussion des autres. Les grandes périodes qui jouent un si grand rôle dans l'histoire des peuples primitifs sont toutes, au moins implicitement, quelquefois explicitement, mais toujours avec une évidence complète, liées aux mouvements célestes. Ce que nous en connaissons maintenant atteste que les anciens peuples pouvaient échanger leurs idées scientifiques, et que, chez tous, les astronomes (prêtres) suppléaient à l'imperfection de leurs instruments de mathématiques par de patientes observations prolongées pendant de longs siècles et enregistrées à leur place dans des séries *régulières* de temps. Je n'ai pas ici à développer ces remarques que j'ai tant de fois mises en évidence dans mon

livre, et je me contenterai aussi de rappeler simplement que chaque origine, chaque clôture d'un grand cycle a dû émotionner, avec plus ou moins de force, le profane vulgaire, motiver souvent une réforme, quelquefois une révolution politique, religieuse, scientifique, presque toujours des troubles que l'histoire a notés.

Fondés sur les principes les plus élémentaires de l'astronomie, les calculs que je vais faire sont bien simples et peuvent être suivis sans peine par toute personne possédant les premières notions de cette science. Avant de la présenter ici, il me paraît utile d'éviter autant que possible, à ceux qui liront cette note, l'embarras de rechercher, dans mon ouvrage, les points de départ de la discussion ; il est essentiel aussi de bien faire remarquer que la date à vérifier astronomiquement est *obtenue d'avance* par la simple expression des chiffres chronologiques indous que je me permets seulement de débarrasser du facteur conventionnel 360, dont la fonction est maintenant bien connue. Nous ne violentons aucun texte pour éloigner, pour rapprocher la date, pour la préparer, pour la ployer, pour l'adapter aux résultats d'un calcul astronomique. Voici les données chronologiques ; elles sont notoires et bien connues de tous les indianistes s'occupant de l'histoire :

1° Les Indous placent le commencement de la période qu'ils nomment Kali-Youg (Petit Youga) à une date qui correspond à l'an 3101 avant J.-C., et ils prétendent aussi (aujourd'hui) que ce cycle doit durer 1,200 ans *divins ;* or, comme ils prétendent encore que ce qu'ils appellent l'*année divine* vaut 360 années humaines, le Kali-Youg ne serait pas prêt de finir, car il vaudrait, à ce compte, $360 \times 1200 = 432000$ années humaines. Supposons provisoirement, sauf à rappeler ou à renouveler plus loin tout ou partie de la démonstration qui en a été faite que le facteur 360 a été

introduit dans un but fort apparent, mais arbitrairement ; donnons au Kali-Youg la durée, non pas de 1200 *années divines*, mais tout bonnement celle de 1200 de nos années à nous, pauvres mortels ; il en résulterait que le Kali-Youg, qui est censé durer encore (dans l'opinion actuelle des Brahmanes et de leurs confiants disciples), a pris réellement fin en l'an 1901 avant J.-C. ; et déjà nous pouvons, par l'histoire seule, commencer à entrevoir que notre supposition n'est pas toute gratuite, car les chronologies bien connues et concordantes de trois des principaux états de l'Inde s'accordent à placer la mort du réformateur religieux Bouddha vers l'an 1754, à quelques années près ; or, si nous nous permettons de regarder ce chiffre comme rigoureusement exact, ce qui n'est pas une bien grande licence, nous verrons tomber, précisément sur l'an 1901, le commencement d'une ère dite ÈRE D'ANDJANA, dont les Bouddhistes (les Bouddhistes *seuls*) out conservé le souvenir, en l'indiquant à 148 ans avant la mort du Bouddha. Pourquoi les Brahmanes en ont-ils effacé la trace ?

2° La période du Kali-Youg commençant, nous le répétons, en dehors de toute discussion, à l'an 3101, est précédée de la période dite Douapar-Youg (*dvapara yuga*, double youg) dont la durée aurait été fixée à 2 fois 1200 ou 2400 ans divins, soit 864,000 ans humains. Effaçons encore l'épithète *divin*, c'est-à-dire le facteur conventionnel 360, et nous trouvons, pour le commencement du douapar, 3101 + 2400 = la date 5501.

3° En avant de Douapar, on trouve le Trétâ-Youg (triple youg) avec la valeur de 3600 ans divins ou 1,296,000 ans humains. Disons encore simplement 5501 + 3600 = 9101, date du commencement du Douapar.

4° Le Douapar est précédé du Satya-Youg dont la valeur est donnée quadruple de celle du Kali-Youg, c'est-à-dire

4800 ans divins ou 1,728,000 ans humains. Suivant toujours la même règle, nous disons : 9101 + 4800 = 13901, date de l'origine du Satya.

Reprenant les durées partielles des Yougs, nous trouvons 1200 + 2400 + 3600 + 4800 = 12000 ans pour la durée du cycle total ; et c'est précisément la valeur *ronde* que les Indous assignent à une demi-révolution de la précession des équinoxes. Ce cycle de 12000 ans affecte donc, par son seul contexte, la prétention à une physionomie astronomique, et il est déjà permis de *supposer* que c'est une période qu'on aurait inaugurée en l'an 13901 pour enregistrer, en leur lieu et place, toutes les observations des phénomènes célestes de l'avenir, y compris ceux de la précession des équinoxes qu'on aurait dès alors connus fort approximativement et dont on aurait voulu suivre pas à pas les petites variations. Quand j'admis cette supposition, je prévoyais déjà presque à coup sûr que j'allais la trouver exacte par les calculs astronomiques ; j'avais, pour me donner confiance, la certitude complète de la réalité des anciennes ères des autres peuples, et leur vérification m'avait en outre fourni une méthode suffisamment approximative pour suivre, jusqu'à ces âges reculés, les petites et très lentes variations de l'année tropique et du mouvement des équinoxes. Instruit déjà par de nombreuses expériences, j'osais prévoir, avant tout calcul, que l'ère 13901 allait être constatée ère SECONDAIRE, subordonnée à une ère plus ancienne ; qu'elle marquait une de ces réformes astronomiques pour lesquelles les sacerdoces antiques se sont tant de fois ingéniés à concilier les besoins du présent et de l'avenir avec un respect tout superstitieux du passé. Je voyais en avant du Satya la période des Manouantaras, dont je n'avais pas encore la clef, mais qui, certes, à première vue, avait dû être assez longue pour donner à une série d'astronomes, même dépourvus d'instruments de pré-

cision, les bases d'une approximation de la valeur de la demi-révolution des équinoxes (12000 ans). De plus, avant tout calcul définitif, j'entrevoyais que l'ère indoue de 13901 n'est qu'un calque de l'ère 14611 des Égyptiens. C'est dans ces dispositions d'esprit que j'abordai la vérification décisive dont je vais, Monsieur, vous soumettre les résultats, bien décidé toutefois à abandonner mes suppositions si, comme il m'est arrivé quelquefois dans le cours de mes recherches, le calcul détruisait les indications de l'analogie.

J'avais aussi d'autres motifs de confiance puisés dans des considérations historiques, et c'est, je crois, à ce point-ci de la discussion qu'il est plus naturel de les exposer. Nous avons remonté chronologiquement de l'ère chrétienne à l'an 13901 ; rappelons, en sens contraire, la série des principales traditions indoues. Perdues, sans liaison, dans l'immensité des siècles que multipliait une fiction, elles reprennent un air de vérité dans le cadre plus restreint que nous avons fixé.

Seule, la période du Satya-Youg est à peu près *toute* vide de détails historiques. Elle est censée occupée en entier par le *règne* du 7e Manou (législateur ou inaugurateur de période ? nommé Vaivasvata ou Satyavrata, ce qui pourrait signifier que ses institutions restèrent intactes jusqu'à l'an 9101. « De ce silence de l'histoire, nous pourrions inférer que « l'Inde d'alors était partagée entre plusieurs petits souve- « rains régnant sans bruit, sacrés, maintenus, dépossédés au « gré des Brahmanes ». C'est à l'âge de Satyavrata que se reporte le souvenir d'un déluge qui ravagea les basses plaines de l'Inde, et c'est à ce même législateur qu'on attribue l'honneur d'avoir SAUVÉ LES VÉDAS qu'un démon avait avalés. Cette légende, dans sa forme bizarre, tout en démontrant l'antériorité des Védas, paraît indiquer l'époque où ils furent rassemblés et mis en ordre. Jointe à divers autres indices, elle semble encore donner la date du schisme entre les

Aryas indous et les Aryas iraniens, entre les peuples du dialecte sanskrit et ceux du dialecte zend. L'époque védique prenait fin, l'époque des çâstras ou codes des devoirs commençait, probablement sous la direction des Brahmanes s'unissant en un seul corps. De tous les çâstras, on ne connaît guère en Europe que celui attribué (pseudonymement?) à un des Manous; mais j'oserais presque affirmer qu'il n'est pas le plus ancien. L'Anglais Halhed, dans la préface de la compilation dite *Code des Gentous*, nous apprend que le çâstra de Mumnou porte la date de l'an 1010 du Satya-Youg, et le çâstra de Jugeboulk celle de l'an 95 du Trêtâ-Youg. Notons, en passant, que les savants et poètes de l'âge védique prenaient le titre de Rishis; ceux de l'âge satya et des suivants ne reçoivent que le titre de Mounis (solitaires, moines).

L'ouverture de l'âge Trêtâ en 9101, donne, comme on le constate le plus souvent partout au commencement des grandes périodes, le signal d'innovations importantes. C'est la date du traité d'astronomie, nommé Soûrya-Siddhânta, que le Mouni Mêya feignit d'avoir écrit sous la dictée du dieu Soûrya. Cet ouvrage et ses commentaires donnent la clef de l'histoire et des procédés de l'astronomie indoue. C'est encore en 9101, ou à peu d'intervalle, que les traditions placent l'origine de deux grandes monarchies: celle des Soûryas (rois solaires), et celle des Chandras (rois lunaires), dont les premiers rois sont notés comme fils (descendants) du Manou Satyavrata. Les listes de leurs successeurs des branches principales et collatérales sont évidemment incomplètes; mais il est d'autant plus permis d'attribuer des lacunes à la seule négligence des auteurs qui ont dû se copier d'âge en âge, que les divers pouranas (livres des traditions) se suppléent assez fréquemment pour des noms omis dans l'un et figurant dans l'autre.

L'an 5501 ouvre l'âge Douapar-Youg dont l'approche

occasionne aussi des troubles : Guerres d'extermination entre les prêtres et les guerriers, Brahmanes et Kshatriyas. Le célèbre roi Râma, de la dynastie Soûrya (dynastie solaire), le héros du poëme nommé Râmâyana, réussit à réconcilier les deux premières castes. et la série de ses successeurs, comme celle des Chandras, traverse tout le Douapar. Les listes des branches directes et collatérales sont ici plus complètes ; quoiqu'il y ait encore d'évidentes lacunes, on ne sait trop à quelles places ; la transmission des traditions a exigé bien moins d'intermédiaires que pour l'âge précédent.

Le Douapar se termine par la terrible guerre chantée dans l'épopée du Mahâbhârata. Peuples et rois semblent frappés de vertige à l'approche de cette période du Kali-Youg que d'extravagants thaumaturges annonçaient comme le dernier âge du monde. Effrayé de ces sinistres prédictions, le roi chandra (ou de dynastie lunaire) Yoûdhishtya, abdique pour attendre, dans l'exercice de la pénitence, la première année du cycle néfaste. Plus philosophe, un de ses parents, le prince Krishna, propage certaines doctrines religieuses consolantes, liées intimement au Brahmanisme, que nous ne connaissons sans doute plus en leur forme primitive, mais qui, sous le nom de Krishnaïsme, dominent encore aujourd'hui la meilleure partie des populations indoues.

De l'an 3101 à l'an 1901, l'âge Kali voit décroître de plus en plus, puis disparaître enfin la puissance des dynasties Soûrya et Chandra. La date réelle de la clôture de cet âge, telle que nous l'avons rétabl.e, est précédée et suivie de graves perturbations. En repoussant par une fiction, vers un avenir éloigné, la redoutable échéance qu'ils avaient eu 'imprudence de prédire, les brahmanes ne réussirent évidemment pas à convaincre tout le monde ; la mention conservée de l'ère dite d'Andjana en fait foi. Ils ne réussirent pas non plus à calmer le trouble de toutes les consciences ; trois nou-

veaux rameaux se détachaient plus ou moins du vieil arbre du Brahmanisme. Les esprits sombres accueillirent et propagèrent les doctrines du Çivaïsme, les pratiques féroces inventées pour arrêter les colères du terrible Çiva, dieu de la destruction. D'autres se trouvèrent tout préparés à écouter les prédications de deux réformateurs pacifiques, de Bouddha et de Djina ; mais tel était alors le désarroi des sentiments religieux que des souverains, notamment le roi de Kaschemire Asoca, n'osant faire un choix entre les nouvelles doctrines, les favorisèrent toutes trois ; ce qui prouve d'ailleurs qu'elles n'étaient pas, à leur origine, aussi nettement séparées qu'elles le sont devenues plus tard.

Tels sont les faits les plus saillants de l'histoire proprement dite jusqu'à l'an 1901, et nous devons noter que, depuis la guerre du Mahabharata jusqu'a nos jours, les documents connus en Europe suffirent pour établir une histoire sans lacunes et riche en événements intéressants.

Les livres d'astronomie fournissent des notions historiques bien plus éparses, mais, d'un autre côté, ayant plus de valeur au point de vue de la question que nous étudions ici.

Elles établissent nettement les caractères astronomiques des principales dates. Elles nous donnent d'abord dans l'ordre suivant les noms des astronomes de l'ère du Satya-Youg : Brâhmah, Atchârya, Vasishta, Caspaya, et autres.

« De leur temps, dit Ganêça, les grahas (planètes et autres « points mobiles du ciel) étaient juste dans leurs lieux cal- « culés d'après les règles qu'ils donnèrent ; mais ils différèrent » dans la suite des temps. Après quoi, a *la fin du Satya*, « Soûrya (le dieu du soleil) révéla à Mêya un calcul de leurs « lieux vrais.

« Les règles reçues par Mêya (en 9101) remplirent leur « objet *pendant les âges Trêtâ* et Douapar, ainsi que d'au- « tres règles *tracées par les Mounis durant cette période*.

« Puis, au *commencement du Kali*, le livre de Parasara « remplit son objet.

« Aryabhattha, *plusieurs années après*, ayant examiné « les cieux (vers 1901??) trouva quelque déviation et intro- « duisit un *bija* (terme collectif dans la formule générale).

« Après lui, lorsqu'on eût observé des déviations ultérieures, Dourya-Sinha, Mihira et autres firent des corrections.

« Après eux vinrent le fils de Djistnou et Brahma-Goupta « qui firent aussi des corrections.

« Cesava détermina ensuite les lieux de planètes.

« Soixante ans après Cesava, son fils Ganêça fit des cor- » rections. »

Remarquons incidemment que Mihira, ou mieux Varaha-Mihira, est l'astronome qui commenta l'exemplaire du Soûrya-Siddhânta dont l'astronome anglais Davis avait entre les mains une copie quand il en publia d'importants extraits, de précieux types indous de calculs, dans le premier volume des *Recherches asiatiques*. Varaha-Mihira adapta son commentaire à la coïncidence de l'équinoxe du printemps et du point initial du zodiaque indou, laquelle eut lieu vers l'an 499 après J.-C., date qu'il adopta pour la commodité de ses formules, mais qui eut lieu très-précisément 26 ans plus tard, en l'an 526, comme l'atteste l'astronome Brahma-Goupta. Cette dernière remarque n'est pas aussi étrangère à notre sujet qu'elle le paraît d'abord.

Les observations préliminaires qui viennent d'être faites prouvent que, dans l'opinion même des Indous, l'ère du Satya-Youg est astronomique. Si cette opinion est fondée; si, d'autre part, les chiffres chronologiques qu'ils admettent sont exacts, après la supposition hypothétique que nous avons faite du facteur 360, nous devons nous attendre à trouver, par la date de 13901, un état du ciel assez remarquable pour

légitimer le choix qui aurait été fait du commencement de cette année pour époque astronomique. En effet, nous allons trouver qu'alors le solstice était non pas à l'origine de leur double système de divisions du zodiaque, mais au moins qu'il existe, entre ces deux points, le rapport le plus simple possible et très évidemment intentionnel ; l'écart était de 60 degrés, c'est-à-dire exactement de 2 constellations de la division en 12 parties, exactement de 4 constellations et demie de la division en 27 parties. En d'autres termes, l'époque se révèle *définitivement* comme *secondaire* et non comme *primitive*. Elle fut évidemment *attendue* et *choisie* avec toutes les précautions possibles pour innover, suivant les besoins d'alors de la science, sans rompre avec les conditions d'une ère extérieure (celle de 19337). Nous en dirons plus long quand nous aurons rappelé ce qu'il faut entendre par le double système des constellations zodiacales et quand la vérification annoncée sera faite.

Constellations indoues. — L'année astronomique des Indous est sidérale et par conséquent toujours égale à elle-même. Son commencement et sa fin sont constamment marqués par le passage du soleil (dans son mouvement apparent) sur un point pris dans l'écliptique non pas sur une étoile, mais très près (1 degré à peu près) de la petite étoile Zeta de notre constellation des poissons. Un tel repère paraît bien arbitraire ; il ne l'est cependant pas ; mais on ne peut en justifier la bizarrerie que lorsqu'on connaît les conditions de l'ère de 19337. Les astronomes indous, en désignant la position, en disant qu'il se trouve à 183 degrés à l'occident de l'étoile Tchitra ou la Perle (notre épi de la Vierge), ils corroborent cette indication en disant que l'équinoxe du printemps y coïncidait en l'an 525 de notre ère. En d'autres termes, nous pouvons dire, en négligeant quelques faibles indications que laissent subsister ces deux

énoncés, qu'il est situé à 19 degrés à l'orient du point équinoxial de la présente année 1867. A partir de ce point, ils divisent l'écliptique en 27 parties égales (de 13 degrés 20 minutes chacune) nommées Nakshatras; c'est un souvenir respectueux du mode de division usité pendant l'âge védique.

A partir du même point ils opèrent aussi une division en 12 parties égales (chacune de 30 degrés), et ce mode est une imitation du zodiaque que les Egyptiens avaient imaginé 710 ans avant l'ère du Satya, en l'an 14611. Les Européens conservent encore exactement celui-ci, sauf les déformations de 4 des 12 constellations que ce zodiaque a rationnellement subies lorsqu'il passa dans la Grèce (Voyez mes discussions chronologiques égyptiennes et grecques). Les 12 noms de constellations sont équivalents chez les Egyptiens et nous d'une part, chez les Indous d'autre part; elles se suivent dans le même ordre et avec les mêmes emblèmes, sans autre différence qu'un petit déplacement dans le ciel des points séparatifs, déplacement qu'on trouve exactement égal à l'arc parcouru par les points solsticiaux et équinoxiaux dans l'intervalle de 710 ans qui sépare les deux ères égyptienne et indoue.

Voici, en avançant de l'occident vers l'orient, les noms des deux séries avec la longitude de chaque point initial, comptées à partir du zéro fixe indou. Pour avoir les longitudes comptées à l'européenne, c'est-à-dire du point mobile de l'équinoxe du printemps de la présente année, il faudrait, d'après ce qui a été dit, augmenter de 19° chaque longitude indoue :

0....	Açouini.	=	0.... Mêsha (le Bélier).
13°20'	Bharani.		
26°40'	Critica.		
			30° Vrisha (le Taureau) A.
40°	Rohini.		

53°20	Mrigaçiras.		
			60° Mithouma (le Couple).
66°40	Ardra.		
80°	Pounarvasou.		
93°20	Puschia.		
106°40	Asleka.		
120°	Magha.	=	120° Sinha (le Lion) H.
133°20	Purva Phalgouni.		
146°40	Uttara Phalgouni.		
			150° Canya (la Vierge).
160°	Hasta.		
173°20	Tchitra.		
			180° Toula (la Balance).
186°40	Souati,		
200°	Visacha.		
			210° Vrishtica (le Scorpion) P.
213°20	Anuradha.		
226°40	Djieshta.		
240°	Mula.	=	240° Dhanous (l'Arc).
253°20	Purva Ashada.		
266°40	Uttara Ashada.		
			270° Macara (Monstre marin).
280°	Sravana.		
293°20	Dhanista.		
			300° Coumbha (Verseau) E.
306°40	Satabisha.		
320°	Purva Bahadrapada.		
			330° Mina (Poissons).
353°20	Uttara Bahadrapada.		
346°40	Rêvati.		
360°	Açouini.	=	360° Mêsha.

Pour préparer notre calcul, nous devons encore rappeler

sommairement, sans chercher en ce moment à les expliquer, quelques principes incontestables d'astronomie.

Si on considère les mouvements *apparents* du soleil, on constate les faits suivants :

1° Le soleil partant d'un point quelconque du ciel étoilé met, pour revenir exactement à ce point, $365^j\ 6^h\ 9^m\ 10^s$, ou, en décimales, $365^j\ 25637$. Cette durée se nomme année *sidérale*.

2° Si on mesure l'année en partant d'un équinoxe, c'est-à-dire du point où, dans sa marche, le soleil atteint centralement l'équateur pour s'arrêter à l'équinoxe suivant du même nom, la révolution n'est plus que de $365^j\ 5^h\ 48^m\ 48^s$; en décimales $365^j\ 24225$. C'est ce qu'on appelle l'année *tropique*. La différence entre les deux révolutions est de $0^j\ 01412$.

3° En d'autres termes, si, au printemps de l'année 1867, on a fixé par des observations dans le ciel étoilé le point précis où se projetait le centre de figure du soleil au moment où il coupait l'équateur, c'est-à-dire à l'équinoxe; il atteindra, au printemps de 1868, l'équinoxe du même nom, $0^j\ 01412$ avant d'atteindre le point où était situé celui de 1867. En d'autres termes encore, l'équinoxe de 1868 se trouvera à l'occident de celui de 1867, à une distance angulaire de $0^\circ\ 01391$; c'est l'arc que le soleil décrit moyennement dans sa course annuelle en une durée de $0^j\ 01412$.

$(365^j\ 24255 : 360 :: 0^j\ 01412 : x = 0^\circ\ 01391 = 50'',1)$.

4° Les meilleurs instruments ne peuvent évidemment donner des résultats aussi minutieux par l'intervalle entre deux équinoxes consécutifs. On les obtient par des observations séparées par un grand nombre d'années, nombre qui doit être pris d'autant plus grand que les instruments inspirent moins de confiance. Supposer qu'un ancien peuple a pu connaître ces chiffres *aussi précisément* que nous, ce serait

admettre de deux choses l'une : ou bien il possédait des observations approximatives séparées par des myriades d'années, ou bien les observations ont été faites avec des instruments de mathématiques aussi bons que les nôtres. Voyons, par exemple, ce que connaissaient les Grecs, quoiqu'il soit maintenant bien certain qu'ils ont réussi à dérober quelques secrets aux temples des peuples bien plus anciens qu'eux. Ptolémée, résumant tout leur savoir, donnait à l'année tropique une longueur de $365^j\ 5^h\ 65^m$, erronée de plus de 6 minutes, et certainement l'erreur eût été beaucoup plus forte si Ptolémée n'avait pas connu le grand cycle égyptien qu'il a d'ailleurs inexactement interprété (c'est ce qu'il est facile de démontrer).

5° Il est reconnu que les valeurs de l'année tropique et de l'arc annuel de précision, lesquels sont solidaires, ne peuvent être constantes, en raison de la variabilité des causes qui agissent sur elles; mais les différences sont contenues en de très étroites limites; les plus fortes, en plus ou en moins, se compensent en des périodes fort courtes. D'autres, provenant de l'influence du soleil, sont à très longues périodes, ne se compensent qu'au bout de longs siècles, il faut conséquemment y avoir sérieusement égard dans les calculs de précession embrassant de longs intervalles. On peut démontrer rigoureusement qu'abstraction faite des influences qui se compensent avant d'avoir produit des différences notables, et *en ne tenant compte que de l'action du soleil*, l'année tropique a atteint son maximum de longueur et l'arc annuel de précession son minimum, en l'an 1250 de notre ère, parce qu'alors la terre passait au perihélie le jour même du solstice d'hiver, circonstance qui réduit au minimum la somme annuelle des attractions du soleil sur le renflement équatorial de la terre.

Vers l'an 4000 avant J.-C., coïncidence du périhélie et de

l'équinoxe du printemps; maximum des attractions solaires et de l'arc annuel de précession, en conséquence minimum de l'année tropique.

Vers 9250, coïncidence du périhélie et du solstice d'été; maximum de l'arc de précession, maximum de l'année tropique.

Vers 14500, coïncidence du périhélie et de l'équinoxe d'automne; maximum pour la précession, minimum pour l'année tropique.

En la présente année 1867, nous sommes placés à 617 ans après le maximum de durée de l'année tropique. Les Indous de l'an 13901 étaient placés à 599 ans après un minimum. Les deux dates sont placées presque symétriques sur la courbe qu'on peut tracer pour représenter la loi des variations, et quand même la symétrie serait un peu moins approximative, nous pourrions encore nous dispenser de tout calcul d'interpolation pour trouver la valeur moyenne des années tropiques comprises entre ces deux dates-ci. Nous disons donc hardiment : Cette valeur est, avec une exactitude suffisante, la 1/2 somme de la valeur en maximum que nous pouvons connaître, et de la valeur en minimum que nous ne connaissons pas. Les énoncés de ce paragraphe sont aussi, eux, au-dessus de toute discussion. Tout au plus pourrait-on objecter que les coïncidences signalées des phénomènes ne sont pas espacées avec une précision démontrée, objection qui n'influerait que d'une quantité insignifiante sur la conclusion que j'ai tirée. Les dates des phénomènes sont celles qu'a admises M. Adhémar dans sa belle théorie des révolutions de la mer.

6° Ici je place pour la *première fois,* depuis le commencement de cette discussion, une très petite valeur EMPYRIQUE. J'ai dit que la présente année 1867 vaut 365j 24225; l'année 1250 est très voisine de nous, et les astronomes ont eu occa-

sion de dresser des formules qni tiennent compte de toutes les causes de variations de l'année tropique pour les siècles très voisins de nous. On sait que l'année 1250 a eu une durée de 365j 24229. Je demande qu'on me permette une supposition qui, *à priori*, est déjà *très plausible*, la supposition que les influences solaires peuvent produire entre les années tropiques au maximum, 1250 et 9250, et les années au minimum, 4000 et 14500, un écart de deux minutes seulement, soit en décimales 0j 00140. L'année 1250 ayant donc la valeur 365j 24229, celle de 13901 n'aurait été que 365j 24089. D'après ce que nous avons remarqué dans le paragraphe précédent, les dates étant symétriques, la moyenne des valeurs de toutes les années qu'elles embrassent aurait été de 1 minute plus courte que le maximum, soit 365j 24229—0j 00070 = 365j 24159. La différence de durée entre cette année moyenne et l'année sidérale est 0j 01477, correspondant à un arc annuel de précession de 0°,01456.

(365j 24 : 360° : : 0,01477 : x = 0.01456).

C'est cette valeur que je vais employer dans le calcul très court dont nous avons dû si longuement discuter les bases pour les rendre irréprochables. On justifiera bientôt la légitimité de notre *unique postulatum*.

Calcul de précession des équinoxes. — De l'an 1250 après J.-C. à l'an 13901 avant notre ère, il s'est écoulé 15678 ans. Que ces années aient été en partie comptées sidérales, partie tropiques, cela n'importe pas ici. En multipliant cette durée par l'arc moyen annuel de précession que nous venons d'évaluer, nous disons : 15768 × 0.01456 = 229° 59208.

Cette expression est la valeur de l'arc que l'équinoxe a parcouru dans l'intervalle donné, et marchant, comme on sait, d'orient en occident ; en d'autres termes, c'est la longitude européenne actuelle, comptée de l'occident vers l'orient, du point équinoxial de l'an 13901.

Si l'on veut avoir cette longitude à la mode indoue, c'est-à-dire en partant de ZÉRO FIXE de l'écliptique indou, il faut se rappeler que ce zéro est situé à 19 degrés à peu près à l'orient de l'équinoxe actuel et dire : 229°,59208—19° à l'orient = 210°59208.

Négligeant la portion de degré, on en conclut, pour longitude indoue de l'équinoxe de printemps, 210°; c'est, dans le tableau ci-dessus donné, la longitude du premier degré de la constellation Vrishtica = le Scorpion, et aussi la longitude du second tiers du Nakshatra-Visacha.

Ajoutant 90°, nous trouvons le solstice d'été à la longitude 300°, commencement de la constellation Coumbha = le Verseau ; c'est le milieu du Nakshatra-Dhanista.

En ajoutant encore 90°, nous trouvons l'équinoxe d'automne à la longitude 30°; c'est le commencement de la constellation Vrisha = le Taureau, c'est le commencement du 2e tiers du Nakshatra-Critica

Enfin, à 90° plus loin, à la longitude 120, nous trouvons le solstice d'hiver au commencement de Sinha, le Lion, qui correspond au commencement de Nakshatra Magha.

REMARQUES FINALES. — Cet état du ciel est tellement caractéristique, pour le commencement d'une période chronologique, qu'il est impossible de ne pas admettre qu'il a été obtenu intentionnellement, que le commencement de la période est bien réellement une *ère astronomique* repérée très intelligemment. Et, comme aucun astronome n'oserait supposer qu'une telle œuvre a pu être le produit d'un calcul rétrospectif indou, il faut absolument en conclure que les instituteurs de l'ère étaient déjà bons astronomes, au moins à l'œil nu, et qu'ils ont attendu patiemment, pour commencer leur ère, le concours de phénomènes signalés.

L'ère 13901 se trouve donc rigoureusement vérifiée par ses seuls éléments propres, et son authenticité se fortifie de

preuves tout-à-fait surabondantes quand on invoque des témoignages extérieurs que nous rappelons sommairement.

1° Ère d'un caractère évidemment secondaire, l'époque de 13901 prend ses racines dans l'ère indoue 19337.

2° Elle engendre les ères 9101 et 3101, et, quand une fois on a étudié ces quatre époques, puis celle de l'an 499 après J.-C., c'est-à-dire du commentaire du Soûrya Syddhânta, par Varaha Mihiri, on a la clef de toute l'histoire de l'astronomie indoue et de ses bizarres formules.

3° Les ères indoues, égyptiennes, iraniennes et chaldéennes dérivent les unes des autres, se contrôlent, s'appuient, s'affirment, s'éclairent mutuellement.

4° Enfin, les caractères que nous avons signalés dans l'ère de 13901, caractères historiques et astronomiques, sont nettement exprimés dans des documents indous, dont nous avons eu ailleurs occasion de signaler l'importance.

« D'après une citation de Colebrooke, dont il ne m'est pas « possible de vérifier l'exactitude, le Yotish ou calendrier « qui est annexé à plusieurs exemplaires des Védas, donne « la position d'un colure au premier point de Magha. Cole- « brooke ne dit pas quel colure, mais les calculs qu'il a faits « prouvent qu'il a supposé que c'est celui d'été, puisqu'il en « déduit à peu près l'an 1500 avant notre ère pour l'époque « de la compilation des Védas, conclusion qui a été *copiée* « *de confiance par presque tous ceux qui, depuis lui, se* « *sont occupés de la chronologie indoue.* »

Moi, comme Colebrooke, j'ai supposé que l'indication est donnée relativement aux Nakshatras ou constellations remaniées, c'est-à-dire pour le temps où leur nombre primitif de 28 était déjà réduit à 27. S'il y a erreur dans cette interpré-

tation, elle ne peut, en tous cas, vicier beaucoup les résultats du calcul que j'ai fait. Mais ce qui est bien plus audacieux, j'ai osé supposer que le colure signalé au premier point de Magha n'est pas celui d'été, mais bien celui d'hiver, ce qui donne, entre les conclusions de Colebrooke et les miennes, une discordance d'une demi-révolution de la ligne des équinoxes. Il trouve l'an 1500; moi, je trouve à peu près l'an 13901.

Pour justifier ma hardiesse, je puis dire que, pour une autre indication *de même nature*, les indianistes n'ont pas hésité à faire, les yeux fermés, la confusion que je viens de supposer commise par Colebrooke. Il s'agit d'une donnée qui fixe l'époque des *plus anciens Çâstras* ou Codes des devoirs, au temps où le solstice d'été était *au commencement* de Dhanishta, le solstice d'hiver *au milieu* d'Asléka. Ici il est parfaitement évident que le nombre des Nakshatras est impair, c'est-à-dire de 27; la donnée est d'ailleurs, on va le voir, exactement celle que je viens de résumer, et pourtant les indianistes, parmi lesquels deux astronomes de premier ordre, entraînés, sans y faire attention, par *le préjugé* qu'avait créé Colebrooke, se sont permis de mettre le colure d'été là où l'on signale le colure d'hiver, et *vice versâ*.

Voici le texte exact sur lequel nous nous appuyons tous. Ai-je tort de croire que l'expression *colure septentrional* signifie colure *le* plus rapproché du Nord, colure d'été pour nous et pour les Indous ?

« Certainement, dit Varaha, le solstice méridional (solstice d'hiver) était autrefois au milieu d'Asléka; le solstice septentrional (sosltice d'été), dans le premier degré de Dhanishta, d'après ce qui est rapporté dans les anciens Çâstras.

« A présent, l'un des solstices (le solstice d'été), est dans le premier degré de Carcata (l'Écrevisse des Indous) ; l'autre dans le premier degré de Macara. » (Ces repères-ci sont empruntés à la division du Zodiaque en 12 signes, suivant le système égyptien, division que nous avons vue établie concurremment avec le remaniement du même Zodiaque en 27 Nakshatras).

« Ce qui est rapporté ne paraissant pas, il faut qu'il soit arrivé un changement, et des démonstrations oculaires en fournissent la preuve, etc., etc. ».

J'ai donc eu parfaitement raison, d'après la donnée très-précise que fournit l'astronome Varaha, de placer l'époque des *anciens Çâstras* vers l'an 13450 avant J.-C. ; et, comme il est parfaitement évident que l'époque des Védas est antérieure à celle des Çâstras, je crois aussi avoir eu raison de trancher l'indétermination de la donnée fournie par Colebrooke, de manière à la faire concorder avec la donnée qui a un sens complet et précis ; j'ai dû conclure que l'an 13901 est l'époque du Yotish ou calendrier védique.

Je croirai à la légitimité de mes raisonnements tant qu'on n'aura pas produit contre eux le texte précis traduit littéralement des Yotish, que Colebrooke avait sous les yeux ; tant qu'on n'aura pas fait voir que j'ai mal tranché l'indétermination que ce savant laissait subsister. Les précieux manuscrits qu'il possédait ne peuvent être perdus.

Je ne terminerai pas, Monsieur, cette discussion dont les longs développements ne trouvent d'excuse que dans l'importance du résultat, sans chercher à dissiper deux doutes vagues qui peuvent encore exister sur la légitimité absolue de mes conclusions.

Dans l'examen des données chronologiques du problème, e me suis permis de supposer que les chiffres chronologiques

qui figurent dans les tables indoues sont fictivement multipliés par 360.

Dans l'appréciation des variations de longueur de l'année tropique, j'ai admis arbitrairement que les écarts du maximum au minimum peuvent atteindre, en de longs siècles, 2 minutes de temps.

1° Le facteur 360, c'est le nombre de degrés du cercle ; il est parfaitement connu que c'est le nombre de jours, non pas naturel, mais mathématique de l'année sidérale qui règle, chez les Indous, les calculs du temps. Lisez, je vous prie, si vous en avez la patience, l'*Antiquité des races humaines* sur l'astronomie des Indous, des pages 125 à 163 de la 1re édition, pages 138 à 168 de la seconde, vous saurez quel rôle joue ce facteur; pourquoi il a été introduit d'abord par les astronomes pour faciliter de bizarres, mais très subtiles et ingénieuses formules de calcul. Vous saurez aussi, mieux que je ne l'ai pu dire ici, pourquoi la religion brahmanique s'est vue forcée d'admettre comme chiffres réellement chronologiques les multiples astronomiques. C'est une rude lecture que je vous propose là, si rude, que de peur de trop effrayer les lecteurs dont la sympathie m'était nécessaire pour propager mes opinions, j'ai hésité bien longtemps à publier cette partie de mes recherches. Heureusement, je puis aujourd'hui vous offrir un moyen plus simple de dévoiler en partie la fiction que j'ai signalée et qu'avaient entrevue quelques savants du dix-huitième siècle. Je trouve dans un ouvrage fort répandu (*Recherches historiques sur l'Histoire ancienne*, traduc. de Robertson, p. 498 ; Paris, Janet et Cotelle, 1821) le résumé des premières notions parvenues en Europe sur la chronologie indoue. Les auteurs cités donnent des chiffres sans parti pris et comme simples curiosités. Sauf trois ou quatre erreurs évidentes d'une copie inattentive, vous y retrouverez les périodes exprimées comme je l'ai dit. Mais une autre

table recueillie par le colonel Dow donne des chiffres très différents, et il est facile de s'apercevoir que le Douapar n'y vaut plus 2400 × 560 = 864000 ans, mais bien 2400 × 30 = 72000 ans, etc. Le lien analogique des diverses tables ressort très-évident. Dans les unes, les astronomes multiplient les chiffres chronologiques par 360, nombre des jours mathématiques de l'année; dans l'autre, on multiplie par 30 le nombre des jours mathématiques du mois.

2° Il est certain que, sous l'influence des attractions solaires considérées isolément, les années tropiques s'allongent et se raccourcissent d'une certaine quantité; mais que l'écart, du maximum au minimum, soit approximativement de 2 minutes en de longs siècles, nous n'oserions le conclure absolument de l'unique calcul que nous venons de faire, mais on peut affirmer que cet écart de deux minutes pris comme point de départ de tous les calculs que j'ai faits pour l'Égype pour la Chaldée, pour l'Iran, pour l'Inde, a partout et toujours fourni des résultats de la plus remarquable exactitude. Cette supposition, qui fournit le moyen de tracer une courbe exprimant la loi des variations *à longues périodes* de l'année tropique, se trouve pleinement, et avec une approximation suffisante, justifiée par 17 calculs variés et presque tous solidaires. Je ne puis pas plus douter de ma formule graphique que les astronomes ne doutent des valeurs approximatives des masses des planètes, quand ils ont eu occasion de les soumettre à 17 épreuves variées et concordantes.

Si quelqu'un demandait comment j'ai *osé innover* dans une science qui, pour la certitude et pour la précision, rivalise presque avec les mathématiques pures, je pourrais répondre que j'ai scrupuleusement et respectueusement suivi les principes et accepté les affirmations de la science partout où elle a suffi à mes recherches. Si je me suis permis d'en étendre les données pour l'examen des variations à longue

période, c'est que les astronomes n'ont jamais eu besoin de les examiner ; leurs calculs n'ont porté, jusqu'ici, que sur les temps relativement très-voisins du nôtre. Je rappellerai en outre que j'ai regardé comme mon premier devoir de soumettre mes calculs à la critique des maîtres de la science. Si une erreur quelconque m'avait été montrée, je n'aurais pas hésité à la faire disparaître.

G. Rodier.

ÉTUDES VÉDIQUES

PHILOLOGIE

Ainsi que je l'annonçais dans mon dernier article, ceci n'est que le complément de mon étude sur Indra. De tous les hymnes qui chantent les prouesses de ce dieu de l'atmosphère, le 32e du 1er Mandala du Rig-Véda est sans contredit le plus complet et le plus beau. Aussi bien l'ai-je choisi pour sujet d'un nouvel essai d'exégèse et d'analyse lexiologique comparative.

A Indra, dieu de l'atmosphère et vainqueur d'Ahi, composé sur le rhythme *triṣṭubh* par Hiranyastûpa, fils d'Angiras.

I. — *Indrasya nu vîryâṇi pra voćam yâni ćakâra prathamâni vajrî | ahann Ahim anv apas tatarda pra vakṣaṇâ abhinat parvatânâm.*

I. — Indrae nunc heroica-facta pro- -clamo quae fecit priora fulgurifer | occidit Ahim re- aquas -aperuit, protorrentes rupit montium (nubium).

Analyse grammaticale et lexiologique. — *Nu*, maintenant, gr. νύ, νῦν; lat. *nunc*; tud. *nu* et *nû*, goth. *nu*,

angl. *now*, allem. *nun*. Il est opposé à *tu*, comme TA l'est à NA. Dans la seconde partie de la stance, vous retrouverez ce même NU dans ANU, skr. anu. après ou d'après cela, *cela* ou *ce* étant représenté par le pronom déterminatif A, cfr. ANA. Nu signifie donc au propre *après*, *maintenant*.

Vîryâṇi, accus. plur. du nom neutre *vîrya*-m, issu de *vîra*, le guerrier, le héros, probablement pour un WARA aryaque devenu en lat. *vir*, en goth. *vair*, en anglo-sax. *wer* ; selon M. Benfey, il aurait donné naissance au gr. ἥρως, Ἥρα, Ἡρακλῆς et εἰρήν ; d'un verbe WṚ, couler, arroser. Inutile de m'étendre sur les rapports de l'idée *arroser* avec celles de *fécondation* et de *virilité*, cfr. *homo*(*n*) pour *ghomon*, goth. *guma*, de GHU, verser, arroser, le gr. ϝαρσην (page 179), etc.

Pra, préfixe qu'on retrouve en latin sous la forme *pro* et dont *prae*, pour *prai* est un véritable locatif.

Voćam, aoriste redoublé et contracté avec chute habituelle de l'augment : *avoćam* est pour *avavaćam* dont *vava* devient *vau* et *vô*. Rac. *vać*, cfr. lat. *vox*, *vocare* ; gr. ϝεπω avec P=K ; ἔειπον=ἐϝέϝεπον=AWAWAKAM forme organique ou aryaque de *avavaćam*.

Yâni, plur. neut. de *yas*, *yâ*, *yad*, gr. ὅς, ἅ, ὅ ; ar. YA, formé de deux déterminatifs I et A.

Cakâra, 3e p. sing. du parf. redoublé de *karomi* de la racine *kṛ*, ar. SKṚ, prendre, entreprendre, faire, gr. κρέω, lat. *creare*.

Prâthamâni, plur. neut. de l'adjectif *prathama*, premier du préfixe PRA pour APARA, comparatif de APA, plus en dehors, plus loin, en avant.

A côté de *prathama*, véritable superlatif de pratha = ar. PRATA, gr. πρωτος, il faut placer le superlatif skr. *parama* le suprême, gr. πρόμος, le plus avancé, lat. *primus*, goth. *fruma*, anglo-sax. *forma*.

Vajrî, le possesseur du tonnerre, le puissant, d'un verbe *vaj*, être fort, frère du *vij* ou *vig* qu'on retrouve dans le lat. *vigor*.

Ahann, véd., pour *ahanat*, 3e p. sing. de l'imparf. de *han*, tuer, ar. DHAN, frapper, tuer, cfr. le skr. *dhana*, destruction, le lat. FEN dans *fendere*, et le grec θείνω, θάνατος, etc.

Anu, après, cfr. gr. ανα, se rattache à *tatarda*.

Apas, les eaux, accus. plur. du nom féminin *ap*, eau, lat. *aqua*, avec changement de P. en K. Le remplacement si fréquent de ces deux consonnes l'une par l'autre a rétabli le *apa* organique en roumain.

Tatarda, 3e p. sing. du parfait redoublé d'un verbe *tard*, tuer, en sanskrit, et *tṛd*, fendre, tuer, en skr. véd. intensitif de l'aryaque TṚ, fendre, qui a donné le gr. τερίω et le lat. *terere*. Dans le système indo-européen, l'idée d'ouvrir a souvent suivi celle de fendre, et c'est cette individualisation de sens que représente ici *tatarda*.

Vakṣaṇâ, pour *vakṣaṇâs*, les torrents. Je n'ai trouvé nulle part le singulier de ce mot qui reproduit sous sa forme non contracte la racine skr. *uks*, couler, arroser, gr. ὑγ dans ὑγρος, mouillé, humide, ὑγραίνω, humecter, etc. Pour skr. *kṣ* représenté par γ grec cfr. φαγ=*bhakṣ*, manger, etc. Il importe aussi de remarquer que si *vakṣ* est contracté dans *ukṣâmi*, j'arrose, il ne l'est pas dans *va-vakṣ-a*, j'ai arrosé.

Abhinat, 3e pers. sing. de l'imparfait du verbe *bhid*, briser, fendre, aryaque BHID; cfr. le gr. φίδω et le lat. *fid* et *find* dans *findere*, fendre, ouvrir.

Parvatânâm, génif plur. de *parvata* dérivé de PARVAT, dérivé lui-même de *par*, amasser, combler, par le suffixe *vat*, *vant*, *van*, plein, de, une éminence, en un mot.

II. — *Ahann ahim parvate çiçriyâṇam tvaṣṭâsmai vajram svaryam tatakṣa* | *vâçrâ iva dhenavah syandamânâ anjah samudram ava jagmur âpah.*

II. — Occidit ahim in monte decubantem ; Tvaster ipsi fulgur faciliter-missile fabricavit | mugientes sicut vacca e ruentes (ad) stabula (ad) æquor ab-ierunt aquæ.

Çiçriyâna, participe âtmanêpadam (voie moyenne) du verbe *çri*, s'incliner, fléchir les membres, se coucher, d'une racine KR̥, plier, pencher, qui a donné au gr. κλίνω et κλίνη, et au lat. *-clinare*.

Vajra, voir plus haut *vajrî*.

Svarya, adject. composé de *su*, bien, aisément, en grec εὖ, et de *arya*, participe futur passif de AR ou R̥, lancer.

Tatakṣa, 3e personne, sing. du parfait par redoublement du verbe *takṣ*, couper, façonner en aryaque TAKS, fendre, tailler, d'où gr. τέκτων, charpentier, architecte.

Vâçra mugissant, de *vâç*, mugir, forme secondaire de WA, crier, d'où sortit également WAD, skr. *vad*, vociférer, dire.

Dhenavas, plur. de *dhenu*, la vache, du verbe *dhe*, sucer, boire, cfr. *dadhi*, le lait, de l'aryaque DHA et DHI, soutenir, sustenter. Il est bon de rappeler que la forme PA, tenir, soutenir, a donné à toutes les langues indo-européennes des verbes signifiant *nourrir*, au skr. *pâmi*, je nourris, avec *pitṛ*, le père, le nourricier, au gr. παω et πατήρ, au lat. *pao*, *pasco*, et *pater*, etc.

Syandamâna, participe présent âtmanêpadam de *syand*, courir et couler, d'un primitif aryaque SI, jeter, lancer.

Anjas, nom neutre, l'enclos, le parc, l'étable, de *anj*, serrer, pour l'aryaque R̥G. La manière dont j'interprète la comparaison trouvée par Hiranyastûpa me semble plus naturelle et plus simple que celle adoptée généralement ; au lieu de voir là des vaches courant à leurs veaux, il me paraît plus exact d'y voir les eaux s'écoulant dans leur réservoir commun, ainsi que des troupeaux regagnant le soir leurs étables.

Samudra, composé du préfixe *sam*, avec, qu'on retrouve dans goth. *sama-* et dans lat. *simul* et *semel*, et du

substantif *udra*, eau, gr. ὑδώρ, goth. *wato*, all. *wasser*, angl. *water*, du verbe aryaque WAD, skr. *vad* et *ud*, lat. *vad-um*, *ud-us*, *und-a*, répandre, *samudra*, qu'on traduit par mer et océan, me semble dans cet hymne signifier le cours inférieur de l'Indus, masse d'eau énorme formée de toutes les rivières du Sapta-Sindhu, et probablement plus connu des tribus védiques du Kachemir et du Pendjab que ne l'était la mer des Indes.

Ava, loin de, préfixe qu'on retrouve dans le lat. *au* cfr. *au-ferre*.

Jagmus, pour *jagamus*. 3e pers., plur. du parfait de *gam*, aller. Le germanisme, en faisant son KAM de GAM individualise le sens d'*aller* en celui de venir ; goth. *qiman*, tud. *quëman*, all. *kommen*, angl. *come*.

III. — *Vṛṣâyamâṇo' vṛṇîta somam trikadrukeṣu apibat sutasya | â sâyakam Maghavâdatta vajram ahann enam prathamajâm Ahînâm.*

III. — Taurus-ut-fieret, elegit somam, tribus in cadis bibit expressi-succi (liquorem) | ad- telum maghavat-sumpsit fulgur, occidit illum primogenitum Ahium.

Vṛṣâyamâna -s (car *vṛṣâyamâno'vṛṇîta* est pour *vṛṣâyamânas avṛṇîta*), part. prés. âtman. du verbe nominal *vṛṣaye*, de *vṛṣa*, taureau, cfr. en gr. ϝάρσην et ἄρρην, mâle, du verbe *vṛṣ*, couler, pleuvoir, féconder, du primitif WṚ, couler. Les verbes MIHG, SU, Ṛ joignent aussi l'idée de virilité et de fécondation à l'idée de couler (voir plus haut *vîryâni*).

Avṛṇîta, 3e pers. sing. de l'imparfait àtman. de *vṛṇe* frère de *vṛṇomi*,, je choisis, je veux. La forme aryaque WARNA-*mai* est devenue en grec ϝολνομαι, puis ἔολλομαι et, enfin, ἐουλομαι.

Kadruka, un vase ou une coupe (en or bruni?) nom composé de *ka* (Cfr, *sindhu-ka*, QUI est du sindhu), et de *kadru*. Ce *kadru*, d'après M. Benfey, serait un combiné de *kad* et

de *drû*, or, et signifierait *couleur d'or foncé*. Langlois, Rosen et Wilson ont cru voir dans ce passage la mention d'un triple sacrifice; mais M. Benfey, dans des études plus récentes, n'y a vu que la mention de trois coupes (*Orient und Occident*, I. p. 46). Comme il n'est pas question de sacrifice dans le reste de l'hymne, je me suis rangé à cette dernière opinion. Le passage me semble avoir pour sens qu'Indra boit trois coupes de soma, ce qui veut dire qu'il boit de cette liqueur à coups redoublés.

Apibat, 3e personne de l'imparfait parasmaipadam de *pâ*, boire (3e conjug.) cfr. le lat. *bibere*, (avec B pour P), et gr. πίνω, écol. πῶνω, je bois; esclav. *pi-ti*, boire.

Suta, part. passif du verbe *su*, exprimer (le *sôma*), faire couler, couler.

Sâyaka, nom. masc. un trait, une arme de guerre, de SI, skr. *as* ou *si*, lancer.

Adatta, imp. âtman. 3e pers, sing. de *dad*, suppléant *dâ*, ar. DA, lat. *dare*, etc., tenir, prendre, d'où donner (faire prendre).

Prathamajâ, premier né, composé de *prathama* (voir plus haut), et de *jâ*, né, de *jan*, ar. GAN, produire, enGEndrer. Cfr. lat. *gignere*, et (*g*)*nasci*, pour giGEnasci.

IV. — *Yad indrâhan prathamajâm ahinâm ân mâyi nâm aminâh prota mâyâh | ât sûryam janayan dyâm uṣâsam tâditnâ çatrum na kilâ vivitse.*

IV. — Quum, ô Indra, occidisti primogenitum Ahium, tunc magorum destruxisti etiam præstigia, | tunc solem gignens, diem, auroram, eo ipso inimicum haud certe invenisti.

Yad et *âd*, formes neutres de pronoms correspondants prises adverbialement.

Aminâs, 2e pers. sing. de l'imparfait parasm. de *mi*, avec véd. *minâ* pour *minâ*, étendre, diminuer, détruire. Cfr. gr.

μινύω, lat. *minuere*, russe *mnïi*, goth. *mins*, all. *minder*.

Prota contient *pra* et *uta*.

Mâyâ, ce nom féminin signifie d'abord *sagesse* et ensuite fraude, tromperie. Son origine paraît assez obscure. Est-il issu d'un verbe ayant le sens de penser (comm. lat. *mentiri*, vient de *mens*, *mentis*), ou d'un verbe ayant le sens d'envelopper, ou d'une racine ayant le sens de mêler, d'obscurcir? Ou bien encore, et cela me semble plus probable, est-ce un parent du zend *maogha*, le prêtre, l'astronome, le mesureur du temps, de l'aryaque MA, mesurer, qui est devenu chez les Hindous, même à l'époque védique, l'expression désignant un trompeur et un magicien? Cela, par suite de la haine religieuse qui, à une époque inconnue, sépara les Iraniens des Aryas du Sapta-Sindhu et fit donner par les premiers le nom de *Dévas* aux démons, et par les seconds le nom d'*Asuras* aux mauvais esprits, noms qui signifient les dieux dans la langue de chacune des deux branches. Dans les plus vieux hymnes védiques on retrouve le mot d'*Asura* pris plusieurs fois en bonné part.

Sûrya, le soleil, pour aryaque SAWArya, comme l'a prouvé M. Sonne dans le tome XIII de la *Zeitschrift* de M. Kuhn, devenu en gr. ἁϝέλιος (avec esprit rude pour σ) et ἀϝέλιος, d'où ἥλιος, C'est le thème *savar* du dériv. *Savarya* que reproduisent lat. *sol*=*sovel*=*sover*=*savar*, lith. *saulé*, et goth. *sauil*; du verbe SU, féconder, engendrer.

Janayan, part. prés. de *jan*, engendrer (10e conjugais.), gr. γεν-, lat. *gen-*, *gig(e)nere* (avec redoublement), goth. *Kinan* et *Kinnan*, cfr. l'all. *Kind*, l'engendré, l'enfant, de l'ar. GAN, forme second. de GA, étendre, propager.

Dyâm, pour organique *dyâyam*, accus. sing. de *dyo* pour *divas*, (cfr. lat. *dies* et *diu*), le ciel lumineux, le jour, de DIw, briller, luire.

Uṣas, fém. aurore, pour *vas-as*=*vas-at*, de *vas*,

briller, brûler, du primitif AW où WA, souffler, brûler. On trouve en gr. ἄυος et ἤως, l'aurore, la forme gunée en *auṣâsâ*, *uṣâsâ* est devenue en lat. *aurora* pour *ausosa*.

Çatru, nom masc. l'ennemi, de *çat*, pour KAT, blesser, nuire, d'où gr. κότ-ος, haine, inimitié : cfr. ἐχθ-ρός pour κεθρος, ennemi, tud. *hadara*, et all. *hader*.

Kila, de *kṛ*, faire. Un adverbe analogue a été formé en latin par un procédé semblable, *profecto* est un dérivé de *proficere*, composé de *facere*, faire.

Vivitse, tu trouvas, 2e pers. du parf. redoublé âtman. de *vid*, 1° voir, 2° trouver par reconnaître. Cfr. le gr. ϝείδω, et le lat. *videre*. Avec le 2e sens, *vid* est de la 6e conjug.

V.—*Ahan Vṛtram Vṛtrataram vyaṅsam Indro vajreṇa mahatâ vadhena* | *Skandâṅsîva kuliçenâ vivṛkṇâhiḥ çayata upapṛk pṛthivyâḥ*.

V.—Feriit Vertram perfidissimum-inter-Vertras, emembratum Indras fulgure, potente ictu | truncus veluti securi cæsus Ahis jacebat disjectus humi.

Vṛtratara, exemple curieux et excessivement rare d'un comparatif de substantif.

Vi-aṅsa, composé de *vi*, dehors, loin de, pour organ. DWI, correspondant au latin *de-* pour *dve* et au lat. *ve-* et de *aṅsa*, partie, membre, qui a des membres, frère de *anç-a* qui a les mêmes significations. Les racines *as* ou *ans*, *aç* ou *anç* supposent des thèmes primitifs ṚSA et ṚKA de R ou AR, fléchir, courber. A côté du skr. *anç*, il faut placer le skr. *ané*, de *ané-ita*, courbé, et *aṅk* de *aṅka*, membre, tud. *ancha*, jambe ; dans le lat. *artus*, membre, le *ṛ* de la racine a été guné mais non changé en *a*.

Mahat, adj. grand, fort, de MAGH, étendre, croître, grandir, être fort, gr. μέγας. Le lat. *magnus* pour *magenus* représente un MAGHana organique, qui a acquis une grande croissance.

Vadha, m. le coup, de *vadh*, frapper ; le zend et le grec allongent la voyelle radicale ; le premier dans *vâdha*, coup, heurt, d'où *vâdhaya*, *vâdhayaiti*, heurter, repousser ; le second dans ϝωθ = *vâdh* de ϝωθ-έω, ὠθέω.

Skandha, m. le tronc, du verbe SKADH, trancher, abattre, gr. σκηθ- dans ἀσκηθής ; nord. *skad* dans *skadi*, dommage, Cfr. skr. *shkad*, couper, fendre, et skr. *kṣan* pour, SKAN, détruire, tuer. Le lat. *truncus* de TṚ (p. 330) présente la même image.

Kuliça, m. et n., la hache, d'un KṚ, KUL, couper, trancher, Cfr. lat. *Culter*, couteau.

Vi-vṛkṇa, coupé, abattu, composé de *vi* (voir plus haut), et de *vṛkṇa*, part. passif de l'ar. *vṛk*, skr. *vraçé*, déchirer arracher. De ce verbe proviennent le skr. *vṛka*, le loup, le gr. λύκος, le goth. *vulfs*, angl. *wolf*, et probablement *vulpes*, le renard, autre animal de proie, et peut-être *lupus*, le loup, s'il ne va pas avec zend *raopi*.

Çayate (*çayata* par euphonie syntactique) 3e pers. sing. du présent indic. âtman. de *çî*, être étendu, être couché, d'après la 1re conjug. ou par un thème *çaya* qu'on trouve dans *âçaya*, réceptacle ; la conjugaison ordinaire de *çî* est la 2e : *cêtê*=κειται, ar. KAITAI, cfr lat. *quieo*.

Upapré, composé pris adverbialement, de *upa*, gr. ὑπο, et cfr. de *pṛi*, issu de PṚ, étendre ; racine qui est celle de *Pṛthivî*, f. la terre considérée comme une vaste étendue. Il faut comparer skr. *pṛthu*, large, vaste, gr. πλάτος, lat, *pratum* et (*p*)*latus*.

VI. — *Ayoddhéva durmada âhi juhvé mahâvîram tuvibâdham ṛjiṣam | nâtârîd asya samṛtim vadhânâm sam rujânâh pipiṣa Indraçatruh.*

VI. Imbellis veluti ebrius, ad- etenim -vocavit magnum virum multos-ferientem, rectè -rapidum ; | non aufugit ejus

concertationem ictuum, cum -speluncas- rupit Indrae hostis (Vertras).

Ayoddha (car *ayoddhêva* est pour *ayoddha iva*), qui ne combat pas, lâche, composé de *a* privatif et de *yoddha* part. du *yudh*, lutter, forme dérivée de *yu* pour DYU=DU, tordre. La même idée a produit de la racine KṚ, lier, entrelacer, le lat. *certare*, combattre.

Durmada, composé de *dus*, mal, gr. δυς et de *mada*, ivre, de MAD, fondre, couler, et, plus tard, s'enivrer, être fou. Cfr. le gr, μαδὸς, μαδὰω, le lat. *madêre*.

Juhve, 3e pers. parf, âtman. de *hvê* (*j* remplaçant *h* dans les redoublés). Ce *hvê* est pour *hvai* d'un thème *havaya* comme l'indiquent assez *huva-s*, l'appel, et *huvati*, il crie.

Tuvibâdha, composé de *tuvi*, beaucoup, de l'aryaque TU, serrer, entasser, et de *badha*, de *badh* ou *bâdh*, tordre, tourmenter, ar. BHADH, gr. παθ dans πάθος, πένθος, lith, *béda*.

Ṛjîṣa, de *ṛj*, diriger, lat. *regere*, de ṚI, aller, et de *iṣa* pour *iṣan*, part. prés. de *iṣ*, poursuivre, désirer, de I, aller (cfr p. 260).

Atârît, 3e pers. sing. aor. 5e forme (*atâriṣam*) de *tarâmi*, je traverse, je franchis, j'évite.

Samṛti, le combat, la rencontre, composé de *sam*, avec *ṛti*, au nomin. *ṛtis* de *ṛ* ou *ar* (*ṛ-no-ti*), atteindre, frapper, ar. Ṛ, aller, tendre ou pousser vers, atteindre.

Pipiṣe, remplacé dans le contexte par *pipiṣa* à cause de l'*i* du mot suivant, 3e pers. sing. parf. redoublé de *piṣ*, frapper, rompre, écraser, de PI, piler. Cfr gr. πίσσον, et, avec renforcement, πτίσσω, lat. *pinsere* et *pistillum*.

VII. — *Apâd ahasto apṛtanyad Indram âsya vajram adhi sânau jaghâna | vṛṣno vadhrih pratimânam bubhûṣan purutrâ Vṛtro açayad vyastah.*

VII. — Absque pedibus, absque manibus (Vertras) provo-

cabat Indram, (qui) suum fulgur in caudam (ejus) jecit | tauri, etsi-impotens, imaginem præ-se-ferre-cupiens pluribus-in-locis Vertras jacebat dilaceratus.

Apâd, composé de *a* priv. et de *pad*, le pied, en gr. πόδς en lat. *pe(d)s*. en all. *fuss*.

Ahasta, composé de *a* priv. et de *hasta*, la main de *had*, saisir, lat. *hend* dans *prehendere* et *hed* dans *hedera*, le lierre, goth. *gitan*. angl. *to get*, aryaque GHAD, frère de GADH, skr. *gadh*.

Apṛtanyat, 3e pers. sing. imparf. du verbe nominal *pṛtanyâmi*, j'attaque, je provoque au combat, en skr. *pṛtana*, n. armée, guerre, de PṚ, courber, entrelacer, d'où aussi *pṛt*, lutte, combat.

Sânu, f. la pointe, la fin, la queue, de SA, étendre, allonger. C'est ce même SA, étendre (Cfr TA, TAN) qui, par la 8e conjug.. a donné les racines skr. *san* et *snu*.

Jaghâna, 3e pers. sing. du parf. de *han*, frapper, tuer, ar. DHAN, gr. θαν-, etc., voir plus haut.

Vadhris, sans force, de, *va* pour *ava*, loin de, sans, lat. *ve* (*ve-cors*, *ve-sanus*) et de DHṚ, prendre sur soi, être fort, oser, *to dare* (p. 152).

Pratimâna, composé adv. de *prati*, au delà, et de *mana*, limite, de MA, mesurer.

Bubhûṣan, désirant être, part. prés. parasmâip. de *bubhûṣâmi*, je désire être, désidératif de *bhû*, être, ar. BHU, constituer, établir, exister, être (voir p. 149).

Purutrâ, adv. de lieu, composé à l'instar de *puruṣatrâ*, entre les hommes, *kutra* ou *tatra*, là, etc, etc. (*trâ* est la forme antique de cette terminaison locative adverbiale, dérivé de l'adj. *puru*, nombreux, plein, gr. πολυ : cfr. lat. *plus*, *plures*, all. *viel*, de PṚ, PUR, combler, emplir (p. 162).

Açayat, 3e pers. sing. imparf. de *çî*, d'après la 1re conjugaison. (Voir plus haut *çayata* et p. 160).

VIII. — *Nadam na bhinnam amuyâ çayânam mano ruhânâ ati yanty âpaḥ | yâç cid Vṛtro mahinâ paryatiṣṭhat tâsâm Ahiḥ patsutaḥçîr babhûva.*

VIII. — Flumen veluti fissum illic per-prostratum (Ahim) ad-libitum sese-extollentes super -eunt aquae, | quas quidem Vertras potentiâ amplexas-tenebat, earum Ahis ad-pedes jacens erat.

Nada, le fleuve, de SNAD, couler (V. p. 276).

Bhinna, aux digues rompues, part. parf. pass. de *bhid*, fendre (voir plus haut *abhinat*).

Amuyâ, là, du type pronominal *amu*, dérivé du déterminatif A opposé à I, cfr. *amu*, celui-là, et *ima*, celui-ci, forme instrumentale prise adverbialement.

Çayâna, part. prés. âtman. de *çî*, être couché, reposer (voir plus haut).

Manas, n. pensée, idée, et ici, selon leur bon plaisir, de MAN, penser, cfr. le gr. μένος, le lat. *mens* et le goth. *muns*. *Mano* pour *manas* est ici un accus. neutre pris adverbialement, cfr. *joṣam*.

Ruhâna, s'élevant, part. prés. âtman. de *ruh*, croître, ar. RUDH, forme gunée de ṚDH, croître, grandir, s'élever, du verbe simple Ṛ (p. 263).

Yanti, elles vont, 3e pers. plur. de l'indicatif, de *i*, aller, composé ici avec le préfixe *ati*, sur.

Mahi, la force, le pouvoir, de *mah*, ar. MAGH, croître, grandir, être fort, pouvoir ; cfr. le gr. μέγας, et le lat. *magnus* (voir plus haut).

Paryatiṣṭhat, il enveloppait, composé de *pari*, pour *apari*, autour, gr. περι, et de *atiṣṭhat*, 3e pers. imparf. de *tiṣṭhâ*, redoublé de *ṣṭhâ*, poser, être debout, de l'aryaque STA, qui a donné au gr. le redoublé ἵστημι pour σιστημι, au lat. *stare* et

le redoublé *sistere*, au goth. et à l'anglo-saxon *standan*, ang. *to stand*, et à l'all. *stehen*.

Patsutas, aux pieds, adv. de lieu formé avec le locatif plur. *patsu*, de *pad*, le pied (voir plus haut); cfr. *kutas*, d'où? *tatas*, de là, alors, etc.

Çîs, étendu, renversé, gisant, de *çî*, être couché (voir plus haut).

Babhûva, 3e pers. sing. du parf. de *bhû*, être, cfr. l'angl. *to be*, et l'all. *ich bin* (voir plus haut *bubhûsan* à la strophe VII).

IX. — *Nîćâvayâ abhavad vṛtraputrendro* (Vṛtraputrà, Indras), *asyâ ava vadhar jabhâra* | *uttarâ sûr adharah putra âsîd dânuh çaye sahavatsâ na dhenuh*.

IX. — Prostrata erat Vertrae mater, Indras in-eam abictum -jecit ; — superior genitrix, inferior puer erat ; Dànu jacebat, cum-vitulo sicut vacca.

Nîćâvayâ, renversée, de *nîća* pour *nyaća*, inférieur, couché à terre, humble, composé lui-même de *ni* pour *ani*, en bas, et de *ać* ou *anć*, jeter.

Putrâ, f. la mère, la nourrice de PU, skr. *puṣ*, sustenter, nourrir.

Uttara, mfn., ici au féminin, adjectif issu de la préposition *ud*, en dehors, en haut. Cfr. le gr. ὕστερος pour ὑδτερος.

Sûs, f. la mère, celle qui met au monde, de SU, produire, engendrer ; de là skr. *sutas* et *sûnus*, fils, lith. et goth. *sunus* ; all. *sohn*, angl. *son* (voir p. 276).

Adhara, mfn., adjectif de forme comparative dérivé de la préposition *adha*, en bas ; cfr, lat. *inferus*.

Putra, m., l'enfant, en lat. *puer* (voir plus haut).

Âsît, était, imparfait, 3e pers. sing. de *as*, exister, être cet imparf. *âsam* est reproduit par le lat. *eram* pour *esam* (voir p. 77).

Saha, avec, pour *sadha* composé de *sa* et de *dha* ou *dhâ*, poser.

Vatsa, m. le veau, cfr. lat. *vitulus*.

X. — *Atiṣṭhantînâm aniveçanânâm kâṣṭhânâm madhye nihitam çarîram* | *Vṛtrasya niṇyam vi ćaranty âpo dîrgham tama âçayad indraçatruh.*

X. — Instabilium, non retrogredientium aquarum in medio depositum corpus ; | Vertrâ inconscio, decurrunt aquae ; per lungam noctem jacuit Indrae-hostis.

Kâṣṭhâ, f. l'eau, en tant que brillante, cristalline, transparente, du verbe *kâç*, briller.

Madhya, au locat. *madhye*, en gr. μέσος, en lat. *medius*, en goth. *midja*.

Nihita, part. pass. composé de *ni* pour *ani*, sur, le long de, et de *hita* pour *dhita*, de *dhâ*, poser (p. 150).

Caranti, 3e pers. plur. indic. de *ćar*, se mouvoir, aller, tourner autour de ; ar. KAR ou KWAR, gr. κελ- dans κέλευθος, chemin, lat. *cal*- dans *callis*, lith. *kélias*, chemin.

Dîrgha, mfn. long, en zend *darega*, en gr. δολιχος, en lat. *dulgus* dans *indulgere*, de *dṛh* pour *dṛgh*, étendre, allonger, forme secondaire d'un verbe simple DḚ, étendre.

Tamas, n. la nuit. Comme ses synonymes, ce nom de la nuit provient d'une idée d'*effroi* naissant de celle de *destruction*. Ainsi l'aryaque TAM, couper, détruire, possède parmi ses dérivés, à côté de *tamas*, lat, *timor* avec *timêre*, le gr. τέμνω, le lat. *tem*, retrancher, rejeter, dans *con*TEMN*ere*.

XI. — *Dâsapatnîr Ahigopâ atiṣṭhan niruddhâ âpah Paṇineva gâvah* | *apâm bilam apihitam yad âsid Vṛtram jaghanvân apa tad vavâra.*

XI — Servo-nuptae, ab-ahi-custoditae, steterunt captivae aquae, a Pani veluti (raptae) vaccae ; | aquarum speluncam clausam, quum fuit Vertram occidens (Indras), ab- tunc aperuit.

Dâsa, m, l'esclave, de DAs, forme secondaire du simple DA, serrer, lier, asservir, cfr. le gr. δούλος, esclave.

Patnî, f. l'épouse, en gr. πότνια, du verbe PAT, pouvoir, être maître. Cette forme féminine suppose un masculin *patan* (de *patant*=*patat*, possédant, pouvant), frère de *pati*, maître, époux, lat. *potis* et *pot-s* (*im-pos*, *compos*), d'où *posse*= *potse*.

Gopâ, gardé, à l'instar des vaches, composé de *go*, *gu*, vache, et de *pâ*, garder, (voir p. 79, à l'occasion de *gopâm ṛtasya*).

Niruddha, mfn., composé de *ni* pour *ani*, et du part. pass. de *rudh*, retenir, empêcher, étreindre, enfermer ; le composé *nirudh* a surtout le sens d'enfermer.

Bîlam, la grotte, pour *vîlam*, de WḶ pour DHWḶ, la très féconde racine signifiant courber, entourer, couvrir, garder, qui a donné tant d'expressions à toutes les branches de la famille indo-européenne.

Apa-vavâra, il ouvrit, 3e pers. sing. du parf. de *vṛ*, fermer, composé avec la proposition *apa*, loin de, d'où le contraire de *fermer* ; cfr. la formation de notre DÉ*couvrir*, et le verbe latin *aperire*, pour *apa-verire*.

XII.— *Avyho vâro abhavas tàd indra sṛke yat tvâ pratyahan deva ekah | ajayo gâ ajayah çûra somam avâsṛjah sartave sapta sindhûn.*

XII. — Equina cauda eras tunc, ô Indra, in fulgure quum te agressus est deus unicus | prœlio obtinuisti vaccas, prœlio obtinuisti, ô heros, somam ; emisisti ut fluerent septem flumina.

Açvya, mfn. adjectif tiré de *açva*. le cheval, en gr. ἵππος, en lat. *equus*, goth. *aihvs* (p. 164 et 165).

Vâra-s, la queue (la recourbée), de la racine WḶ pour (DH)WṚ, courber, être tors, etc.

Ajayas, 2e pers. sing. de l'imparfait de *ji*, conquérir,

vaincre, ar. GI, mouvoir, exciter, tendre vers, atteindre (p. 261), d'où skr. *ji-nv-ati*, il excite, il anime (5e conjug.), et *jay-ati*, il atteint, il conquiert.

Avâsṛjas, composé du préfixe *ava* et de *asṛjas*, 2e pers. sing. de l'imparfait de *sṛj* (6e conjug.) envoyer, lancer, et qui, avec le nom *sṛka*, le trait, la foudre (voir plus haut), vient du verbe aryaque SṚ, lancer, frère de AS et de SI (p. 262).

Sartavê, pour couler, datif du but, de *sartu-m*, de SṚ, s'élancer, couler, par le suffixe verbal, *tu*, accomplir, faire (p. 175).

Sapta, sept, en gr. ἑπτα, en lat. *septem*, en goth. *siebun*, en all. *sieben*, en angl-sax., *sevfon*, en angl. *seven*.

Sindhu, fleuve, rivière, de *sindh*, couler ; puis le fleuve par excellence donnant son nom au pays ; cfr. lat. *Indus*, d'où *India*, etc.

XIII. — *Nâsmai vidyun na tanyatuh sisedha na yâm miham akirad dhrâdunim ća | Indraç ća yad yuyudhâte Ahiç ćotâparîbhyo maghavâ vi jigye.*

XIII. — Non ipsi fulgur, nec tonitru protectioni-fuit, nec quam pluviam projecit (Vertras) fulmenque | Indras que quum copugnaverunt Ahis que ; etiam alios (hostes) Maghavat devicit.

Vidyut, f. l'éclair, de *vi*, séparément, en tous sens, et de *dyu*, resplendir.

Tanyatus, m. le tonnerre, de *stan* ou *tan*, tonner, retentir (*stanayati*, *tanyati*), gr. στόνος, στενάχω ; lat. *tonare* avec *tonitru*, anglo-sax. *thunor*, tud. *donar*, all. *donner*, angl. *thunder*.

Sisedha, 3e pers. sing. du parf. de *sîdh*, protéger.

Miha, la pluie, de *mih*, couler, pour *migh*, forme secondaire de MI, couler, cfr. skr. *mihira*, nuage, gr. ὀμίχλη, lith. *miglà*, et gaël. *muig*, avec skr. *megha*, nue.

Akirat, 3e pers. sing. de l'imparfait de *kirâmi*, je lance, je jette, du KṚ aryaque qui a produit gr. κέλλω, et lat. *cellere*, *pro-cella*, etc.

XIV. — *Aher yâtâram kam apaçya Indra hṛdi yat te jaghnuṣo bhîr agaćhat | nava ća yan navati ća sravantîh çyeno na bhîto ataro rajâṅsi.*

XIV. — Ahis proximum quem conspexisti, ô Indra, in cor, quum tu (eum) occidisses, timor venit | novemque quum nonagintaque fluvios, accipiter veluti, tremefactus transiisti (per) aethera.

Apacyas, 2e pers. de l'imparf. de *drç* qui emprunte à *paç*, regarder (pour *spaç*) ses temps spéciaux ; de SPAK, tenir, garder. Cfr. gr. σκοπος pour σποκος; lat. *specere**, *re-spic-ere*; all. *spaehen*.

Hṛt, le cœur, en gr. κέαρ κηρ, en lat. *cor*, *cordis*, en goth. *hairto*, en all. *herz*, en angl. *heart*.

Jaghnuṣas, gén. du part. parf. de *han*, tuer (voir plus haut).

Bhî, f. la peur, d'un BHI, tordre, tourmenter, trembler, cfr. le grec φόβος, le tud. *bibên*, l'all. *beben*, l'ang-sax. *bifian*.

Agaćhat, 3e pers. sing. de l'imparfait de *gam*, aller, *gaćhâmi*, je vais.

Nava, neuf, gr. εννέα, lat. *novem*, all. *neun*.

Sravantî, f. le fleuve, véritable participe prés. fém. de *sru* (guné en *srav*), ar. SṚ, s'élancer, se répandre.

Ataras, 2e pers. de l'imparf. de *tṛ*, traverser, verbe issu du préfixe TARA pour ATARA, plus loin, au delà, d'où skr. *taras*, ze. *tarau*, lat. *trans*, all. *durch*, angl. *through*.

Rajâṅsi, les espaces lumineux, brillants, et aussi les splendeurs. pl. du nom neutre *rajas*, de *raj* ou *ranj*, luire, colorer, ar. RAG (p. 280).

XV. — *Indro yâto 'vasitasya râjâ çamasya ća çṛṅgiṇo vajrabâhuh | sed u râjâ kṣayati ćarṣaṇînam arân na nemih pari tâ babhûva.*

XV. — Indras, mobilis et firmi rex, domitique cornigeri (pecoris), fulgur-brachio-tenens, | ipse solummodo rex imperat hominum ; radios (rotae) sicuti orbis, circum illa (omnia) est.

Râjâ, nomin. du thème *râjan*, de RAG, diriger, gouverner; cfr. lat. *regere*, *rex*, *regnum*, etc.: goth. *reiks*, *reiki*, all. *reich*.

Çṛṅgin, de *çṛṅga*, la corne, d'un KṚG, forme secondaire du fécond KṚ, courber, recourber, cfr. les correspondants gr. κέρας, lat. *cornu*, goth. *haurn*, all. *horn*.

TRADUCTION FRANÇAISE.

1. — Je chanterai maintenant les hauts faits d'Indra, ceux que le maître du tonnerre accomplit les premiers. Il a tué Ahi, il a délivré les eaux, il a précipité les torrents retenus dans les nuages.

2. Il a tué Ahi couché sur la nuée ; Tvashter lui a forgé une foudre aisée à lancer ; mugissantes comme les vaches se ruant vers les étables, les eaux se sont écoulées vers la mer.

3. Pour acquérir la force d'un taureau, il a bu le sôma, dans trois coupes il a bu cette liqueur faite d'un suc exprimé ; Maghavat pour trait a choisi la foudre, il a tué le premier-né des Ahis.

4. Quand, ô Indra, tu as tué le premier-né des Ahis, alors tu as aussi rendu vains les prestiges des magiciens ; engendrant alors le soleil, le jour et l'aurore, par cela même tu n'as certes plus rencontré d'ennemis.

5. Indra a frappé Vertra, le plus perfide des Vertras ; il

l'a démembré d'un fort coup de foudre; comme un tronc d'arbre coupé par la hache, Ahi était étendu sur la terre.

6. Vertra, comme un lâche ivrogne, a provoqué cependant le grand héros, celui qui frappe beaucoup d'ennemis, et dont la marche est toujours rapide et droite, il n'a pas fui la rencontre de ses coups, lorsqu'il a brisé les grottes, lui l'ennemi d'Indra.

7. Sans pieds, sans mains, il provoquait Indra qui lui lança sa foudre sur le dos; quoique châtré, voulant paraître puissant. Vertra gisait ça et là tout émembré.

8. Ainsi qu'un fleuve débordé, les eaux croissantes recouvrent à leur aise Vertra abattu; Ahi gisait aux pieds de celles que naguère Vertra tenait en sa puissance.

9. La mère de Vertra était abattue, Indra lui avait lancé sa foudre; la mère était dessus, l'enfant dessous; Dânu gisait comme une vache immolée avec son veau.

10. Le corps était couché au milieu des eaux vives et qui ne remontaient pas vers leur source; à l'insu de Vertra les eaux s'écoulaient; l'ennemi d'Indra est couché pour une longue nuit.

11. Mariées à cet esclave, gardées par Ahi, les eaux restèrent captives, comme les vaches volées par Pani. Lorsqu'il eut tué Vertra, Indra ouvrit la caverne où étaient les eaux.

12. Tu étais alors semblable à un chasse-mouche, ô Indra, avec ta foudre, quand ce dieu seul t'a attaqué. Tu as conquis les vaches, tu as conquis, ô héros, le sôma; tu as fait couler les sept rivières.

13. Ni l'éclair, ni le tonnerre, ni la pluie qu'il fit tomber, ni la foudre, ne protégèrent Vertra, quand Indra et Ahi se

livrèrent bataille ; Maghavat a vaincu aussi ses autres ennemis.

14. Lorsque tu eus tué Ahi, ô Indra, et que tu le vis près de toi, la crainte entra dans ton cœur, et, dans ton effroi, tu traversas, comme un faucon, quatre-vingt-dix-neuf rivières à travers l'air resplendissant.

15. Indra, roi de ce qui se meut et ce qui est fixe, roi des troupeaux cornus et des bêtes domptées, lui qui tient la foudre en main, roi des hommes, lui seul règne. Comme la jante (le cercle) tient tous les rayons de la roue, ainsi il embrasse tout l'univers.

L'hymne que je viens de traduire contient toute la substance du mythe d'Indra. Aussi dans la suite de ces études ne reviendrai-je plus sur ce sujet. C'est pourquoi je veux ajouter quelques mots pour compléter l'étude qui a paru dans la précédente livraison de la ***Revue.***

On a vu qu'il y est question de celui qui a forgé la foudre d'Indra. *Tvaṣṭṛ* est l'*Héphaïstos* de l'Inde ; en plusieurs endroits, les chants védiques font mention de lui et lui assignent pour principal emploi la fabrication de l'arme divine. C'est une des formes d'Agni, du feu confondu avec le feu céleste. Il a l'épithète de *triçiras*, à trois têtes Il partage avec plusieurs autres divinités le don de génération, qui est du reste un des principaux attributs d'Agni, on trouve en effet ce verset dans l'hymne 184 du xe Mandala :

« *Viṣṇur yônim kalpayatu Tvaṣṭâ rûpâṇi piñçatu...* »

« *Viṣṇus* vulvam faciat *Tvaṣṭṛ* formas fabricet, etc. »

La divinité qui nous intéresse a donc sa part bien marquée dans le phénomène de la génération.

Plus tard, je reviendrai sur le *sôma*, à qui l'on a adressé des prières et des cantiques comme à un dieu.

Je n'entrerai pas non plus dans des détails sur les démons contre qui Indra livre bataille, j'en ai parlé suffisamment

dans le travail qui a précédé celui-ci. Je ferai seulement observer que le nom de la mère d'*Ahi* ou de *Vṛtra* y est donné; *Dânu*, à mon sens, vient d'un verbe primitif DA, couper, tuer, qui peut bien avoir produit le nom de la mère des *Rakṣasas*.

Enfin, je ne pense pas avoir besoin de faire remarquer à nos lecteurs la frappante analogie qui existe entre l'histoire des vaches volées par *Pani* et le mythe de Cacus.

GIRARD DE RIALLE.

ETUDES
D'ÉTYMOLOGIE FRANÇAISE

ASSÉNER.

Assèner, dans la locution *asséner un coup à quelqu'un*, est, d'après MM. Diez et Littré, le latin *assignare* ; ce serait proprement décerner, destiner un coup à quelqu'un. Cela pourrait bien ne pas être aussi vrai que vraisemblable.

Il y avait dans la vieille langue deux et même trois verbes *asséner* appartenant tous à des radicaux différents.

L'un signifie indiquer, désigner, assigner, fixer, et répond à *assignare*. Ainsi, dans les Assises de Jérusalem, 120, on lit : « Et deivent à celui jor que le seignor lor aura *assené*, venir devant le seignor (1) ». Le même verbe appliqué dans le sens d'établir, de marier un enfant, ainsi que dans celui

(1) Comparez, en outre, Phil. Mouskes, 658 :

Quant lor pères fu definés,
Si ont tout lor fiés *assenés*

C.-à-d. définis, établis, fixés.

Froissart, éd. Kervyn et Lettenhove, II, 160 :

Li rois *assena* à l'escuyer les cent livrées et terre que proumis avoit.

de pourvoir d'une rente, d'un douaire (d'une *assene*) est encore le latin *assignare*. (1)

Le deuxième *assener*, homonyme du précédent, se produit avec les acceptions suivantes :

A. Sens neutre :

1. Se diriger ou tendre vers; (2)

2. Arriver à bout, atteindre à. (3)

(1) Ph. Mouskes, 11609 :

Et at *assenés* ses enfans
De bas (*bâtards*), dont quatre avoit encor,
Si lor dona de son tresor.

Jean de Condé, dans le Dit du bon comte Willaume, v. 111 (voir mon édition, t. I, p. 294).

iij. filles saiges et senées
Eurent noblement assenées.

Froissart, II, p. 210 (les barons d'Ecosse tinrent conseil) : à savoir là où il poroient lor roi marier et *asener* en lieu dont il vousissent le mieuls. »

(2) Chrétien de Troies, Chev. au Lion, 4870 :

Einsi par aventure *asane*,
Au chastel; ensi *asena*
Par la voiz qui l'i amena.

Barbazan, Fabliaux et comtes, IV, p. 207 :

A l'ostel molt droit *assena*
Si com la voie le mena.

Le sens *tendre vers* tourne parfois en celui de *prétendre* à. Livre de jostice et de plet, p. 233 : Quant (li heirs) a passé tot le age et il ne prant de li, li sires pot *assener* à la chose por defaut de vavassor.

(3) Chrétien de Troies, Chev. au Lion, v. 1505 :

Nus d'ans, s'il s'en voloit pener,
Ce cuit, ne porroit *asener* (réussir)
Que jà mès nule tel feïst.

Comparez, pour le rapport des deux notions, corrélatives l'une de l'autre, en lat. *sequi* et *consequi*, en all. *langen* et *gelangen*, en français *gagner*, qui, dans le principe, signifie travailler pour gagner.

B. Sens actif :

1. Diriger, faire parvenir, conduire, enseigner, instruire (1);

Id., ibid. 5602 :

Tant vet cerchant, que il *asene*
Au suil qui porrissoit près terre.

Id. Charrette, 6535 : Or set qu'ele est bien *asenée* (c.-à-d. arrivée à son but).

Dans une chanson de Jacques le Viniers, on lit :

Bien sai cruelités le desvoie
Puis que pités n'i puet ains *assener*.

(1) Maetzner, Altfranz. Lieder, XXVII, 26 :

A grant signourie
Amours m'*assena*.

Chrétien de Troies, Perceval (éd. Potvin), v. 2476 :

Qui *assenet* et adreciet
Le valet à armes éust...

c.-à-d. si on l'eût instruit dans le maniement des armes.

Roman du Renart, v. 21136 :

S'ore estoient tuit li set art
En ces livres que vous avez,
Bien vos auroit Dex *asenez*,
Escoles porriez tenir.

Phil. Mouskes, 10657 :

Quant, par l'anoncement de l'angle,
Fu mère et l'enfant emmena
En Egypte, ù Dieus l'*assena*.

2. Atteindre, frapper (1).

C'est à la signification *diriger* que se rapporte la locution : asséner un coup. Ou bien elle découle du sens *frapper* par une conversion de régimes, fort ordinaire : asséner un homme d'un coup, pour asséner un coup à un homme ; cp. payer quelqu'un d'une somme, tour antérieur à « payer une somme à quelqu'un. »

Les exemples de ces diverses acceptions de notre second *assener*, que nous avons recueillis en note, peuvent être augmentés de ceux rassemblés par M. Littré à l'historique de son article *asséner* ; on saura maintenant convenablement les répartir entre les deux homonymes dont nous avons parlé.

Quant à l'étymologie du deuxième, il doit être considéré comme un dérivé du vieux français *sen* (= ital. *senno*), sens, intention, direction, qui, à son tour, représente l'all. *sinn*.

Assener reproduit donc le vieux haut-all. *sinnan*, tendere, sentire et plus exactement encore le moyen haut-all. *zuosinnen*, pervenire. On sait que le même primitif *sen* a donné *sené*, doué de sens, et *forsener*, mettre hors de sens, dont le participe *forsené* nous est resté sous la mauvaise forme *forcené*.

Enfin, un troisième verbe *asener* se trouve dans la langue d'oïl avec le sens de faire un signe pour appeler quelqu'un. On croirait que ce verbe doit nécessairement tenir de *signum*,

(1) Chrétien de Troies, Charrette, 2225 :

Et cil en la gorge l'*asanne*
Trestot droit par desoz le panne
De l'escu, et le giete anvers.

Froissart I, 291 :
Et s'*asenèrent* de premier encontre de leurs glaives si roidement que chacun rompi la sienne.

mais il n'en est rien. L'orthographe *asener* est fautive et amenée sans doute par ce faux air de parenté. Le vrai mot est *acener* (1), qui correspond à l'ital. *accennare*, v. esp. *aceñar* (le wallon a dans le même sens *asener* et le provençal, *senar* et *cenar*). Cet *acener* se trouve aussi sous la forme *achainner*, circonstance qui, à elle seule, défendrait de le confondre avec les deux vocables traités ci-dessus.

Il faut donc croire que M. Littré a eu tort de placer dans l'historique de son article *assigner* le passage suivant de Raoul, de Cambrai :

> La dame l'a à son gant *asené*
> Et il i vint de bonne volenté.

M. Diez traite de notre verbe sous *cenno*, signe de tête, qui en est le primitif (Wœrterbuch, I, p. 122). Selon lui, le mot de la basse latinité *cinnus* (d'où l'ital. *cenno*, esp. *ceño*) est une forme écourtée du lat. *cincinnus*, boucle de cheveux ; la propriété qu'ont les boucles de flotter, pour ainsi dire de faire signe, aurait amené le transport de signification. Cette conjecture ne peut satisfaire qu'à défaut de mieux.

(1) Chrétien de Trois, Chev. au Lion, 3143 :

> Armé et desarmé s'en issent
> Tant que les coreors *aceignent*
> Qui por an movoir ne se deignent

Ph. Mouskes, 9391 :

> Lors voit Turpin et il l'*açainne*.

M. de Reiffenberg y voit le *acaner* cité par Roquefort avec le sens de dire des injures, et juge toutefois que, dans notre passage, cette signification doit être mitigée en celle d'apostropher. Il méconnaissait notre verbe *açainer*, appeler à soi.

Roman d'Alixandre, p. 67, b :

> Clincon a apelé et Perdicas *açaine*.

ASSIETTE

Les diverses significations propres à ce mot dans la langue ancienne et moderne, jointe à sa similitude avec la forme verbale *assiet* (1) *assied*, font difficilement renoncer à la supposition d'un rapport étymologique avec le verbe *asseoir*, lat. *assidere*.

Et cependant ce rapport, qui veut être démontré, ne saurait l'être sans un certain effort. Pour ma part, je ne vois qu'une ressource pour l'établir sans violenter les lois phonologiques ; c'est de partir d'une forme typique imaginaire, c'est-à-dire non constatée : le fréquentatif *asseditare*, tiré d'un supin barbare *seditum* pour *sessum*. Ce type nous mènerait naturellement à un infinitif prov. *asetar*, fr. *aseter*, *assieter* (2) et au substantif verbal *assiette* ; nous invoquerions l'analogie de *pedito* (*-onis*) devenu *piéton* et de *peditare* (dérivé de *peditus*), devenu *petar*, *péter*. Il expliquerait également l'espagnol et le prov. *sentar*, *asentar*, it. *sentare*, le prov. *assentare* (vient fr. *assenter*) = asseoir, qui se rapporterait phonétiquemeut à *seditare* comme *renta*, *rente* à *reddita*. (3)

(1) Je marque par un astérisque les formes anciennes.

(2) Je n'ai pas d'exemple d'un verbe *aseter* ou *asieter*, si ce n'est le passage *e le conte l'en asete le quart jurn* des lois de Guillaume, § 42 (voy. Chevallet, Origine et formation, etc., I, p. 119), mais je soupçonne qu'il faut lire *asece* qui est le subjonctif régulier de *aseoir*.

(3) Diez voit dans ces formes des dérivations du participe présent *sedentem* ; mais la lettre s'y oppose, à ce qu'il me semble; en français la marche, *sedentare*, *sé-anter*, *santer*, pourrait être admise sur l'analogie de *credentare-créanter-cranter*, *granter*, mais en est-il de même pour les langues du midi ?

Dans notre hypothèse d'un supin *seditum* — et ce barbarisme n'a rien de plus étrange que le *premitum* pour *pressum* auquel l'on doit *imprenta* et *empreinte*, — les déductions que nous en avons tirées ne soulèveraient aucune difficulté sérieuse, tandis qu'il y en a de très graves à voir avec M. Littré, au fond du mot *assiette*, un thème *siet*, répondant à *situs*. D'abord je ne connais aucun exemple d'un *i* bref latin se francisant par *ie*; puis la citation du Recueil de Tailliar, dont s'appuie l'auteur du Dictionnaire de la langue française : *un jour c'on i a siet*, prouverait au contraire, à cause de l'emploi du mot *siet*, en faveur d'un participe *seditus*.

Mais nous avons encore à débrouiller d'autres formes connexes avec notre sujet. L'espagnol *sitio* (place, emplacement), est, selon moi, le substantif verbal radical de *sitiar* (composé : *asitiar*, prov. *asetiar*, *asetjar*), lequel *sitiar* je serais disposé à ramener à un type, *sitiare*, formé de *situs*, comme *acutiare*, *captiare*, *tractiare*, etc., de *acutus*, *captus*, *tractus*, si ce procédé de dérivation verbale, fort usuel en roman, ne se produisait pas en espagnol par un simple *z* (*aguzar*, *cazar*, *trazar*). Cette dernière circonstance m'engage à me rallier à M. Diez qui conjecture pour primitif des formes en question (voyez son article *sitio*, Et. Wtb. II, 175) le vieux haut-all. *sizan*, vieux saxon *sittian* (sedere).

Le provençal *assestar* (placer, asseoir) et l'italien *assestare* (actif = arranger, ajuster, neutre = seoir, convenir) ne reposent pas, comme le pense M. Littré, sur une confusion du supin *sessum* avec *situs*, mais ils ont pour type *assessitare*, dérivé de *assessum*, *assessare* (le simple *sessitare* est, comme on sait, élastique). C'est ainsi que *taxum*, supin secondaire de *tagere* * *tangere* a produit *taxitare*, d'où it. *tastare*, prov. *tastar*, fr. *tâter*.

Jusqu'ici nous avons su, sauf la forme *sitiar*, nous accommoder du primitif *sedere*, soit par *seditum* ou par *sessum*.

En sera-t-il de même à l'égard de l'italien *assettare*, ajuster, agencer, disposer, asseoir, châtrer ? Je ne le pense pas. Le double *t*, d'après les règles italiennes de formations, ne permet point d'y voir une simple modification formelle de *asetar* ou de *asestar* traités ci-dessus ; et malgré la vraisemblance littérale et la coïncidence des significations, il faut lui chercher un autre original.

Or, la facture du mot appelle nécessairement *assectare*, fréquentatif de *as-secare*, couper pour chacun et pour chaque chose dans les proportions voulues, diviser par justes parts, répartir, arranger, placer, asseoir convenablement, assigner, fixer. Arrangement, disposition, placement, sont des idées qui découlent naturellement de couper, diviser, et d'ailleurs le sens châtrer vient en surplus corroborer cette étymologie, que je ne fais que reproduire après M. Diez.

Et maintenant, pour en revenir à *assiette*, l'objet principal de cet article, ne vaut-il pas mieux, pour l'expliquer, laisser là le type fictif *asseditare*, assigner au mot français la même origine qu'à l'italien *assetto*, agencement, ordre, et le faire passer par la même filière idéologique : couper, diviser, répartir, arranger, asseoir, placer à table ? Pour la lettre nous aurions pour nous le mot *disiette* * *disette*, de *disecta*, retranchement (de vivres), et pour le sens, la conception primordiale tailler ne perce-t-elle pas encore dans le terme *assiette* (taille, répartition) *des impôts*, pris dans l'expression usuelle en termes d'eaux et forêts. L'*assiette des ventes* (on marquait les bois à vendre en les entaillant), et enfin dans l'emploi du mot *assiette* désignant le plat sur lequel on sert ou on mange, et au sujet duquel il me reste encore quelques mots à dire. *Assiette* — vaisselle plate peut être une métonymie de assiette = service, mets, mais l'inverse est également possible, et plus probable. (Comparez les termes fr. *plat* et angl. *dish* = mets). Dans les deux

cas (1) il peut y avoir au fond l'idée de *trancher* les viandes, (il faut les trancher avant de les servir), et dans le deuxième, on est involontairement rappelé à nos vieux mots *tailloir* et *tranchoir*, à l'it. *tagliere*, esp. *taller*, all. *teller*.

On le voit, je reste dans l'indécision pour ce qui concerne le mot *assiette* : l'élément *secare* paraît y avoir autant de droit que *sedere*. Si M. Burguy, qui dans son Glossaire pose une forme *asiecte*, pouvait nous indiquer le lieu où il l'a trouvée, mes doutes seraient bientôt dissipés. Ce *c* radical, dûment constaté et vérifié, deviendrait concluant.

AUG. SCHELER.

(1) L'emploi du mot *assiette* pour vaisselle plate, d'après les citations de M. Littré, ne paraît remonter qu'au dix-septième siècle. Cela parle en faveur de l'antériorité du sens mets, service.

BIBLIOGRAPHIE

La langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne. — Histoire, grammaire, lexique, par M. Am. de Caix de Saint-Aymour. — Première partie. — Paris, Hachette, 1867.

Eug. Burnouf, le célèbre éraniste, prenant un jour à témoin Desgranges, l'auteur de la « Grammaire sanscrite-française : « N'est-il pas vrai, lui demanda-t-il, *que nous savons mieux le latin depuis que nous connaissons le sanskrit*? Ce n'était pas assez dire. Non, depuis la découverte du sanskrit et des idiomes éraniens, depuis la réduction à des principes scientifiques des grammaires slave et germanique, nous ne savons pas *mieux* le latin : nous le savons tout simplement. Auparavant nous le connaissions, mais nous ne le savions point. Chacun de ces rameaux divers, gotique, zend, irlandais, lithuanien, grec et autres, étudiés en eux-mêmes par eux-mêmes, ne peuvent évidemment livrer le secret de leur mode d'être et de fonctionner, leur raison ; mais la comparaison dégage scientifiquement, rigoureusement le centre autour duquel ces idiomes divers se viennent grouper, le type en un mot dont ils sont autant de manifestations secondaires. C'est l'histoire, la grammaire, le lexique de la langue latine, *étudiée dans l'unité indo-européenne* que nous présente aujourd'hui M. de Caix de St-Aymour. Hâtons-nous

de le déclarer, cet ouvrage est surtout et avant tout éminemment pratique. L'auteur, tout en formulant plus d'une fois ses vues particulières et personnelles, a soigneusement écarté toute velléité de polémique scientifique : c'est uniquement vers la question d'enseignement que M. de Caix a dirigé tous ses efforts. — Après leur huit ou dix années d'études universitaires, où en sont nos jeunes humanistes au point de vue de la connaissance des langues et des littératures étrangères, aussi bien anciennes que modernes? Il est triste d'avoir à poser cette question, il est plus triste encore d'y répondre franchement. Si sur cent jeunes gens, vingt comprennent le latin, trois ou quatre au plus le grec, l'allemand et l'anglais, c'est beaucoup à notre sens. Et remarquez-le bien, c'est *comprennent* et non point *savent* que nous disons. Il existe un certain nombre de personnes prétendues positives, dont l'idéal consisterait à livrer exclusivement le temps scolaire à l'étude des langues modernes et des sciences. Ces intelligents conseillers tiennent peu de compte sans aucun doute de l'expérience des siècles : ils oublient que l'homme civilisé est tout bonnement l'homme lettré, et que pas un grand artiste, pas un grand savant n'a été dépourvu de fortes études littéraires. Loin de nous la pensée de reléguer au second plan les travaux scientifiques !

Dans nos faibles moyens, mais de toutes nos forces du moins, nous luttons et ne cesserons de lutter pour la sincérité et la propagation de ces études, pour leur radicale émancipation de l'a priori théologique. Et si l'on nous oppose l'insuffisance du temps à consacrer aux travaux scientifiques, du moment qu'on leur prétend adjoindre la connaissance des langues, nous répondrons par ce fait indéniable, que la méthode comparative non-seulement supplée la routine ignorante par le raisonnement logique, mais abrége encore, et d'une façon considérable, les études de philologie. Cela se conçoit. Des

lois constantes amènent l'état typique à ses différents modes d'être pathologiques : remonter de branche en branche au type organique et de là descendre quelque autre série de filiation, telle est l'œuvre de facilitation raisonnée qu'opère la méthode comparative. Le langage n'est point livré à la fantaisie d'un chacun. La parole articulée, ce produit du cerveau humain, a, comme tout produit naturel, sa marche voulue, son développement régulier. Aujourd'hui que les grands principes de la science du langage se trouvent dûment arrêtés, la routine grammaticale a fait son temps.

Les méthodes de Lhomond, de J.-L. Burnouf et autres analogues, sont simplement à la linguistique ce que furent l'astrologie, l'alchimie, à la chimie et à l'astronomie.

La première partie de l'ouvrage de M. de Caix comprend l'histoire et la grammaire de la langue latine. De ces deux sections, la seconde, bien que destinée aux personnes non initiées, réclamait un certain développement. C'est ce que l'auteur a compris. La phonologie organique était naturellement la base de son travail : elle est traitée, nous pouvons l'affirmer, d'une façon vraiment supérieure.

L'alphabet *naturel* est soigneusement distingué de l'alphabet *graphique*, le son et le bruit articulé se trouvent nettement dégagés du caractère qui les figure. Vient l'étude de la prononciation : M. de Caix insiste, avec preuves en mains, sur la nécessité absolue de prononcer le latin à la façon latine; Quintilien, Priscien, M. Victorinus, V. Flaccus confirment ici les inductions de la linguistique. Les variations phonétiques trouvent ensuite leur place naturelle, variations par affaiblissement, par renforcement, par permutations, par suppression, enfin lois d'assimilation. Ces premières notions, bases nécessaires d'une étude sérieuse, amènent à un chapitre sur les parties essentielles du discours, le pronom simple, le verbe simple : quelle est la double portée du pro-

nom organique? en combien de classes, en dehors des représentations onomatopéiques, les verbes peuvent-ils se distinguer?... Enfin, nous sommes en présence de la dérivation. L'auteur, sous cette rubrique générale, a rangé hardiment et la déclinaison et la conjugaison : nous ne pouvons que l'en féliciter. Les éléments de la déclinaison, ceux de la conjugaison, ne sont autre chose que ceux de la dérivation : suffixes casuels, suffixes personnels dérivent en dernier lieu un thème déjà dérivé, mais le dérivent réellement. Le procédé secondaire de la composition, diversifiant l'idée générale au moyen de préfixes, modificateurs de l'esprit même du mot, est étudié à son tour et précisé par de frappants exemples.

La nécessité d'une répartition à peu près égale des matières de l'ouvrage entier en deux volumes (le premier compte plus de 450 pages) a contraint l'auteur d'examiner dès cette première partie les racines verbales onomatopéiques. M. de Caix en signale une cinquantaine, et nous sommes loin, pour notre part, d'estimer ce nombre par trop minime.

Nous n'entrerons point dans la discussion de cette classification, la matière des onomatopées ne laissant pas que d'offrir, en plus d'une circonstance, accès à des opinions toutes personnelles. Le côté vraiment sérieux du groupement verbal nous sera donné dans le second volume, et ce groupement nous fournira matière à sérieux examen.

En somme, ce livre est plus qu'une œuvre de science, c'est un appel et un exemple. Puissent bon nombre de personnes actuellement enseignant, ou se destinant à l'instruction, comprendre ce qu'il y a de puissance et de fécondité dans cette méthode de réduction à l'unité indo-européenne !

Le livre de M. de Caix répondra, selon nous, à leurs besoins premiers : au nom des plus chers intérêts de la science, nous en remercions l'auteur et chaleureusement.

MAX FUEHRER.

Les Dieux et les Héros, contes mythologiques traduits de l'anglais, par Fréd. Baudry et E. Délerot, de la bibliothèque de l'Arsenal, avec une préface et des notes, par F. Baudry. Paris, Hachette, 1867, un vol. in-8°.

« Quand je lis un compte-rendu, j'y cherche d'abord un résumé de ce que contient l'ouvrage. » (1).

Qui a dit cela ? M. Baudry, le traducteur et l'annotateur du livre utile que j'annonce ici. Comme je partage entièrement l'avis de mon savant confrère, je vais dire tout d'abord que l'ouvrage en question renferme deux choses bien distinctes :

La mythologie grecque sous la forme vivante et partant toujours attrayante du récit anecdotique ; c'est l'œuvre de M. Cox.

La mythologie indo-européenne en abrégé sous la forme de notes variées et d'un exposé des principes qui ont dirigé l'annotateur dans ses interprétations mythologiques ; c'est l'œuvre de M. Baudry.

Je veux être franc. Si ce joli volume, coquettement imprimé en caractères elzévir et orné de 29 gravures sur bois, n'eût offert autre chose qu'une méthode fort agréable pour apprendre aux enfants, petits et grands, les peines de Dèmèter, les ruses de ce fripon d'Hermès, le supplice de Tantale, les travaux d'Héraclès, etc., etc., la spécialité de la *Revue* m'eût enlevé jusqu'au plaisir de l'annoncer ; mais, avant et après ces contes, il y a tout un système d'explication mythologique, basé sur les découvertes les plus positives de la mythologie comparée. Ceci est de mon ressort et je m'en empare.

La phonétique indo-européenne engendra la linguistique

(1) *Revue moderne*, t. XXXV, p. 375.

comparative indo-européenne qui engendra la philologie comparée indo-européenne qui engendra la mythologie comparée indo-européenne.

Comme toujours, on alla trop vite, on voulut conclure trop tôt. L'un voulut tout expliquer, dans la création des dieux, par les phénomènes météorologiques. L'autre, non moins exclusif, ne voulut voir partout que des divinités solaires. L'un se faisait une juste idée de l'humanité enfant et de sa manière naïve d'expliquer tout mouvement qui ne provenait pas d'elle. L'autre, généralisant trop certains cas de métamorphose pathologique dans la signification des vocables, tenait essentiellement à expliquer la naissance de tous les dieux par une « *maladie du langage.* »

Alors vint M. Baudry qui, dans plusieurs articles de la *Revue germanique et française*, dit très clairement son fait à chacun des exclusifs ou des *simplistes*. Il montra que les dieux étaient « les phénomènes eux-mêmes envisagés sous un certain jour. » Après avoir rappelé cette phrase si vraie de M. Schwartz : (1) « Les dieux originaires étaient des êtres réellement vivants et se manifestaient directement dans les phénomènes naturels », M. Baudry ajoute : « En effet, quand l'homme ouvrit les yeux au spectacle de la nature, elle lui apparut d'abord vivante et animée, et il n'en pouvait recevoir une autre impression. Dans l'espèce comme chez l'individu, au moment de la perception première, les lois de l'esprit IMPOSENT A L'OBJET LES FORMES DU SUJET, et précipitent les conclusions du jugement sur des données incomplètes. En vertu de ces lois, les phénomènes extérieurs sont censés animés et produits par des forces semblables à l'âme que l'homme sent en lui-même, et les plus faibles analogies suffisent pour faire imaginer des personnages et des ensembles

(1) *Origine de la mythologie* (en allemand). Berlin 1860.

de croyances. Ainsi le nuage qui passe est un monstre qui passe par une intention volontaire, et si l'on entend dans ses flancs un grondement qui ressemble aux mugissements d'une vache, on en conclut aussitôt que ce nuage renferme des vaches célestes dont les mamelles vont laisser couler le lait.»

On ne saurait indiquer plus clairement les productions premières et inévitables de l'anthropomorphisme.

Or, parmi les mythologies indo-européennes, il en est une où cette humanisation des phénomènes nous apparaît coup sur coup dans sa naïveté primordiale. J'ai nommé la mythologie du Rig-Véda. Tous les hymnes qui composent les dix séries ou mandalas de ce recueil vénérable ne portent pas également ce cachet de simplicité native qui caractérise les débuts de l'ère théologique aryenne; mais, en laissant de côté les chants descriptifs, géographiqnes, cérémoniels et métaphysiques, on arrive à se faire une collection des plus vieux cantiques, parlant des « vieux dieux » avec cette foi profonde et entière qui exclut toute appréciation scientifique des phénomènes, comme elle rejette tout soupçon des erreurs engendrées et *engendrables* par l'effrayante puissance de l'anthropomorphisme. Tous ces dieux-là sont taillés sur le patron de l'âme humaine vue à la loupe. On cause avec eux surtout quand il s'agit de leur prouver qu'on ne leur demande rien pour rien. Donnant donnant, ô Agni! Donnant donnant, ô Varouna! Et ainsi des autres. Dame! les chevaux et les boucs sacrifiés, le beurre fondu jeté dans la flamme, le miel, les louanges, etc., tout cela coûte et demande de larges compensations. Je m'arrête car j'allais marcher sur les brisées de mon collaborateur et ami, M. Girard de Rialle. Je voulais seulement dire que tout ce commerce avec les phénomènes-dieux et les forces-dieux, étant tout ce que nous possédons de plus rapproché des origines, devait tout naturellement servir de point de départ et de base à la mythologie

indo-européenne comparée, absolument comme la découverte du sanskrit a servi de point de départ à la linguistique comparative des idiomes indo-européens.

C'est en s'appuyant sur la mythologie du Rig-Véda et sur les fables grecques, latines, scandinaves, germaniques, etc., qui la reproduisent, soit à l'état fruste, et plus ou moins défigurée, soit sous forme d'anecdotes que M. Frédéric Baudry a pu, dans sa préface au livre de M. Cox, affirmer ce qui suit, non comme de simples conjectures, mais comme autant de faits désormais acquis à la mythologie comparative.

« Les phénomènes de l'atmosphère et ceux du ciel, nuages, vents, pluie, orages, tonnerre, foudre, éclairs, nuit, soleil, aurore et crépuscules du matin et du soir, attirèrent d'abord l'attention des hommes et furent conçus et perçus par eux comme des êtres vivants, revêtus plus ou moins, selon les caprices de l'analogie, de formes animales ou humaines. Les âmes des morts jouèrent aussi un très grand rôle dans les croyances primitives. Plus tard, la production artificielle du feu donna également naissance à une série de mythes très importante.

« Si l'on entend par mythe une fable ou anecdote religieuse relative aux dieux ou aux héros, nul mythe n'est primitif ; la forme fabuleuse ou anecdotique a toujours été précédée par un état où les faits attribués aux dieux apparaissaient comme des phénomènes présents et fragmentaires. On disait d'abord : le dieu combat le monstre (Apollon tue Python), il délivre la vierge (Persée et Andromède, etc.) ; l'aurore aime le soleil, le soleil tue l'aurore, etc.

« C'est lorsque ce sens primitif, qui rattachait les expressions mythiques aux phénomènes, eût été oublié et remplacé par une autre façon de concevoir les phénomènes, que le mythe proprement dit naquit, par la persistance de l'expression mythique qui cessait d'être comprise.

« Le mythe est une fable inventée par l'imagination populaire, cherchant à s'expliquer à elle-même les expressions mythiques dont elle avait perdu le sens.

« A cet état, les équivoques et les malentendus sont une source abondante de la mythologie.

« Les premiers mythes se rapportent surtout aux phénomènes physiques et cosmologiques. Le point de vue moral ne se développa qu'après, et la métaphysique n'apparut qu'en dernier lieu, lorsque le véritable esprit mythologique était éteint. Ce principe peut servir de règle chronologique pour classer les mythes par époques successives.

« Si des souvenirs d'événements et de personnages réels et historiques existent au fond de certains mythes, ces souvenirs sont tellement défigurés et envahis par l'élément divin, que la partie historique n'y conserve plus aucune valeur et n'est même plus reconnaissable. Il n'existe aucun procédé de critique par lequel on puisse la discerner et s'assurer de son existence et de ses limites. »

Tels sont les principes qui ont guidé M. Baudry dans les interprétations qu'il propose. Par les dernières lignes que nous venons de citer, l'on a pu voir combien notre judicieux interprète est opposé au système d'explication par l'histoire, à l'évhémérisme, en un mot. On sait que le philosophe sicilien Evhémère (IVe siècle avant J.-C.), s'appuyant sur une tradition qui faisait de l'île de Crète à la fois le berceau et le tombeau de Zeus, déclarait que tous les dieux de l'Olympe avaient été d'abord des hommes, et qu'Uranus, (1) par exemple, n'était qu'un ancien roi très versé dans l'astronomie, dont le grand mérite était d'avoir installé une sorte de monarchie universelle. On voit aussi comment cet exposé de principes — que, pour mon compte, je regarde comme l'en-

(1) *Varouna*, le dieu de la voûte céleste, du verbe VAR, courber, lat. *volv-ere, volutum* d'où volter-voûter.

semble des données les plus sérieuses de la science mythologique contemporaine, — limite ou élimine, selon les cas, ce procédé d'explication qu'on a nommé le *symbolisme* et qui regarde *tous* les dieux comme autant d'allégories et de symboles.

Les principes qu'il expose dans sa préface, M. Baudry les applique lui-même avec une grande rigueur dans le recueil de notes dont il a fait suivre les charmants récits de M. Cox. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'expliquer la fable d'Apollon pythien notre savant interprète, d'accord avec les principaux mythologues de nos jours, la rapproche du mythe védique de la lutte entre Indra, le dieu suprême, et le dragon Vritra personnifiant le nuage orageux. L'identité première des deux mythes est si aisée à reconnaitre qu'il lui suffit de citer presque en entier l'hymne 32e du 1er mandala du Rig-Véda où cette fable, l'une des plus importantes de la mythologie indo-européenne, est exposée avec force détails de la plus grande beauté pittoresque. C'est ce même hymne qu'on trouvera plus haut (p. 328 et suiv.) et dont M. Baudry a emprunté la traduction à M. Michel Bréal dans son *Etude sur Hercule et Cacus*. M. Baudry considère d'ailleurs ce mythe védique comme le type des autres combats bien connus des dieux avec les monstres et il rappelle ceux d'Hercule avec Cacus, de Bellérophon avec la Chimère, de Persée avec le dragon.

Et maintenant il me semble que vous devez savoir ce qu'il y a dans le livre dont j'ai essayé le compte rendu.

H. Chavée.

Dictionnaire aryaque. = *Woerterbuch der indo-germanischen Grundsprache in ihrem bestande vor der Voelkertrennung*, von F. C. August Fick. — Goettingen. Vandenhoeck 1868.

Dictionnaire gothique. — *Gothisches Woerterbuch nebst Flexionslehre,* von Ernst Schulze. Zullichau Troemer 1867.

Ce dernier livre est purement et simplement un chef-d'œuvre. C'est un livre de linguistique comparative sérieuse, et c'est en même temps une œuvre de philologie comparée des plus délicatement traitées. L'auteur traduit chaque mot gothique par ses équivalents grecs et latins avant d'en donner l'interprétation allemande, avant d'en indiquer les correspondants étymologiques dans les principales langues du système indo-européen. L'usage de ce dictionnaire n'exige donc pas la connaissance préalable de la langue de Schiller et de Goethe ; et si j'insiste sur ce détail, c'est que je tiens à considérer cette importante publication à un point de vue essentiellement pratique, au plus grand profit de tous nos humanistes.

Quand nous avons fait « nos classes, » en tout ou en partie, nous avons reconnu l'immense majorité des mots de la langue maternelle dans leurs formes latines correspondantes. Je ne dis rien des 3,500 mots grecs employés par la langue française, rien non plus des 700 mots germaniques francisés que la plupart répètent sans se douter le moindrement de leur provenance (1).

(1) Il serait aisé de construire une foule de phrases dont les matériaux (substantifs, adjectifs et verbes) seraient tudesques, et dont le ciment syntaxique appartiendrait seul à notre fonds latino-français : En *ébauchant* cette *esquisse*, le *graveur* a *brisé* son *burin*. La *honte*, au *regard morne*, *galope* en *croupe* avec le *meurtrier*, elle s'*accroche* et se *cramponne* à lui pour ne l'*abandonner* que sur l'*échafaud*, etc., etc.

Je dis donc que nos humanistes remontent aisément du français au latin. Mais si le français n'est que du latin gâté (selon des lois bien connues de pathologie phonétique), le latin, à son tour, n'est que de l'aryaque gâté toujours selon des lois bien connues d'altérations de voyelles et de consonnes. Il ne faut donc pas s'arrêter en route : il faut remonter de la racine, parfois quelque peu altérée du mot latin, à sa forme organique ou intégrale dans la langue commune de la race entière, et ici, par « langue commune de la race, » j'entends la langue indo-européenne primitive que nous appelons *aryaque*, et que la science a restituée dans tous ses éléments essentiels. (Voir la *Revue*, 1re fascic., p. 4.) Et pourquoi l'humaniste doit-il remonter sans cesse à ces formes pures et complètes du parler primordial des Aryas? Parce que c'est de là seulement qu'il lui sera donné de descendre sans peine aucune aux formes correspondantes dans telle langue slave, celtique, germanique, hellénique, iranienne ou indienne qu'il aura choisie pour objet spécial de ses travaux du moment.

Or, pour mériter aujourd'hui le titre d'humaniste (*humanior*) ou de citoyen du monde, il est, avant toutes les autres, deux langues que tout Français doit savoir aussi bien que la sienne propre, je veux parler de l'anglais et de l'allemand. Personne n'ignore que ce sont là deux idiomes frères issus l'un et l'autre du germanique commun (*deutsche grundsprache*), dont le gothique est à coup sûr le plus fidèle représentant. Il importe donc que les études aryo-latines aboutissant à la science du français, aient pour pendant les études aryo-germaniques aboutissant à la science positive de l'anglais et de l'allemand.

Mais que faut-il à l'humaniste pour établir une semblable discipline dans les travaux philologiques de chaque jour? Il lui faut d'abord un dictionnaire aryaque où, sous chaque racine commune du parler indo-européen, il puisse trouver

d'une part les formes latines qui en sont issues, et, de l'autre, les formes germaniques correspondantes. Eh bien ! ce dictionnaire vient de paraître, et, par son prix modeste (6 fr. 75 c.), il est à la portée de tous les étudiants. J'en parlerai tout à l'heure. Il lui faut ensuite un autre dictionnaire dans lequel, sous la forme gothique, presque toujours identique à la forme germanique commune, il trouve tous les mots correspondants du tudesque et de l'anglo-saxon avec rappel incessant des congénères grecs et latins. Voilà le livre qu'a fait M. Schulze, et qui, malgré l'élégance de son exécution typographique, coûte, lui aussi, moins de sept francs. Oh! je vous en prie, laissez-moi être pratique, très pratique. J'ai juré de répandre la linguistique indo-européenne par toutes voies et moyens, et je tiens mon serment.

Donc, étant donné un mot français, restituez-le d'abord dans sa forme latine (je ne dis rien pour le moment des intrus teutoniques ou autres). Si l'habitude de trouver ainsi l'étymologie du premier degré n'est pas encore suffisamment acquise, hâtez-vous de vous familiariser davantage avec les lois qui règlent la vie du latin dans son *devenir* français. Ces lois, vous le savez bien, ont été admirablement exposées, dès 1836, par M. Frédéric Diez, le savant professeur de Bonn, dans sa *Grammaire des langues romanes* (en allemand), où M. J.-J. Ampère les a prises pour les traduire en notre langue dans son *Histoire de la formation de la langue française*. Ai-je besoin de répéter ici que le recueil de ces lois doit constituer et constituera plus tard, dans toute la France, la première partie du premier livre des humanistes? Étant donné tel mot latin, il faut, en effet, que tout jeune lycéen puisse dire et démontrer ce que ce vocable est devenu, ce qu'il devait devenir en français. Mais supposons un cas, — pas trop extraordinaire peut-être, — où ces connaissances positives préalables soient encore assez loin d'être

complètement possédées, que faire alors? Prendre le ***Dictionnaire d'étymologie française*** de Scheler ou le ***Dictionnaire étymolgique des langues romanes*** de Diez, y chercher chaque mot de sa langue maternelle aussi souvent que la restitution de sa forme plus organique ou plus intégrale dans le parler des Latins (et par exception dans les idiomes des Germains, des Celtes, etc.) offrira quelque difficulté.

La forme latine une fois trouvée, on possède le premier degré de l'étymologie du mot français, il n'y a plus qu'à remonter du latin à l'aryaque. Pour cela, vous prenez la table des mots latins qui se trouve au bout du dictionnaire aryaque de M. Fick, et vous voilà renvoyé à la racine de la langue fondamentale et commune sous laquelle vous trouverez tous les principaux mots grecs, latins, germaniques, et d'autres encore issus de cette même racine. La plupart du temps, vous vous trouverez en pays de connaissance, et la figure bien connue de deux ou trois membres de cette famille naturelle vous *acquaintera* bientôt avec tous ceux que vous n'aviez jamais vus.

Vous voilà donc arrivé au second et suprême degré de l'étymologie française. En même temps que résonne à votre oreille, et comme une *dominante* d'accord parfait, le vocable de langue maternelle, vous entendez dans une même harmonie, et la note *fondamentale* tenue par la racine aryaque, et la *médiante* latine rapprochant en quelque sorte les deux extrêmes, la fondamentale indo-européenne et la dominante française, pour les ramener à l'unité.

C'est le moment de descendre le versant septentrional de la montagne, au sommet de laquelle nous sommes parvenus en la gravissant du côté du sud. Mais, de même que nous avions pris pour guide de notre ascension la connaissance positive des lois phonétiques latino-françaises et aryo-latines, nous voici forcés de nous munir, avant de descendre dans

les plaines du germanisme, d'un code phonétique réglant, d'une part, les rapports de l'aryaque avec le germanique commun (j'allais dire avec le gothique, tant ils diffèrent peu l'un de l'autre, cfr. p. 19), et, d'autre part, établissant les modifications que subissent les mots de cette langue commune et toute théorique des anciens germains pour se faire anglo-saxons et anglais, tudesques (ancien haut-allem.) et allemands, etc. Or, la plupart de ces lois, vous les trouverez dans cette *Revue*, aux pages 15-21, 89-97, 282-288 ou dans le *Compendium* de M. Auguste Schleicher, ce *vade-mecum* de tout linguiste qui connaît le prix de la méthode (voir la *Revue*, p. 15). Parmi ces lois, il en est une qui domine toutes les autres, la voici : Dans leur passage au germanique commun, les neuf consonnes explosives de l'aryaque montent toutes d'un degré sur l'échelle de la force ; les trois neutres BH, DH, GH deviennent les femelles (pôle négatif) B D, G ; les trois femelles B, D, G se transforment en leurs mâles de pôle contraire (pôle positif) P, T, K, et, comme pour renchérir sur le plus énergique des efforts, il n'y a qu'un moyen, — le prolonger, — le germain siffle les explosives mâles et fait F de P, TH (*th* anglais dur) de T, et H (forte soufflante gutturale) de K. Cette loi d'insistance germanique ou de renforcement général des explosives indo-européennes, mon savant collaborateur, M. Hovelacque, s'est chargé de la mettre en lumière dans une brochure qui, sous peu, sera aux mains de tous les humanistes français germanisants.

Or, pour rendre très facile l'application de cette grande loi et des lois particulières qui régissent le passage du germanique commun à l'anglais et à l'allemand, il faudrait, ce me semble, négligeant d'une façon toute provisoire certains états passagers de certaines consonnes, incarner ces mêmes lois dans neuf formules mnémoniques, une pour chacune des neuf consonnes aryaques explosives. Chaque formule serait

ternaire et se composerait 1° d'un mot aryaque commençant par la consonne dont on veut constater les métamorphoses, 2° du vocable anglais et 3° du vocable allemand identiques l'un et l'autre, au moins par leur racine (pronominale ou verbale), à ce mot aryaque, pris comme chef de triade.

Nous aurions ainsi la loi TU=*thou*=*du* (*tu* ou *toi*) réalisant et rappelant sans cesse cette vérité, que le T aryaque est représenté en anglais par la sifflante dento-linguale *th*, et en allemand par *d*. Cette loi viendrait après la loi DWA =*two*=*zwei* (deux), ce qui voudrait toujours dire, pour vous, que le D primitif est représenté en anglais par *t* et en allemand par *z* (lequel, à la fin des syllabes, devient *sz*, *ss* et même *s*). Enfin, en restant toujours dans la classe des dentales, nous ferions précéder les lois DWA=*two*=*zwei* et TU=*thou*=*du* de la loi DHA=*do*=*thu-n* (faire), formule sacramentelle chargée de vous remettre perpétuellement en mémoire que le DH aryaque devient *d* en anglais et *t* (écrit à tort *th*) en allemand.

En dehors des trois lois que je viens de formuler en les montrant dans des faits obviés et d'un retour incessant, tout est facile dans le passage de l'aryaque au germanisme. A vous donc de créer à votre plus grande convenance les six autres formules mnémoniques.

A l'aide de ces formules, — je le dis, appuyé sur une expérience de vingt-cinq ans de professorat, —l'acquisition des racines et des radicaux germaniques n'est plus qu'une perpétuelle découverte, un plaisir de tous les instants. Sans doute il faut quelques semaines avant d'être bien familiarisé avec l'application de ces lois phonologiques ; mais aussi quelle joie de sentir et de savoir en soi cette possession complète et sûre de la langue des Aryas, faite gothique, anglaise et allemande, d'un côté, et, d'un autre côté, devenue la langue française à travers le latin et le bas-latin. Cette unité linguisti-

que, que vous créez dans votre tête telle qu'elle existe dans les faits, est la forme suprême de l'ordre : l'unité dans la variété.

Pour mettre tout humaniste à même d'établir ainsi fortement, c'est-à-dire scientifiquement, dans sa mémoire les familles naturelles des mots aryo-latins rapprochés des mots aryo-germaniques, il fallait lui offrir un bon dictionnaire comparatif du gothique et de ses frères les idiomes teutoniques, saxons et scandinaves; il fallait y joindre un dictionnaire aryaque permettant, à l'aide de tables bien faites, de remonter sans peine du latin à l'aryaque et de descendre de l'aryaque au germanique. Et voilà pourquoi je me suis empressé d'annoncer le livre de M. Schulze et celui de M. Fick. Quant aux détails de la méthode, vous les trouverez clairement exposés et habilement appliqués dans l'ouvrage de M. A. de Caix, dont le compte rendu ouvre ce bulletin bibliographique.

Plus tard, quand je l'aurai longuement étudié, je reparlerai, à d'autres points de vue, du *Dictionnaire indo-germanique* de M. Fick.

H. Chavée.

Le Gérant,

MAISONNEUVE.

TABLE

—

Pages

Idéologie positive. — Familles naturelles des idées verbales dans la parole indo-européenne, par M. H. Chavée (2e article). 253

Considérations diverses sur les aspirées organiques, par M. Abel Hovelacque. 282

Études védiques. Chronologie, par M. G. Rodier. 304

Études védiques, Philologie, par M. Girard de Rialle. 328

Études d'Étymologie française, par M. Aug. Scheler. 349

Bibliographie. 358

Paris. — Typ. Alcan-Lévy, boul. de Clichy, 62

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE ALCAN-LÉVY, BOULEV. DE CLICHY, 62.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel

DE DOCUMENTS POUR SERVIR A LA SCIENCE POSITIVE
DES LANGUES, A L'ETHNOLOGIE,
A LA MYTHOLOGIE ET A L'HISTOIRE

TOME PREMIER

IVe Fascicule — Avril 1868

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE

COUP D'ŒIL

SUR L'ÉTUDE DE

LA LANGUE BASQUE

Au fond du golfe de Gascogne, au pied des Pyrénées occidentales, il existe une région peu favorisée, partagée entre la France et l'Espagne. On y voit quelques champs de maïs, des bois négligés et des landes sauvages où paissent sans gardiens de nombreux troupeaux de moutons.

Dans des villages éloignés les uns des autres, on regarde avec étonnement des maisons de forme antique, de vieilles églises dorées avec leurs galeries de bois latérales, et ces *places* enfin où les jeunes gens du pays se plaisent à jouer à la paume. Si l'on arrive dans ces villages le dimanche, ou bien un jour de marché, ou encore à l'époque d'une fête locale, on trouve toute la population sur pied ; on s'émerveille de rencontrer aujourd'hui ces mœurs originales ; on est agréament surpris en voyant passer ces vieillards aux longs cheveux, appuyés sur leurs bâtons de forme curieuse ; ces jeunes gens grands et sveltes, adroits et robustes ; et ces jolies filles aux larges pieds, à la démarche gracieuse, encapuchonnant prestement leurs têtes mignonnes avant d'entrer dans l'église

dont le parvis leur est réservé. Dans la sombre église, on admire la piété universelle; mais on s'attriste en découvrant sur tous ces visages la marque d'une intelligence encore endormie, en constatant l'influence énorme exercée par le clergé sur ces populations en retard. Pourquoi le pays basque a-t-il gardé cette physionomie spéciale? La principale cause en est certainement la conservation de sa langue.

On sait que le basque a longtemps étonné les linguistes; au moyen âge on l'appréciait pourtant convenablement. On lui rendait justice avant que la philologie eût pris naissance. Jules Scaliger en parle avec éloges, lui attribue une grande antiquité et y voit une langue mère; Rabelais lui a donné une place dans le fameux chapitre IX du livre II de Pantagruel. Cependant, l'Académie espagnole, longtemps après, le proclamait incompréhensible et en faisait le type de l'impossible; au commencement de ce siècle, l'armée française n'y voyait qu'un patois gascon.

Le basque a quatre principaux dialectes : labourdin, souletin, gipuscoa et biscayen ; mais il faut dire, en outre, que d'un village à l'autre on remarque des différences souvent importantes. Il est donc superflu de rechercher quel dialecte représente le mieux la langue ; c'est seulement de l'ensemble de toutes les variétés qu'elle peut se dégager. Il faut une étude attentive et longue pour connaître suffisamment le basque, cet idiome harmonieux qu'on est ravi d'entendre lorsqu'il vous rappelle le souvenir de jours heureux passés dans l'extrême Orient, chez des populations analogues à celles-ci sous beaucoup de rapports.

Passant de l'Inde dans le pays basque, ces analogies m'ont frappé; l'idée m'est venue de comparer les langages des Dravidiens à celui des Basques. J'ai dû, à cet effet, chercher à connaître les caractères particuliers du basque; je me suis donc procuré les principaux écrits publiés jusqu'à présent sur

cette langue. C'est de ces ouvrages que je veux parler ici, en recherchant s'ils ont été scientifiquement faits et quelle somme de lumières ils peuvent apporter à la solution des problèmes que soulève chaque jour la science générale et positive des langues.

Dans sa *Notitia utriusque vasconiæ*, Paris, 1638, in-4°, Oihenart, auteur basque estimé, consacre quatre chapitres (les chapitres XI et XIV de la première partie, p. 35 à 62) à sa langue maternelle. Le premier établit que les *a* et *ac*, qui terminent les mots, sont les articles singulier et pluriel ; le second et le troisième tendent à prouver que le basque a été la langue antique de l'Espagne ; le dernier a pour objet les particularités du basque et sa manière de conjuguer et de décliner. Naturellement Oihenart se guide sur les grammaires latines et grecques de son temps. Dans ce chapitre, Oihenart montre que le basque ne connaît pas la distinction des genres ; qu'il y a deux déclinaisons, l'une avec l'article, l'autre sans l'article ; qu'il n'y a pas d'accusatif ni de vocatif ; que le nominatif a une forme agissante ; qu'il y a un cas de négation, d'interrogation ou de doute (c'est le suffixe *ic*, partitif de M. Duvoisin, infinitif de M. Inchauspe, datif-actif de M. de Charencey) ; que les verbes indéfinis se divisent en deux classes, ceux dont le participe passé se termine en *tu* et ceux dans lesquels il se termine autrement ; qu'il y a un nom verbal plutôt qu'un infinitif. Oihenart admet ensuite deux conjugaisons : la première, qu'il appelle propre ou simple, n'est applicable qu'aux verbes de la première classe (ex. *noa*, je vais ; *dégit*, je fais) ; la seconde, composée, impropre ou périphrastique, est applicable à tous les verbes (ex. *joan nis*, je vais ; *egiten dut*, je fais). Puis il expose la combinaison des trois formes de l'auxiliaire avec les trois participes présent, passé et futur, ce qui forme neuf temps : je suis aimant, j'ai été aimant, je serai aimant ; je suis ayant aimé, j'ai été

ayant aimé, je serai ayant aimé ; je suis devant aimer, j'ai été devant aimer, je serai devant aimer). Pour lui, il y a six modes (indicatif, conjonctif, optatif, conditionnel, impératif, participe). Oihenart fait voir enfin comment les conjonctions sont remplacées par des syllabes additives, et comment s'expriment les diverses relations de sujet et de régime par des modifications dans les flexions verbales. Cette petite dissertation est exempte des enthousiasmes et aussi des erreurs qui se rencontrent dans les ouvrages des Basques qui ont écrit après lui sur leur langue.

La grammaire de Larramendi, publiée à Salamanque en 1729 et réimprimée à Saint-Sébastien en 1853, porte ce titre prétentieux : *El imposible vencido; arte de la lengua vascongada*. Elle est divisée en trois parties : la grammaire proprement dite, la syntaxe et la prosodie. Le brave jésuite a calqué les grammaires latines et grecques ; il parle des substantifs, des adjectifs, des adverbes. La déclinaison a les six cas classiques ; le verbe est toujours composé (la forme simple est qualifiée d'irrégulière). L'auteur, ne sachant comment faire entrer dans le cadre classique les diverses modifications que subit le verbe pour exprimer les relations de sujet et de régime, en fait autant des conjugaisons ; c'est ainsi qu'il détaille vingt et une conjugaisons actives. On voit que ce livre ne saurait être qu'un objet de curiosité ; ce serait un assez mauvais ouvrage pour celui qui voudrait connaître la vraie nature de la langue basque. Mais il ne faut pas oublier sa date.

Le même auteur a publié un dictionnaire trilingue, espagnol, basque et latin, qui est également de peu d'utilité. Que faire d'un énorme volume, calqué sur le premier dictionnaire espagnol venu, et où l'auteur a conservé les expressions les plus étrangères à l'esprit du basque? Ce dictionnaire est précédé d'une très longue introduction, où l'auteur pieux

montre, à l'égard de sa langue naturelle, un enthousiasme tel qu'il a été amené à des conclusions qui font rire aujourd'hui.

Néanmoins, pour excuser Larramendi, rappelons qu'il a été dépassé. En 1825, M. l'abbé d'Iharce de Bidassouet écrivait ce qui suit : « Je ne sais pas si la langue du Père éter-« nel était *escuara*, basque..... Que l'on convienne donc « enfin qu'il n'y a aucune langue dans tout l'univers qui ap-« proche plus près de la langue que le Père éternel a inspi-« rée à Adam... que l'idiome basque. » D'un autre côté, en 1835, M. Pierquin de Gembloux terminait ainsi un article sur l'origine de la langue basque : « De ce travail..., il ré-« sulte qu'on devra ramener la formation de la langue es-« cuara à l'époque où naquirent tous les autres patois ro-» mans, au xe ou xie siècle. »

Hâtons-nous d'arriver au petit volume de G. de Humboldt, *Berichtigungen und Zusætze,* etc., Berlin, 1817, 93 p. Ce traité renferme plus de faits et de conclusions scientifiques que beaucoup de gros volumes parus avant et après lui. Humboldt étudie la composition des mots, montre que la déclinaison doit être considérée comme formée de suffixes, de postpositions ; il indique enfin la véritable nature des verbes irréguliers de Larramendi, qui sont formés de la même manière que les deux auxiliaires. Dans l'introduction qui précède les *Études grammaticales sur la langue euscarienne* (voyez plus loin), on trouve, p. 24, la phrase suivante : « G. de « Humboldt a très bien montré que le verbe basque se dédou-« ble dans la formation des verbes syncopés ; c'est ainsi que « *yakiten d-u-t* a formé *d-aki-t*. » Or, voici ce que dit G. de Humboldt : « Je devrais encore mentionner la conju-« gaison irrégulière. Cependant ici, où une analyse com-« plète ne pourrait trouver place, il suffira de remarquer « que cette conjugaison est formée exactement comme celle

« du verbe auxiliaire *(dieselbe gerade so gebildet wird « als die des verbi auxiliaris)*. » (p. 62-63). Et Humboldt met en regard le présent de l'indicatif de *dut* « je l'ai », et de *dakit* « je le sais. » On a, par exemple :

d-u-t	d-aki-t
d-u-su	d-aki-su
d-u	d-aki
d-u-gu, etc.	d-aki-gu, etc.

Après Humboldt, M. Fl. Lécluse, professeur à la Faculté de Toulouse, publia en 1826 un *Manuel de la langue basque*, qui, malgré son épigraphe vaniteuse, traduction grecque du triple mot de César, est loin d'être un guide complet et suffisant pour l'étude du basque.

L'année suivante, en 1827, un ecclésiastique de Bayonne, M. l'abbé Darrigol, fit paraître, sans nom d'auteur, un volume in-octavo de 167 pages, intitulé : « *Dissertation criti-« que et apologétique sur la langue basque.* » Cet ouvrage fut la base d'un mémoire auquel l'Institut décerna en 1830 le prix Volney. On y trouve, en effet, des observations curieuses, des raisonnements sérieux, un essai consciencieux de critique scientifique ; mais tout cela n'aboutit pas, à cause du parti pris, de l'idée préconçue qu'a l'auteur de l'excellence du basque, de son isolement, de son unité de conjugaison, etc. Ainsi, M. Darrigol reconnaît que Larramendi a eu tort d'appeler irréguliers les verbes simples ; mais comme il est persuadé lui-même que la conjugaison basque est naturellement composée, il voit en eux des verbes subalternes, formés par la combinaison des deux auxiliaires avec les noms verbaux, et il propose de les nommer verbes défectueux. Dans son livre, les diverses formes verbales sont données assez confusément ; la déclinaison a dix cas. L'auteur a été visiblement gêné par l'habitude des langues à flexions. En-

fin, le principal reproche à faire à ce livre c'est sa conclusion bizarre : « Tout persuadé qu'est l'auteur que la langue bas-« que est digne de l'attention des savants, jamais il n'a dû la « croire digne d'occuper les loisirs précieux d'un ecclésias-« tique : comme tel, il n'a pas dû oublier un instant que sa « profession l'attachait, d'une manière très spéciale, à l'œu-« vre de son père : *In his quæ patris mei sunt oportet me « esse*. N'eût-il entrepris ce petit essai que pour oublier les « chagrins de la vie ou pour se délasser de ses fatigues jour-« nalières, il ne serait pas sans reproche si cet objet étranger « eût parfois captivé son attention avec quelque détriment du « véritable devoir. Plaise au ciel qu'il ne lui soit pas demandé « compte d'un temps qu'il eût bien mieux employé à pleurer « ses fautes, à chercher les hommes qui s'égarent, à étendre « le royaume de Dieu parmi ses frères et dans son cœur ! » Avec de pareilles opinions, il ne fallait pas écrire de livre et encore moins envoyer de mémoire à l'Institut.

Après lui, un autre Basque, M. Chaho, a écrit sur sa langue maternelle. Il a exposé le résultat de ses recherches dans ses *Études euscariennes* (Paris, 1836), et dans l'introduction de son *Dictionnaire quadrilingue* basque, français, espagnol et latin (Bayonne, 1856). Il a paru de ce dernier ouvrage seulement 360 pages, allant jusqu'au mot *fornizer* de la première partie qui devait donner la liste des mots empruntés par le basque au latin et à ses dérivés. M. Chaho trouve une déclinaison de dix-huit cas, auxquels il a la bonne idée de ne pas donner de noms ; il expose l'ensemble de la conjugaison, mais très confusément : on parcourt avec peine ces longues listes de modifications verbales non classées ; il n'admet d'ailleurs qu'un seul verbe, le verbe *nis* « être » ; pour lui le verbe *avoir* est dérivé du verbe *être* : par exemple, *dut* est formé de *da* « il est, » de *hura* « il » et de *t*, signe du pronom de la première personne ;

dut veut donc dire « il est à moi, » c'est-à-dire « je l'ai. » M. Chaho regarde la forme périphrastique des autres verbes comme la seule sérieuse ; les verbes simples ne sont pour lui qu'une abréviation, une syncope des formes composées. M. Chaho avait remarqué que le basque connaît une seule sorte de mots, le nom.

M. Chaho avait une théorie étrange : il se figurait que les basques étaient les descendants directs des premiers peuples sortis des mains de Dieu, race spirituelle, noble, etc., qu'il appelle les *voyants ;* des races sauvages ont ensuite apparu, elles ont envahi le monde et refoulé peu à peu les voyants dans les pays qu'ils occupent actuellement. M. Chaho appelle ces envahisseurs les celto-scythes. Si cette théorie, hautement spiritualiste, pouvait être vraie, il faudrait reconnaître aujourd'hui que les *voyants* sont bien dépassés par les sauvages, car les Basques sont très arriérés. Les rôles seraient donc intervertis. Ces idées gâtent les travaux de M. Chaho. C'est ainsi que dans ses *Études* il parle de la barbarie latine ; « le neutre, dit-il, qui oblige de sous-entendre le mot « *negotium*, est la négation du spiritualisme : l'*ederra*, le « τὸ καλὸν échappe à l'intelligence du barbare ; au point de « vue philosophique, la langue de Virgile est un patois, la « langue de Racine un jargon ; » c'est ainsi encore qu'il prétend que le mot *samscrada* (sanscrit) correspond exactement au basque *erdara*, qui signifie langage mixte, embrouillé, imparfait, ténébreux. M. Chaho croit que les Celto-Scythes (nos indo-européens) avaient une grammaire analytique, une déclinaison originairement prépositive, un verbe primitivement périphrastique, et les Ibères une grammaire synthétique. Les Ibères sont les ancêtres des Basques actuels ; ils ont peuplé l'Espagne, l'Italie, l'Inde même. M. Chaho découvre dans le latin et dans le sanscrit de nombreux *cantabrismes* souvent un peu forcés ; il n'en trouve aucun en

grec. C'est la preuve, dit-il, que la race ibérienne habitait le monde avant les Celto-Scythes ; ceux-ci sont venus du nord de l'Asie et leur langue s'est modifiée sous l'influence de l'idiome des peuples qu'ils ont dépossédés. M. Chaho avait d'ailleurs des idées assez justes sur la formation du langage.

En somme, son système n'est qu'à moitié faux, ses travaux sont sérieux, et il y a lieu de regretter sa mort prématurée, car il aurait certainement contribué pour une bonne part à l'analyse définitive du basque.

Je ne puis cependant résister au désir de citer une curieuse page des *Études* (p. 14) : « Contemplez l'homme qui se « meurt : l'angle guttural reste ouvert et laisse errer la vo- « cale *a* sur le ton le plus bas et le plus creux, dernier ac- « cent de la voix humaine, que nous appelons râle. Tout au « contraire, dans une plénitude de force et de santé, lors- « qu'un sentimenf énergique de plaisir soulève, comme un « levier, toutes les puissances de la vie, le brésilien fait en- « tendre un cri d'allégresse *hîî*, sur une note aiguë, qui est « certainement la dernière limite du chant dans chaque in- « dividu. Or, le cri de la nature *hî* est le nom que la langue « brésilienne donne à l'Être suprême ! Ainsi se trouxe fixée « la valeur des vocales *a*, *i*. La vocale *o*, médium exact de « la gamme parlée, est, dans sa valeur moyenne, une ex- « clamation admirative. L'attention fortement excitée sur « un objet fixe la machine physique dans l'immobilité, et « c'est alors que l'homme, béant et ravi, fait entendre ce « son harmonieux et plein. Je laisse à juger au lecteur s'il « est inspiré, primitif, divin, le nom que les basques pyré- « néens donnent à l'ÉTERNEL ; ce nom, qui par la réunion « savante des deux sons extrêmes et du son médial de la « voix humaine, combine les idées de vie et d'incarnation « universelle et les confond dans un cri d'admiration : IAO !.. « Je dois ajouter une remarque que je voudrais graver sur

« le marbre en lettres d'or, c'est que le cri de joie des Bas-
« ques pyrénéens et des euscariens antiques se compose des
« syllabes *ia, ia, ô, ô, ô!* » Il resterait seulement à démontrer deux choses : l'existence du mot *iao* pour exprimer l'idée de Dieu et le monothéisme primitif des Basques.

Arrivons à la période contemporaine ; des ouvrages mieux faits ont paru. Citons d'abord la petite brochure du prince L.-L. Bonaparte, *Langue basque et langue finnoise* (Londres, 1858) ; elle nous apprend beaucoup de choses, notamment le principe suivant lequel les finales des mots se modifient harmoniquement en prenant l'article dans certains dialectes.

Le *verbe basque* de M. l'abbé Inchauspé, volume énorme, qu'on désirerait voir réduit à un format plus portatif, présente un exposé méthodique de l'ensemble de la conjugaison basque dans le dialecte souletin. Comme ses devanciers, l'auteur admet une seule déclinaison à beaucoup de cas, une seule conjugaison composée, un seul verbe. Le verbe a quatre formes : 1° forme première ou capitale, *eçkentsen* DUT, « je l'offre » ; 2° forme régie exquisitive, *yakin du nori eçkentsen* DUDAN, « il a su à qui je l'offre ; » 3° forme régie positive, *erraiten dut eçkentsen* DUDALA, « je dis que je l'offre ; » 4° forme incidente, *nola eçkentsen* BÉITUT « comme je l'offre. » M. l'abbé donne les quatre traitements : indéfini, masculin, féminin et respectueux ; le masculin ou le féminin peuvent s'employer lorsqu'on parle à un homme ou à une femme. Le prince L.-L. Bonaparte indique l'existence d'un traitement enfantin, à l'adresse des petits enfants. Remarquons à cet égard la tendance des langues agglutinantes à distinguer les enfants des hommes faits : en tamoul, aucun des mots qui désignent les petits enfants ne sont masculins ou féminins.

M. Inchauspé comprend dans la conjugaison neuf formes

qu'il considère comme des cas des verbes déclinés et qui s'emploient lorsqu'on veut exprimer les conjonctions quand, jusqu'à ce que, parce que, etc. Pour les relations de sujets et de régimes, il donne sept variations pour la voix intransitive, dix-huit pour la voix transitive ; la voix intransitive, c'est le verbe conjugué avec l'auxiliaire *nis* « être, » et la voix transitive, c'est le verbe conjugué avec l'auxiliaire *dut* « avoir. » M. l'abbé admet un nombre de temps qui varie avec chaque mode ; il compte sept modes, l'indicatif, le subjonctif, l'impératif, le votif, le suppositif, le conditionnel et le potentiel. Le volume contient enfin, dans quelques tableaux, le résumé des variations dialectiques du verbe.

M. l'abbé Inchauspé, plus persuadé que personne de l'unité du verbe basque et de sa complication naturelle, explique les verbes simples comme MM. Darrigol et Chaho, mais il les appelle *contractes*, désignation malheureuse, car il est impossible de comprendre par exemple comment *ethorten nais* a pu se contracter en *nathor* ou *yakiten dut* en *dakit*. Prié de m'expliquer comment il entendait cette contraction, M. Inchauspé m'a dit qu'elle s'était produite par l'intercalation des radicaux des mots *yakitea* « le savoir, » etc., dans les formes de l'auxiliaire. Ce n'est évidemment pas là ce qu'on peut appeler une contraction. Il est bien plus simple, puisque tout le monde reconnaît l'analogie de ces mots avec les auxiliaires, d'admettre qu'ils sont formés, comme eux, par l'union d'un radical avec les signes pronominaux. Mais M. Inchauspé ne croit pas que l'auxiliaire « avoir » (*dut*, lab. et soul.; *det*, gip. et *dot*, biscayen) ait un sens verbal par lui-même : la voyelle, pense-t-il, n'est point le radical, elle intervient seulement pour l'harmonie, la langue basque ne tolérant pas le concours de deux consonnes rudes ; et le mot *dut* veut dire *je le* (sous entendu *ai*). M. Inchauspé inclinerait même à supposer que l'accusatif

de la troisième personne n'est pas exprimé : on dit dans la Soule : *hamar ardi ikuçten dut* « je vois dix brebis » (partout ailleurs il faudrait dire *ikuçten ditut* « je *les* vois ») ; mais ici *ardi* est indéfini ; or l'indéfini ne saurait avoir de pluriel, c'est une sorte de nombre particulier. D'ailleurs, il faudrait, dans l'opinion de M. Inchauspé, croire que les syllabes *ésa* de *désaket* « je peux l'avoir » sont une intercalation euphonique, et cependant l'existence de l'impératif *bésa* « qu'il ait, » où le *b* représente le pronom nominatif de la troisième personne (cf. *béré*, son, sa, ses) nous montre que *ésa* est un radical, car il ne saurait y avoir là d'addition euphonique, De même, l'impératif *bis* « qu'il soit » nous donne le radical de *nis* « je suis ; » *bekuç* « qu'il voie, » celui de *dakuçt* « je vois, » etc.

Les verbes simples n'ont que très peu de temps : cela prouve, dit M. Inchauspé, que ce ne sont pas les vrais verbes basques ; je ne crois pas cette preuve concluante : est-il probable, en effet, que le verbe basque ait toujours été aussi complexe qu'il paraît l'être actuellement ? Si les verbes simples, m'a dit encore M. Inchauspé, étaient les vrais verbes basques, ces formes auraient dû se conserver pour les verbes les plus usuels. Nullement, car les verbes les plus usuels ont dû être atteints les premiers par la modification qui a produit le verbe périphrastique ; dans votre théorie, d'ailleurs, les formes simples étant une abréviation commode, les verbes les plus usuels auraient dû se contracter les premiers. Cet argument ne prouve donc rien. En fait, les verbes simples expriment des actions principales : voir, aller, marcher, venir, rester, tirer, emporter, etc. Il est inadmissible enfin que la forme simple soit une corruption de la forme composée.

Les verbes simples sont assez usités dans le Gipuskoa, moins dans le Labourd et très peu dans la Soule. Dans le Labourd néanmoins il existe, paraît-il, un assez grand

nombre de formes simples isolées ; on dit, par exemple, *déracha*, « il jase ; » *séracha*, « il jasait ; » — *démat*, « je le donne , » *sémoten*, « il le donnait. »

M. Larréguy, curé de Saint-Pée-sur-Nivelle, de qui je tiens ces renseignements, l'un des Labourdins qui savent le mieux leur langue, m'a cité encore les expressions *derrat*, « je le dis ; » — *séroen*, « il disait ; » — *déro*, « il le dit (dixit) » et l'on pourrait expliquer les formes actuellement en usage *diot*, *dio* (je dis, il dit), que M. Inchauspé dérive du latin *dicere*, par la suppression de l'*r* et les transformations euphoniques des voyelles, variables avec les diverses localités. Dans le langage usuel, j'ai plusieurs fois remarqué de pareilles suppressions de l'*r* doux, remplacé alors par une aspiration faible : *diré* par exemple (ils sont) est prononcé *dié*; *norat* (où ?), *noat*. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que les Tamouls de Madras disent *kiê* pour *kîjê*, *kîlê* ou *kîré* « sous » (on sait qu'en tamoul le son des cérébrales, selon qu'on les prononce plus ou moins grassement, peut osciller entre le *d*, le *t*, l'*n*, le *j*, l'*l* ou l'*r*).

Pour en finir, je ferai remarquer que tous les verbes simples, actifs ou neutres, sont de la même forme que l'auxiliaire *dut* « avoir, » à l'exception de quatre (*nago* « je reste ; » *nathor* « je viens ; » *nabila* « je marche, » et *noa* « je vais »), qui semblent calqués sur l'auxiliaire *nis* « être. » En résumé, je suis donc de l'avis d'Oihenart, de Humboldt et de M. Van Eijs : le basque a un verbe simple comme toutes les autres langues, et j'ajoute que cette forme simple doit être primitive, c'est-à-dire antérieure à la forme périphrastique actuellement la plus employée.

Toute la théorie de M. Inchauspé sur le verbe basque est artificielle. Est-il, en effet, possible d'admettre que *nis* et *dut* ne soient que les deux voix d'un même verbe, le seul de la langue, dont le radical serait insaisissable, et qui signifierait

être quand il est employé intransitivement, et *avoir* quand il est actif? Voici du reste cette théorie, telle que M. Inchauspé me l'a exposée : le verbe est un mot qui marque une action ; cette action est faite ou soufferte. Dans le premier cas, le verbe est transitif ; dans le second, il est intransitif. De là, deux modifications de la même action, exprimées en basque par les deux auxiliaires joints au nom verbal qui désigne l'action. Abstraction faite de tout nom verbal, les deux auxiliaires n'en restent pas moins destinés de nature à désigner les deux formes d'une même action ; on peut donc admettre que l'un représente la voix transitive et l'autre la voix intransitive d'un même verbe inexprimé, signifiant par suite l'action fondamentale, dont le transitif, la forme agissante, porte sur autrui (avoir), et dont l'intransitif, la forme soufferte, est réfléchi (être). Et comme, dans l'opinion de M. Inchauspé, tous les prétendus autres verbes sont périphrastiques, c'est-à-dire composés des deux formes de ce verbe et de noms verbaux déclinés (*eçkentsen nis* « je suis en offrande, » c'est-à-dire « je m'offre » ; *eçkentsen* » *dut* « je l'ai en offrande, » c'est-à-dire « je l'offre) », il faut admettre que le basque ne possède que ce seul verbe. Remarquons à ce propos que les Tamouls font exactement la même distinction que les Basques : un même verbe action peut produire un *pir'avin'œ* (verbe agissant sur autrui), et un *tan'vin'œ* (verbe agissant sur soi-même) ; ainsi on dira *uḍœkkiradu* « cela brise » et *uḍœgiradu* « cela se brise. »

M. de Charencey a fait quatre brochures sur la déclinaison, les lois phonétiques et les degrés de comparaison du basque. Il compte vingt-trois cas simples et trente-quatre cas multiples, formés par la réunion successive de deux, trois, quatre flexions simples. Je crois qu'il aurait mieux valu dire que le basque a une déclinaison semblable à celle du français, sauf à expliquer que les prépositions sont remplacées

par des postpositions. Le nombre des cas possibles est par suite indéfini, et il n'y a rien d'étonnant à l'existence de ces prétendues flexions multiples : ne dit-on pas en français *par devers*, etc.? On lit ces brochures avec le plus vif intérêt et on y apprend beaucoup de choses : mais l'auteur est trop porté à la complication, et plusieurs de ses hypothèses semblent très hasardées.

M. de Charencey compare le basque aux langues de l'Oural et aux idiomes américains ; il inclinerait de préférence pour la parenté avec ces derniers. Mais les analogies remarquées ne sont pas assez concluantes (1). Il me semble que la seule chose qu'elles puissent nous apprendre c'est, sinon la contemporanéité absolue du basque et de ces diverses langues, au moins leur existence chez des peuples parvenus au même degré de civilisation, sans doute à des époques différentes. En étudiant le basque pour pouvoir le comparer avec le tamoul, je suis confirmé dans cette manière de voir par mes premières observations : le tamoul ressemble au basque par la faculté de verbiser les noms et de substantiver les verbes ; l'emploi dans certains cas d'un pluriel double au lieu du pluriel simple ancien devenu le singulier honorifique (*suek* et *su* « vous » des Basques) ; des constructions de phrases identi-

(1) Ce travail était terminé depuis plus de deux mois lorsqu'on m'a communiqué la nouvelle brochure de M. de Charencey sur « les affinités de la langue basque avec les idiomes du Nouveau-Monde. » Les conclusions de l'auteur sont : 1° que le basque et les langues américaines (groupe algique) sont parents et forment la souche vasco-américaine ; 2° que le type primitif vasco-américain est perdu, ce que l'auteur explique par des mélanges de diverses races, des croisements, etc. La parenté du basque et des langues algiques ne me semble nullement prouvée par les analogies indiquées par M. de Charencey ; on en trouverait peut-être davantage entre le basque et les idiomes dravidiens ou entre ceux-ci et les langues de l'Amérique. Les conclusions de cette intéressante brochure me semblent donc au moins prématurées.

ques, notamment le remplacement des pronoms relatifs par des tournures participiales ; l'ignorance primitive de la distinction des genres ; l'emploi de postpositions ; l'usage de répétitions enfantines pour marquer le superlatif ; l'emploi habituel de mots imitatifs ; la prononciation emphatique des mots dans certains cas ; l'impossibilité de commencer les mots par la lettre *r* (dans les mots empruntés, une voyelle est préfixée, mais non pas au hasard : on prend *i* si l'*r* est suivi de *a, i* ou *e*, et *u* s'il est accompagné de *u* ou *o* ; en basque, on procède d'une manière analogue : *er-rege*, *ar-roca*, *ir-ri*, etc.); l'identité de quelques racines et l'observance de quelques mêmes règles harmoniques, etc. Je trouve aussi en tamoul des traces d'un mode ancien de détermination au moyen d'un pronom de la troisième personne : on lit dans les poètes *pon'n'adu* « l'or, » formé de *pon'* « or » et de *adu* « cela, » *maramadu* « l'arbre, » formé de *maram* « arbre » et de *adu* « cela. » Enfin les permutations basques de *l* en *r* et de *r* en *d* (à Urrugne, j'ai entendu dire *eratea* pour *edatea;* à Sare, *adhana* pour *arhana*, et dans plusieurs endroits *uda* pour *ura*), semblent indiquer que le basque a possédé des consonnes cérébrales ; on sait qu'elles étaient employées en finnois et que les dravidiens en font encore de nos jours un usage constant. Aucune de ces analogies n'est suffisante pour prouver la parenté du basque et du tamoul ; je conclus seulement avec M. de Dumast, de Nancy « que les langues dra-
« vidiennes appartiennent à la même, non pas *famille*, mais
« *classe* que le basque. Visiblement, les langues ibériennes,
« euscariennes, etc., étaient du même *temps* que les langues
« dravidiennes... Le basque n'a rien de commun avec le
« tamoul et le télougou, ni avec le huron et l'assinibouin,
« mais il offre un FACIES absolument analogue. Il appartient
« à ce qu'on appellera, si l'on veut, l'*âge de pierre* de l'hu-
« manité. Aux époques susdites, il n'existait encore aucune

« analyse quelconque ; tout était fondu, indivisible, synthé-
« tique. Tout était laissé à l'*instinct* (la raison surgissait à
« peine) et le règne de l'*instinct* opérait des prodiges d'aveu-
« gle régularité, d'aveugle immensité. » Dans notre opinion, les langues dravidiennes appartiennent à une période de l'agglutination bien plus ancienne que celle du basque ; celui-ci est voisin de la flexion, les autres sont plus proches du monosyllabisme primitif. Du reste, je suis d'avis que l'on ne connaît pas encore suffisamment la nature intime du basque pour pouvoir prononcer définitivement sur une question aussi importante. Il faut avant tout s'attacher à terminer l'analyse du basque.

M. le capitaine Duvoisin a publié en 1866 une petite brochure sur la déclinaison basque. Il n'admet que neuf cas. Cet ouvrage est intéressant, mais il laisse beaucoup à désirer sous tous les rapports. L'auteur, en outre, a un style à lui, parfois inintelligible. M. Van Eijs lui reproche notamment, avec beaucoup de raison, la phrase suivante : « *aitaren*, « génitif de *aita* (père), est en même temps le passif indéfini « du pronom possessif absolu *aitarena* (la chose du père). »

Il y a quelques mois, M. Van Eijs vient de rééditer un *Essai de grammaire basque*, publié par lui en 1865, en français, à Amsterdam. C'est le traité le plus scientifiquement fait que je connaisse sur le basque, le plus intéressant sans contredit et le plus simple. L'auteur a complété et développé les aperçus de Humboldt. Son ouvrage n'est qu'un *essai*, mais on sent qu'il pourra faire la vraie grammaire complète du basque.

Un professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, M. Baudrimont, vient de faire paraître une *Histoire des Basques ou Escualdunais primitifs, restaurée d'après la langue, les caractères ethnologiques et les mœurs des Basques actuels*. Ce travail est divisé en trois parties.

Je ne m'arrêterai pas à la première (elle contient l'exposé de la méthode suivie par l'auteur), quoique j'y trouve des assertions qui me semblent très contestables ; dans la seconde, M. Baudrimont cherche, à l'aide du vocabulaire, quelles ont été les mœurs, les coutumes, etc., des Basques ; la troisième donne le résumé de ces recherches, et l'ouvrage se termine par des tableaux comparatifs. Dans ces deux dernières parties, l'auteur a fait involontairement de grandes erreurs : il s'est trop fié à son dictionnaire ; il ne paraît point savoir le basque et n'a pas habité dans le pays basque ; il a pris le dictionnaire de Larramendi, dont nous avons parlé plus haut, et l'a courageusement dépouillé, mais il n'a pu malheureusement s'apercevoir que l'excellent jésuite n'a pas craint de fabriquer des mots de toutes pièces ; par exemple, les expressions correspondantes à *géométrie, métaphysique, botanique*, etc., sont de pure invention. Larramendi a pris les mots basques *terre, plante,* etc., et les a réunis aux mots *art, mesure,* etc. ; d'autres fois, il a purement et simplement transcrit des mots espagnols. Je reproche encore à M. Baudrimont de regarder trop facilement comme primitivement basques des mots évidemment empruntés au latin, à l'espagnol, au français.

Quoique ce volume repose tout entier sur le vocabulaire, l'auteur y a inséré, à la fin, quelques notions grammaticales : elles sont très incomplètes : l'alphabet y est tronqué, l'article y est méconnu, le verbe y prend un infinitif présent et futur (ce sont en réalité deux formes du verbe décliné), etc. Enfin, M. Baudrimont affirme qu'une déclinaison fort étendue remplace l'article, qu'il y a en basque « un seul verbe qui se « modifie pour conjuguer activement ou passivement, » que le verbe basque « n'est pas contracté en un seul mot et présente « tous ses éléments primitifs : le nom, le pronom et le verbe « proprement dit. » J'ai à présenter, en dernier lieu, une obser-

vation qui fera sourire : je n'ai pu m'expliquer l'importance exceptionnelle que l'auteur donne au langage d'Itçasu ; je ne sais par quel hasard cet heureux village a été distingué par M. Baudrimont à un point tel qu'il écrit (p. 185) qu'aux quatre dialectes principaux « il faudrait peut-être en ajouter un « cinquième, celui d'Itsasso, qui offre des particularités vrai- « ment remarquables, surtout dans la prononciation. » Je présume que le prince Bonaparte, qui connaît si bien la géographie de la langue basque, sera joyeusement étonné de cette découverte merveilleuse.

La troisième partie de l'*Histoire des Basques primitifs* contient une théorie ethnographique tout à fait contraire aux données de la science actuelle ; on peut la résumer de la manière suivante : toutes les races dérivent d'une source unique dont les Basques faisaient partie ; les Basques se divisent en deux sous-races, l'indo-germanique (Sanscrits, Latins, Germains, Celtes, Slaves, Finnois), et la sémitique (Hébreux, Syriaques, Chaldéens, Arabes). La langue basque ayant peu varié (où en trouve-t-on la preuve? il ne serait peut-être pas si difficile de démontrer le contraire), est la langue mère des idiomes de toutes ces races. Les Basques, sortis du Caucase, vont d'abord habiter les régions circumpolaires de l'Asie ; puis ils redescendent en Chine où, se croisant avec les Mongols, ils donnent naissance aux Turcs ; ils entrent dans l'Inde où ils trouvent les Sanscrits leurs parents ; ils reviennent alors sur leurs pas et ont des rapports nombreux avec leurs autres parents les Sémites. Ils sont ensuite rejetés sur le Caucase, et de là passent (vers 1500 avant J.-C.), le long de la mer Noire, en Italie, en Corse, en Espagne, et finalement se fixent dans les Pyrénées, pendant qu'une de leurs colonies se transporte en Amérique. Les Basques restés aux diverses stations sont donc les pères des races actuelles. Cette curieuse conception est fondée sur la comparaison de

mots basques ou soi-disant tels avec des mots sanscrits, latins, etc. Quelques arguments sont tirés de la Bible; ce ne sont pas les plus solides.

Néanmoins, cet ouvrage témoigne d'un esprit de recherche très ardent, d'une préoccupation sincère de la solution du grand problème des races. Mais pourquoi l'auteur a-t-il négligé le caractère principal des langues qu'il a comparées, le système grammatical qui sépare d'une manière si tranchée les divers groupes humains? Je dois cependant recommander ce livre; tel qu'il est, il peut encore apprendre beaucoup à un lecteur prudent et attentif.

En définitive, si l'on veut étudier le basque, on trouve peu de bons livres; il n'existe aucun dictionnaire. Le meilleur moyen, qui malheureusement n'est pas à la portée de tout le monde, est celui qu'emploie le prince L.-L. Bonaparte, et qui consiste à faire de nombreuses excursions dans le pays en causant avec les vieillards, en interrogeant les lettrés des villages, etc. Mais le prince Bonaparte a grand tort peut-être de ne rien publier encore. En cherchant trop la perfection, il retarde le mouvement scientifique et s'expose, bien qu'il soit probablement l'homme d'Europe qui sache le mieux le basque, à se laisser devancer.

On voit, par l'analyse rapide que nous venons de faire, qu'il y a deux sortes de personnes qui écrivent sur le basque, les Basques et les étrangers. Les premiers, naturellement fiers de leur langue, persuadés qu'elle ne peut être suffisamment apprise par ceux qui ne sont pas nés dans le pays, fort peu linguistes pour la plupart, et croyant qu'il est absolument indispensable pour juger une langue de pouvoir la parler couramment, pleins d'idées préconçues, n'ont généralement rien fait que préparer des matériaux pour des explorateurs plus sages. Tous ces écrivains se divisent d'ailleurs en deux catégories : les savants, et ceux-là sont en mesure d'arriver

à de bons résultats, et des hommes qui ont fait du basque comme ils auraient fait de l'alchimie ; qui se sont amusés à cette étude, parce que ceux qui s'en occupent sont bien vus dans le pays, ou parce qu'elle est peu courue ; qui, après avoir découvert du fond de leurs cabinets les singularités d'une foule d'idiomes plus ou moins inconnus, ont monté un échelon et ont fait du basque l'objet de leurs lumineuses élucubrations accompagnées d'un perpétuel étalage de mots aussi longs qu'ignorés du vulgaire ; qui enfin ne se doutent pas qu'il est besoin pour être philologue d'une certaine aptitude naturelle, et qu'on ne peut faire de travail sérieux sur une langue qu'après en avoir étudié plusieurs, c'est-à-dire après s'être éclairé sur la vraie nature du langage et les principes de la grammaire générale. Que dire de ces derniers ? Leurs noms ne figureront pas sur la liste des savants qui auront élucidé le problème du basque ; ils auront travaillé sans avoir acquis la moindre gloire, et l'on sait que

> Celui qui sans la gloire a consumé ses jours
> Ressemble à la fumée, à l'écume incertaine :
> Sa vie emportera les traces de son cours.
> (Dante, l'*Enfer*, ch. XXIV, v. 49 à 51.)

La plupart des Basques qui écrivent sur leur langue sont prêtres ; c'est assez dire combien ils seront gênés dès qu'ils voudront tirer de leurs études des conclusions philosophiques ou historiques. J'ai cité plus haut la fin de la *dissertation* de M. Darrigol : je vais rapporter ici quelques phrases de M. Inchauspé : « L'homme n'est pas un produit spontané de la « nature matérielle ; il est l'ouvrage d'un Dieu créateur. Et « Dieu l'a créé, comme tous les autres êtres, dans l'état de « perfection qui est propre à la dignité de sa nature. Il l'a « créé avec l'usage des nobles facultés qui en font le roi de « la création ; il l'a créé avec la parole, sans laquelle l'in-

« telligence est comme un flambeau éteint dans l'âme hu-
« maine..... La création, l'unité de la race humaine et la
« révélation de la parole sont des vérités intimement liées
« entre elles, que la saine philosophie a toujours proclamées
« avec la foi, et que les progrès de la science humaine con-
« firment chaque jour... Il arriva un jour où Dieu, dans sa
« sagesse, mit la confusion dans le langage des enfants de
« Noé..... Alors, nous dit Moïse, les familles, ne pouvant
« plus s'entendre, se divisèrent et se répandirent dans le
« monde..... Thubal et ses enfants allèrent jusqu'aux extré-
« mités de l'Espagne ; Magog et Thiras se dirigèrent vers le
« nord..... Sans doute, dans cette confusion miraculeuse des
« langues, chacun dut conserver et emporter quelques débris
« de la langue primitive, et on ne doit nullement s'étonner
« de trouver certaines similitudes frappantes dans les pays
« et dans les langues qui paraissent les plus disparates : nous
« espérons même que les recherches linguistiques finiront
« par réunir assez d'éléments pour constater l'unité primi-
« tive du langage. Mais, du reste, il n'est pas probable que
« depuis la confusion de Babel, les enfants de Thubal aient
« renoué des liens de parenté avec les enfants de Magog et de
« Thiras, non plus qu'avec les races qui, par le *nord* et l'*est*
« de l'Asie, sont allées peupler les Amériques. » (*Annales de philosophie chrétienne*, t. XIV (5e série), n° de juillet 1866).

Pour montrer quelle confusion règne dans les ouvrages publiés jusqu'à présent sur le basque, je vais rapprocher dans un tableau comparatif les noms proposés pour les différents cas simples par les partisans des flexions casuelles :

Flexion (mot).	Oihenart	Larramendi	Darrigol	Chaho	Inchauspé	Charencey	Duvoisin
	nominatif	nominatif, accusatif, vocatif	nominatif	cet	(sujet)	(radical)...	passif
ek, ak.	actif.....	nominatif	actif...		actif....	actif.....	actif
s....	ablatif..	»	médiatif.	auteur	médiatif..	médiatif....	médiatif
en...	génitif ..	génitif..	génitif..	ne	gén. possess.	génitif.....	génitif
i....	datif.....	datif..	datif...	donne pas	datif...	datif.....	datif
ko...	»	»	destinatif	de	gén. relat. ou prolatif	locatif.....	»
entsat.	»	datif.....	destinatif	noms	destinatif..	destinasif..	»
n, an..	»	ablatif..	positif..	à	positif....	inessif.....	positif
rat.	»	»	approximatif	ses	ablatif translatif	illatif { transitif commoratif	directif
rat'..	»						
la, lat.	»	»	»	dix-	»	intentif...	»
ons..	»	»	»	huit	intentif...	allatif.....	»
ik...	»	ablatif....	ablatif..	cas	élatif ...	élatif.....	ablatif
gatik	»	»	»		causatif despectif	causatif despectif	» »
ki, kin	»	ablatif...	unitif...		sociatif....	sociatif...	»
ki....	»	»	»		»	modal.....	»
gabe.	»	ablatif....	»		caritif....	caritif	»
ka...	»	»	»		instrumtal ou modal	instrumental.	»
pe...	»	»	»		»	sublatif	»
to...	»	»	»		»	1er adverbial.	»
ro...	»	»	»		»	2e adverbial.	»
no...	»	»	»		déterminatif ou extentif	continuatif..	»
khal..	»	»	»		contributif...	contributif...	»
cta...	»	»	»		»	unitif.....	»
tra...	»	»	»		»	inclusif...	»
ik...	négatif ..	»	»		infinitif...	»	partitif

On voit que chaque écrivain paraît préoccupé avant tout d'inventer une appellation nouvelle, appliquée le plus souvent à tort et à travers. La même confusion règne dans les autres parties de la grammaire. Ce que l'un appelle adjectif verbal, l'autre le nomme participe, un autre nom verbal, etc.

Enfin, aujourd'hui, l'orthographe varie presque suivant les individus. J'ai vu la même lettre représentée par *s, z, ç, c, ss, ch, x*. De nos jours, l'orthographe espagnole tend à prévaloir, ce que rien ne justifie, et il est très fâcheux de

voir, par exemple, les *z* remplacer les *s*. Il serait temps d'adopter un alphabet harmonique rationnel.

Il résulte de l'examen qui vient d'être fait, qu'il y a encore beaucoup de questions à résoudre pour que rien ne reste obscur, inconnu, inexpliqué dans la constitution du basque. Quelles sont ses lois phonétiques? est-il possible de retrouver le sens des postpositions? quelles sont les racines primitives monosyllabiques? y a-t-il des exceptions à cette loi générale? Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les questions qui doivent se présenter à l'esprit du linguiste. Des écrivains ont paru récemment attacher une grande importance à l'entrée du basque dans une famille de langues déjà analysées et définitivement classées. Il me semble que la recherche de cette parenté doit être différée jusqu'à ce que l'analyse du basque ait été complètement terminée. Pour moi, le basque me paraît être une langue agglutinante, mais dans une période voisine de la flexion. Les formes modificatrices peuvent s'affixer indifféremment aux noms et aux verbes : donc, en réalité, la distinction des mots n'existe pas ; elles s'y ajoutent sans changement, sans altération du mot ; elles peuvent même s'ajouter l'une à l'autre, ce qui n'a pas lieu dans les langues indo-européennes et sémitiques ; donc ce ne sont pas des flexions, bien qu'elles aient perdu pour la plupart leur sens primitif. Mais je ne crois pas qu'on puisse encore dire si le basque forme une famille isolée ou s'il appartient à une famille déjà classée.

Malgré leur insuffisance, les ouvrages dont nous avons parlé ne sont pas inutiles. Ils ont préparé la voie à un basquisant sérieux qui sans doute entreprendra bientôt l'étude définitive du basque, en appliquant complètement à cette langue remarquable la méthode de la philologie moderne. Alors le basque cessera d'être une sorte d'épouvantail ; on reconnaîtra, ce qu'avouent déjà quelques personnes, que l'étude,

bien que longue, en est facile, plus facile que celle du sanscrit, du grec ou du latin, par exemple ; il entrera tout à fait dans la série des langues connues, et le peuple arriéré qui le parle encore aujourd'hui abdiquera ses prétentions que nul n'osera plus soutenir. On reconnaîtra une fois de plus que l'intelligence humaine s'est développée partout de la même manière ; on aura une preuve de plus des progrès accomplis depuis les siècles reculés où nos ancêtres habitaient les cavernes des montagnes. En même temps, le penseur, qui songe aux destinées de l'humanité, en sera arrivé à ne plus regretter les illusions que lui enlèvent chaque jour une à une des découvertes nouvelles ; mais il envisagera désormais l'avenir avec confiance, avec sérénité : les fils des sauvages de l'âge de pierre voient déjà les premières lueurs de la vérité sur leur origine et leur histoire : que ne feront pas, que ne sauront pas nos descendants?

Bayonne, le 22 septembre 1867.

JULIEN VINSON.

SIMPLE APPENDICE

AU PRÉCÉDENT ARTICLE

Fidèle au plan que nous avons tracé dans le programme de cette *Revue,* nous croyons devoir produire ici quelques lignes de texte basque, accompagnées d'une traduction tout à fait littérale.

Empruntées à l'avant-propos d'un livre de Lardizabal, ces lignes et leur interprétation ont été publiées, l'an dernier, par M. Van Eijs, à la fin de son excellent *Essai de Grammaire de la langue basque.* Nous y avons remplacé par l'orthographe moderne l'orthographe un peu trop espagnole de l'original :

Nere euskaldun maiteak : gizon-a-r-en
Mes basques aimés : homme le de

gaiztakeri-a-r-i ate-ak iste — ko , bide
méchanceté la à porte les fermer pour, moyen

onen etatik bat, diritza-t , Jaungoikoak
meilleur des un, paraît à moi Dieu

gizon-a-gatik egin duen - a , jakite - a
homme le pour fait a que ce savoir le

dala. Egia - z nor gizon - a - gana - ko
est que. Vérité en qui homme le vers de

Jaungoiko-a-r-en amorio-a ezagutzen
Seigneur le de amour le connaître dans

duena , Jaungoikoak gizon - a - r - en
à qui lui, Seigneur le homme le de

alde egin izan dituen mirari andi-ak
en faveur fait été qui ont merveille grande les

dakizkiena jarri-ko da bera-r-i min
connaît qui lui mis de est lui à mal

ematen eta kontra egiten .a-r-en
donner dans et contre faire dans lui de

agindu santuak autsi - a - z ? Guziz
commandements saints rompre le par ? Très

esker gabea eta dollora izan bear
gratitude sans et méprisable été nécessité

da , ala-ko erantzupide-a ain ongille
est, tel de rapport le si bienfaiteur

aparoare-kin gordetze-ko,
abondant avec s'abstenir pour,

Dès le seuil de cette version cruellement analytique, le lecteur, croyons-nous, fera bien de lire phrase par phrase la traduction suivante, un peu moins empreinte du génie basque.

Mes Basques aimés ! il me paraît (qu')un des meilleurs moyens pour fermer les portes à la méchanceté de l'homme, c'est de savoir ce qu'a fait Dieu pour l'homme. En vérité, qui connaît l'amour de Dieu envers l'homme, qui sait les

grands miracles qui ont été faits par Dieu en faveur de l'homme, se mettra à lui donner le mal et à l'offenser par le rompre de ses saints commandements? Très ingrat et misérable il faut être pour s'abstenir de tel rapport avec bienfaiteur si abondant.

Nous ajoutons quelques essais d'analyse lexicologique à la traduction de M. Van Eijs.

En rapprochant *gizonaren* (lignes 1 et 7), *Jaungoikoaren* (ligne 6) et *aren* (ligne 10), on remarquera : 1° que *a* est à la fois pronom de la 3e personne (lui) et article (le) ; 2° que *en* euphonique pour *n*, dans, en, est rattaché à *a*, article ou pronom, par la liquide intercalaire *r*, et devient dans les trois cas le signe du génitif. Ce *r* de liaison sert également au datif, marqué par le suffixe *i*, dans *gaiztakeriari* (ligne 2), et dans *berari* (ligne 9). Ce même *r* d'euphonie se retrouve encore dans le premier mot de notre texte, *nere*, lequel est pour l'organique *ni-r-en* ou *ne-r-en*, de moi (cfr. gr. μου, de moi, mes, ma, mon, pour le procédé grammatical); *ni* en basque est le pronom de la première personne, comme *ni* est en chinois la perpétuelle indication de la seconde. Ce *ni*, je, fait au datif *ni-r-i*, à moi, comme *gu*, nous, fait au datif *gu-r-i*, à nous, comme *a*, lui (Biscaye), et le, donne au datif *a-r-i*, à lui, au, qu'il faut rapprocher du génitif *a-r-en* (ligne 10).

Dans *maiteak* (l. 1), *ateak* (l. 2), *andiak* (l. 8) et *santuak* (l. 11), on remarquera que le pronom-article *a* suivi du *k* sert à former le pluriel, si bien que *ak* équivaut à *les*. Cet *ak*, signe du pluriel, n'est jamais accentué ; il l'est toujours au contraire quand il est employé comme pur substitut de *a*, comme dans le singulier *gizon-àk* pour *gizon-a*, l'homme (avec *ak* chanté, accentué), tandis que la seconde syllabe de *gizon*, homme, est la seule chantée dans *gizon-ak*, les hommes. Jamais les Basques n'écrivent ces accents.

Notre texte comprend six noms abstraits en *te* ou *tze*, véritables infinitifs dont le locatif, obtenu à l'aide du suffixe *n* (en, dans), sert à former le verbe périphrastique. Ainsi, *emate*, donation, le donner, devenu *ematen*, en donation, en acte de donner, formera *ematen du*, il l'a en acte de donner, il donne. Ce *du* est la 3e personne du singul. du présent de l'indicatif du verbe avoir, racine *u* ; le *d* préfixé à cet *u* est à la fois un pronom (le, cela), complément direct du verbe, et le signe permanent du présent, comme on peut le voir plus haut, p. 386. En dehors du nom *emate*, le donner (ligne 10), les cinq autres formes infinitives sont *iste* syncopé de *ichitze*, le fermer (l. 2); *jakite*, le savoir (ligne 4), dont la racine *aki* est conjuguée plus haut, p. 386 : *d-aki-t = le-savoir-je*, je le sais, *t* représentant le sujet de la 1re personne, et *d* jouant le double rôle que nous lui avons reconnu tout à l'heure dans *d-u*=le-avoir-(il), il l'a (1); *ezagutze*, le connaître (ligne 6); *egite*, le faire (ligne 10); *gordetze*, l'abstention (ligne 13).

Dans *Jaun-goiko-ak*, le seigneur suprême, Dieu, *Jaun*, seigneur, est une forme dialectique (Gipuzkoa) pour *Yaun*. seigneur. Tous ceux qui ont l'habitude de la phonétique espagnole reconnaîtront là le même phénomène que celui qu'on observe dans le passage du lat. *justus* à l'espagnol *justo* (avec la soufflante forte gutturale appelée la *jota*).

H. C.

(1) Le Basque ne sait pas dire : *je sais;* il dit : *je le sais* (dakit). On connaît l'habitude du Sémite, qui, à la 3e personne singul. de son parfait, ne met aucun représentant du pronom de la 3e personne; ainsi fait le Basque : *daki* (il) le sait, *du* (il) l'a, etc.

HOMO

Le latin *homo* n'a point trouvé jusqu'ici, à mon sens du moins, sa légitime interprétation.

Au moyen du suffixe -MAN, præditus, certains auteurs le rattachent au verbe simple BHU, exister, être. M. Pott, par exemple, dans la seconde et toute récente édition de ses *Etymologische Forschungen*, p. 1157, voit dans *homo* une forme participiale de ce verbe, tout comme dans φυόμενος.

L'homme serait dès lors « l'être par excellence ».

Je ne comprends point pourquoi M. Littré, dans son *Dictionnaire de la langue française*, au paragraphe étymologique du mot *homme*, p. 2037, dit, à propos de l'origine du vocable latin : « Bopp indique le sanskrit *bhûman*, créature, de *bhû*, être ; mais on aurait eu en latin *fumon*. » C'est là, me semble-t-il, avancer que le BH aryaque initial ne s'arrête jamais en latin à la forme *h*, mais arrive forcément à *f*; or, il est constant que si la plupart de ces BH deviennent *f* (futurus, fero, fari, farcio, famulus, forare, fluo, flare, frater, folium, etc.), un certain nombre d'entre eux s'arrêtent à la forme *h*, intermédiaire, ainsi qu'il a été remar-

qué au troisième fascicule de cette publication, p. 296, entre BH et *f*. De ce nombre je citerai *horda*, prægnans, qu'il faut bien rattacher à BHṚ, porter; puis *mihi*, évidemment pour MABHYAM, cf. zend *maibyô*.

Les partisans de la classification de *homo* sous BHU n'ont donc point à s'occuper de cette objection. Mais il en existe une autre, et celle-ci purement philosophique, dont ils ne peuvent évidemment se débarrasser.

Jamais, au grand jamais, cette conception de l'homme, dernier mot d'une production naturelle, but suprême d'une création, n'est sortie du cerveau des premiers Aryas. Cet injustifiable sentiment d'égoïsme a beau, à l'heure qu'il est, donner le change sur sa véritable portée, il n'en est pas moins vrai qu'aux yeux de nos premiers pères linguistiques l'ordre naturel des choses n'admettait point cette position en cause finale de l'espèce humaine. Il est incontestable que les Aryas, naturalistes à outrance, unifiaient en un tout unique la série des phénomènes, et ne songeaient en aucune façon à se décerner le sentimental brevet d'exaltation dont les gratifierait le BHUMAN en question.

Quoi qu'il en soit, qu'on incline ou répugne à cette objection, il en existe une autre, simplement linguistique, laquelle doit irrémissiblement s'imposer.

Je veux dire l'existence d'un vocable gotique *guman* (c'est le thème), lithuanien *z'mun* (id.) (1).

Quelques auteurs, comprenant l'impossibilité de détacher *homon* de *guman* et *z'mun*, ont rangé ces trois mots sous une racine GHAM.

Ainsi, M. Aug. Fick (*Wœrterbuch der indogerm.*

(1) On sait que le GH aryaque est représenté en lithuanien soit par *g*, soit par *ʒ'*; ce dernier, que l'on transcrit encore par un *ʒ* surmonté d'un point, a la valeur auditive du *j* français.

Grundsprache, p. 64), rétablit, d'après *homon*, *z'mun* et *guman*, un thème aryaque « ghaman », qu'il rapproche de « ghamâ, gham », terre, également restitués par lui.

M. Ernst Schulze, dans son *Gothisches Wœrterbuch* (1867), au mot *guma*, dit : « χθών, χθόνιος est le latin *hu-* « *mus,* auquel *homo* se rapporte, tout comme à χθών se « rapporte χθόνιος, de terre, fait de terre, terrestre. Mais il « semble que *guma* soit allié avec *goma* palatum, parce que « la terre est tenue, tout comme le ciel, pour bâiller. »

M. Curtius, *Grundzuege der griech. Etymologie*, p. 180, au commentaire du numéro 183, rapproche *homo*, *guma* de *humus*, χαμαί (locat.), zend *zem* (thème), terre, lesquels supposent le GHAM dont nous parlions.

Dans le premier tome des *Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung*, p. 397 *ss*, M. Schleicher est formel : La même racine GHAM, qui donne au lithuanien *z'mun*, au latin *homon*, au gotique *guman*, donne encore « bildet nun... auch » au latin *humus,* à l'esclavon litur. *zemia*, terre, au zend *zao*, etc..... De cette racine, dit le savant professeur d'Iéna, « a été formé, au moyen du suffixe *-an*, un mot si- « gnifiant *homme* en latin, lithuanien et germain, puis, par « différents suffixes des vocables signifiant *terre* dans le plus « grand nombre des idiomes indo-européens. ».

M. Lorenz Diefenbach (*Vergleich. Wœrterbuch der gothischen Sprache*, II, p. 418), déclare se ranger à la dernière opinion de Bopp : *guma* et *homo* n'ont de commun que le suffixe *man;* quant au radical, le mot latin indique « *bhû* », le vocable germanique « *jan* » (lisez GA).

Cette dernière façon de voir est manifestement insoutenable : elle a deux torts immenses, le lien de *homo* à BHU, sa séparation d'avec *guma*.

Pour en revenir à GHAM, il faut évidemment reconnaître une racine ainsi apparente, et sous laquelle se rangent *hu-*

mus, le locat. χαμαί, le thème zend *zem*, l'esclav. liturg. *zemja*, etc. (1).

Mais à cette racine je me garderai bien de rattacher *homon*, *guman*, *z'mun*.

C'est au latin *femina* que je dois l'explication que l'on va lire de *homo*.

On le sait, *femina* ne signifie que « la nourrice, » et est allié au sanskrit *dhâtrî*, nourrice, mère, au grec θηλή, sein, à *filius filia*, nourrisson, à *fello*, je suce, au gotique *daddja*, j'allaite.

En présence de cette qualification de « nourrice » appliquée à la femme, est-il étonnant que l'homme ait reçu celle de « procréateur », mais procréateur au sens brutal du mot?..

Je pense qu'il n'y a rien là que de très naturel, et classe dès lors *homon*, *guman* sous le verbe simple GHU, répandre, arroser.

Est-il nécessaire de rappeler le grec χέϝω, je verse, χυτὸς, versé, répandu ; le latin *fundo*, *fusus* pour **fudtus* (2), *futilis*, *fons* pour *fonts* ; le gotique *giutan*, verser?

Ainsi, dans *homon*, *guman*, *z'mun*, c'est au moyen du suffixe -MAN, præditus, qu'aurait été individualisé GHU ; le thème aryaque eût été GHUMAN, au nominatif GHUMANS, c'est-à-dire en latin *homo* pour **homons* (3), en gotique

(1) Ce GHAM a-t-il le sens de *porter?* cela ne serait pas impossible. Dans ce cas se rangerait ici le sanskrit *kṣam* terre, à côté de *kṣam* porter, *kṣantṛ* patient. — Quant à *Kṣ* sanskrit, provenant de GH, on peut se rappeler *tṛkṣâmi* je cours, à côté du got. *thragja*,, du grec τρέχω : ou encore *pakṣas* aile, *pakṣin* oiseau, à côté du got. *fugls*, du latin *nasser* pour *pac-ser*, pour *pag-ser*, pour *pag-ter*.

(2) Comparez *lusum* pour **ludtum*, *tonsus* pour *tondtus*, etc.

(3) C'est ainsi que *pulmo* (pour **plumo* pour **pnumo*), *Rumo*, ancien nom du Tibre, *sermo*, etc., offrent une terminaison *mo*

guma pour **gumâ* pour **gumans* (Voir Schleicher, *Compendium*, § 113, 2); à l'accusatif GHUMAN*am*, c'est-à-dire en latin *hominem* pour **homonem*, avec *i* pour *o* devant *n* (*ibid.* § 52), en gotique *guman* (*ibid.*, § 249), etc.

La signification de ce dérivé n'a, sans aucun doute, rien de fort délicat; mais sa brutalité dénuée d'artifice est toute naturelle et trouve dans notre système linguistique de nombreuses analogies.

Lorsque nous nous servons, par exemple, du mot « verrat », nous ne faisons que désigner le porc par la qualification de l'engendreur par excellence : le latin *verres* pour **verses* appartient, en effet, à la racine WṚS, couler, d'où le sanskrit *vṛṣas*, mâle, taureau, *vṛṣalas*, cheval entier, étalon, *vṛṣnis*, bélier. La notion de virilité n'est point autrement rendue dans le système indo-européen que par la prise sur le fait de la fonction masculine. Les vocables ἄρσην (d'où par assimilation ἄῤῥην), et ἔρσην, mâle, homme, en zend *arṣan*, indiquent la racine ṚS couler, d'où le sanskrit *ṛṣabhas*, taureau. Le sanskrit *mêṣas*, bélier, est parent de *mêṣâmi*, je répands, je verse. Le porc, dont on a déjà ci-dessus une dénomination, ne s'appelle-t-il pas également σῦς ὗς, *sus*, c'est-à-dire le procréateur par excellence, du verbe SU, répandre, d'où le sanskrit *sunômi*, j'exprime, j'extrais, *savâmi*, j'enfante, *sutas*, *sutâ*, *sutam*, enfanté et exprimé, *sutin*, qui est père, *sûnas*, *sûnâ*, *sûnam*, né, enfanté, *sûnus*, fils (dont la formation est présentée ci-dessus, p. 177, au deuxième fascicule de ce tome); le grec ὑιός, pour **ὑνιός*, **ὕνϝός*, **συνϝός* *(ibid.)*, ὕει, il pleut, etc.

pour *mon-s*. Le fait est d'ailleurs régulier et ne se présente point seulement pour les thèmes en *mon*-MAN. Par exemple, *ratio*, *natio*, *ordo*, *valetudo*, *cardo*, *turbo*, *grando*, *virgo* subissent le même traitement.

J'arrive à une objection qui ne manquera pas assurément de traverser l'esprit du lecteur :

« Vous vous attachez à *homo*, *humanus*, mais que faites-vous des vieilles formes *hemo*, *hemonus?* »

Il faut avouer que si le latin ne possédait que ces formes antiques, la valeur de la présente étude serait quelque peu atteinte. En effet, il n'y a point de *e* latins provenant de U primordiaux.

Mais je m'adresse aux sources elles-mêmes, et puis affirmer, documents en mains, que cette idée, communément reçue d'une précession de *hemo* sur *homo*, est privée de tout fondement. Il est aisé de relever le témoignage des anciens : « Vetustissimi tamen etiam *homo, homonis* declinaverunt » *Priscus*. Bien mieux encore, Priscianus nous enseigne que l'antiquité usait de *humo* pour *homo :* « huminem pro hominem. » On lit au *Glossarium Italicum* de Fabretti (1) : « In chartis lucensibus an. 753 *ipsi hemines*, et an. 763 « *homenis*. »

Ainsi, les auteurs nous apprennent qu'aux temps les plus anciens on usait à la fois de *humo*, *homo*, *hemo*, et voici que les monuments les plus reculés ne nous offrent *hemo* qu'après *homo*.

Quoi qu'il en soit, la différence d'âge entre ces deux formes serait-elle abandonnée, il n'en est pas moins certain qu'un très vieil *humo* a existé : celui-ci fut le direct et pur représentant du vocable aryaque.

En ce qui concerne le rapprochement dont il était question plus haut, de *homo*, homme, et *humus*, terre, on sait qu'il était déjà courant chez les anciens : etiamne *hominem* ap- « pellari, quia sit *humo* natus? » *Quintilien, Instit. orat.*,

(1) Turin. Fascicule IV, p. 571.

I, 6,34. Le célèbre grammairien accompagne au surplus son point d'interrogation par une pensée fort élémentaire : « Quasi vero non omnibus animalibus eadem origo ! » — La critique du commentateur *(Édition Lemaire)* sur ce passage de Quintilien est excessivement curieuse, et le lecteur n'en prendra point connaissance sans intérêt. On peut encore, toujours sur ce rapprochement de *homo* et *humus*, consulter le passage déjà cité des *Etymol. Forschungen* de M. Pott.

Je termine par une considération sur la différence de sens qui distingue les deux vocables gotiques *manna* et *guma*.

Le premier, si fréquent dans la traduction gotique des livres sacrés des Juifs et des Chrétiens, n'est jamais employé que dans une expression générale. J'ai tenu à faire ici un rigoureux et complet dépouillement. On n'a, pour contrôler l'exactitude de mes citations, qu'à se reporter à l'une des nombreuses éditions de Wulfila.

MATTHIEU. — L'homme ne vit pas seulement de pain, IV 4 ;
Que votre lumière luise devant les hommes, V 16 ;
Celui qui... aura ainsi enseigné les hommes, *ibid.* 19 ;
Ne faites point votre justice devant les hommes, VI 1 ;
Pour être honorés par les hommes, *ibid.* 2 ;
Pour être vus par les hommes, *ibid.* 5 ;
Si vous avez remis aux hommes leurs péchés, *ibid.* 14 ;
Si vous n'avez pas remis aux hommes, *ibid.* 15 ;
Pour donner à croire aux hommes qu'ils jeûnent, *ibid.* 16 ;
Lorsque tu jeûnes ne te montre pas aux hommes, *ibid.* 18 ;
Quel est l'homme d'entre vous qui....., VII 9 ;
Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, *ibid.* 12 ;
Semblable à l'homme insensé qui....., *ibid.* 26 ;
Je suis un homme soumis à un pouvoir, VIII 9 ;
Le fils de l'homme n'a pas où....., *ibid.* 20 ,

Les hommes admirèrent, *ibid.* 27 ;
Le fils de l'homme a le pouvoir de....., IX 6 ;
Qui a donné un tel pouvoir aux hommes, *ibid.* 8 ;
Il vit un homme, *ibid.* 9 ;
Un homme muet, *ibid.* 32 ;
Qui me confessera devant les hommes, X 32 ;
Qui me niera devant les hommes, *ibid.* 33 ;
Je suis venu séparer l'homme d'avec son père, *ibid.* 35 ;
Ennemis de l'homme, *ibid.* 36 ;
Un homme vêtu mollement? XI 8 ;
Le fils de l'homme est venu, *ibid.* 19 ;
Voici un homme glouton, *ibid.* 19 ;
Le fils de l'homme sera livré, XXVI 2 ;
Je ne connais point cet homme, *ibid.* 74 ;
Qu'il ne connaissait point cet homme, *ibid.* 72 ;
Un homme riche, XXVII 57.

MARC. — Un homme possédé de l'esprit immonde, I 23 ;
Aucun homme ne...., II 22 ;
Le Sabbat a été fait pour l'homme, non l'homme pour le Sabbat, *ibid.* 27 ;
Le fils de l'homme, *ibid.* 28 ;
Un homme ayant une main desséchée, III 1 ;
Il dit à l'homme ayant une main....., *ibid.* 3 ;
Aucun homme ne peut....., *ibid*, 27 ;
Leurs péchés seront remis aux fils des hommes, *ibid.* 28 ;
Si un homme jette....., IV 26 ;
Un homme possédé de l'esprit immonde, V 2 ;
Aucun homme ne le pouvait dompter, *ibid.* 4 ;
Sors de cet homme! *ibid.* 8 ;
Les préceptes des hommes, VII 7 ;
La tradition des hommes, *ibid.* 8 ;
Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans l'homme.....; mais ce qui sort de l'homme, *ibid.* 15 ;

Tout ce qui du dehors entre dans l'homme, *ibid.* 18;
C'est ce qui sort de l'homme qui souille l'homme, *ibid.* 20;
Du cœur des hommes procèdent...., *ibid.* 21 ;
Et souillent l'homme, *ibid.* 23;
Il ne voulut qu'aucun homme le sût, *ibid.* 24;
Je vis les hommes....., VIII 24;
Que disent les hommes que je suis, *ibid.* 27;
Il faut que le fils de l'homme....., *ibid.* 31;
Mais à celles des hommes, *ibid.* 34;
Que servira à l'homme de...., *ibid.* 36;
Que donnera l'homme en échange de..... *ibid.* 37;
Le fils de l'homme le confondra, *ibid.* 38;
Lorsque le fils de l'homme sera ressuscité, IX 9;
Il est écrit du fils de l'homme, *ibid.* 12;
Le fils de l'homme sera livré aux mains des hommes, *ibid.* 31 ;
Que l'homme ne sépare ce que....., X 9 ;
Le fils de l'homme sera livré, *ibid.* 33;
Le fils de l'homme n'est pas venu pour....., *ibid.* 45;
Aucun d'entre les hommes, XI 2;
Venait-il du ciel ou des hommes? *ibid.* 30;
Si nous avions dit : Des hommes....., *ibid.* 32;
Ils verront venir le fils de l'homme, XIII 26;
Un homme portant une cruche d'eau, XIV 13;
Le fils de l'homme sera livré, *ibid.* 41 ;
Vous verrez le fils de l'homme, *ibid.* 62;
Je ne connais point cet homme, *ibid.* 71 ;
Cet homme était vraiment le fils de Dieu, XV 39.

LUC. I 25 — II 14, 25, 52 — III 14 — IV 4, 33 — V 8, 10, 18, 24 — VI 5, 6, 8, 22, 31, 48 — VII 8, 31, 34 — VIII 29, 33, 35 — IX 22, 25, 26, 38, 44, 56, 58 — XIV 16, 24, 30 — XV 4, 11 — XVI 1, 15, 19 — XVII 22, 24, 26, 30 — XVIII 4, 8, 10, 11, 31 — XIX 7, 10, 12, 21, 30 — XX 6, 9.

Jean. vi 14, 53, 62 — vii 23, 46, 51 — viii 40, 44 — ix 1, 4, 11, 16, 30 — xii 23, 34, 43 — xiii 31 — xviii 14, 17.

Dans les Épîtres :

Aux Romains. — vii 1, 24 — ix 20 — xii 18.

Ire aux Corinth. — i 25 — iv 3, 9 — vi 7 — ix 8 — xi 28 — xiii 1 — xv 19, 21, 32, 47.

IIe aux Corinth. — iii 2 — iv 2, 16 — v 11 — xii 2, 3.

Aux Galates. — i 1 — i 1 — ii 6 — vi 7.

Aux Éph. — iii 5 — iv 8, 14, 22, 24 — v 29.

Aux Philipp. — ii 7 — iii 5.

Aux Coloss. — i 28 — ii 16 — iii 9, 22, 23.

Ire aux Thessal. — ii 13, 15 — iv 8.

IIe aux Thessal. — ii 3 — iii 2.

Ire a Timothée. — ii 4, 5 — iv 10 — v 24 — vi 5, 9, 11, 16.

IIe a Timothée. — ii 2 — iii 2, 8, 13, 17.

A Titus. — i 14.

Dans l'Ancien Testament :

Deutéronome. — viii 3.

Psaumes. — lxviii 19.

Isaïe. — xxix 13.

Daniel. — vii 13.

Il est facile de s'assurer que sur les 215 ou 220 passages où se trouve employé *manna*, ou quelqu'un de ses dérivés, la signification du mot « homme » est absolument générale (1). Lorsque, par exemple, Jésus proclame qu'il vient séparer l'homme d'avec son père, soulever la fille contre sa mère et apporter le glaive dans le monde, *homme* évidemment emporte une signification universelle ; de même lorsqu'il

(1) On peut dépouiller également le court commentaire sur le quatrième évangile.

témoigne aux disciples l'inquiétude de savoir ce que les hommes pensent de lui. L'expression « fils de l'homme » ne donne encore à entendre dans le second de ses éléments qu'une acception éminemment large (D. F. Strauss. *Nouvelle Vie de Jésus;* traduct. Nefftzer et Dollfus, 2e éd., I, 295 *ss.*—Baur, dans la *Zeitschrift fuer wiss. Theol.*, III, 274 *ss.*)

Quant à *guma*, on ne le rencontre que très rarement. Dans les quatre exemples que voici il ne qualifie manifestement que la part masculine de l'espèce humaine :

Hvazuh guma*kundaizê... veíhs fraujins haitada* omne masculinum... sanctum domino vocabitur ; Luc, II, 23;

Nist guma*kund nih kvinakund* non est masculus neque femina ; Gal. 3, 28 ;

Gumein *jah kvinein gatavida guth* masculum et feminam fecit eos deus ; Marc, X, 6 ;

Aiththau hva kannt, guma, *thatei kvên theina ganasjais* aut unde scis, vir, si mulierem salvam facies? Ire aux Corinth., VII, 16.

Je ne pense point qu'il faille, dans deux autres passages des livres juifs et chrétiens, où *guma* affecte un sens général, voir autre chose qu'une application inexacte de ce vocable.

L'un de ces passages est tiré de Luc, XIX, 2 : *Jah sai,* guma *namin haitans Zakkaius...* et ecce vir nomine Zacchæus.

L'autre emploi irrégulier est dans Néhémias, V, 17 : R *jah* N gumanê... centum et quinquaginta viri.

Au surplus, Wulfila donnant ici *guma* pour *manna*, n'encourt qu'une demi-responsabilité. Son tort a été d'être trop fidèle au texte qui porte en grec ἀνὴρ et ἄνδρες, en latin *vir* et *viri*. C'était ἄνθρωπος et *homo* que le texte lui devait présenter, comme dans ces versets complétement comparables Matth. IX 9 — *ibid.* 32 — XXVII 57 — Marc III 1 — V 2, *etc.*

D'où vient maintenant qu'en latin *homo*=*guma* est précisément réservé à l'acception générale?...

Uniquement de ceci : les Latins avaient perdu l'équivalent du *manna* gotique.

Il leur fallut sacrifier au concept universel et vulgaire soit *vir*, soit *homo* : c'est à ce dernier qu'ils donnèrent tort. Quant au gotique, possédant *manna* à côté des équivalents rigoureux de *vir* et *homo*, à savoir *vaír* et *guma*, il peut conserver à ces deux derniers leur portée naturelle.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, c'est à la signification de *femina* que je dois mon interprétation de *homo*. J'espère pour elle un bienveillant accueil de la part des juges compétents; au surplus, et ainsi qu'on peut le voir au troisième fascicule de cette publication, p. 274, elle a déjà trouvé en M. Chavée un approbateur : ce n'est point pour son avenir une mince recommandation.

Abel Hovelacque.

ÉTUDES VÉDIQUES

A côté d'Indra, dont j'ai fait la monographie dans nos précédents fascicules, Parjanya, de tous les dieux védiques, est celui qui vient se placer le premier. Bien des caractères sont communs à ces deux divinités, et quoique certains textes, quoique certains théologiens et commentateurs hindous constatent une différence entre Parjanya et Indra, on est cependant tenté, sinon de les confondre, au moins de croire celui-ci plus ou moins issu de celui-là. Tous deux président à la pluie, tous deux sont armés de la foudre, tous deux se manifestent dans l'orage, tous deux sont accompagnés des Maruts, tous deux enfin sont des dieux du ciel ou plutôt de l'atmosphère. Si d'une part ils se ressemblent, ils ont d'autre part des différences sensibles. En premier lieu, Parjanya, dont il est souvent fait mention incidemment dans les hymnes du Rig-Véda, n'est réellement et spécialement invoqué que dans quatre hymnes, le 83e du ve Mandala, et les 101, 102 et 103e du VIIe Mandala du Rig-Véda, et dans un hymne splendide de l'Atharva-Véda, le 15e du IVe Mandala. Indra, au contraire, possède à lui adressés des hymnes en quantité considérable. Ce n'est pas que Parjanya soit une divinité inférieure ; il est, au contraire, placé au premier rang ; mais il est vieux, il appartient à un autre âge, et lors de la ré-

cension des Védas, Indra accapara les prières qu'on commençait à oublier d'adresser au Dieu créé par l'aspect d'une nature qu'on n'avait plus sous les yeux, par des besoins qui n'étaient plus les mêmes que ceux des ancêtres.

Bien qu'ils soient invoqués tous les deux comme dieux de la pluie, la légende ne décrit pas de même leur façon de répandre l'eau bienfaisante sur la terre. Tandis qu'Indra combat Ahi, le serpent ravisseur des vaches célestes, c'est-à-dire des eaux, et les délivre, le vieux Parjanya parcourt avec fracas l'atmosphère, porté par un nuage, et mugissant comme un taureau, il verse sur le sol un liquide fécondant, ou bien il fait couler la pluie contenue dans une outre énorme qu'il a en sa possession. Parjanya n'en est pas moins belliqueux, il commande les escadrons des Maruts, vents de la tempête ; il frappe de sa foudre les méchants et les impies, par conséquent les ennemis des Aryas ; il fait éclater les arbres sous ses coups, il les embrase. Dieu bruyant, tapageur, un peu brutal, il appartient par tous ces côtés à la fin de l'ère fétichiste, c'est ce qui explique encore sa déchéance à l'époque où le polythéisme védique se constitua. La forme principale sous laquelle il est adoré est une preuve de plus de son antiquité et de son caractère de fétiche, car c'est un taureau puissant qui le représente. On conçoit aisément que les premiers Aryas, dans ces temps d'une antiquité incalculable où, sauvages encore, peut-être dénués de la connaissance des métaux, peut-être même sans animaux domestiques, durent, selon les lois de l'esprit humain, chercher la cause qui faisait mugir horriblement le nuage noir. Cette nuée affreuse, s'élevant sur l'horizon des steppes où coulent l'Oxus et le Yaxartes, précédée par les cris, les sifflements des vents impétueux sortis des gorges de l'Altaï, du Bolor ou de l'Himalaya, cette nuée obscure s'avançant lourdement, mais avec une rapidité telle que nul ne peut éviter ses atteintes, cette nuée

effrayante se déchire bientôt, elle pousse des rugissements épouvantables, elle verse des torrents de son sein, et elle ne cesse de parcourir la voûte céleste; bientôt elle s'éloigne, et sur la terre altérée les plantes desséchées relèvent la tête, les arbres languissants se raniment, les mares et les ruisseaux, où l'on ne trouvait naguère qu'un sable aride, se remplissent, la nature entière revient à la vie dans ces vastes plaines que ravagent, soit le vent glacial du nord, soit l'ardent souffle qui vient des déserts salés de la Perse. Dans ces temps-là erraient d'immenses troupeaux sauvages; la faune était à peu près la même qu'aujourd'hui; l'éléphant, relégué dans l'Inde, ne parcourait plus l'univers sous la forme de ces espèces gigantesques, de ces mammouths que la Sibérie conserve dans ses glaciers, et que des hommes dessinaient en France; nul des animaux étranges de l'époque quaternaire n'a été soupçonné par les Richis qui parlent toujours d'animaux vivants encore aujourd'hui dans la zone tempérée où se trouve l'Arye. Or, parmi les grands mammifères de la faune védique, le taureau n'est-il pas le plus redoutable et le plus utile en même temps? Sauvage, c'est une vraie bête féroce : il court avec impétuosité sur le passant inoffensif, il mugit, il écume, il frappe. D'autre part, il ne vit pas seul, il a un troupeau autour de lui; d'une puissance génératrice considérable, il est bientôt entouré d'une nombreuse famille, qui offre au chasseur une proie abondante. Domestiqué, il n'est guère moins redoutable; sa force n'est point affaiblie, ses mœurs sont peu modifiées, surtout dans les vastes troupeaux des peuples pasteurs. Voyez aujourd'hui les *manadas* de l'Amérique du Sud; ces bestiaux ont des maîtres, mais ils ne sont pas apprivoisés. La nuée orageuse ressemblait donc, pour les anciens Aryas, à un taureau par son aspect terrible et par ses actes bienfaisants.

La date si reculée que j'assigne au culte de Parjanya est-

elle bien exacte, me dira-t-on? Sans m'appuyer seulement sur ce que l'on trouve le nom de ce dieu sous les formes *perkons* chez les Celtes, *perkunas* chez les Lithuaniens et *perun* chez les Russes, ce qui fait remonter ce culte aux temps antérieurs à l'émigration, je dirai que, malgré les interpolations évidentes qui se trouvent dans les hymnes adressés à Parjanya, on trouve dans ces mêmes hymnes les vestiges d'un ancien état social et surtout les souvenirs d'une antique patrie.

Les désirs qu'on le prie de satisfaire sont tout à fait ceux d'une population pastorale. Il y a bien encore du sentiment agreste dans les invocations à Indra, mais il n'est pas aussi naïf que dans les prières à Parjanya. On demande de l'eau pour désaltérer les vaches, on demande de l'eau pour que croissent les herbes, nourriture des bestiaux. On demande bien aussi à Parjanya de frapper les Raksasas et les impies, mais ce n'est qu'en passant. L'essentiel est l'eau ; l'eau sans laquelle on ne pourrait vivre, l'eau qui va peut-être inonder la contrée et rendre égales les hauteurs et les vallées, l'eau qui va couler dans les frais ruisseaux en gazouillant et en faisant pousser le gazon sur sa route, l'eau enfin qui permettra de traverser les déserts, les vastes plaines où l'on pourra trouver les citernes remplies.

Quelle région a pu inspirer ces pensées, ces demandes ? N'est-ce pas un vaste pays plat, propice à l'élève des troupeaux et voisin de déserts, facilement changé en désert lui-même? On voit que les cours d'eau y débordent aisément, qu'ils s'étendent de tous côtés avec facilité, que par conséquent leur direction n'est pas bien constante.

Les divers lits de l'Oxus, ses deux embouchures, l'une obstruée dans la mer Caspienne, l'autre encore ouverte dans la mer d'Aral, répondent assez à ces caractères géographiques. Les vastes prairies, si facilement desséchées, des step-

pes de la Bactriane, demandent encore aujourd'hui les ondées orageuses pour boire la vie et produire leurs plantes. Les déserts surtout qu'il faut traverser à la faveur d'un orage qui a rempli les mares et alimenté les citernes, se trouvent précisément dans l'Asie centrale. C'est donc là que vécurent les premiers Aryas, c'est donc là qu'est né le dieu Parjanya.

Dans le mythe d'Indra, au contraire, nous voyons mentionnée une nature nouvelle, des climats torrides, à qui des forces surnaturelles, c'est-à-dire inconnues, des démons ravissent périodiquement les eaux, et qu'un dieu ne peut leur rendre qu'après un combat, autrement dit le commencement de la mousson ; là, sans cesse, les eaux retombent dans de vastes fleuves au cours rapide, tels que ceux du Sapta-Sindhou.

On le voit, la conception génératrice des deux divinités est clairement différente. Indra est l'entité divine qui préside à la pluie et qui est armée du tonnerre, tandis que Parjanya est l'entité divine qui préside à l'orage et qui produit la pluie. Peut-être Indra vient-il de *sınd*, couler ; Parjanya, lui, vient d'une racine *sphrg*, tonner, bruire, en gr. σφαραγέω.

Mais lorsque le polythéisme védique se constitua, Indra l'emporta ; il représentait le dieu atmosphérique des contrées tropicales. Bien que repoussé au second rang, Parjanya ne fut pas mis de côté : c'était l'esprit du nuage orageux, le fils de *Dyaus* et de *Pṛthivî*, du ciel et de la terre, selon la cosmogonie védique si voisine de la cosmogonie d'Hésiode. Son fils était l'éclair, une des formes d'Agni. Il était le fabricateur du Sôma, puisqu'il produisait la pluie, ce liquide vivifiant. C'était le dispensateur de la vie, « puisque, comme le dit *Sayana*, le commentateur védique, par la pluie croissent les plantes et les arbres, et c'est de ceux-ci que vient la nourriture. » Aussi portait-il le nom d'*Asoura*, ce vieux nom divin, ce vieux nom béni dont les brahmanes ont fait un nom

de démon, et dont les mages ont fait un nom de dieu, *Ahoura-Mazda* (Ormuzd). Cette vieille épithète, qu'on retrouve dans l'*Esus* des Gaulois, appartenait à Parjanya surtout, car il était en même temps celui qui est plein de vie ou de souffle vital, et celui qui dans les nuées profondes est accompagné des vents puissants qui sont comme les chevaux qui traînent son char nébuleux. Constatons en passant que la scission entre les Iraniens et les Hindous n'appartient pas à l'histoire selon les traditions, et que les hymnes où l'épithète d'*Asoura* est accolée dans un même sens respectueux à celle de *Deva* doivent être bien anciens, puisque ni l'une ni l'autre n'étaient encore excommuniées par les deux fractions aryaques de l'Asie.

Mais toutes ces considérations s'appliquent à un polythéisme déjà avancé, tandis que Parjanya, et c'est là son côté le plus intéressant, est le témoin d'une phase antérieure de l'esprit humain, phase intermédiaire entre le fétichisme et le polythéisme. Parjanya est surtout, je tiens à le répéter, la divinisation du nuage orageux. Il l'habite, il le dirige comme un cocher dirige son char ; il en est revêtu au point que ses adorateurs l'appellent son corps. C'est là, au milieu de la nuée, qu'il a ses outres et ses amphores qu'il épanche sur la terre avec fracas. Voilà son véritable aspect. Il a été taureau fécondant ; il est nuage aussi, à telles enseignes que son nom plus tard signifia nuage et non pluie, comme d'aucuns l'ont traduit. Maint passage du Rig-Véda contient le nom de Parjanya, non plus employé comme celui d'une divinité, mais dans le sens plus matériel de nuage. « *Pra parjanyam îraya vṛṣṭimantam...* — Envoie le nuage qui donne la pluie, » dit le 98e hymne du xe Mandala du Rig-Véda, par exemple. De son côté, le commentateur Sayana est explicite sur ce sujet, et dans ce sens, Parjanya est le dieu des nuages ; il les rassemble, il les disperse, il les dirige où il lui

plaît, comme un pasteur le fait avec son troupeau. Il est appelé *nabhasvân*, plein de nuées. Mais comme son emploi principal est la production de la pluie, il porte aussi les noms de *miḍhvân*, le pluvieux, de *vṛṣṭimân*, celui qui donne la pluie, d'*udanimân*, d'*abdimân*, celui qui donne de l'eau, de *vṛṣâ*, le verseur, de *catavṛṣṇyah*, de *bhûridhâyâh*, celui qui donne la riche boisson, etc., selon que les cite M. Buhler dans sa remarquable et savante étude sur Parjanya (*Orient und Occident*, Gottingue 1861).

Je l'ai dit plus haut, le changement de résidence, les progrès de la race aryaque en Asie firent délaisser le culte de Parjanya. Mais il ne faut pas non plus croire qu'il fut si vite oublié. L'hymne de l'Atharva-Véda, qui lui est adressé, est d'une beauté et d'une grandeur poétiques de premier ordre, surtout dans ses premières strophes. L'hymne 102 du VIIe Mandala du Rig-Véda contient dans ses trois versets tout le culte du dieu et toute sa théologie : « Celui qui fait les rejetons des plantes, des vaches, des juments et des femmes, c'est Parjanya, » et c'est lui qui donne à manger. Enfin, l'hymne le plus beau, le plus puissant, le plus antique est, sans contredit, l'hymne 83 du Ve Mandala du Rig-Véda, celui que je vais traduire, afin de mieux dessiner encore la physionomie de ce vieux dieu des Aryas.

Qu'on n'oublie pas cependant que si Parjanya n'est pas *Dyaus* ou Ζευς, ou Jupiter, que s'il n'est pas Ahoura-Mazda, que s'il n'est pas Esus, que s'il n'est pas Indra, comme le premier cependant, il agite et domine les nuages et a la terre pour épouse, puisqu'il la féconde dans l'orage ; comme le deuxième et le troisième, il porte le titre d'Asoura et il donne la vie ; comme le dernier enfin il tient la foudre, fait couler les eaux et punit les méchants. Oui, Parjanya est l'égal de ces dieux, il est comme eux et autant qu'eux une divinité de l'atmosphère, et si peut-être il n'est pas leur père,

il est sans aucun doute leur prédécesseur, car il a conservé ses caractères de fétiche, sa théologie sauvage et primitive, tandis qu'eux appartiennent à une époque plus avancée et plus récente de la civilisation. Oui, Parjanya peut à bon droit être appelé le vieux dieu.

Voici maintenant, dans son entier, le plus beau des hymnes védiques adressés à Parjanya. C'est le 83e du ve Mandala. L'excellente transcription du Rig-Véda, donnée par M. Aufrecht dans les tomes VI et VII des *Indische studien* de M. Albrecht Weber, est aujourd'hui si répandue, que je me dispenserai désormais de la reproduire dans la *Revue*. Je me contenterai de donner la version latine littérale du texte sanskrit pour la faire suivre d'une traduction française dont elle sera en quelque sorte la justification.

TRADUCTION LATINE.

1. — Cum amore canta strenuum canticis istis, canta Parjanyam, adoratione venerare (eum) | mugiens taurus vivide-dans semen, inserit herbis germen.

2. — Dis- arbores fendit atque occidit Raksasos, omnis fremuit creatura voce-magni-vociferantis | etiam innocens commovetur coram-pluviorum-domino, quum Parjanya tonans occidit male-agentes.

3. — Rhedarius-veluti stimulo equos incitans, ab- nubes agit fluentes hic | e-longinquo leonis rugitu ex- tremescit quum Parjanya agit fluentem nubem.

4. — Pro- venti flant, volant fulgura, ex- plantæ germinant, aquas-fundit cœlum. | Potus omni creaturæ gignitur quum Parjanya terram semine-irrigat.

5. — Cujus præ opere terra sese inclinat, cujus præ opere subsiliens- grex augetur | cujus præ opere herbæ omniformes (nascuntur), ipse nobis, ô Parjanya, magnas felicitates dedito.

6. — Cœli nobis pluviam, ò Marutes, concedere-velitis, pro fluant irrigantis equi stillæ. | Huc isto cum- tonitru ad veni , aquas inpluere faciens , vitam-tribuens, Pater noster.

7. — Circum mugito, tona, prolem ad- dà, undis-pleno circum-vola in curru | utrem fortiter trahe dis-clausam, pendentem ; æquales sint elevationes (atque) valles.

8. — Magnum cadum sus- tolle, in- funde, eruere possint aquæ solutæ in medium | claro- fluxu cœlum terram (que) in- unda ; pulcher- potus sit vaccis.

9. — Quum, ò Parjanya, mugiens, tonans, occidis male-agentes | præ iste universus gaudet quiquidque terrâ super.

10. — Fudisti pluviam, ex nunc bene tene, fecisti deserta permeabilia quoque | produxisti herbas ad pastum, sic quoque a creaturis meritus es canticum laudis.

TRADUCTION FRANÇAISE.

1. — Avec amour chante le dieu fort dans ces hymnes, chante Parjanya, avec adoration vénère-le ; ainsi qu'un taureau mugissant qui répand à profusion sa semence, il donne aux plantes des rejetons.

2. — Il fait éclater les arbres, il tue les Raksasas ; toute créature frémit à la voix de cet être bruyant et immense. L'innocent lui-même est ému devant le maître de la pluie, quand Parjanya tonnant tue les méchants.

3. — Comme un cocher qui excite ses chevaux du fouet,

il dirige les nuées pour les faire couler ici. Comme au son lointain du rugissement du lion, on tremble quand Parjanya pousse la nuée pluvieuse.

4. — Les vents soufflent, les éclairs volent, les plantes poussent, le ciel se fond en eau. Chaque créature obtient à boire lorsque Parjanya arrose la terre de sa semence.

5. — Par son pouvoir la terre s'incline, par son pouvoir le troupeau bondissant s'accroît, par son pouvoir naissent les plantes de toute espèce ; donne-nous, ô Parjanya, de grands bonheurs.

6. — Accordez-nous la pluie du ciel, ô Maruts! Que les gouttes de la semence liquide de l'étalon céleste coulent sur la terre! Viens ici avec ce tonnerre, toi qui fais couler les eaux de la pluie, toi qui donnes la vie, ô notre Père!

7. — Mugis de tous côtés, tonne, donne-nous de la progéniture, vole partout sur ton char plein d'eau (le nuage). Traîne bravement ton outre ouverte, pendante ; que monts et vallons deviennent égaux.

8. — Soulève ton grand vase, verse, que les eaux puissent s'échapper dans l'atmosphère (la partie médiane du monde). Inonde d'un flot limpide le ciel et la terre ; les vaches auront une bonne boisson.

9. — Quand, ô Parjanya, tu immoles les méchants en mugissant, en tonnant, tout l'univers se réjouit, tout ce qui existe sur la terre.

10. — Tu as versé la pluie, maintenant retiens-la bien (?); tu as rendu possible le passage des déserts. Tu as produit les herbes des pâturages, ainsi tu as mérité l'action de grâce de toutes les créatures.

Girard de Rialle.

ANTHROPOLOGIE

ET

LINGUISTIQUE

LA PLURALITÉ ORIGINELLE DES RACES HUMAINES, DÉMONTRÉE PAR LA DIVERSITÉ RADICALE DES ORGANISMES SYLLABIQUES DE LA PENSÉE (1).

Mesdames, Messieurs,

Les chaires libres, comme celle où j'ai l'honneur de parler, possèdent sur les autres d'immenses avantages. Au point de vue de la culture générale, leur incontestable utilité, aussi bien que leur supériorité relative, me semble consister, pour une bonne part, dans la vulgarisation rapide et sincère des découvertes incessantes de la science contemporaine. Que de

(1) Qui dit « Revue » dit avant tout actualité, nouveauté, non-seulement en matière de livres, mais encore en matière d'enseignement oral. Voilà pourquoi nous reproduisons ici, dans sa forme familière, une leçon faite le 3 mars de cette année à la Société des Conférences de Paris.

vérités-lois ne sont entrées dans l'enseignement officiel que dix, douze, vingt ans et même plus, après leur irrécusable constatation dans le monde trop resserré des savants spéciaux ! Demandez, s'il vous plaît, aux Würtz, aux Berthelot et aux Moleschott combien de temps devra s'écouler encore avant que leurs admirables démonstrations de chimie organique occupent, dans l'enseignement de la physiologie élémentaire, cette large place qui leur est due. Et pour ne parler ici que de la création et des développements merveilleux de la science positive des langues, quel est l'homme lettré qui ignore avec quelle lenteur ont pénétré dans le domaine commun les découvertes les plus importantes de la philosophie indo-européenne? Qui me dira quand notre École normale, cette pépinière célèbre de professeurs d'humanités, voudra bien apprendre à ses élèves comment il faut étudier à la fois, par la méthode comparative et rigoureusement phonologique, le grec et le latin, l'anglais et l'allemand, etc., dans l'unité de l'aryaque, leur source ou leur forme commune, et remplacer ainsi plus d'un vain jeu de mémoire par des analyses scientifiques, par le rétablissement des séries naturelles de dérivés sous chaque mot simple ou racine première, par le classement de ces racines elles-mêmes, etc.?

Mais il est un genre d'applications de la science des langues d'un intérêt beaucoup plus vif et non moins général : je veux parler des applications de la linguistique à l'ethnologie. Certes, l'anatomie et la morphologie humaine, aidées de l'archéologie et de la paléontologie, ont déjà beaucoup fait pour la science des races. Tout nous fait espérer que bientôt l'anthropologie forcera tous ces crânes étranges, qui abondent dans nos musées, à lui livrer les secrets des âmes dont ils ont protégé les organes nerveux. Mais, quoi qu'elle fasse, l'anthropologie ne trouvera jamais d'autres faits certains, contemporains des premiers développements de chaque race,

que les faits initiaux du langage, les monosyllabes premiers et irréductibles qu'on retrouve toujours avec des caractères incommutables au fond de chaque organisme syllabique de la pensée. Oui, dans ma conviction profonde, et vous verrez bientôt si cette conviction est fondée sur une véritable démonstration scientifique, la linguistique générale comparative jette sur les commencements des divers centres de formation de l'humanité une lumière inattendue, et parmi les problèmes qu'elle nous aide à résoudre, je place en première ligne celui du monogénisme ou du polygénisme primordial. Mais posons bien la question dans les termes les plus simples :

Y a-t-il dans l'humanité des races primitivement diverses, ou sort-elle tout entière d'un couple unique?

Et d'abord, que faut-il entendre par « race »?

J'entends ici par « race », une variété primitive de l'espèce homme, se perpétuant indéfiniment par la génération fonctionnelle à travers les temps et les lieux, sans jamais rien perdre de ses caractères distinctifs, tant qu'elle ne se mêle pas à d'autres races.

Cette définition donnée, je réponds à la question : Oui, il y a dans l'humanité des races primitivement diverses, et la création toute spontanée de parlers radicalement divers va prouver ce que j'avance.

Remarquez dès ce moment, je vous prie, que les langues ne s'étant pas faites toutes seules, mais étant les produits naturels d'autant de groupes d'individus à organisation similaire, vous pouvez vous passer la fantaisie d'admettre que les Syro-Arabes ont parlé jadis la langue des Aryas et *vice versâ* : il suffit pour ma thèse que cette unité organique, qu'on nomme le système lexique et grammatical des Sémites (Syro-Arabes), diffère essentiellement d'avec cette autre unité vivante qu'on appelle le système lexique et grammatical des peuples aryens ou indo-européens, pour que, la dualité des

effets bien établie, il en résulte forcément la dualité des causes ou des origines cérébro-mentales.

Eh bien ! point ne veux me borner au parallèle du parler sémitique et de la parole indo-européenne, bien que ce parallèle, vu l'état très avancé des études aryennes et syro-arabes, constitue la base de ma démonstration. Non, je citerai de temps à autre les faits les plus saillants de la morphologie des mots chinois, des mots mandéens, des mots basques, etc.; seulement, je le répète, ce sera toujours en manière de surcroît et comme pour faire mieux ressortir certaines différences radicales.

Le parallèle que je vais entreprendre a pour objet exclusif le langage analytique. Le langage expressif, par la variété infinie de ses timbres et de ses inflexions vocales, confine à la mélodie et échappe à la représentation graphique. Il peut fort bien être l'objet d'une dissertation orale entre artistes, musiciens et poètes; il ne saurait trouver place dans notre parallèle.

Qu'est-ce que le langage analytique? Je réponds avec les faits : Celui qui, dans la pensée, naît du perpétuel contraste de l'idée d'*être* et de celle d'*action*, comme il naît, dans la parole, de l'antithèse constante du *pronom* où s'incarne l'idée de l'être individuel et du *verbe* où s'incarne l'idée de l'*action*.

Qu'y a-t-il, en effet, au fond de toutes les langues? Des monosyllabes-verbes et des monosyllabes-pronoms ; en d'autres termes : des verbes simples (non conjugués, non dérivés) et des pronoms simples. En ce qui concerne particulièrement la chimie de la parole aryenne et de la parole sémitique, tous les linguistiques contemporains sont d'accord là-dessus.

De là tout naturellement cette triple division de mon discours :

Dans la première partie, j'examinerai au double point de

vue du fait et de la loi morphologique les verbes simples de l'aryanisme et ceux du sémitisme, afin que vous puissiez décider par vous-mêmes de l'unité ou de la pluralité nécessaire de leur centre de formation.

Dans la seconde partie, je rapprocherai les pronoms aryens ou indo-européens des pronoms syro-arabes ou sémitiques, et, je le dis avec une entière confiance, c'est là surtout que se formera votre conviction.

Enfin, dans la troisième partie, je rechercherai quelles ont été dans l'un et dans l'autre langage les premières combinaisons des pronoms simples et des verbes simples, afin que déjà vous puissiez voir clairement si c'est un seul et même génie qui a présidé à tous ces premiers développements.

Le verbe simple, je le répète, est un monosyllabe qui rappelle une action; et, par action, j'entends un mouvement conçu dans sa cause, soit connue, soit inconnue.

Le verbe simple aryaque, tel que la science nous le montre irréductible à une forme antérieure quelconque, comprend d'ordinaire un bruit simple, comme P, ou composé, comme SP, suivi d'une voyelle A, I, U, ou de la semi-voyelle Ṛ : PA, PI, PU, PṚ; SPA, SPI, SPU, SPṚ; attaque par un bruit simple ou double et terminaison par une voyelle. Rarement le monosyllabe verbal est attaqué par une voyelle pour finir par une consonne : AS, AD, AN, AW. Plus rarement encore le verbe est constitué soit par la semi-voyelle Ṛ (1), soit par les voyelles extrêmes I et U. Toutes les formes verbales qui, à l'époque de la séparation des tribus, ouvraient et fermaient par une consonne, sont issues d'une forme nominale (combinaison d'un verbe et d'un pronom) comme PAT, PAS,

(1) La *Revue* publiera bientôt un travail où il sera démontré que si le son vibré Ṛ, avec couleur indifférente (j'allais dire *grise*), n'avait pas appartenu à la langue commune, une foule de formations resteraient inexplicables ou contradictoires. H. C.

PAK, GAN, quand elles ne naissent pas de la juxtaposition de deux verbes comme GḢBH de GḢ et de BHA, GḢDH du même GḢ et de DHA ; BHḢG de BHḢ et de GA. Mais tous les grands verbes, tous ceux qui ont donné le fond principal de la langue sont tous coulés dans le premier moule. Nous le verrons bien tout à l'heure.

Quelle est maintenant la forme native et spontanée qu'affectent les verbes sémitiques réduits à leur syllabe fondamentale ? Quelle est la loi de leur formation ?

Une consonne ouvre le monosyllabe verbal et une autre consonne le ferme, avec cette condition expresse que jamais ces deux consonnes, celle d'attaque et celle de clôture, n'appartiendront au même organe. KAT (1), KAF, GAF, GAB, GAM, FAT, SAK, sont des monosyllabes verbaux, syro-arabes ou sémitiques.

Plus tard, le sémitisme en fera ses parfaits trilitères, à l'aide de procédés facilement reconnaissables et sur lesquels il importe que j'attire tout d'abord votre attention.

Voici, par exemple, le verbe simple ou monosyllabe verbal irréductible KAF, courber, fléchir, d'où KAF, la main dont les doigts et la paume s'infléchissent pour prendre ou recevoir quelque chose, un nom que vous connaissez tous par l'hiéroglyphe *kaph* ou *kappa* devenu le signe alphabétique כ, C. En doublant sa consonne finale, le verbe simple KaF donne le parfait KâFaF, il courba, il fléchit. Les hébraïsants qui m'écoutent s'aperçoivent que je cite de préférence la forme hébraïque. Comme à eux, sans doute, le parallèle de l'arabe, du syriaque, du chaldéen, de l'assyrien, du copte et des autres idiomes sémitiques avec l'hébreu m'a fait prendre l'habitude de considérer la langue de Moïse comme la plus

(1) Les points-voyelles seront toujours représentés par des lettres minuscules.

organique et, partant, la mieux conservée de toutes ces langues sœurs. L'hébreu, c'est le sanskrit du sémitisme. Au demeurant, quant à la prononciation des parfaits, rappelons que l'arabe littéral fait des trois consonnes trois syllabes en articulant KaTaBa, il écrivit, ce que les Hébreux prononcent KâTaB et ce dont les Syriens font KTAB : trois syllabes au midi, une seule syllabe au nord, deux syllabes au centre. C'est à ce centre dont, par les noms propres de la Bible, vous connaissez tous tant d'éléments précieux, que nous nous attacherons particulièrement aujourd'hui. Seulement, il ne faut jamais perdre de vue que les langues sémitiques se ressemblent entre elles d'une ressemblance beaucoup plus frappante que celle que nous avons tous observée, par exemple, entre le français et l'italien. Seul le copte, séparé de ses congénères, à une époque où la plupart des flexions n'étaient pas encore fixées, nous montre un riche développement individuel du fonds commun.

Reprenons maintenant notre verbe simple KaF et voyons à quels autres verbes de formation secondaire il a servi de base (1). A côté de KâFaF, qui redouble la consonne finale, nous placerons d'abord A'KaF, il courba, il fléchit, qui redouble la consonne initiale, en mettant la soufflante A' (א), dont les intermédiaires sont H (ה) et H' (ח), au lieu de l'explosive K. Voici maintenant KâFaR et KâFaL, il fléchit tout autour, il entoura, il couvrit, auprès desquels nous placerons KâFaS', KâFaÇ et KâFaN, il fut recourbé.

En présence des verbes trilitères dont KaF est la base, il faut placer ceux dont GaF, courber, est le fondement. Ce

(1) Le professeur se sert d'une nombreuse collection de cartons blancs sur lesquelles sont peints en lettres lapidaires de 12 à 15 centimètres de haut les mots qu'il explique ou qu'il compare. Aussi souvent qu'il en est besoin les formes citées sont écrites au tableau noir en caractères hébraïques, arabes, etc.

sont : GâFaF et A'GaF, courber, GâFaR, couvrir, dont il faut rapprocher A''FaR (עפר), et A'FaR, couvrir, entourer de courbes.

KâFaF et GâFaF, courber, ne sauraient être séparés de H'âFaF (חפף), courber, fléchir autour ou couvrir, protéger, frère de H'âFâH, il cacha, et de H'âFaTS (חפץ), il inclina, il eut du penchant pour, il aima.

KaF, GaF, ou H'aF, le monosyllabe verbal irréductible est ici constitué par deux consonnes fermant la syllabe des deux côtés, et ces deux consonnes sont, d'après la loi, d'organes différents.

Dans l'ordre des combinaisons d'une gutturale ouvrant le verbe simple et d'une labiale lui servant de clôture, je pourrais citer encore KaB, infléchir, affaisser, être lourd, GaB, recourber, être convexe, s'élever en bosse, GaM, joindre, unir (1), auprès duquel je placerais A''M (2) et A'M (3); mais j'aime mieux vous offrir un autre type morphologique verbal du parler des Sémites, et je prends KaT, fendre, trancher, couper : une consonne gutturale à l'attaque, une consonne dentale à la fin. Voici d'abord KâTaT, il coupa, dont nous rapprocherons H'âTaT, il coupa, il pourfendit. Voici ensuite la forme secondaire de KaT la plus connue et la plus usitée : KâTaB, il coupa, il tailla, il sculpta, il ÉCRIVIT. Faisons-la suivre de KâTaM, il coupa, il écrivit, il sépara, il purifia (chez les Arabes l'idée de *séparer* conduit ici à celle de *mettre de côté*, *cacher*). KâTaB appelle aussi près de soi QâT'aB (קטב), il fendit, il coupa. Le même QaT' énergique sert de base aux parfaits QâT'aF, il coupa, il sépara; QâT'aL, il tua (il pourfendit), et au nom QâT'oN,

(1) D'où גמם , גמה , גמא, etc.

(2) D'où עמם , עמד , עמס , עמר, etc.

(3) D'où אמם, אמה , אמץ , אמן etc.

court, petit, recoupé. Non moins énergique, non moins significatif est le monosyllabe verbal QaTS (קַצ), fendre, couper, d'où QâTSaTS, QâTSâH, QâTSaR, QâTSaB, il coupa, il amputa.

Mille pardons, messieurs, pour tous ces détails : mon excuse est dans les exigences de ma thèse. Je fais ici une démonstration scientifique, et, vous le voyez, la science positive ne saurait se passer de faits et de détails. Je crois en avoir produit suffisamment pour pouvoir répéter, avec la confiance d'être compris de tous, la double loi morphologique du verbe simple ou monosyllabe verbal irréductible des Sémites :

1° Ce verbe simple est constitué par une syllabe fermée, ou, ce qui est la même chose, par deux consonnes entre lesquelles résonne une voyelle.

2° Ces deux consonnes constitutives sont toujours des consonnes d'organes différents.

Voici maintenant les principaux verbes simples de la parole indo-européenne. La forme sous laquelle je vais les présenter est la forme aryaque, c'est-à-dire la forme organique primitive, telle que la fournissent l'analyse et la comparaison du sanskrit et du zend, du grec et du latin, du gaëlique et du kymrique, du gothique et du tudesque (ancien-haut-allemand), du slave et du lithuanien, toutes langues qui, vous, le savez, mais on ne saurait trop le répéter ici, ne constituent au fond qu'une seule et même langue, n'ayant qu'un seul vocabulaire et une seule grammaire.

A tout instant, dans nos mots *père* pour *patrem* latin, *paterne* et paternel avec *paternité*, *patrie* et *patriote*, *pâtre* et *pasteur*, *paître*, *appas*, et *repas*, *pain* pour lat. *panem*, *panade*, et *compagnon*, etc., etc., nous répétons quelque produit du verbe simple PA, skr. pâ : 1° fléchir, courber ; 2° garder, conserver, nourrir (p. 152). Eh bien! ce verbe simple PA, auquel notre race a dû le nom du chef

de la famille, à la fois protecteur et nourricier, ce PA n'existe pas dans le vocabulaire sémitique ; mais, ce qui est infiniment plus grave, il ne saurait y exister, car, constitué qu'il est physiquement par une syllabe ouverte, il échappe aux lois morphologiques du verbe syro-arabe.

A côté de PA, garder, conserver, nourrir, j'aime à placer MA, skr. *mâ*, étendre, propager, d'où le skr. *mâtar*, celui ou celle qui procrée, qui *étend* la race, lat. *mater*, d'où, par *matrem*, notre *mère* avec *maternel* et *maternité;* d'où *materia* ou *materies*, le produit de l'acte de l'énergie procréatrice, la *matière*, un beau mot qu'on ne comprend plus aujourd'hui, et qui, par parenthèse, amène une foule de malentendus. Si le temps me le permettait, je placerais ici une centaine de formes lexiques, dérivées de ce MA, étendre, avec la signification individualisée de *mesurer*, comme dans skr. *mâ-tra-m*, mesure, lat. *metrum*, le *mètre*, et surtout avec la belle image de *mesurer des idées*, *penser* (p. 268 et 269) MAN, par le participe passif MANA, MADH=MA+DHA, etc. Or, MA non-seulement ne se trouve point dans le sémitisme, mais, de par la loi qui y préside à la formation des verbes simples, il y est tout simplement impossible.

Après avoir cité les verbes simples aryaques qui ont donné le nom du père, PATAR, et celui de la mère, MATAR, je tiens à vous présenter les deux grands verbes qui dans l'Inde et dans l'Europe peignent la fonction des parents : SU, skr. *su*, *sû*, arroser, féconder, procréer et GA, skr. *gâ*, étendre, propager, engendrer, d'où, par le participe passif GANA, produit, le radical GAN, skr. *jan*, des grammairiens. Ni SU, ni GA, ni GHU, qui a toutes les significations de SU (p. 274 etc.), ne sont possibles dans le système verbal du sémitisme.

Impossible encore non-seulement de trouver, mais même de supposer un moment comme pouvant se trouver dans l'organisme syllabique de la pensée syro-arabe nos verbes

aryaques représentatifs par excellence de la *tendance vers un but*, de *l'allée*, de la *venue :* j'ai nommé I ou AI ou YA, sk. *i*, *î*, *ê*, *yâ;* GU, skr. *ju* (p. 258), Ṛ, skr. ṛ, *ar*, *ir*.

Si des verbes qui, chez nous, peignent le mouvement, nous passons à ceux qui rappellent la fixité, la fondation, l'établissement, la constitution, nous trouvons encore pour expressions principales des racines premières que repoussent au premier aspect les lois de la morphologie verbale sémitique. Ce sont : DHA, skr. *dhâ*, poser, établir, faire, le *to do* des Anglais et le *thu-n* des Allemands; BHU, skr. *bhû*, établir, constituer, exister, être, le *to be* des Anglais et le *ich bi-n* des Allemands; STA, sk. *sthâ*, le *sta-re* des Latins, le *stand* des Anglais, et le *stehen* des Allemands.

Et les verbes de la lumière comme BHA, skr. *bhâ;* DI, luire, briller, d'où skr. *didî*, *dîdi*, *dîp* et *div* (p. 278); Ṛ, briller, brûler? Et nos onomatopées comme GU et MU, mugir ; AW ou WA, souffler ; PU, frapper, etc., etc.? Mais je m'arrête, car j'en ai dit assez pour démontrer que les premiers gestes oraux représentatifs des actions perçues ont été coulés ici et là dans des moules profondément divers. Un physiologiste dirait : S'il est vrai que les langues ne se font pas toutes seules et qu'elles sont tout d'abord un ensemble d'actes de la vie de relation ; s'il est nécessaire, pour concevoir la naissance d'une langue, de supposer un groupe d'individus reproduisant le même type de l'organisation humaine et possédant la même manière de sentir et les mêmes allures spontanées d'expression, les deux groupes que nous nommons aryaque et sémitique, pour produire chacun de son côté des gestes verbaux profondément divers, ont dû présenter chacun un mode spécial d'organisation nerveuse, différant profondément d'avec le mode spécial de sentir et d'exprimer propre au groupe opposé. Les causes déterminantes sont nécessairement entre elles comme les effets déterminés. Telle

tête, telle langue, et ici, par tête, j'entends l'ensemble des formes et des forces cérébrales d'une race tout entière.

Après avoir ainsi comparé les verbes simples dans l'un et l'autre système, rapprochons les pronoms simples du sémitisme de ceux de l'aryanisme et cherchons de bonne foi si, à une époque quelconque, il a pu exister l'ombre d'une communauté entre les uns et les autres.

Quand les Français disent *moi* et *toi*, comme les Romains disaient *me* et *te*, comme les Anglais disent *me* et *thee*, les Allemands *mich* et *dich*, les Hindous *mâm* et *tvâm*, etc., tous, dans ce vaste cercle des langues indo-européennes, répètent, avec des variations que la science explique, l'accusatif du pronom aryaque MA désignant la première personne, et l'accusatif du pronom aryaque TU montrant la personne à qui MA s'adresse, la seconde, comme on dit.

Au type indo-européen MA caractérisant la première personne, quel correspondant de signification trouvons-nous dans le sémitisme? Le type I, moi : *î*, moi en hébreu et en chaldéen, — *i*, moi en arabe, — *i*, moi en syriaque, — *i*, moi en samaritain, etc. S'il est appuyé sur un substantif ou sur une préposition qui le précède et dont il est le complément, ce pronom reste simple et ne prend point d'affixe ou de support. Ainsi, en hébreu L, à, pour (signe du datif), uni à I, moi, donne L-I, à moi ; B, en, dans (locatif), joint à I, donne B-I, en moi ; et de même le nom BeN (1), fils, suivi de I, moi, forme le groupe de BeN-I, fils de moi, mon fils. Manque-t-il d'un mot qui lui serve de support et se trouve-t-il le sujet ou le nominatif de la phrase, I, moi, reçoit en guise de préfixe un pronom déterminatif, soit simple, hébreu

(1) Les points-voyelles ont une valeur trop importante pour que nous négligions de les figurer, au moins en lettres minuscules, dans nos transcriptions de l'hébreu et des autres langues sémitiques.

AN-I, je ou moi, soit complexe, hébreu ANôK-I, je ou moi. Notre indo-européen MA, moi, s'adjoignit, il est vrai, au cas-sujet, un élément syllabique déterminatif; seulement, au lieu de le *préfixer* à la tête, il le *suffixa* à la fin de sa forme première et il devint MAGA (plus tard : AGHA, AHA, EGO) par un procédé diamétralement contraire à celui qui, dans les ressources de l'instinct artistique des Sémites, fit du simple I, moi, le combiné ANI, je ou moi. Des variantes de ce dérivé, aNI, êNI, NI, moi, s'attachent au verbe pour représenter l'accusatif de notre pronom. Tout le monde connaît cette parole de Jésus en croix : « *él-I, él-I, lamma s'abaqta-NI*? (Dieu de *moi*, Dieu de *moi*, pourquoi abandonnas-tu *moi*), mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? « Et maintenant, quant à la diversité radicale du sémitique I, moi, et de l'aryen MA, moi, je croirais faire injure à mes auditeurs en essayant de le mettre davantage en relief : l'un n'a jamais pu être l'autre, et tous deux, dans des races différentes, sentant et exprimant chacune à leur manière, ont été nécessairement contemporains des premières manifestations de la pensée.

Cette différence originelle n'est pas moins frappante quand on compare entre eux les pronoms de la seconde personne propres à chacune de ces deux races.

TU ou TWA, tu, toi, est, nous l'avons vu, le pronom aryaque de la deuxième personne.

A ce TU du parler indo-européen, le langage sémitique ou syro-arabe oppose KA ou K : hébr. Kâ, arab. Ka, éthiop. Ka, chald., samar. et syr. K final précédé d'une voyelle. Qu'on nous permette encore ici quelques exemples empruntés à l'hébreu, ce sanskrit des langues sémitiques. Appuyé sur des préfixes, le pronom Kâ, *tu* ou *toi*, donne les groupes L-Kâ, à toi, contre toi (la préposition L, nous l'avons vu, sert à former le datif) ; B-Kâ, en toi (cfr. B-I, en moi), etc.

Suffixé à un nom, ce même Kà équivaut à un génitif, comme dans les groupes ZaRA''-Ka, la race de toi, ta race ; AH'I-KA, le frère de toi, ton frère, etc. Mais lorsqu'au lieu de suivre un nom, il vient immédiatement après un verbe, ce pronom Ká (toujours Kà !) équivaut à un accusatif : IeLiDTI-Ká, j'ai engendré toi, je t'ai engendré.

Un trait singulier du génie sémitique, c'est de distinguer dans le pronom de la deuxième personne le genre masculin du genre féminin. Le TU indo-européen ne change jamais : qu'on s'adresse à un homme ou à une femme, c'est toujours *tu*, toujours *toi*. Le sémite, au contraire, accompagne le K caractéristique de la deuxième personne d'un *à*, si le sexe de la personne à laquelle il s'adresse il masculin, d'un *i* si le sexe de son interlocuteur est féminin. Ainsi, pour *toi* adressé à une femme, l'hébreu dit KI ; l'arabe et l'éthiopien, KI ; le syriaque, tout en écrivant KI, ne prononce plus la voyelle, et l'hébreu, la plupart du temps, transporte avant la consomme (K) cet *i* changé en *é* son substitut habituel ; de là, son éK, toi femme, comme complément annexé au mot qui le régit. Un M terminal pour le masculin, un N terminal pour le féminin indiquent le pluriel du pronom Kà, toi ; c'est ainsi que l'hébreu dit KeM, vous, en parlant à des hommes. et KeN, vous, en parlant à des femmes.

Telle est la forme du pronom sémitique de la seconde personne, lorsque ce pronom est appuyé sur un mot ou sur une particule, et c'est là le cas le plus ordinaire. Mais de même que le pronom de la première personne I, moi, quand il n'est point complément d'un préfixe ou d'un nom sur lequel il repose, prend l'appui du préfixe AN ou ANòK, le pronom de la deuxième personne Kà, toi, s'appuyant dans les mêmes circonstances syntaxiques sur un préfixe semblable, donna d'abord au sémitisme la forme complexe ANTa-K ou ANTo-K que vous retrouverez telle quelle dans les dialectes

de Thèbes et de Memphis. Un substitut habituel du K, le H, remplaça le R organique primitif et dans le chaldaïque ANTâ-H et dans l'hébraïque ATTâ-H. Ce n'est point là du reste un fait isolé : ANoK ou ANaK pour ANoK-I, je ou moi, subit cette même altération du K en H, et de là ANoH ou ANaH, je ou moi, devenu dans certains dialectes ANO', ANA', avec *aleph* pour *hé*.

En dehors de *moi* et de *toi*, représentant à tous les cas, à tous les genres et à tous les nombres, les deux seuls vrais rôles de la conversation humaine, il n'y a plus de pronoms personnels proprement dits, et c'est uniquement pour nous conformer à un langage traditionnel, déjà fort ancien, que nous appellerons pronoms de la troisième personne les pronoms suivants.

Piaçons d'abord ici le pronom aryaque SWA, même, employé le plus souvent comme pronom réfléchi, mais souvent aussi comme simple déterminatif, confirmant en quelque sorte l'identité de la personne indiquée. C'est de ce SWA que le sanskrit fait son *svayam;* le latin, son *se* pour *sve* (cfr. *somnus* pour *svopnus*), comme il a *te* pour *tve*. Et nous, que deviendrions-nous si de nos langues nous devions retrancher notre *soi* et notre *se?* Or, ce *swa* n'a rien, absolument rien qui lui ressemble dans tout le système sémitique. Passons.

Souvenez-vous maintenant des six ou sept fonctions grammaticales du pronom démonstratif indo-européen TA, de ce pronom TA qui se dédouble pour devenir *article;* de ce pronom TA qui, dans la dérivation et dans la conjugaison, — cette forme particulière de dérivation, — constitue la base de tant de terminaisons significatives ; de ce pronom TA d'où sont sortis tant d'adverbes et de conjonctions (lat. *tot*, *tam*, *tum*, *tunc*, etc.) Eh bien! ce monosyllabe primitif auquel nos langues doivent tant de formes essentielles, vous ne le

rencontrerez nulle part dans le sémitisme. Vous n'y trouverez pas davantage nos pronoms déterminatifs I et A. En revanche, vous y entendrez à chaque phrase, vous y lirez à chaque ligne un pronom de troisième personne dont il n'existe pas la moindre trace dans l'organisme du parler indo-européen : ce pronom, reproduit avec de légères variations par toutes les langues sœurs, est, en hébreu, HU' (prononcez *hou'*) quand il est seul, HU, U, O (avec chute de H) et même W, soit U s'articulant en consonne liquide des lèvres, toutes les fois que ce pronom est appuyé sur un mot qui le précède et dont il est le complément : L-O, à lui, PI-HU et PI-W, la bouche de lui, sa bouche, comme on dirait PI-Kâ, la bouche de toi, ta bouche. A côté de cette forme HU', qui est exclusivement masculine, vient se placer la forme féminine HI', elle. C'est le pluriel organique de HU', HU'M ou HUM (et dans certains dialectes HUN) qui, s'unissant au radical du prétérit syro-arabe, constitua la terminaison caractéristique de la troisième personne du pluriel. Le M tombe en hébreu et il ne reste que U : KâTaB, il écrivit ; KâTB-U, ils écrivirent. Il n'y a pas de temps présent dans la conjugaison sémétique.

Non moins que les démonstratifs, les pronoms relatifs sont radicalement divers dans l'un et dans l'autre langage. Là où la parole aryaque dit YA, skr. *yas*, *yà*, *yad*, le sémitisme dit S'a, S'é, De, AS'eR, qui, que, lequel, laquelle, lesquels, lesquelles. Comparez et assimilez si vous pouvez.

Mais le fait le plus accablant contre toute tentative d'identification des deux parlers à une époque quelconque, c'est la diversité si profonde de leurs pronoms interrogatifs.

Partout l'interrogatif indo-européen est KA ? ou KWA ? KI ?, qui ?, quoi ?

Partout l'interrogatif sémitique ou syro-arabe est MI ?, MA ?

Ainsi l'hébreu dit MI? qui? MâH? quoi? d'où MâTaI? quand? Puis il décline L-MI? à qui? à cause de qui? éT-MI? qui (*quem?*) B-MI? par qui? Tout le monde connaît le nominatif MI dans *MI-ka-el*, Qui est semblable à Dieu? devenu notre *MIchel*, synonyme de *MI-ka-ja*, Qui est semblable à Jéhovah? devenu notre *MIchée*. La langue assyrienne, dont M. Jules Oppert démontrait naguère l'essence sémitique, dit, elle aussi, MaN? qui? et Mâ? quoi? d'où son MiMMâ', qui que ce soit, quelconque.

Vous le voyez, Messieurs, il n'y a rien de commun entre le système pronominal des Sémites et celui des Indo-Européens. Et comme les pronoms, de par leur nature et leurs fonctions de tous les instants, sont incommutables et ne pourraient s'emprunter, on peut, on doit le considérer comme le fond distinctif par excellence de chaque système de langage.

Je me hâte de jeter avec vous un coup d'œil rapide sur les premières combinaisons des verbes simples et des pronoms simples dans la dérivation et la composition, afin que vous puissiez voir mieux encore, s'il est possible, la différence profonde qui sépare les deux génies linguistiques que nous comparons ici.

Nous savons de science certaine que dans les langues indo-européennes tout se réduit, en dernière analyse, à une douzaine de pronoms simples, et à moins de trois cents verbes premiers monosyllabiques. Combien de temps le monosyllabe verbal peignant une action fut-il affirmé de tel sujet ou de tel objet representé par un monosyllabe pronominal sans que les deux éléments contrastés (action + être individuel) fussent réunis dans l'unité d'un seul vocable appelé plus tard *nom*, *participe*, etc., c'est là une question pour la solution de laquelle nous manquons d'éléments positifs. Ce que nous savons bien, c'est que le mot de l'action, le verbe, supposant toujours quelqu'un ou quelque chose comme auteur de cette

action, servit parfois chez nos pères, comme toujours chez les Chinois, à rappeler cette personne ou cette chose. Et tenez, le verbe PA, *garder*, skr. *pâ*, que nous avons vu tout à l'heure, se retrouve encore tel quel dans la langue des Hindous avec le sens de *gardien*. GU ou GAU, mugir, beugler, signifie aussi la vache, skr. *gô*, et *gôpâ*, le pasteur, qui réunit les deux monosyllabes *verbes-noms*, est l'un des substantifs favoris du Rig-Véda. Mais ces noms à la chinoise sont relativement fort rares dans les langues indo-européennes. Le vrai nom, le nom complet, dans la parole aryaque, est la combinaison dans l'unité d'une forme supérieure de trois éléments lexiques : 1° un verbe, 2° un pronom, 3° un signe du rapport que le pronom soutient avec le verbe. Ce rapport est-il un rapport d'objectivité ? en d'autres termes, l'individu représenté par le pronom subit-il l'action peinte par le verbe ? Voici comment, d'ordinaire, l'Arya reproduisit cette prédominance de l'idée d'état : il fit suivre le verbe, soit du démonstratif des objets rapprochés TA ou SA, soit du démonstratif des objets éloignés NA, soit du pronom indéfini KA (quelqu'un), né de l'interrogatif KA ? qui ?; mais il eut bien soin d'appuyer sur ces pronoms, et par cela même de les conserver dans leur forme intégrale. Ainsi, dans PRATA, rempli, de PRA, remplir, skr. *prâ*, que vous connaissez tous par son représentant latin PLETU-S, d'où notre re*plet*, com*plet*, comme dans PRANA, rempli, le même que le latin PLENU-S, notre *plein*, les pronoms TA et NA restèrent tels quels, et c'est sur eux que la voix appuyait autrefois, ainsi que nous le montre l'étude comparative de l'accentuation. Au contraire, ce ne fut plus l'idée d'*être* et d'*état* qui domina dans PRAT, et par allongement PRANT, emplissant, issu du même PRA, emplir, remplir, mais l'idée d'action, l'idée exprimée par le verbe : aussi bien le verbe était-il accentué et le pronom perdait-il la moitié de sa substance, sa voyelle ter-

minale. De là ce perpétuel contraste entre le participe passif (DAta, lat. *datus*) et le participe actif (DAt, d'où DAnt, lat. *dant*), ces deux formes par excellence de la dérivation nominale indo-européenne.

A ce procédé si simple de dérivation, à cette première source des noms organiques (participes, substantifs, adjectifs) qu'oppose le sémitisme? Un procédé de dérivation tout différent. C'est par le changement des voyelles de la racine (verbe simple ou dérivé) que les Sémites indiquent les principaux degrés de leur dérivation nominale. Voici, par exemple, KâTaB, écrire (il écrivit) : ils en feront KoTêB, écrivant, opposé à KâTUB, écrit, et, vous le voyez, rien, absolument rien de changé à l'une ou à l'autre des trois consonnes. Souvent ils changent les deux *a* de la racine verbale en deux *ê* pour en faire un nom. C'est ainsi qu'ils font DéRéK, la voie, de DâRaK, aller, marcher (il alla, il marcha). Mais quoi! n'y a-t-il pas de dérivés sémitiques où l'on ajoute à la racine verbale un pronom ou une forme issue d'un pronom? Oui, pour indiquer le genre, le nombre ou cette sorte de substitut de notre génitif qu'ils appellent l'état construit; jamais pour la formation d'un seul thème nominal à notre manière. Il y a là l'œuvre de deux génies profondément séparés. Cette séparation est si profonde qu'elle va jusqu'à nous offrir une série de dérivés que nous pourrions appeler des dérivés *à l'envers*, des dérivés où l'élément dérivatif (M) se place à la tête au lieu de se placer, comme chez les Aryas, à la fin de la racine verbale. Le nom arabe *machazen*, que vous répétez tous les jours dans le français *magasin*, n'a pas d'autre origine. Devant la racine verbale *chazana*, il garda, il conserva, il place la syllabe *ma* qui sert à former des noms de lieu, d'instrument, d'action, et, soumettant la racine verbale à certaines variations dans son vocalisme, il dit *machazen*, le lieu où l'on garde, où l'on conserve. Quand de ses verbes

QUM, il se tint debout, SâBaB, il se tourna, QâNâH, il posséda, etc., l'hébreu forma son MâQOM, lieu, place, site, son MêSaB, détour, circuit, son MiQeNéH, possession, etc. il procéda absolument de la même façon. Si les limites de cette conférence le permettaient, je me ferais un plaisir de refaire avec vous tous ces dérivés arabes, construits au rebours des nôtres, et que nous leur avons empruntés, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'espagnol, tels que *mosquée*, *minaret*, *Mohammed*, etc.

Je pourrais pousser plus loin mon parallèle à l'endroit de la dérivation et demander au sémitisme ce qu'il pourrait mettre à côté du procédé dérivatif aryaque qui, pour indiquer que ses pronoms-suffixes cessent d'être passifs devant le verbe, ne se contente pas toujours de les couper en deux comme nous l'avons vu pour les pronoms participes actifs (participes présents), mais, changeant parfois leur voyelle moyenne (A) en voyelle extrême (I ou U), fait des terminaisons subjectives ou actives de TA, SA, NA en les convertissant en TI, SI, NI, TU, SU, NU, si bien que DATI de *dâ*, donner, signifie aussi bien *il donne* (lui est donnant) que *le donner*, *la donation* (cfr. gr. δωσι — ς) et que DANU, opposé à DANA, la chose donnée, le don, comme DATI, l'est à DATA, signifie *le donnant, le donneur*. Encore un coup, le sémitisme n'a rien entrevu de ces moyens à la fois si simples et si caractéristiques : il a trouvé autre chose et c'est là tout ce que je voulais constater.

Comme le parler indo-européen, le parler syro-arabe a, lui aussi, des noms composés ; mais, ici encore, le plan de composition diffère du tout au tout. Je l'ai déjà dit, c'est une loi du génie aryen d'énoncer toujours le déterminant avant le déterminé : il trace d'abord les limites dans lesquelles l'esprit devra entendre l'expression vague ou banale qui va suivre.

Dans *amb-ire*, *trans-ire*, *præ-ire*, etc., les déterminatifs *amb-*, autour, *trans-*, à travers, *præ-*, en tête de, en avant, précèdent *Ire*, aller, et s'opposent fort heureusement à toute incertitude, à toute hésitation, même très courte, dans l'esprit de l'auditeur placé devant un mot d'une signification aussi large : I, aller. De même dans *auceps* (*avi-ceps*), oiseleur, et dans *auspex* (*avi-specs*), augure, l'idée d'*oiseau* représentée par *au-* contracté de *avi-*, détermine ou limite les idées de *cap*, prendre, et de *spec*, regarder, contempler, inSPECter ; comme celle de *sacri-* (*sacrum*), chose sainte ou consacrée aux dieux, limite dans *sacrificium* (*sacri-ficium*), sacrifice, et dans *sacrilegium*, sacrilége, vol commis dans un temple, les idées de *fac* (en composition *fic*), faire, et de *leg*, prendre (d'où *cueillir*, et enfin *lire*), enlever, voler.

Les composés si connus *luci-fer*, porte-lumière, — *signifer*, porte-enseigne, — *lani-ger*, porte-laine, — *causidicus*, avocat, — *pedis-sequus*, serviteur, — *vin-demia* (*demere*), vendange, — *carni-fex*, bourreau, etc., etc., nous montrent toujours l'application de cette même loi : *Le déterminant s'énonce avant le déterminé.*

On sait que le mot limite (l'antécédent) peut être ou un nom adjectif, comme dans *longimanus*, celui qui a de longues mains, — ou un nom de nombre, comme dans *triangulus*, triangle, qui a trois angles, — ou un adverbe, comme dans *maleficus*, *benevolus*, etc., — ou une préposition, comme dans *præsidium*, garde, — *convivium*, festin, — *proportio*, proportion.

Or, ce qu'on trouve en latin sous le rapport de la composition, on le retrouve en sanskrit, en zend, en grec (1), en go-

(1) A une époque relativement moderne, on trouve chez les Grecs quelques composés mal faits, j'allais dire *à l'envers*. Si Stra-

thique, en lithuanien, en esclavon et dans les dialectes celtiques.

Eh bien ! cette loi indo-européenne de la composition, ce procédé d'individualisation si simple, si facile, si fécond dans ses résultats, vous n'en trouverez nulle part la moindre trace dans les langues syro-arabes. Le sémitisme a pourtant des noms composés, mais presque tous sont des noms propres, et tous, au rebours de nos langues, placent le déterminant (la limite) après le déterminé. Qui ne connaît les composés hébraïques GaBRI-E'L, Gabriel, ou la force de Dieu (E'L) ; — Bin-IâMIN, Benjamin, ou le fils de la droite (du bonheur), appelé d'abord par sa mère mourante BéN-'ONI, Benoni, ou le fils de ma douleur ; — AB-S'âLOM, Absalon, ou le père de la paix ; — AH'-AB, Achab, ou le frère du père, etc.?

Cette séparation absolue, cette contradiction même du génie aryen et du génie sémitique nous frappe bien plus fortement encore, lorsque, laissant les noms composés, *nous cherchons en vain dans tout le sémitisme* UN SEUL VERBE MODIFIÉ par UNE PRÉPOSITION.

A l'aide de préfixes verbaux, le génie indo-européen dessine aux yeux de l'esprit toutes les variétés d'une action, toutes les directions du mouvement représenté par le mot simple. Ces individualisations, ces variations de sens au moyen de préfixes, sont d'autant plus nombreuses que l'idée première du verbe isolé est plus vague, plus générale, moins déterminée enfin. Ainsi, les verbes I, aller, — STA, fixer, se tenir, être, — DHA, poser, constituer, faire, sont de ceux qui offrent le plus d'individualisations de sens à l'aide de prépositions. Et, pour ne citer ces composés que sous leur

bon, par exemple, écrit à tort ἱπποπόταμος, en mettant le déterminant ποταμος après le déterminé ἵππος, Aristote écrivait correctement ἵππος ὁ ποτάμιος.

forme latine, nous rappelons ici *inIre, coIre, obIre, præIre, abIre, adIre, redIre, subIre, transIre,* etc., de *Ire,* aller ; *inSTAre, conSTAre, obSTAre, præSTAre, proSTAre, reSTAre,* etc., de *STAre,* se tenir, être ferme, être debout. Souvenez-vous encore de ces vieux verbes à préfixes, tels que *posSIdere*, de *pos* pour *apos* (APAS), après, auprès, et de *sedere*, être assis, être assis sur, demeurer sur, occuper, *posséder*, en allemand *besitzen*, de *be* ou *bei,* auprès, sur (BHI, ABHI), et de *sitzen*, SITZ, être assis, le même que le SED des Latins, le ἙΔ des Grecs, le SAD des Hindous, etc. Plus effacé encore que *pos* dans *possidere*, nous apparaît le préfixe *po* pour *apo* (APA) dans *poSInere* devenu successivement *posNere* et *ponere,* comme le prouvent *poSui* et *poSItum*, jeter en bas, déposer. Dans ces faits lexiques, comme dans vingt autres que nous pourrions citer, le préfixe est tellement mêlé à la substance verbale elle-même, que les anciens Romains, durant leur passage sur la terre, ne soupçonnèrent peut-être pas l'existence de ces combinaisons.

Un mot encore. L'examen comparatif de ces témoins impartiaux qu'on nomme *Dictionnaires*, vous prouvera , quand vous le voudrez, que les NEUF DIXIÈMES du vocabulaire indo-européen, aux temps les plus reculés, sont constitués par des verbes composés à l'aide de préfixes et par les dérivés issus de ces compositions verbales. Vous n'aurez plus alors qu'à vérifier la vérité de ce fait, aujourd'hui reconnu par tous les orientalistes : IL N'Y A PAS UN SEUL VERBE COMPOSÉ DANS TOUT LE SÉMITISME.

Ici finit notre parallèle. La comparaison des flexions et des formes syntaxiques, tout en nous faisant voir de plus en plus clairement la différence profonde des deux constitutions intellectuelles mise en présence, ne saurait rien ajouter à la démonstration de notre thèse de linguistique appliquée à

l'ethnographie. En montrant comment le génie aryaque et le génie sémitique ont, chacun de leur côté, spontanément créé des étoffes lexiques diverses; en prouvant que chacune des deux races créatrices a opéré les combinaisons premières et les plus indispensables de ces étoffes d'après des procédés propres et parfois diamétralement opposés à ceux de l'autre race, j'ai démontré scientifiquement, par des faits sans cesse vérifiables d'histoire naturelle du langage, la diversité originelle de la constitution mentale, et, par conséquent, de l'organisation cérébrale dans l'une et dans l'autre race; j'ai prouvé que les Aryens et les Sémites sont deux variétés primitives de notre espèce, j'ai prouvé la pluralité originelle des races humaines.

H. Chavée.

PROJET D'ENQUÊTE

SUR LES

PATOIS FRANÇAIS

« Au treizième siècle, dit Burgny, il n'y avait en France que des dialectes ; plus tard il y a une langue française et des patois.» (*Grammaire de la langue d'oïl*, tome I, p. 14.) Si donc l'usage de ce que nous appelons aujourd'hui le français n'a jamais été répandu d'une façon uniforme sur la surface de ce pays, si le dialecte de l'Ile-de-France l'a emporté, grâce à des causes sociologiques telles que l'avénement à la couronne des Capétiens, rois de Paris, sur les autres dialectes des langues d'oc et d'oïl; si, à la chute de l'époque féodale, la monarchie parisienne a fait prévaloir la littérature et le langage des bords de la Seine sur les littératures étouffées dans leur renouveau, ainsi que sur les langages énormément restreints dans leur développement par la ruine des grands centres féodaux; si depuis, par les travaux de la renaissance, par les chefs-d'œuvre des Corneille, des Molière, des Racine, des Voltaire, la langue française en est arrivée à cet admirable état où elle est, ce n'est pas une raison pour oublier les

vieux dialectes délaissés des beaux parleurs, et conservés encore par la province plus fidèle à ses vieux us, à ses coutumes vénérables qui sont autant d'honneurs rendus et de souvenirs payés à un passé auquel nous devons d'être ce que nous sommes.

Certes, il est loin de ma pensée de vouloir revenir sur les faits accomplis, de m'insurger contre les décrets de l'histoire et de rêver une restauration chimérique, impossible et partant insensée de littératures et de dialectes dont la vitalité est éteinte. La langue française est à cette heure composée, constituée, consacrée par la voix et la plume d'hommes qui seront la gloire de l'humanité. La France, la Belgique, une partie de la Suisse s'enorgueillissent d'écrivains et de penseurs qui ont pris pour instrument le français moderne, et ce serait une dérision que de tenter de leur faire renier des gloires récentes pour des souvenirs charmants, grandioses même, auxquels le temps et le progrès ont imprimé leur sceau indélébile.

Pourquoi tomber dans l'erreur de l'école *félibrenque* de Provence, ou plutôt de Mistral, son chef? Pourquoi ces vains espoirs de restauration d'une langue et par conséquent d'une société qui n'existent plus depuis le treizième siècle, hormis dans quelques chansons et dans quelques noëls populaires? Où sont les historiens, où sont les philosophes, où sont les savants qui ont écrit en langue d'oc (1)? Cette sœur jumelle de la langue d'oïl n'a pas eu plus de bonne fortune que les enfants de celle-ci, pas plus que le normand, que le bourguignon, que le picard, que le wallon. Tous ont été absorbés dans la grande unité française, quand la féodalité croula sur

(1) Voir, sur cette école nouvelle et sur ses prétentions, les *Français du Nord et du Midi*, par E. Garcin. — Didier, édit. — L'auteur, malgré ses bizarres idées sur le celtisme, y défend très bien l'unité française.

le sol des Gaules. Et ce n'est pas dans ces derniers siècles que les grands écrivains adoptèrent le dialecte de la cour de Paris : c'est à la fin du moyen âge que le wallon Froissard, par exemple, écrivit sa chronique, que le bourguignon Commines rédigea ses mémoires, et tout cela en langue qui devint la langue française. L'étude des patois, au point de vue littéraire, n'est possible aujourd'hui que dans la poésie, la poésie populaire surtout, ainsi que l'a bien compris la *Société liégeoise de littérature wallonne* entre autres.

Mais ce qui nous intéresse encore davantage, c'est l'étude des patois au point de vue philolologique et au point de vue historique. Telle est la cause de ce projet d'enquête. Bien que la langue d'oïl ait dépassé la langue d'oc, bien que le dialecte de l'Ile-de-France ait eu la prépondérance définitive sur les autres dialectes, le français moderne a fait de nombreux emprunts à ses voisins, et cela à toutes les époques. Ainsi Bèze nous rapporte qu'au seizième siècle les Parisiens changeaient, à l'instar des habitants du centre de la France, des Berrichons, l'R en S, et disaient *pèse* pour *père*, *mèse* pour *mère* ; encore à présent disons-nous *chaise* pour *chaire*, qui n'est plus employé que pour désigner le siége du prédicateur ou du professeur. D'autre part, le français a pris aux dialectes normand et picard leur *attaquer*, plus semblable au bas-latin *attacare* que notre *attacher*, qui est le même mot avec une signification différente. On le voit, l'étude des dialectes n'est pas sans importance grande pour la connaissance approfondie de la langue française. Certains mots du langage actuel seraient même inexplicables sans l'étude des patois. J'en veux pour exemple le mot *tante*. En voyant le wallon réunir le pronom possessif à certains noms sans tenir compte de ce pronom dans le sens, comme *monfrê* pour frère, *monpé* pour père, *mononk* pour oncle, on découvrit que le même procédé était employé dans le mot *tante*, cette

fois avec le pronom possessif de la 2e personne appliqué au mot *ante* en bas-latin *amita*, selon la règle ancienne qui élidait la voyelle du pronom devant la voyelle initiale du substantif, comme *m'espée*, *m'amie*, que nous écrivons étourdiment *ma mie*. Le français ne s'en est pas tenu là, il a fourragé dans le domaine de la langue d'oc ; il lui doit *tocsin, apprendre,* et bien d'autres. Qu'on me permette donc de citer le docte Henri Estienne ; sur cette matière il avait déjà senti, dans son *Traité de la précellence de la langue française*, l'intérêt qui gît dans l'étude des patois :

« ..... Ainsi qu'un homme fort riche n'ha pas seulement une maison bien meublée à la ville, mais en ha aussi ès champs en divers endroits, pour aller s'esbattre quand il lui convient de changer d'air ; ainsi notre langue ha son principal siége au lieu principal de son pays, mais en quelques endroits d'iceluy en ha d'autres qu'on peut appeler ses dialectes. Et comme ceci lui est commun avec la langue grèque, aussi en reçoit-il une mesme commodité. Car, ainsi que les poëtes grecs s'aidoyent au besoin de mots péculiers à certains pays de la Grèce, ainsi nos poëtes françois peuvent faire leur proufit de plusieurs vocables qui toutes fois ne sont en usage qu'en certains endroits de la France. Et ceux mesmement qui écrivent en prose peuvent quelques fois prendre ceste liberté. Je sçay bien que les poëtes grecs passoyent plus avant en l'usage des dialectes, en ce que non-seulement ils prenoyent des mots qui estoyent péculiers à iceux, mais aussi à quelques-uns des leurs donnoyent la terminaison qui estoit péculière à ces dialectes ; mais nous havons voulu nous contenter de ceste autre commodité que j'hai dicte. »

Ceci est encore une excitation à l'étude des patois, non plus seulement pour les érudits et les lettrés, mais bien pour les écrivains. Que de ressources, en effet, dans ces gracieux dialectes qui, s'ils n'ont jamais atteint l'exactitude scientifique

de notre langue littéraire, ont conservé un parfum de naïveté que le temps n'a fait qu'accroître, une finesse dans les nuances, une rondeur joyeuse, parfois bien enviables. Ne pourrait-on pas retremper notre français de temps en temps dans ces patois trop dédaignés, de même que l'homme riche d'Henri Estienne quitte parfois la ville bruyante et tumultueuse pour se délasser dans le calme de ses retraites des champs, y puisant une nouvelle vigueur, un sang nouveau qui lui permettront de continuer plus hardiment ses affaires, de supporter plus gaiement les tracas et les soucis? Oui, il serait bon que nos écrivains, initiés aux grâces champêtres et naïves des patois, employassent avec prudence certaines expressions, certaines tournures non-seulement plus piquantes, mais souvent plus exactes.

Enfin, l'étude des patois n'est pas moins nécessaire à celui qui veut savoir ce que sont devenus les termes latins en France qu'à celui qui veut lire et comprendre le vieux français. Le premier trouvera bien des lacunes comblées de la sorte; il verra, par exemple, que le patois d'Angoulême a seul conservé le *cremare* latin dans son *crémer*, brûler, le *vimen* latin dans son *vimes*, osier, que le seul Morvandiau dit encore *moime* pour *minimus*, et que ce n'est qu'au Berry que *jubilare* est resté sous la forme de *jeûler*. Le second, d'autre part, s'expliquera maint sens, mainte interprétation difficile des vieux textes par la connaissance des dialectes. De quelle utilité a été cette connaissance à M. Littré dans son admirable *Histoire de la langue française*, à M. Scheler dans son *Dictionnaire d'étymologie française*, à bien d'autres savants!

Maintenant que l'étude des patois est démontrée aussi intéressante, il me reste à indiquer la voie à suivre pour arriver à des résultats utiles pour la science. La méthode est toute dans de semblables recherches et double l'importance des

faits acquis. Bien d'excellents travaux ont été mis au jour. M. Chavée, pour le dialecte de Namur, dans son *Français et Wallon*; M. C. Grandgagnage, dans son *Dictionnaire étymologique*, et L. M., dans sa *Grammaire liégeoise*, pour le wallon de Liége; M. le comte Jaubert dans son *Glossaire du centre de la France* (1), et bien d'autres encore que je pourrais citer, ont fait pour la science des œuvres d'une grande valeur ; mais cela ne suffit pas : la France est grande, les dialectes principaux se subdivisent en nombreuses variétés ; tout cela est à étudier, et si le travail est commencé, il y a encore bien des découvertes à faire. C'est pourquoi j'ouvre, au nom de la rédaction de la *Revue de linguistique*, nos fascicules à tous ceux qui nous apporteront des travaux sérieux, consciencieux, sur les différentes formes dialectiques de la langue française, depuis la Meuse et l'Escaut jusqu'à la Méditerranée et les Pyrénées, depuis le lac Léman et les Alpes jusqu'à l'océan Atlantique.

Un coup d'œil à présent sur l'ensemble des langues romanes et sur l'histoire du français en particulier. La conquête romaine imposa le latin aux Italiotes, aux Gaulois, aux Espagnols et aux Lusitaniens. Mais la langue littéraire que nous connaissons n'était point parlée par tout le monde, les patriciens, les grands fonctionnaires ne s'en servaient que dans les cérémonies officielles; un latin vulgaire, moins élégant, rempli de tournures et de mots provinciaux, selon les contrées, était le langage usuel ; c'est de ce latin, ou pour mieux dire, de ces latins vulgaires que sont issues les langues romanes. L'hypothèse de Raynouard, qui croyait à un

(1) On vient dernièrement de couronner, au congrès des Sociétés savantes, un Mémoire de M. Bonnardot sur *la langue française à Metz, d'après des documents inédits du treizième siècle*, et un travail de M. Boucherie sur *le Dialecte poitevin au treizième siècle.*

roman primitif, et qui le voyait dans le provençal, entraîné qu'il était par ses études de prédilection, ne se vérifie pas ; ce roman primitif ne se retrouve nulle part. De plus, s'il en eût été ainsi, les diverses langues néo-latines se fussent formées de la même façon et en même temps, tandis qu'au contraire le développement des langues d'oc et d'oïl ne fut ni contemporain ni semblable à l'éclosion de l'italien et de l'espagnol. C'est vraisemblablement à la dissolution de l'empire qu'il faut placer les commencements des langues romanes ; les écoles détruites ou amoindries considérablement, l'administration romaine expulsée, le bas-latin, *lingua vulgaris*, qui avait en germe les différences d'idiomes dans ses variétés dialectiques, et qui n'était conservé dans la latinité que par la langue littéraire qui lui servait de tuteur, le bas-latin s'étendit librement sur la surface de l'Europe occidentale.

Ce sont donc les barbares qui sont les pères de nos langues modernes ; encore ne le furent-ils qu'accidentellement. Ceci ne veut pas dire que les langues romanes sont du latin parlé par des Germains, comme le prétend M. Max Müller. Si l'influence germanique est reconnaissable dans les langues néo-latines, il est également visible qu'elle ne fut pas considérable. En premier lieu, la syntaxe n'a rien de germanique, elle est toute latine, terre à terre, sans élégance, telle qu'est la syntaxe d'une langue populaire ; mais, je le répète, elle est latine. C'est plutôt dans le vocabulaire que l'on retrouve des traces de germanisme. M. Diez, le célèbre auteur de la *Grammaire des langues romanes (Grammatik der romanischen sprachen)*, a compté en français environ sept cents mots empruntés au tudesque ; les autres langues n'en ont guère davantage ; les dialectes sont à peu près dans le même cas, et ce serait un travail intéressant que celui qui consisterait à relever les mots d'origine allemande qui se trouvent dans les divers patois français. L'influence ultrarhénane se

fait sentir aussi dans le choix des expressions ; des mots latins prirent des acceptions germaniques, tel que *costa*, côté, flanc, a le sens à présent de « rivage, » à cause de l'expression allemande : « *die seite des meeres*, la côte ou le côté de la mer, » *seite* signifiant également « flanc » et « rivage. » L'analogie de prononciation de certains mots allemands et de certains mots latins, sortis du même radical aryaque, fit mettre en usage ces derniers plutôt que des expressions plus communes dans la véritable latinité. Voyez *batuere*, battre, qui fut préféré à *pugnare*, à cause du saxon *beado*, frapper; voyez encore *taleare*, tailler, qui l'emporta sur *scindere*, à cause du germanique *tail*, couper. Mais tout cela ne veut pas dire que les langues romanes soient du latin germanisé, et M. Max Müller n'a pas réussi à faire admettre son système. Le latin vulgaire a conquis les vainqueurs barbares, comme il avait conquis autrefois les Grecs de la Campanie, les Etrusques de la Toscane, les Celtibères de l'Espagne, les Gaulois de la Cisalpine et des Gaules.

M. Diez a aussi compté les mots d'origine celtique qui se trouvent dans le français, et leur petit nombre est étonnant, peut-être les patois en possèdent-ils un peu plus ; ce serait l'objet de curieuses et intéressantes recherches, qui permettraient d'augmenter le trop restreint vocabulaire gaulois que nous possédons.

« La langue, a dit M. Littré, est une sorte d'institution se fixant par toutes les conditions qui fixent un état social. » Et l'état social de l'Europe occidentale étant latin, la langue fut latine ; les barbares ne causant qu'un trouble passager, et bientôt convertis à la civilisation romaine et au christianisme, la langue demeura latine ; puis l'Église, qui avait sauvé nos contrées de la barbarie, l'Église, dépositaire de la latinité, tant au point de vue social qu'au point de vue linguistique, l'Église enfin, constituant un nouvel ordre de choses, une

nouvelle société, la société féodale et chrétienne, fixa la langue dans ses moules variés, mais analogues. L'ordre social en Italie, en Espagne, en Gaule surtout, défendu par l'Église, fut plus fort que les races, plus fort que la conquête, elle maintint la latinité et nous fit ce que nous sommes.

S'il est permis de chercher un argument à l'appui de cette thèse, l'Angleterre nous le fournit. Dernière conquête de Rome, la Grande-Bretagne connut à peine le christianisme sous l'empire, et lorsque les légions romaines l'évacuèrent, elles ne laissèrent ni institutions civiles, ni institution religieuse (le polythéisme à son déclin était désormais incapable de rien constituer). Aussi les Celtes désorganisés furent la proie facile des envahisseurs anglo-saxons qui les germanisèrent ; et ce ne fut plus à des Celtes que les missionnaires chrétiens, qu'Augustin et ses compagnons s'adressèrent, mais à des Saxons qui avaient organisé là une société particulière. Au contraire, sur le continent, les flots barbares de Goths, de Vandales, de Lombards, de Burgondes, de Francs vinrent se briser contre la forte société romano-chrétienne : ils purent la recouvrir parfois, mais, ainsi que sur les grèves de la Hollande, les vagues énormes soulevées au pôle et emportées sur toute la mer du Nord, s'élancent, mugissantes et terribles contre les digues, les jonchent de débris et d'écume, jettent même quelquefois leurs têtes au delà de ces formidables remparts, qui disparaissent alors pour quelques instants, ainsi les invasions germaniques battirent en brèche la civilisation romaine, la firent chanceler souvent sous leurs coups, mais ne purent arriver à la détruire et furent elles-mêmes détruites lentement par elle.

Autant que la société, la langue eut à subir de rudes assauts, et ne sortit de cette ère difficile que grandement modifiée, mais toujours latine. Lors de la réorganisation féodale à la fin de la dynastie carlovingienne, à la faveur du

nouvel ordre social, la langue vulgaire, qui avait subi des transformations que nous constatons, mais dont nous ne pouvons suivre la marche, faute de documents écrits, le bas-latin nous apparaît sous une forme nouvelle et double les langues d'oc et d'oïl, ces sœurs jumelles, filles aînées du latin. Toutes deux, inaugurant la série des langues *analytiques*, c'est-à-dire des langues modernes, avaient conservé de l'antique flexion deux cas, le cas sujet, le cas régime. Par exemple, en langue d'oc on disait *emperaire*, quand c'était le sujet, comme en langue d'oïl on disait *emperere*, et *emperador*, ainsi que *empereor* quand un verbe régissait le mot.

Cette dernière trace de la flexion se retrouve encore aujourd'hui dans le berrichon. Plus tard, au quatorzième siècle, cette particularité disparut, et les deux langues françaises devinrent aussi analytiques que leurs sœurs cadettes, l'italien, l'espagnol et le portugais. Ce n'est point ici le lieu d'appuyer sur la parenté étroite des deux premières langues romanes. Elles apparaissent toutes deux en même temps, en même temps elles ont une littérature ; elles sont toujours si peu différentes que, deux textes placés à côté l'un de l'autre, qui lit et comprend l'un, lit et comprend aisément l'autre. Elles ne s'excluaient pas alors ; Raymond Vidal, troubadour et grammairien limousin, dit : « La langue française est plus agréable pour faire romans et pastourelles, mais celle du Limousin (langue d'oc) est préférable pour faire vers (alors sorte de poésie,) chansons et sirventes. » Les grands centres féodaux firent non pas naître, mais prospérer les dialectes, et l'on vit la langue d'oc se subdiviser en dialectes du Limousin, de la Provence, de l'Auvergne, du Quercy, de l'Aquitaine et de la Catalogne, pendant que la langue d'oïl donnait naissance au bourguignon, aux dialectes du centre, au normand, au picard et au wallon, et même à un passager anglo-normand, qui n'a laissé que quelques traces fugi-

tives qu'il serait bon de recueillir. C'est au douzième et au treizième siècle que florissaient tous ces dialectes alors admis à la cour des nombreux seigneurs féodaux dans la personne des trouvères et des troubadours. Avec la dissolution de la société féodale, la langue d'oc entière et les dialectes de la langue d'oïl furent relégués aux champs, et aujourd'hui encore ne les ont pas quittés.

Qui a produit tous ces dialectes? Pourquoi le Normand ne parlait-il pas comme le Bourguignon, et le Gascon comme le Provençal? Nul ne le sait et nul ne peut le savoir. On dit bien : influence des milieux, et on a raison ; mais quel facteur est le plus important? On ne sait. Est-ce la conformation géographique? Peut-être ; mais, en ce cas, comment se fait-il que langue d'oïl et langue d'oc s'enchevêtrent comme elles le font? Comment se fait-il que le bourguignon (langue d'oïl), descendant jusqu'en Dauphiné, où il rencontre la langue d'oc, soit dépassé à l'ouest par les dialectes d'Auvergne et de Limousin, tandis qu'il est parlé dans la Marche et dans le Bourbonnais? Comment se fait-il que la langue d'oc, qui monte jusqu'à la Loire par les massifs montagneux du centre, soit arrêtée au bord de la Gironde par les dialectes de langue d'oïl de l'Angoumois et de la Saintonge?

Est-ce la composition ethnique des populations qui modifie de si diverses manières le latin vulgaire des Gaules? Qui dira alors pourquoi la Gaule cisalpine parle italien, malgré sa population celtique, tandis que la grande Gaule parle français? Qui expliquera pourquoi Aquitains et Catalans, aussi mêlés d'Ibères, de Celtes, de Latins et de Visigoths que les Aragonais et les Castillans parlent, les premiers la langue d'oc, et les seconds l'espagnol?

Cette recherche des causes a été, est, et sera toujours infructueuse ou féconde seulement en déceptions. Contentons-nous d'amasser des faits, d'en dégager les lois, et n'allons pas

plus loin. La vérité, qui se rit des ambitieux et des faiseurs de systèmes, est douce et bonne pour les chercheurs prudents et réfléchis. Impénétrable comme l'Isis antique pour les premiers, elle soulève un peu son voile pour les seconds et leur permet d'entrevoir quelqu'une de ces beautés ineffables.

Les patois ont besoin d'avoir leur histoire et leur géographie. Fallot a donné les grands traits de cette dernière (1); mais les détails manquent. Aussi, que les savants de province veuillent bien s'adonner à l'étude des patois, que, non contents des résultats acquis, ils suivent pas à pas les transformations du langage, qu'ils constatent les subdivisions des grands dialectes, qu'ils précisent leurs limites géographiques, qu'ils recherchent les variations advenues tant dans le domaine que dans la contexture de chaque patois, qu'ils fouillent chartes, comptes, transactions, règlements, registres locaux; qu'ils recueillent les chansons, les proverbes, cette littérature populaire; qu'ils préparent la grammaire des patois en étudiant leurs conjugaisons; qu'ils fassent avec tout cela des travaux sérieux, des monographies intéressantes, et ils pourront compter sur l'accueil sympathique de notre *Revue*. Certes, nous ne demandons pas des glossaires, que leur étendue nous empêcherait d'insérer, mais nous désirons de ces études qui sont autant de jalons pour l'histoire générale des dialectes français, faites qu'elles seront, je n'en doute pas, avec bonhomie et bonne foi, sans cet esprit de systématisation qui gâte les meilleures tentatives.

GIRARD DE RIALLE.

(1) *Essai sur les formes grammaticales du français au treizième siècle et de ses dialectes*, par M. Fallot, publié par Ackerman. Paris, 1839.

BIBLIOGRAPHIE

Grammaire comparée des langues classiques, contenant la théorie élémentaire de la formation des mots en sanskrit, en grec et en latin, avec références aux langues germaniques, par F. Baudry. — 1re partie : PHONÉTIQUE. Paris, Hachette, 1868. Un vol. in-8° de 212 pages.

Vous avez raison, Monsieur Baudry, il y a désormais trois langues classiques : le sanskrit, le grec et le latin. Il faut les étudier simultanément, comparativement, en les complétant l'une par l'autre, en les expliquant l'une par l'autre, sans renoncer aux lumières que, dans certains cas difficiles surtout, peut nous procurer le parallèle intégral de toutes les langues sœurs.

Or, cette étude comparative exige avant tout la parfaite connaissance des lois qui régissent les permutations ou la persistance des sons et des bruits de la parole aryaque dans son devenir sanskrit, dans son devenir grec, dans son devenir latin.

Voilà pourquoi la première partie de l'œuvre que nous annonçons est une phonologie ou une « phonétique » aryo-indo-gréco-latine, avec une foule de références aux langues germaniques. Elle est divisée en cinq chapitres, dont voici les titres :

I. — Vocalisme.

II. — Des consonnes en général.

III. — Consonnes explosives.

IV. — Consonnes continues.

V. — Des lettres adventices.

Les cinquante-huit paragraphes sur le vocalisme se partagent les soixante-dix premières pages du livre, et il y a le résumé positif et vraiment utile de bien des volumes dans ces soixante-dix pages-là. Sous la plume de M. Baudry, chaque loi de variation vocalique trouve une formule à la fois claire et élégante à faire se damner bon nombre de grammairiens aussi secs qu'ennuyeux. C'est surtout dans les dix paragraphes consacrés à la question multiple de l'accent tonique que se montrent avec le plus de tact les habitudes de pondération prudente qui distinguent notre critique philologue. Ainsi, après avoir exposé le sommaire de tout ce qui a été dit sur l'accentuation sanskrite, M. Baudry ajoute : « Que conclure de là? Faut-il abandonner l'espoir de fixer les lois de l'accentuation sanskrite? Oui, si l'on poursuivait un principe absolu au moyen duquel on pût en sanskrit, comme on le peut en latin et en allemand, déterminer du premier coup d'œil la syllabe qui doit porter l'accent dans tout mot donné. A cet égard, en sanskrit et dans les noms grecs, l'usage seul peut enseigner la place de l'accent. Mais si l'on se borne à caractériser d'une façon générale les principes qui ont présidé au choix de la syllabe accentuée, on peut dès aujourd'hui parvenir à des résultats satisfaisants, et MM. Benfey et Benloew notamment nous semblent être dans la bonne voie en tant qu'ils rapportent l'accentuation sanskrite au principe logique. La seule modification que nous proposerions à leur système consisterait à l'élargir et à tenir le plus grand compte possible de la liberté avec laquelle l'accent se promène en sanskrit, tantôt sur les divers éléments déterminants et tantôt sur le déterminé lui-même. »

L'étude des variations des voyelles aryaques ou « primi-

tives » amenait une autre question non moins délicate que celle de l'accent tonique, je veux parler de la *primitivité* ou de la *non-primitivité* de la « pseudovoyelle » *ṛ*. Au temps de leur vie commune, les Aryas possédaient-ils cette vibration de la pointe de la langue accompagnée d'une résonnance de la voix sans couleur décidée, de teinte grisâtre enfin? Non, répond l'illustre père de la linguistique indo-européenne ; non, répond avec lui M. Baudry. Oui, répond le parallèle intégral des langues sœurs ; car, si la « pseudovoyelle » *ṛ* n'eût pas existé dans la langue commune, avant la séparation des tribus, vous n'expliqueriez *jamais* les variations phonétiques qui donnèrent à l'aryaque les transformations parfois si nombreuses d'une même racine verbale à base de R. Avec un primitif BHARG ou BHRAG, germ. *brek-*, *brik-*, lat. *frag-*, gr. φραγ-, fléchir (d'où tenir, porter, p. 151), rompre (d'où briser, mâcher, manger, jouir de, p. 157), essayez donc, je vous prie, d'expliquer les permutations des lettres qui auraient donné les variantes certaines et certainement aryaques de la même racine : BHUG, skr. *bhuj*, lat. *fug-* et *fung-;* BHRUG, germ. *bruk-,bruik-*, lat. *frug ;* BHAG, skr. *baj,* avec *bhakṣ*, gr. φαγ-, lat. *fag-*. Que la pseudovoyelle *ṛ* permute avec une voyelle franche, avec *a*, avec *u*, et que BHṚG devienne BHAG ou BHUG, c'est ce qui se sent et se conçoit aisément ; mais ce que vous ne sentirez, ni ne concevrez jamais, c'est que BHRAG et BHRUG deviennent BHAG et BHUG. Quant au renforcement *(guna)* de BHṚG en BHARG, russe *beregu*, goth. *bairgan*, etc., ou en BHRAG, gr. φραγ-, lat. *frag-*, etc., il ne saurait faire question. Et de même, je comprends très bien que l'aryaque ṚG, forme secondaire de Ṛ, tendre vers, aller, comme BHṚG, est une forme secondaire de BHṚ, fléchir avec les individualisations 2, 3, 9 et 10 (p. 161) devienne AG, skr. *aj*, gr. αγ-, lat. *ag-*, et RAG, skr. *raj*, lat.

reg-, germ. *rek*, *rik;* mais qui oserait soutenir que REGere, RAG, faire aller, a donné son identique AGere, AG, faire aller? AG et RAG sont et resteront deux modes d'être, deux états collatéraux provenant d'un double mode de devenir d'un seul et même verbe RG. Mais la thèse qui affirme la primitivité du *r* vocalique reviendra dans la *Revue*, et si j'ai insisté quelques instants sur l'erreur de Bopp, c'est uniquement pour remplir mes devoirs de critique impartial à l'endroit du livre de M. Baudry.

Bien que « vocalisme » appelât *consonnantisme*, M. Baudry n'a pas voulu écrire ce grand mot-là, et les chapitres sur les consonnes sont tout simplement intitulés : *Des consonnes en général, — des consonnes explosives, — des consonnes continues.*

A peine a-t-il donné son classement naturel des consonnes, que notre savant grammairien distingue avec bonheur entre la méthode d'invention et la méthode d'exposition. Il dit (§ 74) : « La grammaire comparative, étant fondée sur l'observation, ne reconnaît d'autres lois que celles qu'on tire des faits observés. Mais pour faciliter l'étude à nos lecteurs et pour les diriger à l'avance dans le dédale des permutations, on trouvera bon que nous devancions ici le résultat de l'observation en indiquant, par leurs caractères essentiels, les principes qui président à la permutation des consonnes. »

Il pose ensuite deux grands principes de permutation : 1° le principe de *transition ;* 2° le principe de la *moindre action.*

Le principe de transition « consiste en ce que la permutation ne marche que pas à pas et ne fait qu'un pas à la fois. Ainsi le *k* sanskrit, permutant en cette langue avec le *ç*, ne fait que changer d'ordre, mais non de famille, les palatales n'étant que des gutturales affaiblies. De même en grec, le *k* originaire, permutant avec π ou τ, ne change que de famille, non d'ordre ni de degré. »

Une grande vérité, empruntée à l'histoire naturelle des langues, suggère ensuite à notre auteur les réflexions suivantes : « Le principe de transition contient, pour ainsi dire, la condition des permutations, mais il n'en donne pas les causes. Elles doivent être cherchées dans une tendance générale du langage à se rendre plus facile à mesure que les mots passent au sens dit symbolique, qui les emploie pour exprimer une certaine idée, sans plus se soucier des éléments représentatifs qui les ont amenés à cette signification. »

Si le principe de transition représente l'axiome des sciences naturelles : *Natura non facit saltus*, le principe de la moindre action correspond à un autre principe de dynamique vitale, celui du moindre effort ou de la moindre dépense de force.

Ce dernier principe se manifeste dans les permutations « de quatre façons principales : 1° par la substitution ; 2° par l'affaiblissement ; 3° par l'accommodation ; 4° par la métathèse. »

Alors (p. 86) est exposée pour la première fois, dans ce livre si bien fait d'ailleurs, cette étrange pensée que le consonnantisme germanique qui, tout entier, est un perpétuel RENFORCEMENT des articulations du langage aryaque, devrait cette métamorphose du faible au fort (de D à T, de G à K, etc., etc.) au procédé de substitution, la substitution étant « une des quatre façons principales » dont se manifeste « le principe de la moindre action ou DU MOINDRE EFFORT. » Qu'il me soit permis de renvoyer ici le lecteur aux pages 283-289 de la *Revue* et au travail de M. Abel Hovelacque, intitulé : *La théorie spécieuse de Lautverschiebung* (Paris, Maisonneuve, 1868), car la question est grave, très grave, et je ne pourrais la reprendre ici avec tous les développements qu'elle comporte.

L'accommodation euphonique des consonnes, troisième

mode de manifestation du principe du moindre effort, a été traitée par M. Baudry en dix paragraphes qui forment bien le traité le plus solide et le plus complet que j'aie lu sur la matière. Il y a là pour tous les humanistes une foule de révélations du plus vif intérêt. Que de mots grecs et latins seraient aisément réduits par eux à leurs éléments constitutifs s'ils avaient lu ce code, si habilement rédigé, des assimilations et des dissimilations des consonnes grecques et latines ! Je tiendrais pourtant à les prévenir que dans les exemples de sonorisation des muettes (p. 99) *nec lego*, donnés comme éléments de *negligo*, sembleraient avoir fait oublier au savant législateur que l'ensemble du parallèle des racines secondaires nées du verbe simple aryaque GRA (d'où GLA), briller, luire, 2° voir, montrer, d'où choisir, lire (élire), conduit à penser que LEgere est ici pour GLEgere, parfaitement et régulièrement conservé dans l'ancien composé NEGLIgere. Le grec, l'esclavon, le gothique et le tudesque, dans les dérivés de GRA, GLA, n'ont pas toujours, tant s'en faut, subi l'aphérèse, si commune d'ailleurs, de G devant L.

A la fin de ses études sur les consonnes en général, M. Baudry place un tableau des consonnes primitives. D'autres l'auraient peut-être placé au commencement, sous prétexte qu'il s'agissait d'enseignement élémentaire et de méthode synthétique. Mais notre savant grammatiste a voulu que son lecteur refît lui-même et à ses frais le travail d'unification dont les éléments existent partout dans la « Phonétique. » A chaque page, vous y trouverez indiquée la forme organique ou primitive dont le vocable sanskrit, grec ou latin cité, n'est qu'une variation ; mais, bien qu'il s'agisse ici d'exposition et d'unité primordiale dans la variété des modes de devenir, le maître a résolu d'éviter la grande synthèse qui partirait de l'aryaque ou de la langue commune pour descendre aux faits particuliers du sanskrit, du grec et du latin. Il veut

bien remonter sans cesse à ces formes organiques primitives, il ne veut pas en descendre. Pourquoi?

Au demeurant, ce n'est là qu'une question de méthode, et il n'y a peut-être pas grand inconvénient à laisser quelque chose à faire à l'élève.

Quand je songe aux services immenses que l'ouvrage de M. Baudry va rendre, surtout en notre pays, à ceux qui sont déjà initiés à la méthode naturelle pour étudier les langues et à ceux qui désirent l'être, j'oublie toute critique de détail ou de plan pour ne plus voir dans la « Phonétique » que le livre le plus complet dans son espèce. M. Baudry a tout prévu, et l'ordre rigoureux, apporté par lui dans la distribution des lois qu'il expose, projette sur son œuvre entière une clarté qui défie toute fatigue, tout ennui.

H. Chavée.

Premiers éléments de Linguistique, par le professeur A. Gilly, membre de la Société de Linguistique de Paris. 1 vol. in-8°. Paris. Hachette, 1867.

Si j'avais voulu suivre l'ordre chronologique de publication, c'est par cet intéressant petit volume que j'aurais dû commencer ce bulletin bibliographique.

En ce temps-là, il n'y avait aucun manuel élémentaire qui donnât « les résultats des grands travaux des savants, les principes de la science et l'exposition de ses différentes parties. » Alors M. Gilly « conçut le projet de faire un petit livre qui, à bon marché, ferait connaître ces choses et contiendrait les tableaux, lois, etc., qu'il faut chercher dans de gros volumes, trop chers et trop spéciaux. »

Ce livre de vulgarisation familière fut imprimé à mesure qu'il était écrit. De là un certain désordre, des redites inévi-

tables et, chose étrange! la partie qui tout naturellement devait y occuper la plus grande place, la phonologie comparative vraiment scientifique, y a été resserrée dans le court espace de trois ou quatre pages.

J'ai appris depuis avec le plus vif plaisir que l'auteur, désireux de refondre son travail, garde pour lui tous les exemplaires tirés de son premier essai, se contentant d'en gratifier quelques élèves et quelques amis. C'est cet acte d'honnêteté scientifique qui m'a décidé à mentionner le travail vraiment encyclopédique et pourtant très élémentaire de M. Alphonse Gilly.

En combinant la « Phonétique » de M. Baudry avec le *Compendium* de M. Schleicher et la méthode suivie par M. de Caix dans *la langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne*, en ajoutant à sa *Phonologie* quelques-unes des lois les plus importantes qui règlent le passage du latin au romanisme et tout particulièrement au français, M. Gilly nous donnera, quand il le voudra, un *Manuel élémentaire de Linguistique comparative indo-européenne*. Qu'il se méfie seulement de sa vaste érudition et de sa tendance à confondre les diverses époques du devenir d'une même langue, ce qui aboutit aux erreurs les plus fâcheuses. Où n'irait-on pas, en effet, avec des affirmations telles que celles-ci : « *Toutes les voyelles s'échangent* » (p. 61); « *Les lettres de même organe se prennent les unes pour les autres* » (p. 44), etc., etc.? Encore un coup, notre zélé propagateur de la grammaire comparée a fort bien fait de remettre son ouvrage sur le métier et de nous permettre d'attendre de lui un manuel utile où les exigences de la méthode scientifique soient toujours respectées.

H. C.

Ablatif, locatif et instrumental en sanskrit, en latin, en grec et en allemand, pour servir à la syntaxe comparée des langues indo-germaniques, par le Dr B. Delbrück ; in-8° de 80 p. Berlin. Dümmler, 1867 (en allemand).

Au nombre des maux qui affligèrent le bel organisme de la pensée aryaque, après la séparation des tribus, j'ai toujours placé la perte de deux, de trois, de quatre ou d'un plus grand nombre de cas dans la déclinaison. Aussi bien que la vieille langue du *Sapta-Sindhou*, toutes les langues sœurs offrent huit cas durant la première période de leur existence ; tandis que dans la seconde époque de sa vie le latin, dépourvu au locatif et de l'instrumental, ne possède plus que six cas, comme le grec, arrivé à la même période, ne présente plus ni ablatif, ni instrumental, ni locatif, et n'a plus que cinq cas.

Or, il est arrivé que les fonctions des cas perdus ont toujours été remplies par l'un ou par l'autre des cas restants. M. Delbrück a montré dans une monographie du plus vif intérêt comment et dans quelles limites se sont effectuées ces substitutions d'organes grammaticaux.

Pour bien préciser le rapport ou le groupe de rapports représenté par la terminaison casuelle, M. Delbrück accumule fort habilement les textes. C'est ainsi qu'il parvient à établir dix nuances de signification propres à l'ablatif, en l'absence de tout adverbe prépositionnel.

Il montre ensuite comment l'image de la DIFférence, empruntée à l'espace et à l'éloignement d'un point donné dans l'espace, créa la fonction de l'ablatif après un comparatif : *ghṛtât svâdîyas*, doux au-delà *en partant* du beurre des sacrifices, plus doux que le beurre des sacrifices.

Mais ce qui est surtout intéressant et ce qui, chez notre savant grammairien, exigeait un sentiment bien délicat des

nuances, c'est l'ensemble de ses paragraphes sur les significations vraies de l'ablatif uni aux prépositions : 1° *apa*, 2° *puras* et *purà*, 3° *adhi*, 4° *pari*, 5° *prati*, etc., en tenant toujours compte, bien entendu, de leurs correspondants grecs, latins et germaniques. Un travail semblable sur le rôle des prépositions dans leur mise en rapport avec un cas donné revient à la suite des études sur le locatif et sur l'instrumental, toujours avec un choix fort judicieux d'exemples. Et comme il existe un enfant du locatif marquant une position déterminée dans l'espace, un locatif-temporatif indiquant un moment dans le cours de la durée (*divê-divê*, *dyavi-dyavi*, *ahany-ahani*, chaque jour), vous voyez d'ici les divisions du chapitre. Même observation pour l'instrumental. L'instrumental, en tant que désignant le moyen à l'aide duquel opère la cause, est une individualisation de l'idée de *seconder*, de venir en aide, d'accompagner, d'être auprès, ce qu'expliquent fort bien les prépositions qui, au singulier comme au pluriel et au duel, constituent la désinence casuelle appelée à juste titre *sociatif*. Cette génération d'idées et, par suite, de fonctions grammaticales, a tout naturellement conduit M. Delbrück à traiter d'abord du « sociatif instrumental. » Subordination d'une ou de plusieurs personnes à une personne principale ou dépendance des accessoires devant un objet nommé, — circonstances concomitantes d'une action, — continuité de locomotion sur une voie donnée et, par assimilation du temps à l'espace, continuité d'une action à travers une époque, les localités et les heures devenant ainsi les compagnes de nos œuvres, telles sont les rapports si bien indiqués par le sociatif instrumental. Pour le rapport de subordination, notre auteur compare les formules védiques si connues *Indro Vasubhis*, Indra avec les Vasus, *Agnir devebhis*, Agni suivi des dieux, etc., avec le *Allobrogum legati pontem magno*

comitatu ingrediuntur de Cicéron et le *Illi equitatu atque essedis ad flumen progressi prœlium committere cœperunt* de César, etc. Puis il montre comment le grec a représenté ce même rapport par son datif.

Je ne sache rien de plus intéressant que ces études de syntaxe comparative, quand elles sont faites avec cette perspicacité et cette conscience scrupuleuse qui distinguent le travail de M. Delbrück.

H. Chavée.

Ancient faiths embodied in ancient names or an attempt to trace the religious belief, sacred rites, and holy emblems of certain nations, by an interpretation of the names given to children by priestly authority, or assumed by prophets, kings and hierarchs, by Thomas Inman, M. D. (London), tome 1er. Londres, Truebner, 1868. Un magnifique vol. in-8° de 789 pages, avec de nombreuses figures intercalées dans le texte et quatre planches.

Je connais des gens qui ne manqueraient pas de trouver quelque peu prolixe un titre de cette dimension-là. Je m'empresse de dire que point ne suis d'un tel avis, et, pour le prouver, je m'accuse humblement de l'avoir écourté à tort en faisant disparaître de ma copie la série un peu longue des professorats divers exercés par le Dr Inman à l'École de Médecine de Liverpool et la liste considérable des livres de physiologie, d'hygiène et de thérapeutique publiés par le même docteur médecin. Voulez-vous savoir la cause de mon repentir? La voici :

M. le docteur Inman, dans la première partie de son titre, avait dit son but : Retrouver des traces des anciennes croyances. A côté du but, il avait indiqué le moyen : L'analyse

interprétative des noms propres imposés aux enfants par l'autorité sacerdotale ou volontairement choisis par des prophètes, des rois, etc. Ne fallait-il pas indiquer l'esprit dans lequel ces recherches seraient exécutées, le point de vue auquel serait perpétuellement et tout naturellement placé leur auteur? Oui, certes, cela était bon à dire dès la première page, et, pour que nous n'en ignorions, M. Inman nous dit : Médecin, j'ai enseigné la botanique, la jurisprudence médicale, la pathologie, la thérapeutique, etc., etc. Ce qui, pour un bon entendeur, veut dire : J'appartiens au monde nouveau. Le vieux monde croyait au miracle, je n'y crois pas. Je connais et reconnais les lois naturelles, et je crois à leur fixité, à leur pérennité. La science a évincé, dans mon esprit, toute trace de surnaturalisme. C'est au point de vue de cette science positive qui fait ma force, comme elle fait celle du dix-neuvième siècle, que je vais juger les croyances antiques, y compris la foi de mes pères. Aussi souvent que je le pourrai, j'aurai de l'esprit comme Voltaire, et, à cette fin de pouvoir comme lui parler de tout bien à mon aise, aussi souvent que le sujet m'en paraîtra valoir la peine, je vais choisir la forme qu'il adopta pour son *Dictionnaire philosophique*, et, à part une introduction pleine d'intéressantes généralités, mon livre sera un « *Vocabulary* », un vocabulaire. Va donc pour le hasard de l'ordre alphabétique, puisqu'il s'agit d'études sur des noms.

Franchement, je ne saurais en vouloir à M. Inman d'avoir réussi à construire un titre qui résume aussi bien son livre tout entier, y compris le volume qui paraîtra plus tard.

Pour réaliser un pareil plan, que fallait-il au point de vue des exigences de la linguistique et de la philologie comparée? Il fallait posséder à fond sa phonologie sémitique et sa phonologie indo-européenne. Il fallait une grande habitude de la méthode comparative non-seulement dans l'inté-

rieur du monde linguistique des Aryas primitifs et de leurs descendants, mais encore dans l'enceinte du domaine lexique et grammatical propre à la race syro-arabe. Il fallait pouvoir faire toujours de l'étymologie scientifique et ne jamais descendre aux rapprochements et aux identifications fantastiques autorisés seulement par la périlleuse ressemblance de certains vocables sémitiques avec certains mots indo-européens.

Or, je le reconnais ici avec le plus sincère regret, toutes ces connaissances fondamentales et cette méthode rigoureuse font défaut au très érudit auteur de *Ancient faiths embodied in ancient names*. Parce qu'on disait hier en Grèce ἥλιος pour représenter le soleil, vous vous hâtez de l'identifier avec *Elias* que vous analysez « *El is Jah* » (page 31) *Jah* étant le même que *Jao*, « l'une des appellations de Dieu le père (p. 29); mais vous auriez pu très bien vous convaincre que la vieille forme du nom grec du soleil avait été nécessairement σαϝελιος d'où ἀελιος (αϝελιος) ἥλιος et que ce σαϝελιος, à l'état organique ou aryaque SAWArya-s est un dérivé de SAWAr pour SAWAs=SAWAt, participe présent actif de SU ou SAW, arroser, féconder, d'où, sans guna de SU, cet autre participe présent actif : SUat=SUas=SUar ou *svar*, l'éther fécondant ou la semence des formes, si connu de tous les Védistes. Parlez donc après cela de l'identification du AL ou EL syro-arabe et du SAWAryas indo-européen !

Voyez encore où peuvent conduire ces analogies trompeuses dont l'oreille s'établit témérairement le juge en dernier ressort. Vous donnez (p. 496) l'hébraïque HâYâH avec le sens d'*être (to be)*, et, parce que l'aryaque ASmi, je suis, à une certaine époque de sa vie attique est descendu, par EMmi, de ΕΣmi à εἰμί, vous ne faites aucune difficulté de rapprocher εἰμί de hâyâh !

Est-ce à dire que le livre de M. le Dr Inman doive être

négligé par ceux qui s'intéressent aux études historiques? Nullement, car, à côté d'une foule d'erreurs philologiques, le volume que j'annonce contient des aperçus archéologiques d'une valeur réelle, et, tout particulièrement, en ce qui touche aux symboles graphiques, aux images, aux idoles.

Les médecins ont une manière à eux de considérer l'humanité, et certaines habitudes d'esprit du physiologiste ont singulièrement aidé notre sagace fouilleur à découvrir le sens vrai de nombreuses représentations plastiques du pouvoir générateur et des grandes fonctions maternelles dans les antiques religions des Chaldéens et des Aryas.

H. Chavée.

Dictionnaire étymologique des noms propres d'hommes, contenant la qualité, l'origine et la signification des noms propres, etc., etc., par Paul Hecquet-Boucrand. Un vol. in-8°. Paris. Victor Sarlit, 1868.

On a pu voir plus haut (p. 432-455) la différence profonde qui sépare la parole aryaque du parler des Sémites. Or, tous ceux qui connaissent l'histoire de la linguistique savent combien ce résultat d'un parallèle rigoureux et intégral des deux plus beaux systèmes de langage est loin du fameux *a priori* qui dirigea le P. Thomassin (1) et ses disciples dans les voies où ils cherchèrent malheureusement leurs fameuses étymologies par *à peu près*. Tout, pour eux, venait de la langue que parlèrent Adam et Ève d'abord, et plus tard, les huit

(1) *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et utilement la grammaire et les langues, par rapport à l'Écriture sainte* EN LES RÉDUISANT TOUTES A L'HÉBREU. Paris, Roulland, 1690-1893.

personnes sauvées dans l'arche de Noé. Leur raisonnement était si simple! Écoutez plutôt :

Tous les hommes viennent d'Adam et d'Ève.

Or, Adam et Ève parlaient hébreu (l'analyse des noms propres le prouve).

Donc toutes les langues viennent de l'hébreu.

Et quand on pense que cette vue enfantine des choses a dirigé longtemps et dirige encore une foule d'hommes graves, on peut pardonner à M. Paul Hecquet-Boucrand de s'être laissé entraîner après eux par trop de confiance, sans doute. C'est là un péché de jeunesse que celui qui écrit ces lignes a commis durant quelques années avec le plus tranquille aveuglement. Oui, moi aussi, dans mon jeune temps, j'ai coupé, découpé, selon ma fantaisie et d'après les besoins de la cause, tous ces malheureux parfaits hébraïques (voir plus haut, p. 437) dont je voulais à toute force faire sortir les racines indo-européennes. J'ai donc de bonnes raisons pour ne pas insister sur cette erreur capitale reproduite çà et là dans le *Dictionnaire* de notre jeune et ingénieux linguiste.

Mais, par exemple, j'ai le droit de lui reprocher sévèrement ses négligences de méthode dans l'application des lois de la phonétique indo-européenne. Nul ne peut servir deux maîtres, le caprice subjectif de l'oreille et l'observation scrupuleuse des lois naturelles. Le temps des conjectures ingénieuses est passé. Nous sommes en pleine époque scientifique. Il faut se résoudre à bien connaître et à bien appliquer la loi, en ayant soin de toujours vérifier ses conclusions par le parallèle intégral de toutes les langues sœurs. Et, dans ce parallèle, il faut bien se garder de prendre à tout moment l'une des sœurs pour la mère de toutes les autres.

Ces réserves faites, je regarde le livre de M. Hecquet comme un livre doublement utile. D'une part, la majorité de ses étymologies est au niveau de la science contemporaine, et

son livre rendra des services aux historiens et aux jeunes philologues. D'un autre côté, l'auteur a eu soin d'entrer coup sur coup dans des détails techniques et dans des séries de comparaisons que je considère, à bon droit, comme un excellent moyen de propagande en faveur de notre science favorite.

H. C.

Les Français du Nord et du Midi, par Eugène Garcin. Un beau vol. in-12. Paris, Didier, 1868.

J'ai du bien et du mal à dire de cet ouvrage, beaucoup plus de bien que de mal.

Quoique son titre le dise fort peu, ce volume est, avant tout, un livre de linguistique et de philologie comparée.

Or, comme livre de linguistique comparative, il est en dehors de la science et partant indiscutable.

Comme livre de philologie, comme esquisse d'une comparaison de deux littératures qui nous sont chères, — la littérature provençale et la littérature française, — c'est une œuvre excellente et qui fera son chemin.

Video meliora proboque deteriora sequor a été ainsi traduit par M. Garcin. Je sais que, trop longtemps, hélas! l'histoire naturelle des langues a été abandonnée aux caprices de la fantaisie et follement ramenée aux assertions les plus baroques. Je sais aussi qu'il existe aujourd'hui une branche spéciale de l'anthropologie qui a nom *linguistique comparative*, et que les fondateurs de cette science ont eu la bonne et féconde idée de demander aux langues elles-mêmes les secrets de leur structure, de leurs développements et de leurs affinités.

Je sais que la linguistique indo-européenne a démontré

que, par l'ensemble de leurs caractères lexiques et grammaticaux, les langues aryo-celtiques tiennent le milieu entre les langues aryo-romanes et les langues aryo-germaniques. Je sais que, grâce aux travaux de Diez, il a été *démontré scientifiquement* que l'italien, l'espagnol, le provençal, le français et les autres langues romanes ne sont que des modes de devenir du latin vulgaire. Je sais que l'épigraphie gauloise, éclairée d'un côté par la connaissance des formes fondamentales de la parole aryaque, et servie par la science du vieil irlandais, refait, dans toutes ses lignes essentielles, le portrait de la langue des anciens Gaulois. Je sais que depuis Zeuss et MM. Stokes et Pictet, il n'est plus permis de confondre un idiome aryo-latino-roman, pas plus le français qu'un autre, avec un idiome aryo-gallo-gaëlique ou aryo-gallo-kymrique. Je sais tout cela, mais cette manière d'interroger les langues sur les langues elles-mêmes, cette rigueur des lois phonologiques, dont le Code est si gros et l'étude si lente, ces procédés d'un positivisme méticuleux ne vont guère à ma nature ardente de poète. Il me faut à moi l'inspiration qui crée de toutes pièces sans me préoccuper de ces mille détails auxquels les savants attachent tant d'importance. Je laisse donc la physiologie et la pathologie des langues aryo-celtiques et aryo-romanes, et c'est à l'aide des opinions philologiques des historiens (opinions écrites aux temps où il n'y avait pas l'ombre d'une philologie scientifique), que je construirai mon système et que j'établirai le *celticisme de la langue française*.

Et voilà comment, malgré la science positive de la langue des Ombriens et de la langue des Osques, langues reconstituées à l'aide de monuments authentiques, M. Garcin déclare que les Ombriens étaient des Celtes et que les Osques peuvent être tenus, eux aussi, « sans trop de témérité, » pour de vrais Gaulois.

Et voilà comment, malgré la science qui connaît la *lingua vulgaris* et démontre qu'elle est du latin, toujours du latin, sans jamais être du gaulois, soit gaëlique, soit kymrique, notre jeune poète, s'appuyant toujours sur les mêmes témoignages, déclare (p. 179) « qu'une grande part doit revenir aux Celtes dans la création (sic) de la vieille *lingua vulgaris* ou latin populaire. » Les Gaulois CRÉANT un des états *passagers* du latin !!

Or, vous voyez d'ici où cela mène : une fois admis que les Gaulois de France et les Gaulois d'Italie, même avant d'être subjugués par les Romains, parlaient *latin* (latin vulgaire, bien entendu, mais, enfin, c'était toujours du latin), les Italiens, les Espagnols, les Provençaux, les Portugais, les Valaques, les Français, les Wallons n'ont jamais cessé de parler gaulois ou celtique. En d'autres termes, la langue française est une langue aryo-celtique et non une langue aryo-latino-romane. Je raconte, je ne réfute pas.

J'arrive avec bonheur aux belles et bonnes choses de ce livre, si intéressant d'ailleurs.

En prenant successivement les formes populaires de la littérature française pour les comparer aux formes correspondantes de la littérature provençale, M. Garcin reconnaît volontiers ce que les unes et les autres ont de propre et de caractéristique ; mais il établit avec infiniment de critique et de goût ce qu'elles ont de commun. Il a raison de s'étendre avec amour sur les *Noëls* du Nord comparés à ceux du Midi. Il a raison de rattacher ces productions poétiques à l'esprit gaulois « paraphrasant » la Genèse ou l'Évangile ; car, malgré l'influence incontestable de la langue sur certaines allures de l'esprit, il faut remonter jusqu'à la constitution intellectuelle et au caractère d'une nation pour expliquer avec quelque profondeur les manifestations de sa muse poétique. Il a surtout raison quand il aborde en poète la ques-

tion des trouvères et des troubadours, et qu'il nous transporte d'emblée dans le manoir suzerain d'un haut et puissant baron. « La lutte commence. Écoutez ! chacun entonne sa *sérénade;* puis, le troubadour déclame un long fragment sur *Gérard de Rossillon;* le trouvère continue la même épopée qu'il sait dans sa langue. Après, il conte un *fabliau* malin ; l'autre raconte à son tour un malin *fabliau.* Au *lay* plaintif du trouvère, le troubadour répond par un *lai* aussi plaintif. S'il fait retentir le belliqueux *sirvente,* son rival répond par un *sirventois* vengeur. Comme contraste, le troubadour fait soupirer la douce *pastorelle;* le trouvère chante sa *pastourelle* aussi ; et sans fin, ils se donnent la réplique dans les vers *allégoriques*, dans la *ballade* et le *rondeau*, dans les chants à *ritournelle*, ou *rotruenges,* comme on les appelle au Nord ; mais ce qu'ils célèbrent à l'envi, troubadour et trouvère, c'est la puissance de l'amour. »

Mais, quel que soit le genre littéraire, on retrouve, au-dessus comme au-dessous de la Loire, le même esprit créateur, l'esprit gaulois et, partant, les mêmes inspirations poétiques. Pour montrer quel vif intérêt s'attache à cette philologie comparée franco-provençale, je demande la permission de citer, avec M. Garcin, quelques strophes traduites de la délicieuse ballade *Magali*, insérée dans le roman provençal de *Mirèio*, pour en rapprocher ensuite quelques stances d'une ballade semblable composée en Picardie, sans que rien de part et d'autre puisse autoriser le soupçon d'un plagiat. C'est la jeune fille, c'est Magali qui commence :

— Pas plus que du murmure des branches — de ton aubade je fais cas ! — Mais je m'en vais dans la mer blonde — me faire anguille de rocher.

— O Magali, si tu te fais — le poisson de l'onde, — moi, le pêcheur je me ferai, — je te pêcherai !

— Oh ! mais si tu te fais pêcheur, — quand tu jetteras tes verveux, — je me ferai l'oiseau qui vole, — je m'envolerai dans les landes.

— O Magali, si tu te fais — l'oiseau de l'air, — je me ferai, moi, le chasseur, — je te chasserai.

. . . . . .

. . . . . .

O Magali, si tu te fais — la pauvre morte, — adoncques je me ferai la terre, — là je t'aurai!

Et Magali, croyant enfin à la parole du jouvenceau, lui donne en souvenir son annelet de verre.

Ecoutez maintenant le poète picard :

. . . . . .

Je me rendrai rose
Sur un rosier;
Tu n'auras ni de moi
Ni d'amitié!
— Ah! si tu te rends rose
Sur un rosier,
Je me rendrai jardinier
Pour t'y cueiller;
Je t'y cueillerai, la belle,
Par amitié.
— Si tu te rends jardinier
Pour m'y cueiller,
Je me rendrai carpe
Dans un vivier,
Tu n'auras ni de moi
Ni d'amitié.
— Ah! si tu te rends carpe
Dans un vivier,
Je me rendrai pêcheur
Pour t'y pêcher;
Je t'y pêcherai, la belle,
Par amitié.
— Si tu te rends pêcheur
Pour m'y pêcher,
Je me renderai biche
Courant les champs.
Tu n'auras ni de moi
Ni d'agrément.

Et ainsi de suite jusqu'au don du cœur, toujours avec le même génie soufflant au Nord et au Midi les mêmes inspirations.

Il y a encore dans le livre de M. Eugène Garcin beaucoup

d'autres choses bien pensées et bien écrites; mais elles sont moins du ressort de cette *Revue*, et je ne puis qu'y renvoyer le lecteur.

H. Chavée.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. Tome premier; Franck, 1868.

La *Société de Linguistique de Paris* vient de faire paraître la première livraison de ses *Mémoires*. Nous accueillons avec la joie la plus sincère ce gage nouveau du développement, en France, de notre science. Le champ des études linguistiques et philologiques est à peu près sans horizon, et l'apparition d'un nouveau travailleur est une véritable bonne fortune.

Une dissertation de M. Egger sur l'*état actuel de la langue grecque et les réformes qu'elle subit* ouvre ce premier fascicule. La conclusion du docte professeur nous semble pleinement légitime. Le devenir d'un idiome ne se laisse point artificiellement remonter : « L'état du romaïque « au commencement du dix-neuvième siècle appelait et jus- « tifiait mainte correction de détail. On pouvait et l'on peut « encore l'améliorer d'une main prudente et ferme; on peut « le réformer, en un mot; mais je supplie qu'on n'aille point « jusqu'à le transformer. » Quant à la question de prononciation moderne applicable à l'ancien grec, M. Egger nous permettra de repousser aussi vivement que possible la demande de MM. d'Eichthal et Renieri. Sans aucun doute, la prononciation actuellement usitée dans nos écoles est fausse sous plus d'un point et nécessite logiquement une réforme; mais ladite réforme doit être basée uniquement sur les don-

nées linguistiques : le grec moderne n'a rien à voir en cette affaire.

La leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée (1867), faite au Collége de France par M. le professeur Bréal, trouve place dans les Mémoires de la Société. Inutile d'insister sur l'intérêt tout spécial de ces quelques pages, consacrées à l'examen de ce fondement de nos études, la méthode.

M. Meunier, dans son travail sur *Quelques anomalies que présente la déclinaison de certains pronoms latins*, nous offre un parfait exemple d'application de la rigoureuse et saine méthode. L'on sait combien d'interprétations a suscitées l'analyse des *hujus*, *cujus*, *illius*, *unius*, *istius*, etc. M. Meunier expose à son tour, touchant cette sorte de génitif, une théorie complètement neuve. La terminaison est *-î+ius*. Dans cette terminaison composée, *î* est pour *ei* génitif du thème, et *ius* est génitif du pronom *i*(*s*). Cette théorie repose sur trois propositions : 1° Les thèmes pronominaux en *o* (m.n.) ont le génitif en *oî=eî=î;* ainsi *istî* est pour *isteî*, pour *istoî :* de même *totî*, *toteî*, *totoî; ipsî*, *ipseî*, *îpsoî*, etc. 2° Les thèmes pronominaux en *i* (m. f. n.) font comme les thèmes nominaux de même nature, au féminin *is* pour *ìs= i-is=i-ius=i-os;* ainsi *qualis* est pour *qualîs*, pour *quali-is*, pour *quali-us*, pour *quali-os* : de même *talis* et *alis* remontent à *talios*, *alios;* quant à *îs*, il n'atteint pas le cinquième degré *is*. 3° La terminaison *-îius*, d'où *-îus*, *-ius*, contient deux génitifs. En somme, *istîus*, par ex., forme plus archaïque de *istius*, contient *istî* génitif du thème *isto-*, plus *ius* génitif du thème *i-*, ainsi de suite. Il est évident, et M. Meunier le démontre sans peine, que cette insistance de deux génitifs n'a rien d'extraordinaire : comparez Plaute, *Trin*, 1023 « quorum eorum unus, » au sens de « dont l'un. » La théorie de M. Meunier, si elle ne s'impose point

avec toute la brutalité d'un fait, est du moins, selon nous, vraisemblable au plus haut point et l'emporte de beaucoup en rigueur méthodique sur les opinions émises jusqu'à ce jour à l'endroit de cette difficulté grammaticale.

Puisse la Société de Linguistique puiser dans la publication de son premier volume de Mémoires un nouvel encouragement à ses travaux ; puisse-t-elle nous offrir sous peu de temps une seconde espèce de publication, nouveau gage de son activité, à savoir les Bulletins de ses séances *in extenso* et sous forme directe, analogues, par exemple, à ceux de la Société d'Anthropologie.

A. Hovelacque.

Le Mahâ-Bhârata, traduit complètement du sanskrit en français, par Hippolyte Fauche. Paris, 1863-68, chez Klincksieck, chez A. Durand et chez Thorin. 8 vol. grand in-8°. — 10 fr. le vol.

Le huitième volume de la traduction de M. Fauche vient de paraître. Profitons de cette occasion pour parler aux lecteurs de cette *Revue* d'une entreprise aussi méritoire et aussi considérable. Jusqu'alors on ne connaissait du poème gigantesque attribué à *Krisna-Dwaipayana*, plus connu sous le nom de *Vyasa*, que des fragments d'un grand intérêt, d'une poésie souvent sublime, mais l'œuvre dans son entier était ignorée. On savait les faits principaux, le sujet ; mais un nombre énorme de détails, une foule de faits accessoires étaient inconnus. Aussi quelle reconnaissance ne doit-on pas au courageux indianiste, au vénérable M. Fauche, qui, non content d'avoir traduit les œuvres de *Kâlidâsa*, le grand et beau *Râmâyana* (simultanément avec M. Gorresio), etc., n'a pas craint de faire et de publier *à ses frais* la traduction

du *Mahâ-Bhârata!* Seize volumes de 600 pages chacun composeront cet ouvrage effrayant! Qui donc serait assez hardi pour ne pas admirer un semblable travail?

Qu'on ne nous dise pas que cela n'en valait pas la peine, que les épisodes traduits et commentés suffisaient à l'étude. Certes, pour l'étudiant, l'édition et la traduction de l'histoire du roi Nala par l'illustre Franz Bopp peuvent suffire. En ce cas, à quoi bon la publication des autres fragments que firent les Wilson, les Westergaard, les Boethlingck, les Roth, les Langlois, les Kosegarten? Nul ne songera à leur reprocher d'avoir choisi dans cette mine de pierres précieuses, le *Mahâ-Bhârata*, quelques nouvelles gemmes, parce que Bopp en avait apporté un échantillon. A plus forte raison donc, que mille grâces soient rendues à M. Fauche, qui a mis tout le trésor en lumière et l'a livré en entier à l'admiration de la société occidentale. Tout n'est pas encore découvert, la moitié seulement est au jour, mais rien ne fait supposer que la tâche ne soit bientôt complètement terminée.

Il est, je pense, superflu de raconter longuement aux lecteurs de notre *Revue* la fable essentielle du *Mahâ-Bhârata*. Les cinq Pandavas, leur mère et leur femme, car ils n'ont qu'une épouse à eux cinq, persécutés, insultés, chassés par les princes fils de *Dṛtaraṣtra*, leur oncle, après un long exil, une longue pénitence, de nombreuses aventures reviennent venger leurs injures sur leurs cruels cousins, leur livrent de formidables batailles, finissent par les vaincre et s'emparent du pouvoir. Ces événements, qui, selon les calculs chronologiques de notre collaborateur M. Rodier (*Antiquités des races humaines*), se passaient environ 3,000 ans avant notre ère, eurent lieu sur les bords du Gange et de la Yamuna, en pleine période brahmanique. On conçoit quel intérêt le penseur trouve à connaître ce vaste répertoire d'une civilisation aussi considérable et aussi vieille. L'historien

découvre un état social particulier, fondé sur le Code de Manou ; il contemple toute une société dans sa période organique ; il voit les castes se superposer, se mouvoir, non pas avec la rigueur légale, mais avec un régularité suffisante ; il apprend l'économie et la politique de cette époque dans des paraphrases pratiques des lois de Manou ; il étudie la cosmographie et la géographie hindoues dans les discours des sages, dans les récits de voyages et de conquêtes des héros du poème ; il peut enfin jeter un regard sur l'immense suite d'événements antérieurs auxquels il est si souvent fait allusion. L'Inde a peu d'historiens, ou bien ils nous sont encore inconnus ; les poèmes en tiennent lieu, et le *Mahâ-Bhârata* n'est pas d'une petite importance pour cela. Que de royaumes, que de guerres, que de peuples, que de révolutions, que de dynasties dont il y est fait mention ! Et vraiment ce ne serait pas chose commode, même pour un indianiste, de faire des recherches parmi ces myriades de distiques.

Le littérateur n'a qu'à parcourir ce vaste poème pour y rencontrer des légendes charmantes ou merveilleuses, des traits d'une poésie ou d'une fantaisie remarquables. L'histoire de Sakuntalâ, si ravissante dans le drame de Kâlidâsa, n'est pas moins gracieuse et touchante dans l'épisode du Mahâ-Bhârata. On connaît la légende de Nala et de Damayantî, qui fut éditée et traduite par Bopp. L'amour si pur et si violent en même temps de Savitrî est aussi bien connu. Que citerai-je encore ? La mort de Çiçoupala, la grande scène du jeu, le mariage de Draupadî, voilà ce qui rend chaque volume, publié par M. Fauche, si intéressant.

Ce qui rend encore ce grand poème si curieux à tous les titres, c'est que, formé d'une histoire unique, il est cependant composé de pièces et de morceaux de diverses époques. Son auteur, surnommé *Veda-Vyasa*, le compilateur des Vedas, aurait aussi bien pu être appelé compilateur du Mahâ-Bhâ-

rata, car on sent à la première lecture toutes les différences qui varient la physionomie générale de l'œuvre. S'il est vrai que l'Iliade ou l'Odyssée furent créées par un peuple de rapsodes dont les chants un jour trouvèrent dans Homère un génie immortel qui les coula d'une pièce en des poèmes éternels, je puis, sous ce point de vue, comparer le *Mahâ-Bhârata* à l'Iliade. Mais comme il est différent par ses proportions énormes et bizarres, comme il est différent même de l'œuvre de Walmiki, du Râmâyana, qui, malgré son étendue, a une mesure toute hellénique. On ne peut trouver d'analogue au poème de Vyasa que dans nos chansons de geste du moyen âge; si les *Reali di Francia* étaient en vers, ils seraient complètement semblables au *Mahâ-Bhârata*, Charlemagne et ses pairs tenant la même place dans ces épisodes rattachés les uns aux autres que *Yudhiṣthira* et ses frères dans l'épopée hindoue. Disons pourtant en faveur du poème hindou que la société qu'il reflète est mieux dessinée que ne l'est la société carlovingienne dans les romans du moyen âge. En outre, et malgré leurs prouesses étonnantes, malgré leurs actions surnaturelles, les héros du *Mahâ-Bhârata* sont plus vivants que les chevaliers du cycle de Charlemagne. Ceux-ci, hormis dans quelques poèmes, ont quelque chose de convenu, de factice; tandis que les princes Kururavas et Pandavas sont des hommes. Souvent les paladins des trouvères ne sont que des armures. Quoique plus rapprochés de nous, les faits relatés dans les poésies du cycle carlovingien nous émeuvent moins que les actes rapportés dans le *Mahâ-Bhârata*.

Enfin, c'est dans le poème de Vyasa que l'on a trouvé le fameux *Bhagavat-Gîta*, le chant du bienheureux, le livre de la dernière incarnation de Vishnou, de *Kriṣna*. C'est une des plus célèbres productions de cette théologie brahmanique qui touche de si près à la métaphysique en certains endroits,

et en d'autres se perd dans les plus folles et les plus nuageuses exagérations qui puissent sortir de la cervelle humaine. Ce fut du reste le sort de l'Inde de passer aisément de la divagation à la philosophie ; il semblerait que sous ce ciel de feu, dans ce climat étrange, où les phénomènes de la mousson, comme les phénomènes de la saison chaude, sont sans cesse excessifs, au milieu de cette nature énorme, au bord de ces fleuves immenses, au pied des montagnes les plus hautes du monde, en présence d'une végétation exubérante où un figuier, qui à lui seul forme une forêt, ombrage les fleurs les plus variées, à côté d'animaux gigantesques et terribles ; il semblerait, dis-je, que l'Arya, dominateur de nombreuses races inférieures du *Jambudwipa*, a subi une transformation physiologique dans un sens particulier; que, pour lutter contre un milieu dévorant avec une nourriture toute de laitage et de végétaux, il a, par une sélection naturelle, accru outre mesure son système nerveux continuellement surexcité. Aussi la plupart des productions littéraires et philosophiques sont-elles empreintes d'une exubérance de formes, d'une exagération de détails incroyables. Le polythéisme védique, après avoir donné naissance au commencement de l'ère brahmanique à un monothéisme particulier et à plusieurs écoles métaphysiques, se transforma sur les bords du Gange en un polythéisme tellement multiforme que l'étude en est devenue presque impossible. Or, c'est au moment du paroxisme de cette forme théologique que parut le Bhagavat-Gîta, qui paraît être, au moins dans sa forme actuelle, postérieur aux autres chapitres de l'épopée. Mais celle-ci n'est pas moins contemporaine de l'épanouissement du brahmanisme dans toute sa puissance. Je dirai même que le *Mahâ-Bhârata* est bien la plus grande expression de cette forme religieuse, car on sent dans le Râmâyana que, malgré son antiquité déjà si considérable, la théocratie n'avait pas encore

conquis tout son pouvoir ; la personnalité même de Râma, fils de Daçaratha, de la caste des guerriers opposés au souvenir du terrible Paraçu-Râma, le Râma à la hache, le brahme fils de Jamadagni, qui fut vraisemblablement le chef d'une révolution religieuse, est l'indice déjà effacé, mais sensible encore, d'une époque de lutte entre les deux classes d'Aryas. Dans le *Mahâ-Bhârata* tout cela n'existe plus ; les prêtres ont le haut du pavé, rien ne se fait sans leur assentiment et sans leur concours ; ils règnent réellement sur l'Inde par l'intermédiaire des souverains, leurs humbles serviteurs, comme le roi *Paaûṣya* et sa femme, qui donnent les précieux pendants d'oreille de celle-ci au brahme *Outanka* qui vient les leur demander. Si donc le *Mahâ-Bhârata* est bien l'expression de la société hindoue à l'époque brahmanique : si les milliers d'anecdotes, de faits et gestes, de cérémonies qu'il contient donnent la physionomie de l'Inde trois mille ans avant J.-C., on peut le considérer comme une mine précieuse de renseignements, un champ immense et fertile en informations sur une phase importante de l'histoire de l'humanité.

Ce titre seul suffit pour affirmer l'importance et l'utilité de l'entreprise de M. Fauche, pour lui attirer la sympathie et le concours des penseurs et des hommes qui s'intéressent à toutes les grandes manifestations de la pensée humaine. Et quand il s'agit de la vulgarisation d'une œuvre capitale du génie de notre race, d'un des chefs-d'œuvre d'une littérature sœur des nôtres, de la peinture d'une civilisation issue de la même source que notre civilisation occidentale, on ne peut être indifférent à l'égard de l'homme qui a voué toutes ses heures à un semblable travail.

Ce qui est surtout admirable dans cette lourde entreprise, c'est la gaîté, la vaillance avec lesquelles M. Fauche poursuit l'accomplissement de sa tâche. En vain l'épopée de Vyàsa déroule devant lui ses myriades de *çlokas*, en vain la

langue sanskrite dresse sur sa route mille et mille obstacles, piéges, embûches de toute sorte, en vain le public demeure ignorant de cette œuvre difficile, en vain des érudits même voient d'un œil apathique et parfois malveillant cette traduction d'un poème gigantesque, M. Fauche continue chaque jour à mettre en français un certain nombre de vers sankrits et à publier chaque année deux volumes. Ce n'est pas que le découragement ne soit venu quelquefois ébranler la fermeté du courageux et vénérable savant. Il nous raconte même un de ces moments d'affaissement trop naturel à la nature humaine : « Je venais de corriger une épreuve. — Eh bien ! me dis-je, aujourd'hui c'est congé pour moi ! Je lirai donc pour finir ma journée. — Je monte à ma bibliothèque, et je prends un livre : c'était le *Voyage sentimental* de Sterne. Je l'ouvre, et, de page en page, j'arrive à la dernière. Là, je me demande le nom du traducteur ; je pense l'avoir oublié et je le cherche au frontispice. Il ne s'y trouve pas ! Je le cherche au bas de l'avertissement, je le cherche au-dessus et au-dessous de la notice sur l'auteur du *Voyage sentimental :* il n'y est pas davantage ! — Quoi ! Quoi ! me dis-je, voilà donc la récompense des traducteurs ? L'oubli ! En littérature, est-ce que les originaux sont tout ? les copies ne sont-elles rien ? C'est donc cela qu'on réserve à nos études, à nos travaux, à cette persistance qui n'est pas des plus communes : Le silence ! On ne se demandera pas quel était le nom de ce ruisseau qui a réfléchi dans ses ondes l'image de Vyâsa ? On ne se dira point un jour : — Comment s'appelait-il ce peintre qui a copié cette grande toile, où se développent toutes les scènes variées du long poème de Krishna-Dwaîpâyana ? — Il semblera tout simple et presque naturel que cette épopée aux mille branches ait poussé d'elle-même en français, comme une graine de l'Inde, tombée par aventure dans la terre et sous le soleil de France ! »

Pareille impression, pareille crainte sont bien naturelles ; mais que M. Fauche se rassure, et nous pouvons voir qu'il en agit ainsi, son souvenir ne sera pas oublié. On a, depuis Amyot, bien des fois traduit Plutarque ; on a bien souvent étudié et commenté l'historien grec, et le nom d'Amyot est encore populaire. Lorsque les études sanskrites auront en Europe l'importance qu'elles méritent, je suis sûr que le nom de M. Fauche ne sera ignoré d'aucun étudiant.

GIRARD DE RIALLE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES TROIS AUTRES FASCICULES DE CE TOME PREMIER.

	Pages.
La Science positive des langues. — Son présent, son avenir, par M. H. Chavée.	1
De l'Aryaque au Français, par M. Abel Hovelacque.	36
Sur la Déclinaison indo-européenne, et sur la Déclinaison des langues classiques en particulier, par M. A. de Caix de Saint-Aymour.	51
Études védiques, par M. Girard de Rialle.	67
De l'Étude et de l'Enseignement des langues germaniques, par M. Max Fuehrer.	84
Étude critique sur l'*Esquisse d'Étymologie grecque* de M. Curtius, par M. Abel Hovelacque.	98
Les Inscriptions cunéiformes, par M. H. Chavée.	106
Aryaque et Sanskrit, par M. Michel Bréal.	125
Les Variations du **V** aryaque. par M. Jules Oppert.	128
Idéologie positive. — Familles naturelles des idées verbales dans la parole indo-européenne, par M. H. Chavée.	138
Les Éléments de la Dérivation, par M. Abel Hovelacque.	166
Sur la Déclinaison indo-européenne et sur la Déclinaison des langues classiques en particulier, par M. A. de Caix de Saint-Aymour.	204
Études védiques, par M. Girard de Rialle.	215

Étymologie aryo-romane. — *Regret, Regretter*, par M. H. Chavée. 223

Bibliographie. 227

Idéologie positive. — Familles naturelles des idées verbales dans la parole indo-européenne, par M. H. Chavée (2e article). 253

Considérations diverses sur les aspirées organiques, par M. Abel Hovelacque. 282

Études védiques. Chronologie, par M. G. Rodier. 304

Études védiques, Philologie, par M. Girard de Rialle. 328

Études d'Étymologie française, par M. Aug. Scheler. 349

Bibliographie. 358

Coup d'œil sur l'étude de la langue basque, par M. Julien Vinson. 381

Simple appendice au précédent article, par M. H. Chavée. 406

Homo, par M. Abel Hovelacque. 410

Études védiques, par M. Girard de Rialle. 422

Anthropologie et Linguistique. — La pluralité originelle des races humaines, démontrée par la diversité radicale des organismes syllabiques de la pensée, par M. H. Chavée. 432

Projet d'enquête sur les patois français, par M. Girard de Rialle. 456

Bibliographie. 468

Paris. — Typ. Alcan-Lévy, boul. de Clichy, 62.